Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/anatomiegnr01bich

BICHAT.

ANATOMIE

GÉNÉRALE,

APPLIQUÉE A LA PHYSIOLOGIE ET A LA MÉDECINE;

PAR XAV. BICHAT.

NOUVELLE ÉDITION,

Avec des NOTES et ADDITIONS par P.-A. BÉCLARD, Professeur d'Anatomie et de Physiologie à la Faculté de Médecine de Paris, etc.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ J.-A. BROSSON ET J.-S. CHAUDÉ, LIBRAIRES,
RUE PIF -SARRAZIN, N° 9.

OCTOBRE 1821.

503224

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,
RUE DU CLOÎTRE-SAINT-BENOÎT, N°. 4.

CSP
QM
22
.R55
1821
V.1

AVIS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Nous avions annoncé, en 1818, une édition de l'*Anatomie générale* de Bichat, à laquelle devoient concourir MM. Pinel, Béclard et Laennec, et nous avions pris l'engagement d'y joindre un portrait aussi fidèle que possible de son illustre auteur : éditeurs des ouvrages de Bichat, liés avec lui pendant plusieurs années par des rapports journaliers, et chaque jour honorés des témoignages de son estime et de son amitié, nous devions rendre cet honneur à sa mémoire; mais des circonstances que nous n'avons pu prévoir ont empêché l'exécution de ce projet, en nous privant de la coopération de MM. Pinel et Laennec.

M. Pinel est obligé de consacrer aux soins de sa santé le peu d'instans que lui laissent ses occupations particulières : c'est à son fils, digne héritier d'un nom qui fera époque dans l'histoire de la médecine, que nous devons la notice placée en tête de ce volume.

A la suite d'une maladie grave, M. Laennec a été forcé de quitter la capitale au moment où il eût été à desirer qu'il démontrât lui-même tout le parti que l'on peut tirer du nouveau mode d'exploration qu'il a fait connoître (1).

C'est donc à M. le professeur Béclard seul que nous devons l'édition que nous donnons au Public. Le texte de celle qui a paru du vivant de l'auteur a été scrupuleusement conservé; mais de nombreuses fautes, qui dépendoient de la rapidité avec laquelle Bichat avoit composé et fait imprimer son ouvrage, ont été corrigées avec le plus grand soin.

M. Béclard a fait toutes les additions que les travaux récens rendoient nécessaires. Il a mis à contribution non-seulement les écrits des anatomistes et des physiologistes français, mais encore tous les ouvrages importans publiés en Allemagne et en Angleterre, les Traités d'Anatomie générale de J.-F. Meckel, de J. Gordon, le Prodrôme de la grande Anatomie de Mascagni, l'Histologie (description des tissus) de Meyer, le Tableau d'Anatomie

(1) M. Laennec va reprendre très-incessamment le rang que ses travaux et sa réputation lui assignent parmi les médecins distingués des hôpitaux de Paris.

générale de Bock, et tout ce qui a paru sur chaque tissu en particulier. Il a cru devoir ajouter à l'histoire de chaque système un article sur ses états morbides, et consacrer un chapitre particulier aux tissus accidentels. La plupart des faits relatifs à l'anatomie pathologique ont été puisés dans les Traités généraux de Morgagni, de Voigtel, de Baillie, de Otto, de M. Cruveilhier, et dans un grand nombre de traités particuliers, entre autres dans l'excellent ouvrage de M. Laennec, qui a cultivé cette science avec tant de succès.

Aux observations intéressantes que ses recherches lui ont fournies, M. Béclard en a joint beaucoup qui lui sont propres, sur l'anatomie de l'homme sain et sur les diverses altérations des tissus.

M. Bouvier, que huit prix remportés à la Faculté placent au nombre de ses élèves les plus distingués, a secondé dans son travail M. le professeur Béclard, qui se plaît à rendre justice à son zèle et à son instruction.

Les additions placées dans le courant d'un ouvrage, sous forme de notes, ayant le grand inconvénient d'interrompre la lecture du texte, on les a rejetées à la fin du Système auquel elles se rapportent; on n'a mis au bas des pages que celles qui, par leur peu d'étendue, ne pouvoient être considérées que comme des notes proprement dites. Nous avions intention de désigner ces notes par le signe (*); mais, ce signe ayant été quelquefois omis, nous devons avertir qu'il n'y avoit pas une seule note dans le texte original, que par conséquent elles appartiennent toutes à cette nouvelle édition.

Tous les portraits de Bichat gravés ou lithographiés jusqu'à ce jour sont loin d'être ressemblans. Les médailles de la Société médicale d'émulation, les bustes même reproduisent à peine quelques-uns de ses traits. On les retrouve plutôt dans le tableau de ses derniers momens exposé au Salon de 1818. M. Pétroz, qui le possède actuellement, a bien voulu nous permettre de le consulter, et nous a confié le masque en plâtre moulé sur la figure de Bichat quelques heures après sa mort. C'est à l'aide de cette pièce et d'après les avis de tous ceux qui l'ont, comme nous, connu très-particulièrement, que nous avons réussi au-delà de notre espérance, puisque le portrait que nous avons fait graver pour cette édition, mis sous les yeux de personnes que Bichat a honorées de son amitié, a rappelé aussitôt à leur pensée le grand homme dont le souvenir leur est cher.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

XAV. BICHAT.

Il est aisé, dans les sciences, de compter les hommes qui n'ont pensé d'après personne : leur génie fraye la route des découvertes, la foule les suit. Bichat a jouit de cet heureux privilége. L'anatomie et la physiologie le compteront toujours au nombre des hommes dont les travaux furent les plus féconds en résultats utiles, et l'histoire lui assignera une des premières places dans cette époque brillante de la médecine qui jeta un si vif éclat sur la fin du dix-neuvième siècle.

Xavier Bichat, né à Thoirette, dans le département de l'Ain, le 11 novembre 1771, fit ses humanités à Lyon, et se distingua surtout en rhétorique et en philosophie. C'est dans cette ville qu'il commença, sous Marc-Antoine Petit, l'étude de l'anatomie et de la médecine opératoire. Les troubles politiques de 1793 l'ayant bientôt obligé de s'éloigner de cette malheureuse cité, il vint à Paris, dans l'intention de se perfectionner à l'école de Desault, pour aller ensuite s'exercer dans les armées à la pratique de la chirurgie. Mais bientôt une route plus vaste et plus brillante s'ouvrit devant lui. Ayant un jour rédigé une leçon de Desault, en l'absence de celui qui devoit en être chargé, la lecture de son extrait causa la plus vive sensation. Le maître sut dès-lors apprécier le mérite de l'élève. Il lui offrit sa maison, le traita comme son fils, l'associa à sa gloire et à ses travaux.

Doué d'une ardeur infatigable, Bichat ne démentit point les hautes espérances de son bienfaiteur. La variété de ses occupations étoit son unique délassement, et son esprit méthodique, sa prodigieuse facilité lui faisoient acquérir sans peine toutes les connoissances qui ne sont ordinairement le fruit que de longues et pénibles études.

Bichat avoit à peine vingt-trois ans lorsque Desault mourut (en 1795), et, loin de se laisser abattre par cette perte imprévue, il sembloit avoir redoublé d'activité. Les pansemens à l'Hôtel-Dieu, les visites journalières des malades, les consultations, les dissections, les opérations sur le cadavre, avoient jusqu'alors employé tous ses momens; la mort de Desault lui créa de nouvelles occupations : la reconnoissance lui faisoit un devoir de publier les recherches et les travaux du maître qui l'avoit adopté. Alors aussi il voulut débuter dans la carrière de l'enseignement.

Il fit, dans l'hiver de 1797, son premier cours d'anatomie. L'année suivante, il en fit un second. Après son service à l'Hôtel-Dieu, il guidoit dans les dissections plus de quatre-vingts élèves; il faisoit sur les animaux vivans de nombreuses expériences physiologiques; il rédigeoit les OEuvres chirurgicales de Desault; il composoit des Mémoires pour la Société médicale d'émulation, dont il étoit un des fondateurs.

Ce fut à cette époque, qu'une révolution vint changer la face de la science. Le premier, en médecine, le professeur Pinel avoit compris qu'une maladie ne peut être qu'une altération de tissus ou d'organes; qu'il faut étudier ces organes et ces tissus, d'abord sous le rapport de leur structure, puis sous celui de leurs fonctions, avant de pouvoir arriver avec certitude à la connoissance de leurs altérations; et qu'ainsi l'analyse, en médecine, consiste à rapporter les symptômes, les signes extérieurs des maladies, à la souffrance et à l'altération morbide de quelques organes; à les étudier

dans leur siége, a puiser dans la connoissance de ce siége les indications du traitement, et enfin à les classer suivant l'analogie ou la différence des tissus affectés. Telle étoit l'idée mère qui, présidant à l'exécution de la *Nosographie philosophique*, publiée en 1798, venoit de renverser pour toujours cet échafaudage informe élevé sur les plans incohérens des médecins chimistes, humoristes, mathématiciens, et de poser les premiers fondemens d'une véritable science physique.

Bichat, frappé de la description et de la distinction des membranes muqueuses et séreuses, et surtout de la classification de leurs maladies, s'empara de cette idée première, se livra à de nouvelles recherches, les étendit à toutes les membranes du corps ; et, dix-huit mois après (en 1800), il publia son *Traité des Membranes*, modèle de précision, d'originalité et de méthode analytique, refondu plus tard dans l'Anatomie générale, et enrichi de développemens heureux et d'ornemens nouveaux.

C'étoit un spectacle digne du regard de l'histoire que la noble émulation, la rivalité franche et généreuse, qui, dans cette époque d'enthousiasme et de création, tournoient tout entières au profit de la science. Si Bichat dut au professeur Pinel l'idée de son travail, ce dernier, à son tour, puisa de nouvelles lumières dans les recherches du jeune anatomiste, et rectifia dans la deuxième édition de sa Nosographie, la classification des maladies des systèmes fibreux, synovial et cellulaire. Cette alliance de la nosographie avec l'anatomie et la physiologie, cet échange mutuel d'instruction, forment un des traits caractéristiques de cette époque.

La physiologie est la compagne inséparable de l'anatomie ; la structure des organes n'est intéressante à connoître que parce qu'elle mène à rechercher la manière dont ils agissent : aussi le *Traité sur la Vie et*

la Mort suivit de près les premiers travaux de Bichat sur l'anatomie : il parut dans la même année. C'est dans ce livre qu'il commença à développer cette distinction des deux vies, organique et animale, qu'il a reproduite sous mille formes, mais qu'on ne peut admettre qu'avec des restrictions, comme l'a prouvé Legallois. On ne sauroit trop admirer avec quelle richesse de moyens Bichat suit le développement de cette idée. Les belles expériences dont son *Traité* est rempli, les faits nouveaux qu'elles font connoître, et les traits hardis et profonds dont brillent un grand nombre de passages, sont plus que suffisans pour faire excuser quelques écarts d'une imagination vive et ardente.

Dans ses deux premiers ouvrages, Bichat n'avoit songé qu'à l'anatomie et à la physiologie; mais le cercle de ses idées s'agrandissant à mesure qu'il méditoit son sujet, il osa s'écarter des routes battues, et l'année suivante il publia son *Anatomie générale*, qui mit le sceau à sa réputation, et qui fut traduite dans presque toutes les langues. Jusqu'à lui, l'anatomie avoit été restreinte à la simple description des organes; le premier, il crut pouvoir s'élever à des considérations plus hardies. Il avoit observé que le corps humain présente des systèmes uniformes, identiques, soumis aux mêmes lois d'accroissement, de nutrition et de maladies; que ces systèmes, par-tout présens, peuvent être étudiés, dans leur structure comme dans leurs fonctions, de manière à embrasser les résultats les plus généraux de leur organisation, et ses applications les plus fécondes et les plus utiles. Dès-lors il créa une science nouvelle, l'*anatomie générale*. Il créa, pour l'anatomie et la physiologie, une espèce de philosophie à laquelle il n'a manqué, pour être parfaite, que de n'être pas bornée à l'étude des tissus de l'homme. Il auroit dû étendre ses regards sur toutes les classes des animaux, y suivre la dégradation

des tissus et des organes, et observer les propriétés qu'ils y perdent ou les fonctions nouvelles auxquelles ils sont appelés. L'anatomie et la physiologie comparées auroient fourni à sa vive et brillante imagination les aperçus les plus nouveaux, les connoissances les plus solides, et les rapprochemens les plus ingénieux.

On a lieu de s'étonner que Bichat, avec cette indépendance d'opinion qui le caractérise, ait si souvent reproduit, dans l'*Anatomie générale*, ces vieilles idées qui pendant deux mille ans ont traîné sur les bancs des écoles, ces mots de *force vitale*, de *propriétés vitales*, abstractions qu'il semble prendre pour des réalités, et auxquelles il donne une existence à part, et fait jouer un si grand rôle dans l'économie animale. Cependant, depuis long-temps on ne reconnoissoit et l'on ne doit plus reconnoître que deux choses dans l'organisation : structure et fonctions d'organe. Le physicien doit se renfermer dans l'étude et l'observation des phénomènes sensibles que la matière présente dans ces deux états, sans chercher à pénétrer plus avant : au-delà commence un abîme immense; il faut craindre de s'y engager.

L'*Anatomie générale* contient aussi les premiers germes d'une science à laquelle Bichat auroit sans doute consacré toute sa vie ; je veux parler de l'anatomie pathologique. C'étoit une conséquence naturelle de ses premiers travaux : après avoir étudié la structure et le jeu des organes, tenté sur les animaux vivans des expériences pour l'observation exacte de leurs phénomènes, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, il étoit conduit naturellement à chercher à connoître les changemens que ce dernier état apporte dans leur tissu.

Nommé à vingt-neuf ans médecin de l'Hôtel-Dieu, il se livra à ce genre de recherches avec toute l'activité qui lui étoit naturelle; dans un seul hiver il ouvrit plus de six cents cadavres, et bientôt après il exposa dans un

cours ses observations sur l'état morbide des organes. C'est dans ce cours qu'il démontra que chaque tissu a un mode particulier de maladie comme un caractère propre de vitalité ; que, même dans les intestins, l'état maladif d'une membrane peut s'allier avec l'état sain des membranes voisines, et qu'il seroit bien important de savoir débrouiller, par une savante analyse, la souffrance particulière de ces divers tissus. Bichat s'occupoit de réunir en un corps de doctrine les fragmens d'anatomie pathologique épars dans tous ses ouvrages; il auroit élevé à la science un monument digne d'elle et de la grande époque qui dut à ses travaux une partie de son illustration. Mais la mort vint le frapper pendant l'impression de son *Traité d'Anatomie descriptive*, dont il publia lui-même (en 1801 et 1802) les deux premiers volumes, et dont il laissa le troisième imparfait.

Un jour qu'il venoit de visiter des pièces d'anatomie pathologique soumises à la macération, et qu'il s'étoit exposé sans aucune précaution à leurs exhalaisons infectes, il tomba en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu, et la commotion légère causée par cette chute lui fit perdre connoissance. Un violent mal de tête, des symptômes gastriques très intenses, une tendance continuelle à l'assoupissement et des phénomènes ataxiques se succédèrent avec rapidité, et Bichat succomba le quatorzième jour de la maladie, le 22 juillet 1802.

Ainsi se changèrent en regrets amers les espérances qu'il alloit réaliser ; ainsi fut arrêté dans son rapide essor ce génie qui sembloit planer sur tout l'édifice des sciences médicales. Embrassant d'un seul coup-d'œil toutes les connoissances qui se rattachent à la médecine, Bichat voyoit, d'une part, l'anatomie arrivée au plus haut degré d'exactitude, la physiologie établie pour la première fois sur des faits, la description des maladies réduite à un langage simple

et clair ; de l'autre, l'anatomie pathologique encore isolée de la physiologie, la thérapeutique encore abandonnée à l'empirisme. Il avoit conçu le projet de lier par un enchaînement régulier toutes les parties de l'art de guérir, d'élever un système complet de médecine fondé sur l'anatomie, sur l'étude des fonctions dans l'état de santé et dans celui de maladie, sur la distinction des tissus, la sympathie qui les lie les uns aux autres, l'observation des effets locaux et généraux des médicamens, et les résultats des ouvertures cadavériques. Il auroit sans doute exécuté ce plan aussi vaste que méthodique, qui, malgré les prétentions de certains médecins de nos jours, n'est encore qu'un projet.

Telle est en effet l'heureuse influence qu'ont sur leur siècle les grands hommes qui apparoissent de loin en loin, que de leurs travaux, comme d'une source inépuisable, semblent découler de nouvelles sciences. Ceux qui n'ont rien à dire répètent sans cesse que tout a été dit ; mais devant l'homme de génie le champ des découvertes semble s'agrandir de jour en jour. Combien de recherches à faire en anatomie pathologique, science physique qui ne considère les symptômes des maladies que comme des signes que l'on doit rapporter à l'altération des tissus, qui recherche dans ces tissus les diverses lésions produites par les différens degrés des maladies, et qui ne s'occupe qu'à remonter des altérations vers les symptômes! Combien est peu avancée la physiologie pathologique, la connoissance des fonctions des organes par les diverses modifications que les altérations apportent dans ces fonctions, qui pourra seule résoudre une infinité de problêmes énigmatiques de notre organisation, et surtout faire connoître par l'analyse pathologique les propriétés diverses du système nerveux ! Combien a été négligée jusqu'à ce jour la chimie anatomique, la recherche de la composition des tissus, qui pourra seule établir l'identité ou la différence des systèmes

et des appareils du corps humain ! La chimie pathologique, l'investigation des changemens chimiques produits par les altérations dans les organes, n'est-elle point une science entièrement neuve, à laquelle on n'a point songé, et qui donnera peut-être l'explication de plusieurs phénomènes dont on n'a pu par d'autres moyens déterminer ni le caractère ni la cause ?

Que de recherches pour lesquelles Bichat nous a mis sur la voie ! Quel immense héritage il nous a laissé à exploiter ! L'esprit a peine à concevoir que la vie d'un seul homme puisse suffire à tant de travaux, à tant de découvertes, faites ou indiquées : Bichat est mort avant d'avoir accompli sa trente-deuxième année !

Sc. PINEL.

PRÉFACE.

L'ouvrage que j'offre au public lui paroîtra, je crois, nouveau sous le triple rapport du plan qui y est adopté, de la plupart des faits qu'il renferme, et des principes qui en constituent la doctrine.

Le Plan consiste à considérer isolément, et à présenter avec tous leurs attributs, chacun des systèmes simples qui, par leurs combinaisons diverses, forment nos organes. La base de ce plan est anatomique; mais les détails qu'il embrasse appartiennent aussi à la médecine et à la physiologie. Il n'a que le nom de commun avec quelques idées mises en avant, dans ces derniers temps, sur l'anatomie des systèmes. Mon *Traité des Membranes* en a offert l'esquisse.

Les Faits et les considérations qui, dans cet ouvrage, ajoutent à ce qui étoit connu, forment une très-nombreuse série. Je n'en présenterai point ici le tableau. Le lecteur y suppléera facilement dans chaque article, pour peu qu'il connoisse les livres qui ont eu l'anatomie et la physiologie pour objet. Expériences sur les animaux vivans, essais avec divers réactifs sur les tissus organisés, dissections,

ouvertures cadavériques, observation de l'homme en santé et en maladie : voilà les sources où j'ai puisé; ce sont celles de la Nature. Je n'ai point négligé non plus celles des auteurs, de ceux surtout pour qui la science de l'économie animale a été une science de faits et d'expériences.

Je ne ferai qu'une remarque sur les expériences contenues dans cet ouvrage. Parmi elles se trouve une suite d'essais sur les tissus simples que j'ai tous successivement soumis à la dessiccation, à la putréfaction, à la macération, à l'ébullition, à la coction, à l'action des acides, des alcalis, etc., etc. Or, on verra facilement que ces essais n'ont point pour but d'indiquer la composition, de fixer les élémens divers, d'offrir par conséquent l'analyse chimique des tissus simples : sous ce rapport, ils seroient insuffisans. Leur objet est d'établir des caractères distinctifs pour ces divers tissus, de montrer que chacun a son organisation particulière comme il a sa vie propre, de prouver, par la diversité des résultats qu'ils donnent, que la division que jai adoptée repose, non sur des abstractions, mais sur les différences de structure intime. Les divers réactifs que j'ai employés n'ont donc vraiment été pour moi qu'un supplément à l'insuffisance du scalpel. Sous ce second rapport, je présume que mes expériences pourront avoir quelque influence en anatomie.

La Doctrine générale de cet ouvrage ne porte précisément l'empreinte d'aucune de celles qui règnent en médecine et en physiologie. Opposée à celle de Boerhaave, elle diffère et de celle de Stahl et de celles des auteurs qui, comme lui, ont tout rapporté, dans l'économie vivante, à un principe unique, principe abstrait, idéal et purement imaginaire, quel que soit le nom d'*ame*, de *principe vital*, d'*archée*, etc., sous lequel on le désigne. Analyser avec précision les propriétés des corps vivans; montrer que tout phénomène physiologique se rapporte en dernière analyse à ces propriétés considérées dans leur état naturel; que tout phénomène pathologique dérive de leur augmentation, de leur diminution ou de leur altération, que tout phénomène thérapeutique a pour principe leur retour au type naturel dont elles étoient écartées; fixer avec précision les cas où chacune est mise en jeu; bien distinguer, en physiologie comme en médecine, ce qui provient de l'une, de ce qui émane des autres; déterminer par conséquent d'une manière rigoureuse ceux des phénomènes naturels et morbifiques auxquels président les animales, et ceux que produisent les organiques; indiquer quand la sensibilité animale et la contractilité de même espèce, quand la sensibilité organique et les contractilités sensible ou insensible qui lui correspondent sont mises en jeu : voilà la doctrine gé-

nérale de cet ouvrage. En le parcourant, on se convaincra facilement que l'on ne pouvoit bien préciser l'influence immense des propriétés vitales dans les sciences physiologiques, avant d'avoir envisagé ces propriétés sous le point de vue sous lequel je les ai présentées. On dira peut-être que cette manière de voir est encore une théorie; je répondrai que c'est donc aussi une théorie dans les sciences physiques, que la doctrine qui montre la gravité, l'élasticité, l'affinité, etc., comme principes primitifs de tous les faits observés dans ces sciences. Le rapport des propriétés comme causes, avec les phénomènes comme effets, est un axiôme presque fastidieux à répéter aujourd'hui en physique, en chimie, en astronomie, etc. Si cet ouvrage établit un axiôme analogue dans les sciences physiologiques, il aura rempli son but.

ANATOMIE
GÉNÉRALE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Il y a dans la nature deux classes d'êtres, deux classes de propriétés, deux classes de sciences. Les êtres sont organiques ou inorganiques, les propriétés vitales ou non vitales, les sciences physiologiques ou physiques. Les animaux et les végétaux sont organiques; ce qu'on appelle les minéraux est inorganique. Sensibilité et contractilité, voilà les propriétés vitales; gravité, affinité, élasticité, etc., voilà les propriétés non vitales. La physiologie animale, la physiologie végétale, la médecine, composent les sciences physiologiques; l'astronomie, la physique, la chimie, etc., ce sont là les sciences physiques.

Ces deux classes de sciences ont uniquement rapport aux phénomènes. Deux autres classes relatives aux formes extérieures et intérieures, à la description par conséquent, leur correspondent. Pour les corps organiques, la botanique, l'anatomie, la zoologie; la minéralogie, etc., pour les inorganiques, voilà ces sciences. Les premières nous occuperont surtout dans ces considérations, où les rapports des corps vivans entr'eux et avec ceux qui ne vivent pas vont spécialement fixer notre attention.

§ Ier. *Remarques générales sur les sciences physiologiques et physiques.*

Ces différences dérivent essentiellement de celles existant entre les propriétés qui président aux phénomènes qui sont l'objet de chaque classe de sciences. Telle est en effet l'immense influence de ces propriétés, qu'elles sont le principe de tous ces phénomènes. Quels que soient ceux d'astronomie, d'hydraulique, de dynamique, d'optique, d'acoustique, etc., que vous examiniez, il faut toujours, en dernier résultat, arriver par l'enchaînement des causes, comme terme de vos recherches, à la gravité, à l'élasticité, etc. De même, les propriétés vitales sont constamment le mobile premier auquel il faut remonter, quels que soient les phénomènes respiratoires, digestifs, sécrétoires, circulatoires, inflammatoires, fébriles, etc., que vous étudiiez.

En donnant l'existence à chaque corps, la nature lui imprima donc un certain nombre de propriétés qui le caractérisent spécialement, et en vertu desquelles il concourt, à sa manière, à tous les phénomènes qui se développent, se succèdent et s'enchaînent sans cesse dans l'univers. Jetez les yeux sur ce qui vous entoure, portez-les sur les objets les plus éloignés; qu'aidés du télescope ils parcourent les corps qui nagent dans l'espace, ou qu'armés du microscope ils pénètrent dans le monde de ceux que leur petitesse sembloit devoir nous dérober toujours : par-tout vous trouverez mises en action, d'une part les propriétés physiques, de l'autre

les propriétés vitales ; par-tout vous verrez les corps inertes graviter les uns vers les autres et s'attirer, les corps vivans graviter aussi, mais de plus sentir, et éprouver un mouvement qu'ils ne doivent qu'à eux.

Ces propriétés sont tellement inhérentes aux uns et aux autres, qu'on ne peut concevoir ces corps sans elles. Elles en constituent l'essence et l'attribut. Exister et en jouir sont deux choses inséparables pour eux. Supposez qu'ils en soient tout-à-coup privés : à l'instant tous les phénomènes de la nature cessent, et la matière seule existe. Le chaos n'était que la matière sans propriétés : pour créer l'univers, Dieu la doua de gravité, d'élasticité, d'affinité, etc., et, de plus, une portion eut en partage la sensibilité et la contractilité.

Cette manière d'énoncer les propriétés vitales et physiques annonce assez qu'il ne faut point remonter au-delà dans nos explications, qu'elles offrent les principes, et que ces explications doivent en être déduites comme autant de conséquences. Les sciences physiques, ainsi que les physiologiques, se composent donc de deux choses : 1° de l'étude des phénomènes, qui sont les effets ; 2° de la recherche des connexions qui existent entr'eux et les propriétés physiques ou vitales, qui sont les causes.

Pendant long-temps ces sciences n'ont point été ainsi envisagées : chaque fait observé était pour ainsi dire l'objet d'une hypothèse particulière. Newton remarqua, l'un des premiers, que, quelque variables que fussent les phénomènes physiques, tous se rapportent cependant à un certain nombre de

principes. Il analysa ces principes, et prouva surtout que la faculté d'attirer joue parmi eux le principal rôle. Attirées l'une par l'autre et par leur soleil, les planètes décrivent leurs courbes éternelles ; attirés au centre de la nôtre, les eaux, les airs, les pierres, etc., se meuvent ou tendent à se mouvoir pour s'en approcher : idée sublime, sans doute, que celle qui servit tout-à-coup de base à toutes les sciences physiques. Rendons grâce à Newton ; il a trouvé, le premier, le secret du créateur ; savoir, la simplicité des causes réunie à la multiplicité des effets.

L'époque de ce grand homme fut la plus marquante de l'intelligence humaine. Depuis elle, on a eu des principes, pour en déduire les faits comme des conséquences. Mais cette époque, si remarquable pour les sciences physiques, fut nulle pour les sciences physiologiques : que dis-je ? elle recula leurs progrès. On ne vit bientôt qu'attraction et qu'impulsion dans les phénomènes vitaux.

Brillant de génie, Boerhaave se laissa éblouir par un système qui éblouit aussi tous les esprits de son siècle, et qui fit, dans les sciences physiologiques, une révolution que je compare à celle qu'opérèrent dans les sciences physiques les tourbillons de Descartes. Le nom célèbre de son auteur, l'ensemble séduisant de ses dehors, assurèrent à cette révolution un empire qui ne s'écroula que lentement, quoique sapé de toutes parts dans ses bases mal assurées.

Moins brillant que profond, riche en moyens qui convainquent, quoique dépourvu de ceux qui

séduisent, Stahl forma pour les sciences physiologiques une époque plus digne de remarque que celle de Boerhaave. Il sentit la discordance des lois physiques avec les fonctions des animaux : c'étoit le premier pas pour la découverte des lois vitales ; il ne fit pas cette découverte. L'âme fut tout pour lui dans les phénomènes de la vie : c'était beaucoup de négliger l'attraction, l'impulsion, etc. Stahl sentit ce qui n'étoit pas le vrai ; le vrai lui-même lui échappa. Plusieurs auteurs ont marché sur ses traces, en rapportant à un principe unique, diversement dénommé suivant chaque auteur, tous les phénomènes vitaux. Ce principe, appelé *principe vital* par Barthez, *archée* par Van-Helmont, etc., est une abstraction qui n'a pas plus de réalité que n'en auroit un principe également unique qu'on supposeroit présider aux phénomènes physiques. Parmi ceux-ci, les uns dérivent de la gravité, les autres de l'élasticité, d'autres des affinités, etc. De même, dans l'économie vivante, il en est qui dérivent de la sensibilité, d'autres de la contractilité, etc.

Etrangères aux anciens, les lois de la vie n'ont commencé à être bien connues que dans le siècle passé. Stahl avoit déjà remarqué les mouvemens toniques; mais il n'en avoit point généralisé l'influence. Haller s'occupa surtout de la sensibilité et de l'irritabilité; mais, en bornant l'une au système nerveux, l'autre au système musculaire, ce grand homme ne les considéra point sous leur véritable point de vue; il en fit presque des propriétés isolées. Vicq-d'Azyr les transforma en fonctions dans sa division physiologique, et les mit sur la même

ligne que l'ossification, la digestion, etc.; c'est-à-dire qu'il confondit le principe avec la conséquence.

Aussi, malgré les travaux d'une foule d'hommes célèbres, voyez combien les sciences physiologiques diffèrent encore des sciences physiques. Dans celles-ci, le chimiste rapporte tous les phénomènes qu'il observe à l'affinité; le physicien voit par-tout dans sa science la gravité, l'élasticité, etc. Dans les autres, au contraire, on n'a point encore remonté, d'une manière générale au moins, des phénomènes aux propriétés dont ils dérivent. La digestion, la circulation, les sensations ne rappellent point au physiologiste l'idée de la sensibilité ou de la contractilité, comme le mouvement d'une montre rappelle au mécanicien que c'est l'élasticité qui est le premier mobile de ce mouvement; comme la roue d'un moulin et celle de toute machine que l'eau met en jeu en coulant rappellent au physicien la gravité. Pour mettre au même niveau, sous ce rapport, ces deux classes de sciences, il est évidemment nécessaire de se former une juste idée des propriétés vitales : si leurs limites ne sont pas rigoureusement assignées, on ne peut avec certitude analyser leur influence. Je ne présenterai que des considérations générales sur ce point, qui a été traité suffisamment dans mes *Recherches sur la vie* (1); ce que j'ajouterai ici n'est pour ainsi dire qu'un supplément de ce qui a été exposé dans cet ouvrage.

---

(1) *Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort.* 1 vol. in-8°, à Paris, chez J.-A. Brosson, libraire.

§ II. *Des Propriétés vitales, et de leur influence sur tous les phénomènes des sciences physiologiques.*

Pour assigner les limites de ces propriétés, il faut les suivre depuis les corps organisés qui ne sont presque qu'ébauchés, jusqu'à ceux qui sont les plus parfaits.

Dans les plantes, qui semblent former la transition des minéraux aux végétaux, vous ne voyez qu'un mouvement intestin à peine réel : l'accroissement se fait autant par l'affinité des molécules, par juxta-position par conséquent, que par une nutrition réelle. Mais, en vous élevant aux végétaux mieux organisés, vous les voyez sans cesse parcourus par des fluides qui y circulent dans une foule de canaux capillaires, qui remontent, descendent, se portent dans mille directions différentes, suivant l'état des forces qui les dirigent. Ce mouvement continuel des fluides est étranger aux propriétés physiques; les vitales seules le dirigent. La nature doua chaque portion de végétal de la faculté de sentir l'impression des fluides avec lesquels ses fibres sont en contact, et de réagir sur eux d'une manière insensible, pour en favoriser le cours. J'appelle ces deux facultés, l'une *sensibilité organique*, l'autre *contractilité organique insensible*. Celle-ci est assez obscure dans la plupart des végétaux; c'est comme dans les os des animaux. Ces deux propriétés président non-seulement à la circulation végétale, qui répond à-peu-près à celle du système capillaire des

animaux, mais encore aux sécrétions, aux absorptions, aux exhalations des végétaux. Remarquez, en effet, que ces corps n'ont que des fonctions relatives à leurs propriétés; que tous les phénomènes qui, dans les animaux, dérivent des propriétés qu'ils ont de plus que les végétaux, comme la grande circulation et la digestion, pour lesquelles il faut la contractilité organique sensible; les sensations, pour lesquelles il faut la sensibilité animale; la locomotion, la voix, etc., pour lesquelles est nécessaire la contractilité animale; remarquez, dis-je, que ces fonctions sont essentiellement étrangères aux végétaux, puisqu'ils n'ont point les propriétés vitales pour les mettre en jeu.

Par la même raison, la liste de leurs maladies est moins nombreuse. Ils ont de moins toute la classe des maladies nerveuses, où la sensibilité animale joue un si grand rôle; toute celle des convulsions ou des paralysies, que la contractilité animale, augmentée ou diminuée, constitue; toute celle des fièvres, toutes les affections gastriques, etc., qui sont un trouble manifeste dans la contractilité organique sensible, etc. Des tumeurs de nature diverse, des exhalations augmentées, le marasme, etc., voilà les maladies des végétaux : elles supposent toutes un trouble dans la sensibilité organique et dans la contractilité insensible correspondante.

Si nous passons des végétaux aux animaux, nous voyons les derniers de ceux-ci, les zoophytes, recevoir dans un sac qui se vide alternativement, les alimens qui doivent les nourrir; commencer à joindre *la contractilité organique sensible* ou l'irritabi-

lité aux propriétés précédentes qu'ils partagent avec les végétaux; commencer, par conséquent, à exécuter des fonctions différentes, la digestion en particulier.

Jusque là les corps organisés vivent seulement au dedans d'eux-mêmes; ils n'ont point de relation avec ce qui les entoure; la vie animale leur manque; ou du moins, si elle a commencé dans les animaux-plantes, ses rudimens sont si obscurs qu'à peine peut-on les distinguer. Mais cette vie commence à se déployer dans les classes supérieures, dans les vers, les insectes, les mollusques, etc. D'une part les sensations, de l'autre la locomotion volontaire, qui en est inséparable, se développent avec plus ou moins de plénitude. Alors des propriétés vitales nécessaires à l'exercice de ces fonctions nouvelles sont ajoutées aux précédentes. *La sensibilité animale* et *la contractilité animale*, obscures d'abord dans les dernières espèces, se perfectionnent d'autant plus qu'on s'approche des quadrupèdes : aussi les sensations et la locomotion deviennent-elles toujours plus étendues. La contractilité organique sensible s'agrandit aussi; et, à proportion, la digestion, la circulation des gros vaisseaux, etc., auxquelles elle préside, prennent un développement toujours croissant.

Si nous voulions suivre strictement l'immense série des corps vivans, nous verrions les propriétés vitales augmenter graduellement en nombre et en énergie, de la dernière des plantes au premier des animaux, à l'homme; nous verrions les dernières plantes obéir aux propriétés physiques et vitales,

toutes les plantes n'obéir qu'à celles-ci, qui, pour elles, se composent de la contractilité insensible et de la sensibilité organique; les derniers animaux commencer à ajouter la contractilité organique sensible à ces propriétés, puis la sensibilité et la contractilité animales allant toujours en s'étendant davantage. On connoît la phrase par laquelle Linné caractérisoit les minéraux, les végétaux et les animaux; celle-ci seroit plus juste :

1°. Propriétés physiques.....	Pour les minéraux;
2°. Propriétés physiques, plus les propriétés vitales organiques, la contractilité sensible exceptée.....	Pour les végétaux;
3°. Propriétés physiques, plus toutes les propriétés vitales organiques, plus les propriétés vitales animales.....	Pour les animaux.

L'homme et les espèces voisines, qui sont l'objet spécial de nos recherches, jouissent donc évidemment de toutes les propriétés vitales, dont les unes appartiennent à sa vie organique, les autres à sa vie animale.

1°. La *sensibilité organique* et la *contractilité insensible* ont évidemment sous leur dépendance, dans l'état de santé, tous les phénomènes de la circulation capillaire, des sécrétions, des absorptions, des exhalations, de la nutrition, etc. Aussi, en traitant de ces fonctions, faut-il toujours remonter à ces propriétés. Dans l'état de maladie, tous les phénomènes qui supposent un trouble dans ces fonctions dérivent évidemment d'une lésion de ces pro-

priétés. Inflammation, formation du pus, induration, résolution, hémorrhagies, augmentation contre nature ou suppression des sécrétions, exhalation accrue (comme dans les hydropisies), diminuée ou devenue nulle (comme dans les adhérences), absorptions troublées de l'une ou l'autre manière, nutrition altérée en plus ou en moins, ou bien présentant des phénomènes contre nature (comme dans la formation des tumeurs, des kystes, des cicatrices, etc., etc.) : voilà une série de symptômes morbifiques qui supposent évidemment une lésion, un trouble quelconque dans les deux propriétés précédentes.

2°. La *contractilité organique sensible*, qui, comme la précédente, ne se sépare pas de la sensibilité de même nature, préside surtout dans l'état de santé aux mouvemens que nécessite la digestion, à ceux qu'exige la circulation des gros vaisseaux, au moins pour le sang rouge et pour le sang noir du système général, à l'excrétion de l'urine, etc. Dans l'état de maladie, tous les phénomènes des vomissemens, des diarrhées, une grande partie de l'innombrable série de ceux du pouls, se rapportent en dernier résultat à un trouble de la contractilité organique sensible.

3°. De la *sensibilité animale* dérivent, dans l'état de santé, toutes les sensations extérieures, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher; toutes les sensations intérieures, la soif, la faim, etc. Dans les maladies, quel rôle ne joue pas cette propriété! la douleur et ses innombrables modifications, la démangeaison, la cuisson, le prurit, le chatouille-

ment, le sentiment de pesanteur, de fourmillement, de lassitude, de pulsation, de picotement, de tiraillement, etc., etc., ne sont-ils pas autant d'altérations diverses de la sensibilité animale? Cent mots ne suffiroient pas pour rendre la diversité des sensations pénibles qu'entraînent après elles les affections maladives.

4°. La *contractilité animale* est le principe de la locomotion volontaire et de la voix. Les convulsions, les spasmes, les paralysies, etc., etc., sont dus à des augmentations ou à des diminutions de cette propriété.

Examinez tous les phénomènes physiologiques, tous ceux des maladies, vous verrez qu'il n'en est aucun qui ne puisse, en dernier résultat, se rapporter à une des propriétés dont je viens de parler.

La vérité incontestable de cette assertion nous mène à une conséquence non moins certaine pour le traitement des maladies, savoir, que tout moyen curatif n'a pour but que de ramener au type qui leur est naturel les propriétés vitales altérées. Tout moyen qui, dans l'inflammation locale, ne diminue pas la sensibilité organique augmentée, qui, dans les œdématies, les infiltrations, etc., n'augmente pas cette propriété totalement diminuée, qui, dans les convulsions, ne ramène pas à un degré plus bas la contractilité animale, qui ne l'élève pas à un degré plus haut dans la paralysie, etc., manque essentiellement son but; il est contre-indiqué.

A quelles erreurs ne s'est-on pas laissé entraîner dans l'emploi et dans la dénomination des médicamens! On créa des désobstruans quand la théorie

de l'obstruction étoit en vogue. Les incisifs naquirent quand celle de l'épaississement des humeurs lui fut associée. Les expressions de délayans, d'atténuans, et les idées qu'on leur attacha, furent mises en avant à la même époque. Quand il fallut envelopper les âcres, on créa les inviscans, les incrassans, etc. Ceux qui ne virent que relâchement ou tension des fibres dans les maladies, que *laxum* et *strictum*, comme ils le disoient, employèrent les astringens et les relâchans. Les rafraîchissans et les échauffans furent mis en usage surtout par ceux qui eurent spécialement égard, dans les maladies, à l'excès ou au défaut de calorique, etc.

Des moyens identiques ont eu souvent des noms différens, suivant la manière dont on croyoit qu'ils agissoient : désobstruant pour l'un, relâchant pour l'autre, rafraîchissant pour un autre, le même médicament a été tour-à-tour employé dans des vues toutes différentes et même opposées; tant il est vrai que l'esprit de l'homme marche au hasard quand le vague des opinions le conduit.

Il n'y a point eu en matière médicale de systèmes généraux; mais cette science a été tour-à-tour influencée par ceux qui ont dominé en médecine; chacun a reflué sur elle, si je puis m'exprimer ainsi. De là le vague, l'incertitude qu'elle nous présente aujourd'hui. Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, elle est peut-être de toutes les sciences physiologiques celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain : que dis-je? ce n'est point une science pour un esprit mé-

thodique, c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues, que fastidieusement assemblées. On dit que la pratique de la médecine est rebutante; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales. Otez les médicamens dont l'effet est de stricte observation, comme les évacuans, les diurétiques, les sialagogues, les anti-spasmodiques, etc., ceux par conséquent qui agissent sur une fonction déterminée, que sont nos connoissances sur les autres?

Sans doute, il est extrêmement difficile de classer encore les médicamens d'après leur manière d'agir; mais certainement il est incontestable que tous ont pour but de ramener les forces vitales au type naturel dont elles s'étoient écartées dans les maladies. Puisque les phénomènes morbifiques se réduisent tous en dernière analyse à des altérations diverses de ces forces, l'action des remèdes doit évidemment se réduire aussi à ramener ces altérations à l'ordre naturel. D'après cela, chacune de ces propriétés a son genre de remèdes appropriés.

1°. Nous avons vu que, dans les inflammations, il y a exaltation de sensibilité organique et de contractilité insensible: eh bien! diminuez cette exaltation par les cataplasmes, les fomentations, les bains locaux, etc. Dans certaines infiltrations, dans des tumeurs blanches, etc., il y a diminution de ces propriétés: exaltez-les par les applications de vin, de toutes les substances qu'on appelle forti-

fiantes, etc. Dans toutes inflammations, suppurations, tumeurs de nature diverse, ulcères, engorgemens, dans toute altération de sécrétions, d'exhalation, de nutrition, les médicamens agissent donc spécialement sur la contractilité insensible, etc., pour l'augmenter, la diminuer ou l'altérer d'une manière quelconque. Autour de cette propriété se rallie tout ce qu'on nomme résolutifs, fortifians, excitans, émolliens, etc. Remarquez que ces médicamens sont de deux sortes : 1° généraux : ainsi le vin, les substances ferrugineuses, souvent les acides, etc., raniment la contractilité insensible et la tonicité dans tout le système; 2° particuliers : ainsi cette propriété est isolément exaltée par le nitre dans les reins, par le mercure dans les salivaires; etc.

2°. Plusieurs médicamens sont particulièrement dirigés sur la contractilité organique sensible : tels sont les émétiques, qui font soulever l'estomac, les purgatifs, les drastiques surtout, qui font fortement contracter les intestins. L'art n'emploie pas en général l'excitation du cœur, comme celle de ces viscères; on n'augmente pas artificiellement son mouvement, comme on le fait pour celui de l'estomac dans les maladies gastriques : peut-être un jour en sera-t-on tenté, s'il est vrai que souvent la fièvre soit un instrument de guérison; et alors il ne sera pas difficile, je crois, d'en trouver les moyens. D'autres fois, nous avons à diminuer la contractilité organique sensible trop exaltée, et alors divers médicamens sont employés pour agir en sens inverse des précédens, comme pour calmer les vomissemens, pour diminuer l'irritation intestinale, etc.

3°. La sensibilité animale a aussi des médicamens qui lui sont appropriés. Or, ces médicamens agissent de deux manières : 1° en diminuant la douleur dans la partie où elle a son siége, comme le font les applications diverses faites sur les tumeurs, les engorgemens, etc. ; 2° en agissant sur le cerveau qui perçoit la douleur : ainsi toutes les préparations narcotiques, prises intérieurement, empêchent-elles de percevoir le sentiment douloureux dont la cause subsiste toujours. Dans le cancer de matrice ulcéré, la maladie poursuit toujours sa marche avec activité; mais le médecin prudent assoupit tellement l'action cérébrale, que le cerveau n'est plus capable de la ressentir. Il est essentiel de bien distinguer ces deux actions du médicament sur la sensibilité animale : elles sont absolument différentes l'une de l'autre.

4°. Les substances médicamenteuses ont aussi leur influence sur la contractilité animale. Tout ce qui produit une vive excitation à l'extérieur, comme les vésicatoires, les frottemens divers, l'urtication, etc., ranime souvent cette propriété assoupie dans la paralysie. Toutes les substances qui engourdissent l'action cérébrale l'empêchent d'influencer les muscles de la vie animale : lors donc que ces muscles sont agités convulsivement, ces substances sont de véritables anti-spasmodiques.

En présentant ces réflexions, je n'entends point offrir un plan nouveau de matière médicale. Les médicamens sont trop compliqués dans leur action pour être soumis, sans d'amples réflexions, que j'avoue n'avoir point encore assez faites, à une distribution nouvelle. D'ailleurs, un inconvénient com-

mun à toute classification se présenteroit ici : le même médicament agit souvent sur plusieurs propriétés vitales; l'émétique, en mettant en jeu la contractilité organique sensible de l'estomac, excite la contractilité insensible de ses glandes muqueuses, et souvent la sensibilité animale de ses villosités nerveuses; même observation pour les stimulans de la vessie, des intestins, etc. Mon unique but est de montrer que, dans l'action des substances appliquées au corps pour le guérir, comme dans les phénomènes du corps malade, tout se rapporte aux propriétés vitales; et que leur augmentation, leur diminution ou leur altération sont, en dernière analyse, les buts invariables de nos méthodes curatives.

Quelques auteurs n'ont vu dans les maladies que force ou foiblesse, et par conséquent dans les médicamens, que débilitans ou fortifians. Cette idée est vraie en partie, mais elle est fausse quand on la généralise trop. Chaque force vitale a des moyens propres à la relever dans ses diminutions, et à l'abaisser dans ses augmentations. Certainement il n'y a pas de fortifians et de débilitans applicables à tous les cas. Vous n'affoiblirez pas la contractilité animale augmentée dans les convulsions, comme la contractilité organique insensible accrue dans l'inflammation; vous ne les augmenterez pas non plus par les mêmes moyens. Jamais les troubles morbifiques qu'éprouvent la contractilité organique et la sensibilité animale ne s'apaiseront par les mêmes moyens. Chaque force vitale a ses médicamens qui lui conviennent. D'ailleurs, non-seulement c'est en

plus ou en moins qu'elles pèchent, mais elles sont encore dénaturées. Des diverses modifications que la contractilité insensible et la sensibilité organique peuvent éprouver, naissent, dans les plaies et les ulcères, la diversité de suppuration, dans les glandes la diversité de sécrétions, dans les surfaces exhalantes la diversité d'exhalation, etc. Donc il faut que les médicamens, non-seulement diminuent ou augmentent chacune des forces vitales, mais encore la ramènent à la modification naturelle dont elle s'étoit écartée.

Ce que je viens de dire s'applique encore au *strictum* et au *laxum* de plusieurs médecins, qui ne voient par-tout que ces deux choses. Le *strictum* peut bien s'appliquer aux phénomènes inflammatoires, le *laxum* aux hydropisies, etc.; mais qu'ont de commun ces deux états des organes avec les convulsions, avec le trouble des fonctions intellectuelles, avec l'épilepsie, les affections bilieuses, etc.? C'est le propre de tous ceux qui ont une idée générale, en médecine, de vouloir ployer tous les phénomènes à cette idée. Le défaut de trop généraliser a peut-être plus nui à la science que celui de ne voir chaque phénomène qu'isolément.

Voilà, je crois, une série de considérations suffisante pour montrer que par-tout dans les sciences physiologiques, dans la physiologie des végétaux, dans celle des animaux, dans la pathologie, dans la thérapeutique, etc., ce sont les lois vitales qui président aux innombrables phénomènes dont ces sciences sont l'objet; qu'il n'est pas un seul de ces

phénomènes qui ne découle de ces lois essentielles et fondamentales, comme de sa source.

Si je parcourois toutes les divisions des sciences physiques, vous verriez de même les lois physiques être, en dernier résultat, le principe unique de tous leurs phénomènes ; mais cela est si connu, qu'il seroit superflu de s'y arrêter. Je m'occuperai donc d'un objet important auquel nous mènent naturellement les considérations précédentes, c'est-à-dire du parallèle des phénomènes physiques avec ceux de la vie, des sciences physiques, par conséquent, avec les sciences physiologiques.

§ II. *Caractères des propriétés vitales, comparés aux caractères des propriétés physiques.*

Lorsqu'on met d'un côté les phénomènes dont les sciences physiques sont l'objet, que, de l'autre, on place ceux dont s'occupent les sciences physiologiques, on voit qu'un espace presque immense en sépare la nature et l'essence. Or, cet intervalle naît de celui qui existe entre les lois des uns et des autres.

Les lois physiques sont constantes, invariables ; elles ne sont sujettes ni à augmenter ni à diminuer. Dans aucun cas une pierre ne gravite avec plus de force vers la terre qu'à l'ordinaire ; dans aucun cas le marbre n'a plus d'élasticité, etc. Au contraire, à chaque instant la sensibilité et la contractilité s'exaltent, s'abaissent ou s'altèrent : elles ne sont presque jamais les mêmes.

Il suit de là que tous les phénomènes physiques

sont constamment invariables, qu'à toutes les époques, sous toutes les influences, ils sont les mêmes; que l'on peut, par conséquent, les prévoir, les prédire, les calculer. On calcule la chute d'un grave, le mouvement des planètes, la course d'un fleuve, l'ascension d'un projectile, etc. : la formule étant une fois trouvée, il ne s'agit que d'en faire l'application à tous les cas. Ainsi, les graves tombent toujours selon la suite des nombres impairs; l'attraction a lieu constamment en raison inverse du carré des distances, etc. Au contraire, toutes les fonctions vitales sont susceptibles d'une foule de variétés; elles sortent fréquemment de leur degré naturel; elles échappent à toute espèce de calcul; il faudrait presque autant de formules que de cas qui se présentent. On ne peut rien prévoir, rien prédire, rien calculer dans leurs phénomènes; nous n'avons sur eux que des approximations, le plus souvent même incertaines.

Il y a deux choses dans les phénomènes de la vie, 1° l'état de santé, 2° celui de maladie : de là, deux sciences distinctes : la physiologie, qui s'occupe des phénomènes du premier état; la pathologie, qui a pour objet ceux du second. L'histoire des phénomènes dans lesquels les forces vitales ont leur type naturel nous mène, comme conséquence, à celle des phénomènes où ces forces sont altérées. Or, dans les sciences physiques, il n'y a que la première histoire; jamais la seconde ne se trouve. La physiologie est aux mouvemens des corps vivans ce que l'astronomie, la dynamique, l'hydraulique, l'hydrostatique, etc., sont à ceux des corps inertes :

or, ces dernières n'ont point de sciences qui leur correspondent, comme la pathologie correspond à la première. Par la même raison, toute idée de médicament répugne dans les sciences physiques. Un médicament a pour but de ramener les propriétés à leur type naturel : or, les propriétés physiques ne perdant jamais ce type, elles n'ont pas besoin d'y être ramenées. Rien dans les sciences physiques ne correspond à ce qu'est la thérapeutique dans les physiologiques. On voit donc comment le caractère particulier d'instabilité des propriétés vitales est la source d'une immense série de phénomènes qui nécessitent un ordre tout particulier de sciences. Que deviendroit le monde si les lois physiques étoient sujettes aux mêmes agitations, aux mêmes variations, que les lois vitales? On a parlé beaucoup des révolutions du globe, des changemens qu'a éprouvés la terre, de ces bouleversemens que les siècles ont lentement amenés, et sur lesquels ils s'accumulent sans en présenter d'autres : or, vous verriez à chaque instant ces bouleversemens, ces troubles généraux dans la nature, si les propriétés physiques portoient le même caractère que les vitales.

Par là même que les phénomènes et les lois sont si différens dans les sciences physiques et physiologiques, ces sciences elles-mêmes doivent essentiellement différer. La manière de présenter les faits, et de rechercher leurs causes, l'art expérimental, etc., tout doit porter une empreinte différente; c'est un contre-sens dans ces sciences, que de les entremêler. Comme les sciences physiques

ont été perfectionnées avant les physiologiques, on a cru éclaircir celles-ci en y associant les autres : on les a embrouillées. C'étoit inévitable ; car, appliquer les sciences physiques à la physiologie, c'est expliquer par les lois des corps inertes les phénomènes des corps vivans. Or, voilà un principe faux : donc toutes ses conséquences doivent être marquées au même coin. Laissons à la chimie son affinité, à la physique son élasticité, sa gravité. N'employons, pour la physiologie, que la sensibilité et la contractilité : j'en excepte cependant les cas où le même organe devient le siége des phénomènes vitaux et physiques, comme l'œil et l'oreille, par exemple. C'est sous ce rapport que l'empreinte générale de cet ouvrage est toute différente de ceux de physiologie, de celui même du célèbre Haller. Les ouvrages de Stahl offrent bien l'avantage réel de négliger tous ces prétendus secours accessoires, qui écrasent la science en voulant la soutenir ; mais, comme ce grand médecin n'avoit point analysé les propriétés vitales, il n'a pu présenter les phénomènes sous leur véritable aspect. Rien n'est plus vague, plus incertain que ces mots *vitalité*, *action vitale*, *influx vital*, etc., quand on n'en précise pas rigoureusement le sens. Supposez qu'on crée ainsi, dans les sciences physiques, quelques mots généraux, vagues, qui correspondent eux seuls à toutes les propriétés non vitales, qui n'offrent que des idées générales et nullement précises ; si vous placez par-tout ces mots, si vous ne fixez pas ce qui appartient à la gravité, ce qui dépend de l'affinité, ce qui est un résultat de l'élasticité, etc., vous ne

vous entendrez jamais. Disons-en autant dans les sciences physiologiques. L'art doit beaucoup à plusieurs médecins de Montpellier pour avoir laissé les théories boerhaaviennes, et avoir plutôt suivi l'impulsion donnée par Stahl. Mais en s'écartant du mauvais chemin, ils en ont pris de si tortueux, que je doute qu'ils y trouvent un aboutissant.

Les esprits ordinaires s'arrêtent, dans les livres, aux faits isolés qu'ils présentent; ils n'embrassent pas d'un seul coup-d'œil l'ensemble des principes suivant lesquels ils sont écrits. Souvent l'auteur lui-même suit, sans y prendre garde, l'impulsion donnée à la science à l'époque où il écrit. Mais c'est à cette impulsion que s'arrête surtout l'homme de génie : or, elle doit être désormais absolument différente dans les livres physiologiques et dans les livres physiques. Il faudroit pour ainsi dire un langage différent ; car la plupart des mots que nous transportons des seconds dans les premiers nous rappellent sans cesse des idées qui ne s'allient nullement avec les phénomènes dont traitent ceux-là. Voyez les solides vivans, sans cesse composés et décomposés, prendre et rejeter à chaque instant des substances nouvelles ; les solides inertes rester au contraire constamment les mêmes, conserver les mêmes élémens, jusqu'à ce que le frottement ou d'autres causes les détruisent. De même, voyez dans les élémens des fluides inertes une uniformité invariable, une identité constante dans leurs principes, qui sont connus dès qu'on les a analysés une fois; tandis que ces principes, sans cesse variables dans les fluides des corps vivans, nécessitent une foule d'a-

nalyses faites dans toutes les circonstances possibles. Nous verrons les glandes et les surfaces exhalantes verser, suivant le degré où se trouvent leurs forces vitales, une foule de modifications différentes du même fluide; que dis-je? elles versent une foule de fluides réellement différens : car ne sont-ce pas deux fluides que la sueur et l'urine rendues en une circonstance, et la sueur et l'urine versées dans une autre? Mille exemples pourroient ici invariablement établir cette assertion.

Il est de la nature des propriétés vitales de s'épuiser; le temps les use dans le même corps. Exaltées dans le premier âge, restées comme stationnaires dans l'âge adulte, elles s'affoiblissent et deviennent nulles dans les derniers temps. On dit que Prométhée, ayant formé quelques statues d'hommes, déroba le feu du ciel pour les animer. Ce feu est l'emblême des propriétés vitales : tant qu'il brûle, la vie se soutient; elle s'anéantit quand il s'éteint. Il est donc de l'essence de ces propriétés de n'animer la matière que pendant un temps déterminé; de là les limites nécessaires de la vie. Au contraire, constamment inhérentes à la matière, les propriétés physiques ne l'abandonnent jamais : aussi les corps inertes n'ont-ils de limites à leur existence que celles que le hasard leur assigne.

La nutrition faisant passer sans cesse les molécules de matière des corps bruts aux corps vivans, et réciproquement, on peut évidemment concevoir la matière comme constamment pénétrée, dans l'immense série des siècles, des propriétés physiques. Ces propriétés s'en emparèrent à la création,

si je puis m'exprimer ainsi ; elles ne la quitteront que quand le monde cessera d'exister. Eh bien, en passant de temps à autre par les corps vivans, pendant l'espace qui sépare ces deux époques, espace que l'immensité mesure, en passant, dis-je, par les corps vivans, la matière s'y pénètre, par intervalles, des propriétés vitales, qui se trouvent alors unies aux propriétés physiques. Voilà donc une grande différence dans la matière, par rapport à ces deux espèces de propriétés : elle ne jouit des unes que par intermittence ; elle possède les autres d'une manière continue.

Je pourrois grossir ces considérations d'une foule d'autres, qui établiroient de plus en plus et la différence des lois physiques d'avec les lois vitales, et la différence des phénomènes physiques d'avec les phénomènes vitaux, qui est une conséquence de la première, et la différence de l'empreinte générale et des méthodes des sciences physiques et des physiologiques, qui est une conséquence des deux autres. Je pourrois montrer les corps inertes se formant au hasard, par la juxta-position ou par la combinaison de leurs molécules, les corps vivans naissant au contraire par une fonction déterminée, par la génération ; les uns croissant comme ils se sont formés, par juxta-position ou par combinaison de molécules nouvelles, les autres par un mouvement intérieur d'assimilation qui exige diverses fonctions préliminaires ; ceux-ci être, tant qu'ils existent, le siége habituel d'un mouvement de composition et de décomposition ; ceux-là rester toujours dans le même état intérieur, n'éprouver

d'autres modifications que celles que les lois physiques président et que le hasard amène; les premiers cesser d'être comme ils ont commencé à être, par les lois mécaniques, par le frottement ou par des combinaisons nouvelles; les seconds offrir dans leur destruction naturelle un phénomène aussi constant que dans leur production ; les derniers passer tout de suite à un état nouveau quand la vie les a abandonnés, éprouver la putréfaction, la dessiccation, etc., qui étoient nulles auparavant, parce que, enchaînées par les propriétés vitales, les propriétés physiques étoient sans cesse retenues dans les phénomènes qu'elles tendoient à produire; les autres, au contraire, conserver toujours les mêmes modifications : qu'une pierre, un métal, etc., en se dissolvant, cessent d'exister, leurs molécules resteront toujours dans le même état. Mais quelques auteurs ont déjà présenté en grande partie ce parallèle : contentons-nous d'en tirer la conséquence déjà souvent déduite des autres faits, je veux dire la différence des lois qui président à l'une et à l'autre classe de phénomènes.

Je dois encore indiquer ici une différence essentielle entre les propriétés vitales et physiques : je veux parler des sympathies.

Tout corps inerte n'offre aucune communication dans ses diverses parties. Qu'une extrémité d'un bloc de pierre, de métal, soit altérée d'une manière quelconque, par les dissolutions chimiques, par les agens mécaniques, etc., les autres parties ne s'en ressentent nullement ; il faut, pour les atteindre, une action directe. Au contraire, tout

est tellement lié et enchaîné dans les corps vivans, qu'une partie quelconque ne peut être troublée dans ses fonctions, sans que les autres ne s'en ressentent aussitôt. Tous les médecins ont connu le *consensus* singulier qui existe entre tous nos organes : il a lieu et dans l'état de santé et dans celui de maladie, mais principalement dans ce dernier. Combien les maladies seroient faciles à étudier, si elles étaient dépouillées de tout accident sympathique ! Mais qui ne sait que souvent ceux-ci prédominent sur ceux qui tiennent immédiatement à la lésion de l'organe malade? Qui ne sait que la cause du sommeil, des exhalations, des absorptions, des sécrétions, des vomissemens et dévoiemens, des rétentions d'urine, des convulsions, etc., est souvent bien loin du cerveau, des exhalans, des absorbans, des glandes, de l'estomac, des intestins, de la vessie, des muscles volontaires, etc.?

Quoi qu'il en soit, pour peu qu'on réfléchisse aux phénomènes sympathiques, il est évident que tous ne sont que des développemens contre nature des forces vitales, qui se mettent en jeu dans un organe par l'influence que cet organe reçoit des autres qui ont été excités directement. Sous ce rapport, tous les systèmes sont dans la dépendance les uns des autres. Ce point important de doctrine sera traité avec tant de latitude dans cet ouvrage, à l'article du système nerveux surtout, qu'il est inutile, je crois, de m'y appesantir beaucoup ici.

Nous verrons les sympathies mettre toujours spécialement en jeu les propriétés vitales dominantes dans un système, la sensibilité animale dans les

nerfs, la contractilité de même espèce dans les muscles volontaires, la contractilité organique sensible dans les involontaires, la contractilité insensible dans les glandes, dans les surfaces séreuses, muqueuses, synoviales, cutanée, etc. Nous les verrons prendre le caractère des propriétés vitales des organes où elles se développent, affecter une marche chronique dans les os, les cartilages, etc., aiguë dans les muscles, à la peau, etc. Nous les verrons suivre, dans la fréquence de leur développement, les lois de la nutrition et de l'accroissement, porter plus sur les systèmes nerveux et vasculaire dans l'enfant, sur l'organe pulmonaire dans le jeune homme, sur les appareils abdominaux dans l'âge adulte. Mais passons à d'autres objets.

§ III. *Des Propriétés vitales et de leurs phénomènes, considérés relativement aux solides et aux fluides.*

Tout corps organisé est composé de fluides et de solides. Les premiers sont, d'une part les matériaux, de l'autre part le résidu des seconds. 1° Ils sont les matériaux; car, depuis les alimens qui apportent dans les intestins les élémens de la nutrition, jusques à l'intérieur des organes où ces élémens sont déposés, ils font manifestement partie du chyle, du sang, etc. 2° Ils sont le résidu, puisque, après avoir séjourné pendant quelque temps dans les organes, les molécules nutritives en sortent, rentrent dans le sang, et en sortent ensuite pour faire partie des fluides sécrétés et de ceux qui com-

posent les exhalations cutanée et muqueuse, lesquels sont rejetés au dehors.

Il y a donc des fluides correspondant à la composition, et d'autres servant à la décomposition. Les solides sont le terme des premiers, qui viennent du dehors, et le point de départ des seconds, qui y retournent. Les fluides de composition et de décomposition ne sont pas tous isolés : le chyle, les matières qui entrent par l'absorption cutanée, les principes que le poumon puise dans l'air, etc., sont uniquement de la première espèce. Les fluides sécrétés et les exhalés sur les surfaces muqueuse et cutanée paroissent être aussi exclusivement de la seconde. Mais le sang est un centre commun où circulent confondus les élémens qui arrivent et ceux qui s'en vont.

Cela posé, voyons le rôle des fluides et des solides dans les phénomènes vitaux. Ce rôle dépend évidemment des propriétés qu'ils ont en partage : or, en réfléchissant à la nature des propriétés vitales que nous connoissons, il est évident que toute idée de fluide leur est étrangère, que ceux-ci ne peuvent être le siége d'aucune contraction, que les sensibilités organique et animale ne s'allient point non plus avec l'état où se trouvent leurs molécules, etc. Je ne parlerai pas ici des prétendus mouvemens spontanés du sang, des fluides subtils qu'il contient, suivant les uns, et qui le dilatent ou le resserrent au besoin; tout cela n'est qu'un assemblage d'idées vagues qu'aucune expérience ne confirme. D'ailleurs, tous les phénomènes de l'économie vivante nous montrent manifestement les

fluides dans un état presque passif, les solides, au contraire, toujours essentiellement actifs. Ce sont les solides qui reçoivent l'excitation, et qui réagissent en vertu de cette excitation. Par-tout les fluides ne sont que les excitans. Cette impression continuelle des seconds sur les premiers constitue, dans toutes les parties, des sensations continuelles, qui ne sont point rapportées au cerveau, qui ne sont pas perçues par conséquent : c'est la sensibilité organique en exercice ; elle diffère de l'animale en ce que l'âme n'a point la conscience des sensations, qui ne dépassent pas les organes où elles arrivent.

Puisque, d'une part, les propriétés vitales siégent essentiellement dans les solides, et que, d'une autre part, les phénomènes maladifs ne sont que des altérations des propriétés vitales, il est évident que les phénomènes morbifiques résident essentiellement dans les solides, que les fluides leur sont, jusqu'à un certain point, étrangers. Toute espèce de douleur, tous les spasmes, tous les mouvemens irréguliers du cœur, qui constituent les innombrables variétés du pouls, ont leur principe dans les solides.

N'allez pas croire cependant que les fluides ne sont rien dans les maladies : très-souvent ils en portent le germe funeste; ils jouent alors le même rôle que dans l'état de santé, où les solides sont les agens actifs de tous les phénomènes que nous observons, mais où leur action est inséparable de celle des fluides : pour que le cœur se contracte, que le système capillaire se resserre, etc., il faut que les

fluides y abordent. Tant que les fluides sont dans leur état naturel, ils déterminent une excitation naturelle; mais qu'ils changent de nature par une cause quelconque, que des principes étrangers s'y introduisent, à l'instant ils deviennent des excitans contre nature, ils déterminent des réactions irrégulières, les fonctions sont troublées, les maladies surviennent. Vous voyez donc que les fluides peuvent être souvent le principe des premières, le véhicule de la matière morbifique. Mais ceci mérite quelques détails de plus.

La distinction des fluides en ceux de composition et en ceux de décomposition doit trouver ici son application. Les premiers, qui entrent dans le corps par toutes les voies, se rendent tous dans le sang, qui leur appartient sous un rapport, et qui, sous un autre, appartient au fluide de décomposition. Il est incontestable, 1° que le chyle peut se charger d'une foule de substances étrangères, et porter dans le sang des principes funestes de maladies, comme quand des matières putrides, mal digérées, des principes de contagion mêlés aux alimens, etc., se trouvent dans les premières voies. 2°. Une foule de preuves n'établissent-elles pas que l'absorption cutanée introduit souvent dans ce fluide des causes de maladies? 3°. Que des substances différentes des principes constituans de l'air et propres à déterminer des maladies, puissent accidentellement y arriver à travers les poumons, c'est ce dont il n'est pas permis de douter. Voilà donc déjà une triple porte ouvert aux principes morbifiques, comme nous aurons au reste fréquemment occasion de nous en

convaincre dans cet ouvrage. 4°. Il en est une autre accidentelle : ce sont les plaies résultant des coupures, des morsures, des déchirures, etc., lesquelles portent souvent dans l'économie animale des principes destructeurs. Voilà quatre chefs auxquels on pourroit rallier une foule de cas dans lesquels les fluides sont les causes premières des maladies, en portent essentiellement les principes, et deviennent des excitans contre nature pour les solides, où ils déterminent par là même des phénomènes contraires à l'ordre naturel. Or, il est évident que ce sont spécialement les fluides destinés à la composition des organes qui portent ainsi les principes morbifiques; ce sont eux qui en sont surtout le véhicule : ils apportent la maladie. Au contraire, les fluides destinés à la décomposition emportent plutôt la maladie. Nous avons vu que ces derniers fluides sont ceux versés sur les surfaces muqueuse ou cutanée, soit par exhalation, soit par sécrétion, comme la sueur, l'urine, les sucs muqueux, etc. : or, c'est par ces fluides que s'opèrent les crises (1). Les médecins ont exagéré infiniment l'influence des humeurs morbifiques expulsées au dehors; mais on ne saurait douter que cette doctrine n'ait souvent un fondement réel. Si ces fluides sont quelquefois le véhicule de la maladie, c'est quand ils rentrent, contre l'ordre naturel, dans l'économie, comme

(1) La doctrine des crises a été considérée sous un nouveau point de vue dans l'excellent *Traité des Signes des Maladies*, de M. Landré-Beauvais. 1 volume in-8°, 3e édition, Paris, 1818.

quand la bile passe dans la masse du sang, quand l'urine est absorbée et pénètre dans ce fluide, etc.

D'après tout ce qui vient d'être dit, il est évident qu'il faut bien distinguer les maladies elles-mêmes, ou plutôt l'ensemble des symptômes qui les caractérisent, d'avec les principes qui les produisent ou qui les entretiennent. Presque tous les symptômes portent sur les solides; mais la cause peut en être dans les fluides, comme en eux. Un exemple rendra ceci plus sensible : le cœur peut se contracter contre l'ordre naturel, 1° parce que sa sensibilité organique est exaltée, tandis que le sang reste le même; 2° parce que le sang est ou augmenté, comme dans la pléthore, ou altéré dans sa nature, comme dans les fièvres putrides, etc.; tandis que la sensibilité organique du cœur ne varie pas. Que l'excitation soit double, ou que l'organe soit deux fois plus susceptible qu'à l'ordinaire, l'effet est toujours le même; il survient accélération du pouls. C'est toujours le solide qui joue le principal rôle dans la maladie; c'est toujours lui qui se contracte; mais, dans le premier cas, la cause est en lui, dans le second elle est hors de lui.

Cet exemple peut donner une idée de ce qui arrive dans les maladies. Dans toutes, ce sont les solides qui sont surtout en action; mais c'est tantôt en eux, tantôt hors d'eux, qu'existe la cause de cette action. Il seroit sans doute essentiel de rechercher la distinction des deux cas. Voici quelques aperçus à cet égard.

1°. Je distingue, sous le rapport de la question qui nous occupe, les maladies en deux classes :

1° en celles qui troublent spécialement la vie animale; 2° en celles qui altèrent particulièrement la vie organique. Je dis particulièrement; car tel est l'enchaînement des deux vies, que l'une ne peut guère être altérée sans l'autre : ainsi les fièvres, qui troublent la vie organique, occasionent des transports cérébraux qui agitent l'animale : ainsi les affections cérébrales primitives influencent sympathiquement la circulation, la respiration, etc., etc. Mais certainement on ne peut disconvenir qu'il n'y ait des affections dont le caractère principal et primitif est un trouble dans la vie animale : tels sont les convulsions, les spasmes, les paralysies, la manie, l'épilepsie, la catalepsie, etc. Or, il paraît que ces maladies ont presque toujours leur cause dans les solides, et que le plus communément les fluides ne sont point malades. Aussi observez que les crises sont, dans tous les cas, étrangères à ces maladies. L'hypochondrie, l'hystérie, la mélancolie, etc., quoique paroissant résider aussi plus particulièrement dans les solides, peuvent appartenir cependant un peu aux fluides, comme divers exemples en sont la preuve.

Les maladies qui affectent, au contraire, plus spécialement la vie organique, comme les fièvres, les inflammations, etc., peuvent avoir leur principe autant dans les fluides que dans les solides. Voilà pourquoi ces maladies sont sujettes aux crises, pourquoi on les guérit par les évacuans, les altérans, etc.

2°. Il faudroit encore, pour répondre à la question de l'affection des solides ou des fluides dans les

maladies, distinguer les phénomènes en ceux qui sont sympathiques, et en ceux qui sont le produit d'une excitation directe. Tout phénomène sympathique a son siége essentiellement et nécessairement inhérent aux solides. En effet, les solides seuls agissent les uns sur les autres, et correspondent ensemble par des moyens encore inconnus. Tout vomissement, toute agitation fébrile du cœur, toute exhalation, toute sécrétion, toute absorption sympathiques, dérivent d'un changement opéré, par l'influence d'une partie plus ou moins éloignée, dans les solides de celles qui sont le siége de ces phénomènes. Le froid saisit-il la peau en sueur, aussitôt la plèvre s'affecte sympathiquement. L'eau froide introduite dans l'estomac, pendant que tout le corps est en chaleur, fait souvent aussi qu'un organe éloigné s'affecte. Il y a là sympathie, et non répercussion d'humeur. J'ai cité, dans cet ouvrage, un grand nombre d'exemples de sympathies pour chaque système : or, dans aucun il n'est possible de concevoir, je croïs, une affection des fluides.

3°. La division des maladies en organiques ou en celles qui altèrent le tissu des organes, et en celles qui laissent ce tissu intact, est encore essentielle ici. Les premières ont évidemment leur siége dans les solides.

4°. La division en aiguës et chroniques ne doit pas être négligée non plus pour résoudre le problème.

5°. Enfin il faudroit faire une autre distinction non moins importante, savoir, celle des maladies qui sont indépendantes de tout principe inhérent

à l'économie, et des maladies qui proviennent d'un semblable principe, comme quand les vices vénérien, scrophuleux, scorbutique, dartreux, etc., règnent dans l'ensemble du système, et y attaquent alternativement les divers organes.

Pour peu que vous examiniez ainsi les maladies sous plusieurs jours différens, vous verrez que ce qui est vrai pour une classe peut ne point l'être pour une autre. On voit d'après cela qu'il ne faut point envisager la question d'une manière générale, comme on l'a trop fait jusqu'ici, qu'une théorie exclusive de solidisme ou d'humorisme est un contre-sens pathologique, comme une théorie dans laquelle on mettroit uniquement en jeu les solides ou les fluides en seroit un physiologique. Je crois que nous avons deux écueils également à craindre; celui de trop particulariser, et celui de trop généraliser. Le second mène autant que le premier à de faux résultats.

Quoique les propriétés vitales résident spécialement dans les solides, il ne faut pas cependant considérer les fluides comme purement inertes. Il est incontestable que ceux qui servent à la composition vont toujours en se pénétrant d'une somme plus forte de vie, depuis les alimens dont ils émanent surtout, jusqu'aux solides. La masse alimentaire est moins animalisée que le chyle, celui-ci l'est moins que le sang, etc. Ce seroit sans doute un objet de recherches bien curieux, que de fixer comment des molécules, jusque là étrangères aux propriétés vitales, ne jouissant absolument que des physiques, se pénètrent peu à peu des rudimens des premières.

Je dis des rudimens, car certainement l'élaboration vitale qu'éprouvent les fluides en circulant comme tels dans le corps, et avant de pénétrer les solides pour en faire partie, est le premier degré des propriétés de ceux-ci. Les solides repousseroient un fluide inerte, introduit dans les vaisseaux à la place du sang, et qui se présenteroit pour les nourrir. De même, vous auriez beau injecter dans ce fluide les matériaux de ceux exhalés et sécrétés, les organes exhalans et sécrétoires repousseroient ces matériaux, si la vie ne leur avoit fait subir une première élaboration.

Dire ce qu'est cette vitalité des fluides, cela est évidemment impossible; mais son existence n'est pas moins réelle, et le chimiste qui veut analyser les fluides n'en a que le cadavre, comme l'anatomiste n'a que celui des solides qu'il veut disséquer. Observez en effet que, dès que le principe de vie a abandonné les fluides, ils tendent aussitôt à la putréfaction, et se décomposent comme les solides privés de leurs forces vitales. Lui seul empêchoit ce mouvement intestin, qui sans doute entre pour beaucoup dans les altérations dont les fluides sont susceptibles. Voyez ce qui nous arrive après le repas : ordinairement une légère augmentation du pouls, effet du mélange des principes nutritifs avec le sang, en est le résultat. A-t-on usé d'alimens âcres, épicés, etc., dont on n'a pas l'habitude, une chaleur générale, mille sentimens divers de lassitude, de pesanteur, etc., accompagnent la digestion. Parlerai-je des diverses espèces de vins; et de leurs effets qui ne vont pas jusqu'à l'ivresse?

Qui n'a cent fois acheté la joie douce d'un repas par un trouble général, une agitation universelle, une ardeur dans toutes les parties, pendant tout le temps que le vin circule avec le sang? Qui n'a observé que tel vin nous agite d'une manière, et tel autre d'une manière différente ? Sans doute les solides sont alors le siége de tout ce que nous éprouvons ; mais la cause n'en est-elle pas dans les fluides? C'est le sang qui, charriant avec ses molécules d'autres molécules qui lui sont étrangères, va exciter tous les organes, et surtout le cerveau, parce que la sensibilité de ce viscère a un rapport particulier avec les liqueurs spiritueuses, comme la vessie avec les cantharides, les salivaires avec le mercure, etc. Ce que je dis est si vrai, que, si vous infusez du vin dans la veine ouverte d'un animal, vous produirez des effets analogues. Les expériences faites à ce sujet sont si connues, que je ne les ai même pas répétées.

Je ne puis me dispenser de rapporter ici un fait qui dément bien tout ce qu'on a avancé dans ces derniers temps sur l'incorruptibilité du sang dans les maladies. Dernièrement, en ouvrant un cadavre à l'Hôtel-Dieu avec MM. Péborde, l'Herminier et Bourdet, nous avons trouvé, au lieu de sang noir abdominal, une véritable sanie grisâtre, qui remplissoit toutes les divisions de la veine splénique, le tronc de la veine porte et toutes ses branches hépatiques, au point qu'en coupant le foie par tranches, on distinguoit, par l'écoulement de cette sanie, tous les rameaux de la veine porte, de ceux des veines caves, qui contenoient du sang

ordinaire. Ce cadavre étoit remarquable par un embonpoint si extraordinaire, que je ne me rappelle pas en avoir vu de pareil. Certainement cette sanie n'étoit pas un effet cadavérique, et le sang avoit circulé, sinon aussi altéré, au moins bien différent de son état naturel, et réellement décomposé.

Considérez l'immense influence des alimens sur la santé, la structure et même le caractère; comparez les peuples qui ne vivent que de lait, de fruits, etc., à ceux chez qui les boissons spiritueuses sont spécialement en usage; voyez comment l'alcool, porté dans le Nouveau-Monde, a modifié les mœurs, les habitudes des Sauvages; considérez l'influence lente et successive du régime dans les maladies chroniques, etc.; vous verrez, qu'en santé comme en maladie, les altérations des fluides sont fréquemment préexistantes à celles des solides, qui s'altèrent bientôt après consécutivement; car c'est un cercle inévitable. Or, les altérations des fluides paroissent dépendre essentiellement du mode de mélanges des parties non animalisées avec celles qui le sont.

Ce seroit avoir une idée bien inexacte du mélange avec le sang des substances étrangères venues par la voie des intestins, de la peau ou du poumon, pour concourir à l'hématose, que de le comparer aux mélanges des fluides inertes et à nos combinaisons chimiques. Le sang possède, pour ainsi dire, les rudimens de la sensibilité organique. Suivant que la vie dont il jouit le met plus ou moins en rapport avec les fluides qui y pénètrent, il est plus ou moins disposé à se com-

biner avec eux, et à les pénétrer de cette vie qui l'anime. Quelquefois il repousse, pour ainsi dire, long-temps les substances qui lui sont hétérogènes. Je suis persuadé qu'un grand nombre de phénomènes que nous éprouvons après les repas, après ceux surtout où des alimens âcres et des boissons spiritueuses ont été pris en abondance, dérivent en partie du trouble général qu'éprouve le sang quand sa vitalité commence à se communiquer à ces substances étrangères, de l'espèce de lutte qui s'établit, pour ainsi dire, dans les vaisseaux, entre le fluide vivant et celui qui ne vit pas. Ainsi voyons-nous tous les solides se crisper, se soulever pour ainsi dire contre un excitant qui est nouveau pour eux. Qui ne sait si la vitalité des fluides n'influe pas sur leurs mouvemens? Je le crois très-probable. Je doute que des fluides purement inertes pussent, s'ils se trouvoient seuls dans des vaisseaux animés par la vie, y circuler comme des fluides vivans. De même, les fluides animés par la vie ne pourroient point se mouvoir d'eux-mêmes dans des vaisseaux qui en seroient privés. La vie est donc également nécessaire dans les uns et les autres. Mais ces matières sont trop obscures pour nous en occuper plus long-temps.

§ V. *Des Propriétés indépendantes de la vie.*

Ces propriétés sont celles que j'appelle *propriétés de tissu*. Etrangères aux corps inertes, inhérentes aux organes des corps vivans, elles dépendent de leur texture, de l'arrangement de leurs molécules,

mais non de la vie qui les anime. Aussi la mort ne les détruit-elle pas ; elles restent aux organes quand la vie leur manque : cependant celle-ci accroît beaucoup leur énergie. La putréfaction seule et la décomposition des organes les anéantissent. Ces propriétés sont d'abord l'extensibilité et la contractilité de tissu. Je les ai fait assez connoître dans mes *Recherches physiologiques sur la vie et la mort;* j'aurai d'ailleurs occasion de montrer l'influence qu'elles exercent dans chaque système. Je vais m'occuper ici d'une propriété dont on n'a encore parlé que très-peu, que les chimistes ont indiquée dans leurs expériences, que les physiologistes ont confondue le plus souvent avec l'irritabilité, mais qui en est aussi distincte que de la contractilité de tissu : je veux parler de la faculté de se racornir, de se crisper par l'action de divers agens. Cette propriété sera examinée en particulier dans chaque système ; je vais l'envisager ici d'une manière générale.

Toute partie organisée soumise, après la mort comme pendant la vie, à l'action du feu ou de certains acides concentrés, se resserre, se crispe de différentes manières, et s'agite presque comme les organes irritables qu'on excite. Or, cette propriété doit être considérée dans les agens qui la mettent en action, dans les organes qui en sont le siége, et dans ses phénomènes.

1°. Le feu est l'agent principal du racornissement. Tout organe vivant mis sur des charbons ardens le présente subitement au plus haut degré. 2°. Après lui, ce sont les acides très-forts, le sul-

furique d'abord, puis le nitrique, puis le muriatique, qui font le plus crisper tout-à-coup les fibres animales. A mesure qu'on les affoiblit, ils perdent cette faculté, que n'ont presque pas les acides naturellement très-foibles. 3°. L'alcool est beaucoup moins puissant pour produire cet effet, quelque concentré qu'il soit : cependant il resserre peu à peu le tissu des parties, qu'il condense, qu'il fait même tortiller : aussi ceux qui conservent des pièces anatomiques ont-ils soin d'affoiblir leur alcool et de le réduire à 26 ou même à 24 degrés. 4°. Les sels neutres, après s'être emparés de l'humidité des substances animales, les condensent aussi et les durcissent singulièrement au bout d'un certain temps. 5°. Lorsque l'air a enlevé, par la dessiccation, les molécules aqueuses des solides, et que ceux-ci continuent d'être exposés à son action, ils se crispent, se resserrent et se recroquevillent d'une manière lente et graduée. 6°. Les alcalis, quelque forts qu'on les emploie, ne déterminent jamais aucune espèce de racornissement. 7°. L'eau paroît agir en sens contraire de ce racornissement; elle dilate, épanouit les organes par la macération, et écarte leurs molécules. Ce n'est que lorsque beaucoup de calorique la pénètre qu'elle opère le racornissement. Ce phénomène a lieu à quelques degrés au-dessous de l'ébullition; il est très-marqué au degré de l'ébullition elle-même.

Les divers agens dont je viens de parler produisent donc deux espèces de racornissement : 1° l'un prompt, subit, presque semblable au mouvement qui résulte de l'irritation d'un muscle vi-

vant; 2° l'autre lent, gradué, insensible même. Le feu et les acides très-forts sont surtout les agens du premier; l'action des sels neutres, de l'air, de l'alcool, etc., produit principalement le second.

Ces deux racornissemens diffèrent beaucoup par leur résultat. En effet, l'état où le premier réduit les organes change bientôt si la cause racornissante n'interrompt pas son action. Ainsi, 1° le feu, en continuant à agir sur les solides, ne tarde pas à les réduire en une masse dure et charbonneuse; 2° l'ébullition de l'eau, continuée, détruit peu à peu la dureté qu'avoient subitement acquise, par le racornissement, les solides qu'on y avoit plongés; à mesure que cette dureté diminue, la coction s'opère; elle est à son dernier terme quand le solide, ayant perdu toute consistance, est devenu comme pulpeux; 3° de même, racornis tout-à-coup dans les acides, et devenus durs par conséquent, les organes animaux s'y ramollissent bientôt, et s'y changent en une véritable pulpe. Ce double phénomène, que nous offrent d'une part la coction, de l'autre les acides très-forts, a la plus grande analogie; il semble tenir au même principe : la différence est que le ramollissement consécutif est infiniment plus prompt, qu'il est même porté bien plus loin par les seconds que par la première.

Le racornissement lent et insensible, ou plutôt l'endurcissement qui est l'effet du contact des sels neutres, comme de l'alun, du muriate de soude, etc., de l'air, de l'alcool, etc., présente un phénomène tout différent du premier. Il ne se change point en

un ramollissement par l'action continuée de la cause qui l'a produit ; quelque prolongée que soit l'action de cette cause, elle ne ramollit point l'organe d'une manière lente et insensible, comme elle l'a durci : celui-ci reste toujours crispé et racorni sur lui-même.

Ces deux espèces de racornissement ne sont-elles que des degrés différens, ou tiennent-elles à des principes isolés ? Je l'ignore : j'observe seulement que, quand les solides vivans ont éprouvé le racornissement lent et gradué, ils sont encore susceptibles de l'autre. On sait qu'après plusieurs années de dessiccation, les tissus animaux se racornissent comme dans l'état frais, par l'action du feu nu ; j'ai fait la même observation par l'ébullition et par les acides. Les tissus resserrés depuis long-temps par l'alcool et les sels neutres offrent le même phénomène.

Tous les tissus animaux sont susceptibles du racornissement subit, excepté les cheveux, l'épiderme, et les ongles, qui n'en présentent, pour ainsi dire, que les rudimens. En général, le racornissement est d'autant plus sensible, que la disposition fibreuse domine plus dans les organes : voilà pourquoi les muscles, les tendons, les nerfs, etc., en sont le plus susceptibles. Les organes non fibreux, comme les glandes, etc., le présentent à un moindre degré. Le racornissement lent et insensible est à-peu-près le même par-tout. L'un et l'autre existent dans les tissus privés de contractilité animale, de contractilité organique sensible et de contractilité de tissu, comme dans ceux qui en jouis-

sent au plus haut degré : ainsi les tendons, les aponévroses, les os même, lorsqu'on leur a enlevé par des acides leur substance calcaire, se racornissent autant que les muscles, la peau, etc. Cette seule circonstance suffiroit pour isoler la contractilité de racornissement d'avec les autres, quand bien même une foule de différences, que j'indiquerai dans la suite, à l'article des muscles en particulier, ne la distingueroient pas.

Quand un tissu se racornit subitement, il perd plus de la moitié de sa longueur, il se tortille en divers sens. Retiré tout de suite de l'acide ou de l'eau bouillante, il reste racorni ; mais tiraillé, il s'allonge de nouveau, pour se contracter quand l'allongement cesse ; en sorte qu'il a pris une élasticité réelle par le racornissement. Cette élasticité est remarquable dans les tendons, les nerfs, les muscles, etc., qui, avant l'action de la cause racornissante, en sont absolument dépourvus. Elle n'est point un effet du racornissement lent et insensible déterminé par l'alcool, les sels neutres, etc. En faisant macérer pendant un certain temps les tissus organisés, ils perdent peu à peu la faculté de se crisper subitement, qui ne disparoît cependant entièrement que quand la macération a amené ces tissus à l'état de véritable putrilage.

Quand, après avoir été racornis, les tissus se sont ramollis par la coction et allongés comme ils étoient, le racornissement ne peut plus y naître de nouveau, quel que soit l'agent qu'on emploie.

Dès que la putréfaction s'est emparée de ces tissus, ce mode de contractilité y est impossible.

Le racornissement lent et insensible est nul pendant la vie ; celle-ci est pour lui un obstacle invincible. Mais celui qui est subit peut survenir après que ses agens ont surmonté la résistance qu'elle oppose : on voit souvent la peau racornie dans les brûlures ; lorsqu'elle est dépouillée de son épiderme, et qu'un acide très-fort est versé sur elle, il y produit le même effet, comme au reste sur tout autre organe.

Dès qu'une partie a été racornie sur le vivant, elle meurt presque inévitablement ; elle ne revient plus à la souplesse qu'elle avoit primitivement ; la suppuration la sépare des parties saines.

Les fluides ne présentent point les phénomènes du racornissement, la fibrine seule exceptée : séparée du sang, elle brûle en se recoquevillant sur elle-même.

D'après ce que nous venons de dire, il est évident que les solides ont en eux la faculté de se contracter ou de se raccourcir. Or, cette faculté peut y être mise en jeu de plusieurs manières différentes : pendant la vie elle entre en exercice, 1° dans les muscles volontaires, par l'influence des nerfs (c'est la contractilité animale) ; 2° dans les muscles involontaires, par l'action des excitans (c'est la contractilité organique sensible) ; 3° dans les muscles, la peau, le tissu cellulaire, les artères, les veines, etc., par le défaut d'extension (c'est la contractilité de tissu, qui manque, ou du moins est très-obscure dans une foule d'organes, comme les nerfs, les corps fibreux, les cartilages, les os, etc.) ; 4° par l'action du feu et des acides concentrés (c'est la

contractilité par racornissement, qui est générale).

Dès que la vie a entièrement abandonné les muscles, ils n'ont plus les deux premières contractilités; mais la troisième leur reste, comme à tous les organes qui en jouissent. Quand ils sont desséchés, quand ils ont séjourné un peu dans l'eau, etc., ils la perdent aussi : mais la quatrième leur reste encore; elle est la dernière qui abandonne les tissus animaux; elle se perpétue pendant de longues années. Après que j'ai eu mis à nu le parenchyme cartilagineux d'os trouvés dans les cimetières, ils se sont très-bien racornis par le feu. Je suis persuadé que cette faculté se conserveroit pendant des siècles entiers, si on pouvoit garder des tissus organiques.

D'après cela, la contractilité est donc une propriété commune et générale, inhérente à tous les tissus animaux, mais qui, suivant la manière dont elle est mise en jeu, présente des différences essentielles qui la divisent en plusieurs espèces, lesquelles n'ont entre elles aucune analogie. Certainement il est impossible de ne pas tirer une ligne de démarcation entre les quatre que je viens d'indiquer, comme encore de ne pas distinguer ce resserrement insensible, ou cette espèce d'oscillation qui forme pendant la vie la contractilité organique insensible ou les mouvemens toniques.

Des causes qui mettent en jeu la contractilité, les unes appartiennent donc à la vie, les autres en sont indépendantes, et ne tiennent qu'à l'organisation. Tous les organes sont essentiellement con-

tractiles ; mais chacune des causes qui les font contracter n'agit que sur tel ou tel tissu : le racornissement seul a un effet général.

§ VI. *Considérations sur l'organisation des animaux.*

Les propriétés dont nous venons d'analyser l'influence ne sont point précisément inhérentes aux molécules de la matière qui en est le siége. En effet, elles disparoissent dès que ces molécules, écartées, ont perdu leur arrangement organique. C'est à cet arrangement qu'elles appartiennent exclusivement : il est donc nécessaire de le considérer ici d'une manière générale.

Tous les animaux sont un assemblage de divers organes, qui, exécutant chacun une fonction, concourent, chacun à sa manière, à la conservation du tout. Ce sont autant de machines particulières dans la machine générale qui constitue l'individu. Or, ces machines particulières sont elles-mêmes formées par plusieurs tissus de nature très-différente, et qui forment véritablement les élémens de ces organes. La chimie a ses corps simples, qui forment, par les combinaisons diverses dont ils sont susceptibles, les corps composés : tels sont le calorique, la lumière, l'hydrogène, l'oxygène, le carbone, l'azote, le phosphore, etc. De même, l'anatomie a ses tissus simples, qui, par leurs combinaisons quatre à quatre, six à six, huit à huit, etc., forment les organes. Ces tissus sont :

1°. Le cellulaire,
2°. Le nerveux de la vie animale,
3°. Le nerveux de la vie organique,
4°. L'artériel,
5°. Le veineux,
6°. Celui des exhalans,
7°. Celui des absorbans et de leurs glandes,
8°. L'osseux,
9°. Le médullaire,
10°. Le cartilagineux,
11°. Le fibreux,
12°. Le fibro-cartilagineux,
13°. Le musculaire de la vie animale,
14°. Le musculaire de la vie organique,
15°. Le muqueux,
16°. Le séreux,
17°. Le synovial,
18°. Le glanduleux,
19°. Le dermoïde,
20°. L'épidermoïde,
21°. Le pileux.

Voilà les véritables élémens organisés de nos parties. Quelles que soient celles où ils se rencontrent, leur nature est constamment la même, comme en chimie les corps simples ne varient point, quels que soient les composés qu'ils concourent à former. Ce sont ces élémens organisés de l'homme qui vont faire l'objet spécial de cet ouvrage.

L'idée de considérer ainsi abstractivement les différens tissus simples de nos parties n'est point une conception imaginaire : elle repose sur les fonde-

mens les plus réels, et je crois qu'elle aura sur la physiologie comme sur la pratique médicale une puissante influence. En effet, quel que soit le point de vue sous lequel on considère ces tissus, ils ne se ressemblent nullement : c'est la nature, et non la science, qui a tiré une ligne de démarcation entre eux.

1°. Les formes sont par-tout différentes : là elles sont aplaties, ici arrondies ; on voit les tissus simples disposés en membranes, en conduits, en faisceaux fibreux, etc. ; aucun n'a la même disposition extérieure, sous le rapport de ses attributs d'épaisseur, de volume. Cependant les différences de formes peuvent n'être qu'accessoires, et le même tissu se montre quelquefois sous plusieurs états différens : le nerveux est sous celui de membrane à la rétine, et sous celui de cordons dans les nerfs ; disposé en faisceaux dans les ligamens, le fibreux est en membrane dans les aponévroses, etc. Cela ne fait rien à la nature. C'est donc de l'organisation et des propriétés que les principales différences doivent se tirer.

2°. L'organisation n'est jamais analogue dans les tissus simples. En effet, nous verrons cette organisation résulter de parties communes et de parties propres : or, les parties communes sont d'abord tout différemment arrangées dans chaque tissu. Les uns réunissent en abondance le tissu cellulaire, les vaisseaux sanguins et les nerfs ; dans les autres, une ou deux de ces trois parties communes sont peu marquées ou manquent entièrement : ici, il n'y a que les exhalans et les absorbans de la nutrition ;

là, ces vaisseaux sont beaucoup plus nombreux, pour d'autres usages. Un réseau capillaire prodigieusement multiplié existe dans certains tissus; à peine ce réseau peut-il se démontrer dans d'autres. Quant à la partie propre, à celle qui distingue essentiellement le tissu, ses différences sont tranchantes : couleur, épaisseur, dureté, densité, résistance, etc., rien n'est semblable. La simple inspection suffit pour montrer une foule d'attributs caractéristiques de chacun, et exclusifs des autres : ici, c'est une disposition fibreuse, là une granulée, ailleurs une laminée, dans certains cas une aréolaire, etc. Malgré ces différences, les auteurs ne sont pas d'accord sur les limites des divers tissus : j'ai donc eu recours, pour ne laisser aucun doute sur ce point, à l'action de différens réactifs. J'ai examiné chaque tissu soumis à l'action du calorique, de l'air, de l'eau, des acides, des alcalis, des sels neutres, etc. La dessiccation, la putréfaction, la macération, la coction, etc., produits de plusieurs de ces actions, ont altéré de diverses manières chaque sorte de tissus. Or, on verra que les résultats ont été presque tous différens; que, dans ces altérations diverses, chacun se comporte à sa manière, chacun donne des produits particuliers, aucun ne se ressemble. On a disputé beaucoup pour savoir si les parois artérielles étoient charnues, si les veines étoient d'une nature analogue, etc. : comparez le résultat de mes expériences sur les tissus divers, la question sera tout de suite résolue. Il semblera au premier coup-d'œil que tous ces essais sur le tissu intime des systèmes mènent à peu de résultats; mais

je crois qu'ils ont atteint un but très-utile, celui de fixer avec précision les limites de chaque tissu organisé; car, la nature même de ces tissus étant ignorée, il faut bien les différencier par les résultats divers qu'ils fournissent.

3°. En donnant à chaque système un arrangement organique différent, la nature l'a doué de propriétés différentes aussi. Voyez, dans la suite de cet ouvrage, celles que nous appelons *propriétés de tissu*, présenter des degrés infiniment variables, depuis les muscles, la peau, le tissu cellulaire, etc., qui en jouissent au plus haut degré, jusqu'aux cartilages, aux os, aux tendons, etc., qui en sont presque dépourvus. Parlerai-je des propriétés vitales? Voyez la sensibilité animale dominante dans les nerfs, la contractilité de même nature spécialement marquée dans les muscles volontaires, la contractilité organique sensible formant la propriété spéciale des muscles involontaires, la contractilité insensible et la sensibilité de même nature, qui ne s'en sépare pas, non plus que de la précédente, caractérisant surtout les glandes, la peau, les surfaces séreuses, etc., etc. Voyez chacun des tissus simples réunissant, à des degrés différens, plus ou moins de ces propriétés, vivant par conséquent avec plus ou moins d'énergie.

Mais c'est peu de varier par le nombre de propriétés vitales qu'ils ont eues en partage; quand les mêmes propriétés existent dans plusieurs, elles prennent dans chacun un caractère propre et distinctif. Ce caractère est chronique, si je puis m'exprimer ainsi, dans les os, les cartilages, les ten-

dons, etc.; il est aigu dans les muscles, dans la peau, les glandes, etc.

Indépendamment de cette différence générale, chaque tissu a son mode particulier de forces, de sensibilité, etc. Sur ce principe repose toute la théorie des sécrétions, des exhalations, des absorptions et de la nutrition. Le sang est un réservoir commun où chaque tissu choisit ce qui est en rapport avec sa sensibilité, pour se l'approprier, le garder, ou le rejeter ensuite.

On a beaucoup parlé, depuis Bordeu, de la vie propre de chaque organe, laquelle n'est autre chose que le caractère particulier qui distingue l'ensemble des propriétés vitales d'un organe, de l'ensemble des propriétés vitales d'un autre. Avant que ces propriétés eussent été analysées avec rigueur et précision, il étoit évidemment impossible de se former une idée rigoureuse de cette vie propre. Or, d'après l'idée que je viens d'en donner, il est évident que, la plupart des organes étant composés de tissus simples très-différens, l'idée de la vie propre ne peut s'appliquer qu'à ces tissus simples, et non aux organes eux-mêmes.

Quelques exemples rendront plus sensible ce point de doctrine, qui est important. L'estomac est composé des tissus séreux, musculaire organique, muqueux, et de plus de tous les tissus communs, comme de l'artériel, du veineux, etc., dont on peut faire abstraction. Or, si vous allez envisager d'une manière générale la vie propre de l'estomac, il vous sera visiblement impossible de vous en former une idée précise et rigoureuse. En effet,

la surface muqueuse est si différente de la séreuse, toutes deux le sont tellement de la musculaire, que les associer dans une considération commune, c'est tout confondre. De même, dans les intestins, dans la vessie, dans la matrice, etc., si vous ne distinguez pas ce qui appartient à chacun des tissus dont résultent ces organes composés, l'expression *vie propre* ne vous y offrira que vague et incertitude. Cela est si vrai, que souvent des tissus appartiennent et sont étrangers alternativement à leurs organes : telle portion du péritoine, par exemple, entre ou n'entre pas dans la structure des viscères gastriques, suivant la plénitude ou la vacuité de ceux-ci.

Parlerai-je des organes pectoraux? Qu'a de commun la vie du tissu charnu du cœur avec celle de la membrane qui l'entoure? Est-ce que la plèvre n'est pas indépendante du tissu pulmonaire? Ce tissu a-t-il rien de commun avec la membrane qui enveloppe les bronches? J'en dirai autant du cerveau par rapport à ses membranes, des parties diverses de l'œil, de l'oreille, etc.

Quand nous étudions une fonction, il faut bien considérer d'une manière générale l'organe composé qui l'exécute; mais quand vous voulez connoître les propriétés et la vie de cet organe, il faut absolument le décomposer. De même, quand vous voulez n'avoir que des notions générales d'anatomie, vous pouvez considérer chaque organe en masse; mais il est absolument nécessaire d'en isoler les tissus, si vous avez envie d'analyser avec rigueur sa structure intime (*A*).

§ VII. *Conséquences des principes précédens relativement aux maladies.*

Ce que je viens de dire nous mène à des conséquences importantes relativement aux maladies aiguës ou chroniques qui sont locales; car celles qui, comme la plupart des fièvres, frappent presque simultanément toutes nos parties ne peuvent pas être beaucoup éclairées par l'anatomie des systèmes. Les premières vont donc spécialement nous occuper.

Puisque les maladies ne sont que des altérations des propriétés vitales, et que chaque tissu est différent des autres sous le rapport de ces propriétés, il est évident qu'il doit en différer aussi par ses maladies. Donc, dans tout organe composé de différens tissus, l'un peut être malade, les autres restant intacts : or, c'est ce qui arrive dans le plus grand nombre de cas. Prenons pour exemple les organes principaux :

1°. Rien de plus rare que les affections de la pulpe cérébrale; rien de plus commun que les inflammations de l'arachnoïde qui la revêt. 2°. Le plus souvent une seule membrane de l'œil est malade, les autres conservant leur mode ordinaire de vitalité. 3°. Dans les convulsions des muscles du larynx, ou dans leur paralysie, la surface muqueuse reste intacte; et réciproquement les muscles font comme à l'ordinaire leurs fonctions dans les catarrhes de cette surface. Les affections de ces muscles et de cette membrane sont étrangères aux

cartilages, et réciproquement. 4°. On observe une foule d'altérations diverses dans le tissu du péricarde : on n'en rencontre presque jamais dans le tissu du cœur lui-même ; il est intact quand l'autre est enflammé. L'ossification de la membrane commune du sang rouge n'envahit point les tissus voisins. 5°. Quand la membrane des bronches est le siége d'un catarrhe, la plèvre ne s'en ressent que peu ; et réciproquement, dans la pleurésie, la membrane bronchiale ne s'affecte presque pas. Dans la péripneumonie, lorsqu'une énorme infiltration annonce sur le cadavre l'inflammation excessive qui a eu lieu pendant la vie dans le tissu pulmonaire, ses deux surfaces, séreuse et muqueuse, paroissent souvent ne pas avoir été affectées. Ceux qui ouvrent des cadavres savent que très-souvent elles sont intactes dans la phthisie commençante. 6°. On dit *un mauvais estomac*, *un estomac délabré*, etc. : cela ne doit s'entendre le plus communément que de la surface muqueuse. Tandis que celle-ci ne sépare que difficilement les sucs digestifs, que pour cela les digestions languissent, la surface séreuse exhale comme à l'ordinaire son fluide, la tunique musculaire se contracte comme de coutume, etc. Réciproquement, dans l'hydropisie ascite, où la surface séreuse exhale plus de lymphe que dans l'état naturel, la surface muqueuse remplit souvent très-bien ses fonctions, etc. 7°. Tous les auteurs ont beaucoup parlé des inflammations de l'estomac, des intestins, de la vessie, etc. Moi, je crois que presque jamais cette maladie n'affecte primitivement la totalité de ces organes, excepté dans les cas où

une substance délétère agit sur eux. Il y a, pour la surface muqueuse stomacale et intestinale, des catarrhes aigus et chroniques; pour le péritoine, des inflammations séreuses; peut-être même, pour la couche des muscles organiques qui séparent ces deux membranes, une espèce de phlegmasie particulière, quoique nous n'ayons presque encore aucune donnée sur ce dernier point; mais l'estomac, les intestins et la vessie ne sont point tout-à-coup affectés de ces trois maladies. Un tissu malade peut influencer les tissus voisins, mais l'affection primitive n'a jamais porté que sur un seul. J'ai ouvert une assez grande quantité de cadavres dont le péritoine étoit enflammé soit sur les intestins, soit sur l'estomac, soit dans le bassin, soit en totalité : or, très-souvent alors si l'affection est chronique, presque toujours si elle est aiguë, les organes subjacens sont intacts. Jamais je n'ai vu cette membrane exclusivement malade sur un organe gastrique isolé, et saine aux environs; son affection se propage plus ou moins loin. Je ne sais pourquoi les auteurs n'ont presque pas parlé de son inflammation; ils ont mis sur le compte des viscères subjacens ce qui vraiment n'appartient le plus souvent qu'à lui. Il y a presque autant de péritonites que de pleurésies, et cependant, tandis que celles-ci ont fixé particulièrement l'attention, à peine l'a-t-on arrêtée sur les autres. Très-souvent la partie du péritoine correspondant à un organe est bien spécialement enflammée : on le voit sur l'estomac; on l'observe surtout lorsque, à la suite des suppressions de lochies, de menstrues, etc.,

c'est sa portion tapissant le bassin qui s'affecte la première. Mais bientôt l'affection devient plus ou moins générale ; au moins les ouvertures cadavériques le prouvent jusqu'à l'évidence. 8°. Certainement le catarrhe aigu ou chronique de la vessie, de la matrice même, n'a rien de commun avec l'inflammation de la portion du péritoine correspondant à ces organes. 9°. Tout le monde sait que les maladies du périoste sont souvent étrangères à l'os ; et réciproquement, que souvent la moelle est depuis long-temps affectée, tandis que tous deux sont encore intacts. Il est hors de doute que les tissus osseux, médullaire et fibreux, ont leurs affections propres qu'on ne confondra jamais dans l'idée qu'on se formera des maladies des os. Il faut en dire autant des intestins, de l'estomac, etc., par rapport à leurs tissus muqueux, séreux, musculaire, etc. 10°. Quoique les tissus musculaire et tendineux soient réunis dans un même muscle, leurs maladies sont très-distinctes. 11°. De même ne croyez pas que la synoviale soit sujette aux mêmes affections que les ligamens qui l'entourent, etc., etc.

Je crois que plus on observera les maladies et plus on ouvrira de cadavres, plus on se convaincra de la nécessité de considérer les maladies locales, non point sous le rapport des organes composés, qu'elles ne frappent presque jamais en totalité, mais sous celui de leurs tissus divers, qu'elles attaquent presque toujours isolément.

Quand les phénomènes des maladies sont sympathiques, ils suivent les mêmes lois que quand ils

proviennent d'une affection directe. On a beaucoup parlé des sympathies de l'estomac, des intestins, de la vessie, du poumon, etc. Je vous défie de vous en former une idée, si vous les rapportez à l'organe en totalité, et abstraction faite de ses tissus divers. 1°. Quand, dans l'estomac, les fibres charnues se contractent par l'influence d'un autre organe, et déterminent le vomissement, elles seules ont reçu l'influence; elle n'a porté ni sur la surface séreuse, ni sur la muqueuse, qui, si cela étoit, seroient le siége, l'une d'une exhalation, l'autre d'une exhalation et d'une sécrétion sympathiques. 2°. Certainement, quand le foie augmente sympathiquement son action, qu'il verse plus de bile, la portion de péritoine qui le recouvre ne verse pas plus de sérosité, parce qu'elle n'a pas été influencée. Il en est de même du rein, du pancréas, etc... 3°. Par la même raison, les organes gastriques sur lesquels se déploie le péritoine ne participent point aux influences sympathiques qu'il éprouve. J'en dirai autant du poumon par rapport à la plèvre, du cerveau par rapport à l'arachnoïde, du cœur par rapport au péricarde, etc. 4°. Il est incontestable que dans toutes les convulsions sympathiques le tissu charnu seul est affecté, et que le tendineux ne l'est nullement. 5°. Qu'a de commun la membrane fibreuse du testicule avec les sympathies de son tissu propre? 6°. Certainement une foule de douleurs sympathiques qu'on rapporte aux os siégent exclusivement dans la moelle.

Je pourrois accumuler une foule d'autres exemples pour prouver que ce n'est jamais tel ou tel organe

qui sympathise en totalité, mais seulement tel ou tel tissu dans les organes : d'ailleurs, c'est une conséquence immédiate de la nature des sympathies. En effet, celles-ci ne sont que des aberrations des propriétés vitales : or, ces propriétés varient suivant chaque tissu : donc les sympathies de ces tissus ne doivent pas être les mêmes.

Voyez ce qui arrive dans la fièvre concomitante des diverses phlegmasies. Celle des muqueuses est le plus souvent presque nulle ; celle des séreuses est toujours assez intense ; celle des cutanées a le caractère particulier de se manifester quelques jours avant l'éruption, comme l'a observé M. le professeur Pinel. Si nous examinions successivement celle qui accompagne les inflammations de tous les systèmes, nous trouverions autant de différences, autant de caractères particuliers qu'il y a de ces systèmes. D'où cela vient-il ? de la diversité des rapports qui unissent le cœur à chaque espèce de tissus : or, cette diversité de rapports est un résultat de la diversité des forces vitales propres à chacun.

Considérez les vices dartreux, psorique, vénérien, cancéreux, etc., lorsqu'après avoir cessé d'être des maux locaux, ils se sont généralement répandus : ils affectent alternativement divers tissus, suivant le rapport qu'a avec eux la sensibilité organique de ces tissus. Or, c'est presque toujours isolément qu'ils les attaquent ; jamais un organe en totalité n'est influencé par eux dans toutes ses parties : que dis-je ? si deux de ces vices règnent en même temps, l'un peut se fixer sur un tissu, l'autre

sur un autre tissu du même organe. Ainsi l'estomac, les intestins, le poumon, etc., peuvent être attaqués par deux diathèses différentes, et qui s'y trouveront cependant absolument indépendantes, parce que chacune sera fixée sur un tissu différent, l'une sur le muqueux, par exemple, l'autre sur le séreux, etc.

N'exagérons pas cependant cette indépendance où les tissus d'un organe sont les uns des autres sous le rapport des maladies : la pratique nous démentiroit. Nous verrons le système cellulaire être souvent une voie de communication non-seulement d'un tissu à l'autre dans le même organe, mais encore d'un organe à son voisin. Ainsi, dans beaucoup de maladies chroniques, toutes les parties du même organe s'altèrent peu à peu, et à l'ouverture du cadavre la totalité de cet organe paroît affectée, quoiqu'un seul de ses tissus l'ait été primitivement. Dans le cancer au sein, une petite glande roulcit primitivement sous le doigt ; à la fin, tous les tissus glanduleux, cellulaire, cutané même, sont confondus en une masse commune et cancéreuse. Le cancer de l'estomac, des intestins, de la verge, etc. présente la même disposition. Voyez la phthisie développant dans le principe quelques petits tubercules dans le tissu pulmonaire, envahissant souvent à la fin la plèvre, la membrane bronchique, etc.... Pour peu que vous ouvriez de cadavres pour la même maladie chronique, et à différentes époques, il vous sera facile de vous convaincre de la vérité de cette assertion, savoir : qu'un sul tissu étant d'abord affecté dans

un organe, il communique peu à peu son affection aux autres; et que ce seroit mal juger du siége primitif, que de l'estimer par les parties où il a lieu à l'instant où l'on examine le sujet.

Dans les maladies aiguës, souvent la continuité suffit pour déterminer des symptômes divers dans les tissus qui ne sont pas affectés : la tunique péritonéale étant seule enflammée, on vomit; on tousse, on expectore même quelquefois beaucoup, quand la plèvre seule est malade; on a le transport quand l'arachnoïde est enflammée, quoique les fonctions intellectuelles lui soient étrangères; souvent les maladies du péricarde suffisent pour déranger le mouvement du cœur, etc. On ne sauroit disconvenir, d'après cela, que très-souvent l'altération d'un seul des tissus d'un organe suffit pour troubler les fonctions de tous les autres; mais il n'en est pas moins le seul où se trouve la source primitive du mal.

Je passe à d'autres considérations relatives à l'influence de l'anatomie des systèmes dans les maladies.

Puisque chaque tissu organisé a une disposition par-tout uniforme; puisque, quelle que soit sa situation, il a la même structure, les mêmes propriétés, etc., il est évident que ses maladies doivent être par-tout les mêmes. Que le tissu séreux appartienne au cerveau par l'arachnoïde, au poumon par la plèvre, au cœur par le péricarde, aux viscères gastriques par le péritoine, etc., cela est indifférent : par-tout il s'enflamme de la même manière; par-tout les hydropisies arrivent uniformément, etc.;

par-tout il est sujet à une espèce d'éruption de petits tubercules blanchâtres, comme miliaire, dont on n'a pas, je crois, parlé, et qui cependant mérite une grande considération. J'ai déjà observé un assez grand nombre de fois cette éruption propre au tissu séreux, qui affecte en général une marche chronique, comme la plupart des éruptions cutanées : j'en parlerai plus bas. Quel que soit aussi l'organe que revête le tissu muqueux, ses affections portent en général le même caractère, et n'offrent point d'autres variétés que celles qui proviennent des variétés de structure. J'en dirai autant des tissus fibreux, cartilagineux, etc. L'auteur de la *Nosographie philosophique* me paroît avoir beaucoup fait pour l'art, en commençant le premier à présenter les inflammations par ordre de systèmes, et en embrassant d'un coup-d'œil général toutes celles du même système, quels que soient les organes où celui-ci se trouve.

Il y a toujours deux ordres de symptômes dans les inflammations : 1° ceux qui tiennent à la nature du tissu affecté; 2° ceux qui dépendent des fonctions troublées dans l'organe où il se trouve. Par exemple, le mode de douleur, la nature de la fièvre concomitante, la durée, la terminaison, etc., sont presque les mêmes, quelle que soit la surface séreuse affectée; mais il y a de plus difficulté de respirer, toux sèche, etc., si c'est la plèvre; dévoiement, constipation, vomissement, etc., si c'est le péritoine; lésion des fonctions intellectuelles, si c'est l'arachnoïde; pouls irrégulier, si c'est le péricarde, etc. Les premiers symptômes appartiennent

à toute la classe; les seconds sont exclusivement réservés à tel ou tel genre : or, ces seconds sont pour ainsi dire accessoires; ils dépendent du voisinage du tissu affecté avec tel ou tel tissu. Ce sont les premiers qui sont surtout importans.

La médecine a encore de grands pas à faire dans la recherche des inflammations des divers tissus. Nous connoissons assez bien celles du cellulaire, du cutané, du séreux, du muqueux; les autres sont plus obscures. Il faut rechercher lequel est attaqué, du fibreux ou du musculaire, dans le rhumatisme : je penche à croire que c'est le premier. Tout est à connoître presque dans le cartilagineux, le synovial, l'artériel, le veineux, etc...., sous le rapport des phénomènes inflammatoires.

En faisant ces recherches, il faudra établir une distinction importante que voici : c'est, 1° que certains tissus, comme l'osseux, le musculaire de la vie animale, etc., sont exactement les mêmes dans tous les organes où ils se trouvent; que leurs maladies ne doivent nullement différer par conséquent; 2° que d'autres, comme le cutané, le séreux, le muqueux, etc., éprouvent, suivant les organes auxquels ils appartiennent, quelques variétés de structure et de propriétés vitales, qui y modifient nécessairement les phénomènes généraux de la classe des maladies appartenant à ces tissus; 3° qu'enfin d'autres, comme le glanduleux, le musculaire de la vie organique, etc., sont très-différens dans chaque organe; que leurs symptômes généraux et leur classe de maladies doivent par conséquent beaucoup différer. Le cours de cet ouvrage prouvera ces assertions.

Après avoir montré la plupart des maladies locales comme affectant presque toujours, non un organe particulier, mais un tissu quelconque dans un organe, il faudroit montrer les différences qu'elles présentent suivant les tissus qu'elles affectent. Comme, dans chaque système, cet article sera traité plus ou moins longuement, je me contenterai de l'indiquer ici.

Nous verrons donc la douleur se modifier différemment dans chaque tissu suivant le mode de sensibilité qu'il a en partage. Aucun ne fait naître le même sentiment que les autres lorsqu'il est enflammé. Comparez la cuisson de l'érysipèle au sentiment de douleur pulsative du phlegmon, la douleur du rhumatisme à celle des glandes lymphatiques enflammées, etc. Nous verrons aussi que le sentiment de chaleur développé dans chaque tissu enflammé porte un caractère particulier : ici il est âcre et mordicant, là analogue au sentiment ordinaire que fait naître le calorique, etc., etc. Il y a deux causes générales qui font varier les symptômes dans les maladies : 1° la nature du tissu affecté : ainsi, comme je viens de le dire, l'inflammation de chacun fait souffrir différemment ; 2° la nature de la maladie : on sait que le cancer, quel que soit le tissu qu'il affecte, a une douleur qui lui est particulière ; que les douleurs vénériennes, scorbutiques, etc., portent aussi un caractère propre, qui cependant peut se modifier un peu dans chaque tissu.

Non-seulement la diversité des tissus modifie la nature des symptômes, mais elle en différencie encore la durée. Rien n'est plus vague en médecine,

sous ce point de vue, que les expressions *aiguës* et *chroniques*, par rapport aux inflammations des divers tissus. Le plus communément elles parcourent rapidement leur période dans les tissus dermoïde, cellulaire, séreux, muqueux, etc.; au contraire, elles sont lentes dans les os, les cartilages, les fibro-cartilages. Si on applique au même tissu la distinction précédente, à la bonne heure : ainsi il y a des catarrhes, des inflammations séreuses, des inflammations cutanées, etc., aiguës et chroniques. Mais si on la généralise, on ne peut plus s'entendre : un catarrhe seroit chronique s'il duroit deux mois; au contraire, ce terme est souvent celui d'une inflammation aiguë des os : une inflammation chronique des os dure une année entière et plus. Les cicatrices cutanées, muqueuses, etc., durent cinq ou six jours, si elles ont lieu par première intention; il faut trente ou quarante jours à un os, à un cartilage, etc., pour se cicatriser ainsi par juxta-position des parties divisées. Une maladie ne peut donc se classer, par sa durée, dans les aiguës ou les chroniques, qu'en la considérant dans le même système; dès qu'on l'envisage généralement, cette distinction devient nulle.

Les médecins considèrent abstractivement presque toutes les maladies. Parlent-ils d'inflammation, ils présentent la rougeur, la tension, la pulsation, la douleur, etc., comme des attributs généraux, par-tout uniformes. La suppuration les occupe-t-elle, ils prennent pour type général celle du tissu cellulaire, dans le phlegmon, sans penser que ce n'est là qu'une des modifications de la suppuration

et de son produit. J'en dirai autant de la gangrène, de l'induration, etc. Rien n'est plus vague, plus incertain que les idées générales qu'on présente dans les cours sur une maladie; elles conviennent à peine à un ou deux tissus.

Ce n'est pas seulement l'histoire des maladies que l'anatomie des systèmes éclairera, elle doit changer en partie la manière de considérer l'anatomie pathologique. Morgagni, à qui on doit tant sur ce point, et plusieurs autres à qui l'art est moins redevable, ont adopté l'ordre général usité dans les descriptions. Ils ont examiné les affections de la tête, de la poitrine, du ventre et des membres; mais on ne peut, en suivant cette méthode, se former une idée générale des altérations communes à tous les tissus. Elle rétrécit nécessairement les idées dans un cadre trop étroit, puisqu'elle ne vous présente jamais qu'une partie isolée d'un système qui en renferme un grand nombre d'autres. Si, malgré cela, vous vous élevez à la connoissance générale des affections de chaque système, il faut nécessairement qu'à chacun d'eux vous répétiez les notions générales.

Il me paroît infiniment plus simple de considérer d'abord toutes les affections communes à chaque système, puis de voir ce que chaque organe a de particulier dans la région qu'il occupe.

Je divise donc en deux grandes parties l'anatomie pathologique : la première renferme l'histoire des altérations communes à chaque système, quel que soit l'organe à la structure duquel il concourt, quelle que soit la région qu'il occupe. Il faut montrer d'abord les altérations diverses des tissus cel-

lulaire, artériel, veineux, nerveux, osseux, musculaire, muqueux, séreux, synovial, glanduleux, cutané, etc.; examiner le mode d'inflammation, de suppuration, de gangrène, etc., propre à chacun; parler des tumeurs diverses dont ils sont susceptibles, des changemens de nature qu'ils éprouvent, etc. Les uns, comme le muqueux, le cutané, le séreux, le glanduleux, etc., offrent, sous ce rapport, un champ vaste à l'anatomie pathologique. Les autres, comme le fibreux, le nerveux, le musculaire, etc., sont plus rarement altérés dans leur tissu. Nous verrons dans la suite que la nutrition seule se fait dans ceux-ci; que les autres, au contraire, sont de plus le siége des exhalations, des absorptions, des sécrétions, etc., fonctions qui supposent beaucoup d'énergie dans la contractilité insensible et la sensibilité organique, lesquelles président à toutes les altérations de tissu.

Après avoir ainsi indiqué les altérations propres à chaque système, quel que soit l'organe où il se trouve, il faut reprendre l'examen des maladies propres à chaque région; examiner celles de la tête, de la poitrine, de l'abdomen et des membres, suivant la marche ordinaire. Ici se classent, 1°. les maladies qui peuvent affecter spécialement un organe en totalité, et non un seul de ses tissus, ce qui est assez rare; 2°. les caractères particuliers à chaque portion de tel ou tel tissu : à la tête, par exemple, les caractères particuliers que prennent les maladies des surfaces séreuses dans l'arachnoïde, ceux qu'empruntent les affections des surfaces muqueuses dans la pituitaire, etc.

Cette marche est incontestablement la plus naturelle, quoique, comme dans toutes les divisions par lesquelles les hommes veulent asservir la nature à leur conception, il y ait beaucoup de cas auxquels elle ne se plie qu'avec difficulté. (*B*).

Il me semble que nous sommes à une époque où l'anatomie pathologique doit prendre un essor nouveau. Cette science n'est pas seulement celle des dérangemens organiques qui arrivent lentement, comme principes ou comme suites, dans les maladies chroniques; elle se compose de l'examen de toutes les altérations que nos parties peuvent éprouver, à quelque époque qu'on examine leurs maladies. Otez certains genres de fièvres et d'affections nerveuses, tout est presque alors, en pathologie, du ressort de cette science. Combien sont petits les raisonnemens d'une foule de médecins grands dans l'opinion, quand on les examine, non dans leurs livres, mais sur le cadavre! La médecine fut long-temps repoussée du sein des sciences exactes; elle aura droit de leur être associée, au moins pour le diagnostic des maladies, quand on aura par-tout uni à la rigoureuse observation l'examen des altérations qu'éprouvent nos organes. Cette direction commence à être celle de tous les esprits raisonnables; elle sera sans doute bientôt générale. Qu'est l'observation, si on ignore là où siége le mal? Vous auriez, pendant vingt ans, pris, du matin au soir, des notes au lit des malades, sur les affections du cœur, du poumon, des viscères gastriques, etc., que tout ne sera pour vous que confusion dans les symptômes, qui, ne se ralliant à rien, vous offri-

ront nécessairement une suite de phénomènes incohérens. Ouvrez quelques cadavres, vous verrez aussitôt disparoître l'obscurité, que jamais la seule observation n'auroit pu dissiper.

§ VIII. *Remarques sur la classification des fonctions.*

Le plan que j'ai suivi dans cet ouvrage n'est pas le plus favorable à l'étude des fonctions. Plusieurs d'entre elles, telles que la digestion, la respiration, etc., ne sauroient y trouver place, parce qu'elles n'appartiennent point spécialement à des systèmes simples, mais à des appareils, assemblages de plusieurs systèmes, et même de plusieurs organes. Aussi ce que j'ai dit sur les fonctions ne se trouve qu'accessoirement placé dans cet ouvrage, dont le but spécial est l'analyse des divers systèmes simples qui forment les organes composés. Cependant, comme on pourroit désirer de rallier les différens faits de physiologie qu'il renferme, à une classification physiologique, je vais exposer celle que je suis dans mes cours.

On sait combien ont varié ces sortes de classifications. L'ancienne division en fonctions animales, vitales et naturelles, repose sur des bases si peu solides qu'on ne sauroit visiblement élever sur elle un édifice méthodique. Vicq-d'Azyr lui en avoit substitué une qui ne présente guère plus d'avantages, en ce qu'elle isole des phénomènes qui se rapprochent, qu'elle transforme en fonctions des propriétés, comme la sensibilité, l'irritabilité, etc.

Depuis cet auteur, quelques autres ont produit des divisions qui ne sont pas plus méthodiques, et qui s'éloignent autant de l'enchaînement naturel des phénomènes de la vie.

J'ai cherché le plus possible, en classant les fonctions, à suivre la marche tracée par la nature elle-même. J'ai posé, dans mon ouvrage *sur la Vie et la Mort*, les fondemens de cette classification, que je suivois avant d'avoir publié celui-ci. Aristote, Buffon, etc., avoient vu dans l'homme deux ordres de fonctions, l'un qui le met en rapport avec les corps extérieurs, l'autre qui sert à le nourrir. Grimaud reproduisit cette idée, qui est aussi grande que vraie, dans ses cours de physiologie et dans son Mémoire sur la nutrition; mais en la considérant d'une manière trop générale, il ne l'analysa point avec exactitude; il ne plaça dans les fonctions extérieures que les sensations et les mouvemens; il n'envisagea point le cerveau comme le centre de ces fonctions; il n'y fit point entrer la voix, qui est cependant un de nos grands moyens de communication avec ce qui nous entoure. Les fonctions intérieures ne furent point non plus rigoureusement analysées par lui. Il n'indiqua point leur enchaînement dans l'élaboration de la matière nutritive, que chacune travaille à son tour, si je puis m'exprimer ainsi; il ne montra point les caractères distinctifs qui séparent la génération de toutes les autres fonctions relatives à l'individu seulement. Aussi la distinction des fonctions intérieures et extérieures ne fut-elle présentée que comme un aperçu général dans son Mémoire sur la nutrition, et non comme un moyen de clas-

sification. Il ne s'en servit point non plus pour diviser les fonctions dans ses cours, dont plusieurs manuscrits rédigés par lui-même circulent encore, et où il examinoit, 1° l'ostéogénie, qui étoit traitée avec beaucoup de détail; 2° l'action des muscles; 3° l'action des vaisseaux ou la circulation, etc.; 4° la génération; 5° l'action des organes des sens; 6° l'action du cerveau et des nerfs; 7° la digestion; 8° la sécrétion; 9° la respiration, etc. D'où l'on voit que, comme les auteurs précédens, Grimaud entremêloit toutes les fonctions, sans les rapporter à certains chefs généraux.

En réfléchissant à la division indiquée plus haut, je vis bientôt que ce n'étoit point seulement une de ces vues générales, un de ces grands aperçus, tels qu'il s'en présente souvent à l'homme de génie qui cultive la physiologie; mais qu'elle pouvoit devenir la base invariable d'une classification méthodique. Pour parvenir à cette classification, je remarquai qu'il falloit préliminairement rapporter toutes les fonctions à deux grandes classes, les unes relatives à l'individu, les autres à l'espèce; que ces deux classes n'avoient de commun entre elles que le lien général qui unit tous les phénomènes des corps vivans; mais qu'une foule d'attributs distinctifs les caractérisoient tellement, qu'il étoit impossible de les séparer.

Ces deux premières classes étant rigoureusement déterminées, et leurs limites se trouvant fixées par la nature, je cherchai à trouver dans chacune des ordres également naturels: cela me fut facile dans les fonctions relatives à l'individu. En effet, l'a-

perçu général d'Aristote, de Buffon, etc., trouvoit ici évidemment sa place; mais il falloit ne point l'offrir d'une manière générale; il falloit assigner avec précision la nature et l'enchaînement des fonctions propres à chaque ordre.

J'appelai *vie animale* l'ordre des fonctions qui nous met en rapport avec les corps extérieurs, en indiquant par là que cet ordre appartient seul aux animaux, qu'il est de plus chez eux que dans les végétaux, et que c'est ce surplus de fonctions qui les en distingue spécialement. Je nommai *vie organique*, l'ordre qui sert à la composition et à la décomposition habituelles de nos parties, parce que cette vie est commune à tous les êtres organisés, aux végétaux et aux animaux; que la seule condition pour en jouir, c'est l'organisation; en sorte qu'elle forme la limite entre les corps organiques et les inorganiques, comme la vie animale sert de séparation aux deux classes que forment les premiers.

La vie animale se compose des actions des sens, qui reçoivent les impressions; du cerveau, qui les perçoit, les réfléchit et prend la volition; des muscles volontaires et du larynx, qui exécutent celle-ci; et des nerfs, qui sont les agens de la transmission. Le cerveau est vraiment l'organe central de cette vie. La digestion, la circulation, la respiration, l'exhalation, l'absorption, les sécrétions, la nutrition, la calorification, composent la vie organique, qui a le cœur pour organe principal et central.

Je place ici la calorification, parce que, d'après

ce que j'en dirai à l'article des systèmes capillaires, elle est évidemment une fonction analogue aux sécrétions, à l'exhalation et à la nutrition. C'est véritablement une séparation du calorique combiné, de la masse du sang. C'est, si l'on veut, une sécrétion ou une exhalation de ce fluide dans toutes nos parties. Jusqu'ici, je n'avois point donné cette place à la chaleur dans ma classification physiologique; mais, en réfléchissant à ce mode de production, on verra qu'elle doit l'occuper.

Les deux ordres de la première classe étant fixes, il me fut aisé d'assigner ceux de la seconde, qui sont au nombre de trois : 1° fonctions relatives au sexe masculin, 2° fonctions relatives au sexe féminin, 3° fonctions relatives à l'union des deux sexes et au produit de cette union : voilà ces trois ordres.

Telle est la classification que je me formai en commençant l'enseignement physiologique ; elle n'a évidemment rien de commun avec toutes celles en usage jusqu'ici dans les livres de physiologie : or, pour peu qu'on réfléchisse à celles-ci, on verra, je crois, qu'elle leur est infiniment préférable. Observez, en effet, que chaque classe, chaque ordre ont, dans cette division, des attributs génériques et caractéristiques qui les distinguent spécialement, et qui, applicables à toutes les fonctions de l'ordre, les différencient de toutes les autres fonctions d'un autre ordre. J'ai assigné ailleurs les attributs distinctifs de la vie animale et de la vie organique; j'ai montré que les organes de l'une sont symétriques, et les autres irréguliers; qu'il y a harmonie dans les fonctions de la première, dis-

cordance dans celles de la seconde ; que celle-ci commence plus tôt et finit plus tard, etc., etc.

J'ai démontré que les nerfs cérébraux appartiennent spécialement à l'animale, que les nerfs des ganglions dépendent de l'organique; ce qui me paroît être une remarquable différence, et ce qui m'a engagé à faire deux systèmes des nerfs, que les anatomistes avoient jusqu'ici réunis en un seul. L'un, appartenant à la vie animale, est composé des nerfs cérébraux; l'autre, dépendant de la vie organique, est formé des nerfs des ganglions, ou de ce qu'on nomme communément le *grand sympathique*.

Mais ce sont surtout les forces vitales qui caractérisent spécialement l'une et l'autre vie. J'ai montré qu'un mode de sensibilité et de contractilité appartient à la vie animale, qu'un autre mode est le caractère de l'organique. Or, comme les propriétés vitales sont le principe des fonctions, il est évident que la division de ces propriétés démontre que celle des deux vies n'est point une abstraction, mais que la nature elle-même en a posé les limites, puisqu'elle a créé des propriétés particulières à chacune.

Il est impossible de se former une idée précise des propriétés vitales, tant qu'on n'admettra pas la division que j'indique. Quelles disputes ne se sont pas élevées sur la sensibilité! Aucune ne seroit née, si on avoit bien distingué les attributs de la sensibilité animale d'avec ceux de la sensibilité organique. Certainement on ne pourra plus désormais confondre, comme on l'a fait jusqu'ici,

dans un point de vue commun, la faculté qu'a le cœur d'être sensible à l'abord du sang sans en transmettre l'impression, et la faculté qu'ont la peau, les autres sens, les nerfs, etc., non-seulement de sentir l'impression des corps extérieurs, mais encore de la transmettre au cerveau de manière à ce que la sensation soit perçue.

Si vous comprenez sous le nom commun d'*irritabilité*, et les mouvemens des muscles qui se contractent seulement par les stimulans, et ceux des muscles que l'influence cérébrale met surtout en jeu, il est impossible qu vous vous entendiez.

On a disputé pendant un siècle pour savoir si la sensibilité est la même que la contractilité, ou si ces deux propriétés peuvent se séparer. Chacune des deux opinions a paru avoir des bases également solides. Eh bien, toutes les disputes disparoissent en admettant la distinction que j'ai établie entre les propriétés vitales. En effet, 1° dans la vie animale, il est évident que la contractilité n'est point une suite nécessaire de la sensibilité : ainsi souvent les objets extérieurs font long-temps impression sur nous, et cependant les muscles volontaires restent immobiles. 2°. Au contraire, dans la vie organique, jamais ces deux propriétés ne se séparent. Dans les mouvemens involontaires du cœur, de l'estomac, des intestins, etc., il y a d'abord excitation de la sensibilité organique, puis exercice de la contractilité organique sensible. De même, dans les mouvemens nécessaires aux sécrétions, aux exhalations, etc., dès que la sensibilité organique a été mise en jeu, tout de suite la con-

tractilité organique insensible entre en action. C'est donc pour mieux les étudier, pour les apprécier avec plus d'exactitude, que, dans la vie organique, je sépare de la sensibilité les deux espèces de contractilité. Dans l'état naturel, elles sont inséparables. Voilà pourquoi les sympathies passives de sensibilité animale sont très-distinctes de celles de la contractilité de même espèce, et qu'elles font deux classes à part, tandis que jamais les sympathies passives de sensibilité organique ne peuvent s'isoler de celles des contractilités correspondantes. On souffre sympathiquement, et on éprouve des convulsions sympathiques d'une manière isolée : ces deux choses sont presque toujours séparées. Au contraire, le sentiment et le mouvement, dans les sympathies organiques, sont inséparables.

Je pourrois, par une foule d'autres exemples, prouver que toutes les disputes, toutes les diversités d'opinions émises sur les propriétés vitales, ne dépendent uniquement que de ce qu'on n'a pas isolé celles qui président aux fonctions d'une vie, de celles qui mettent en jeu les fonctions de l'autre.

Revenons à ma division physiologique : je vais en offrir un tableau qui, en la présentant sous le même point de vue, en donnera une idée plus précise. Ce tableau comprend, 1° les prolégomènes de la science, 2° l'exposé des fonctions. Dans les prolégomènes, tout se rapporte à deux grandes considérations ; d'une part à la texture organique envisagée d'une manière générale, de l'autre à la vie considérée aussi dans ses grands attributs.

Voilà une esquisse du plan général que j'adopte

dans mes cours. Ceux qui les ont suivis y trouveront cependant quelques changemens d'une part, et diverses additions d'autre part. On pourra facilement y ranger tous les faits qui sont exposés dans cet ouvrage, si on veut les rapporter à une classification physiologique, au lieu de les distribuer dans l'ordre anatomique suivant lequel je les présente ici.

Quoiqu'une ligne de démarcation tranchée sépare chaque ordre de fonctions, il ne faut point cependant prendre dans un sens trop rigoureux les divisions indiquées plus haut. Chaque ordre s'enchaîne avec les autres d'une manière plus ou moins rigoureuse : par exemple, dans la première classe, quand un ordre cesse, l'autre s'anéantit bientôt. C'est ainsi que j'ai démontré ailleurs que le cœur, qui est l'agent principal de la vie organique, venant à s'interrompre, le cerveau, qui est l'organe central de la vie animale, s'interrompt tout de suite aussi, faute d'être excité, et anéantit les fonctions auxquelles il préside. C'est encore ainsi que j'ai fait voir comment ce dernier, ayant sous sa dépendance immédiate la respiration, par le diaphragme et les intercostaux, qui reçoivent des nerfs cérébraux, a directement sous son empire la circulation, et par là toute la vie organique, qui cesse quand son action est interrompue. C'est sous ce rapport que j'ai présenté la respiration comme étant le lien véritable qui unit la vie animale à l'organique, que j'ai prouvé comment les fœtus complètement acéphales, et où rien ne remplace le cerveau, ne peuvent vivre hors du sein de leur

ORDRE SECOND. *Fonctions de la vie organique.*

Genre Ier. *Digestion.*

- 1°. De la faim et de la soif.
- 2°. Des alimens.
- 3°. Préhension des alimens.
  - solides.
  - fluides.
- 4°. Mastication, insalivation et déglutition.
- 5°. Altération de la pâte alimentaire.
  - dans l'œsophage — Action du suc œsophagien.
  - dans l'estomac — Action du suc gastrique.
  - dans les intestins grêles.
    - Action de la bile.
    - Action du suc pancréatique.
    - Action du suc intestinal.
- 6°. Séparation des substances nutritive et non nutritive.
- 7°. Absorption de la substance nutritive; trajet du chyle dans
  - les lactés.
  - les glandes mésentériques.
  - le conduit thoracique.
  - les vaisseaux sanguins.
- 8°. Excrétion de la substance non nutritive.
  - Du mouvement péristaltique.
  - Des matières fécales.
  - Des gaz intestinaux.
- 9°. Du vomissement, suivant qu'il a son principe dans.
  - le pharynx et l'œsophage.
  - l'estomac.
  - les intestins grêles.
  - les gros intestins.
  - — Des vomissemens sympathiques.

Genre IIe. *Respiration.*

- 1°. De l'air.
- 2°. Phénomènes mécaniques
  - Inspiration.
  - Expiration.
- 3°. Phénomènes chimiques relatifs
  - à l'air.
  - au sang.
- 4°. Connexion de la respiration avec la vie. Des asphyxies, etc.

Genre IIIe. *Circulation.*

- 1°. générale
  - Circulation du sang rouge.
  - Circulation du sang noir.
  - Action du cœur.
  - Action des artères.
  - Action des veines.
  - Connexion de la circulation avec la vie } Des syncopes, etc.
- 2°. abdominale.
- 3°. capillaire
  - générale
    - Phénomènes du mouvement du sang.
    - Changement du rouge en noir.
  - pulmonaire.
    - Ses rapports avec la générale.
    - Changement du sang noir en rouge.

Genre IVe. *Exhalations.*

- 1°. en général.
  - De leurs agens.
  - De leurs phénomènes.
  - De leurs altérations.
  - — Exhalations sympathiques.
- 2°. en particulier. Exhalations
  - séreuses.
  - cellulaires
    - de la graisse.
    - de la sérosité.
  - synoviales
    - dans les coulisses des tendons.
    - dans les articulations.
  - médullaires
    - au milieu des os longs.
    - aux extrémités des os longs, dans les courts et les plats.

Genre Ve. *Absorptions.*

- 1°. en général
  - De leurs agens.
  - De leurs phénomènes.
  - De leurs altérations.
  - — Absorptions sympathiques.
- 2°. en particulier. Absorptions.
  - séreuses.
  - cellulaires
    - de la graisse.
    - de la sérosité.
  - synoviales
    - dans les coulisses des tendons.
    - dans les articulations.
  - médullaire.
    - au milieu des os longs.
    - aux extrémités des os longs, dans les plats et les courts.

Genre VIe. *Sécrétions.*

- 1°. en général
  - De leurs agens.
  - De leurs phénomènes.
  - De leurs altérations.
  - — Sécrétions sympathiques.
- 2°. en particulier. Sécrétions
  - lacrymale.
  - salivaire et pancréatique.
  - hépatique.
  - réuale.
  - muqueuses.
  - sébacées.

Genre VIIe. *Nutrition.*

- 1°. Du double mouvement nutritif.
- 2°. Composition des organes
  - Matières nutritives considérées dans
    - le chyle.
    - le sang.
    - les organes eux-mêmes.
  - — Assimilation.
- 3°. Décompositinn des organes.
- 4°. Causes qui modifient la nutrition.
- 5°. De la nutrition considérée dans
  - l'enfance — De l'accroissement en hauteur.
  - la jeunesse — De l'accroissement en épaisseur.
  - l'âge adulte.
  - la vieillesse — Décroissement.
- 6°. De la mort naturelle.

Genre VIIIe. *Calorification.*

- 1°. Phénomènes de la chaleur animale.
- 2°. Entrée du calorique par
  - la respiration.
  - la digestion.
  - l'absorption.
- 3°. Son état combiné dans le sang.
- 4°. Son dégagement dans le système capillaire.
- 5°. Sa sortie du corps.
- 6°. Des sympathies de chaleur, et de la chaleur sympathique.

DEUXIÈME CLASSE. *Fonctions relatives a l'espèce.*

Parallèle des deux sexes. Hermaphrodisme.

ORDRE Ier. *Fonctions propres au sexe masculin.*

Phénomènes de la puberté chez l'homme.

Genre Ier. *Production de la semence.*

- 1°. Sécrétion dans le testicule.
- 2°. Séjour dans les vésieules.
- 3°. Excrétion — De l'érection et de ses phénomènes.
- 4°. De la semence.
- 5°. Des eunuques.

ORDRE IIe. *Fonctions propres au sexe féminin.*

Phénomènes de la puberté chez la femme.

Genre Ier. *Menstruation.*

- 1°. De son siége.
- 2°. De sa périodicité.
- 3°. De ses altérations.
- 4°. De sa cessation.

Genre IIe. *Production du lait.*

- 1°. Sécrétion dans le sein
  - Différence de cette sécrétion d'avec les autres.
  - Rapports du sein avec la matrice.
- 2°. Excrétion
  - spontanée.
  - par allaitement.
- 3°. Du lait.

Genre IIIe. *Des fluides de la femme propres à la génération.*

- Quels sont ces fluides.
- Quelle est leur influence.

ORDRE IIIe. *Fonctions relatives à l'union des deux sexes, et au produit de cette union.*

Genre Ier. *Génération.*

- 1°. Accouplement.
- 2°. Conception
  - Ses phénomènes
    - dans la matrice.
    - dans les trompes et les ovaires.
  - Hypothèses.

Genre IIe. *Gestation, relativement*

- 1°. à la mère
  - Etat général de ses fonctions.
  - Etat de la matrice.
- 2°. au fœtus
  - De sa vie animale : elle est presque nulle.
  - De sa vie organique.
    - Fonctions qui lui manquent.
    - Activité de l'assimilation.
  - Des monstres.

Genre IIIe. *Accouchement et phénomènes subséquens.*

- 1°. Causes et mécanisme de l'accouchement.
- 2°. Des lochies.
- 3°. Phénomènes de l'enfant nouveau-né
  - Développement de sa vie animale.
  - Fonctions ajoutées à l'organique.

TABLEAU DE LA PHYSIOLOGIE.

PROLÉGOMÈNES.

Considérations générales sur la texture organique.

SECTION Ire.
- 1°. De la texture organique des animaux.
- 2°. Des tissus simples en général.
- 3°. Des organes en général.
- 4°. Des appareils en général.

SECTION IIe.
- 1°. Des propriétés de tissu.
- 2°. Division des propriétés de tissu.
  - Extensibilité.
  - Contractilité.
    - 1°. Par défaut d'extension.
    - 2°. Par racornissement.
- 3°. Caractères des propriétés de tissu.

Considérations générales sur la vie.

SECTION Ire.
- 1°. De la vie et de ses fonctions.
- 2°. Classification des fonctions.
  - De celles relatives à l'individu.
    - Fonctions animales.
    - Fonctions organiques.
  - De celles relatives à l'espèce.
    - Fonctions du sexe masculin.
    - Fonctions du sexe féminin.
    - Fonctions relatives à l'union des sexes et au produit de cette union.
- 3°. Des différences et des rapports qui existent entre les deux classes de fonctions.
- 4°. Des différences et des rapports qui existent entre les deux ordres de la première classe.
- 5°. Des différences et des rapports qui existent entre les trois ordres de la seconde classe.

SECTION IIe.
- 1°. Des propriétés vitales.
- 2°. Division des propriétés vitales.
  - Propriétés animales.
    - Sensibilité.
    - Contractilité.
  - Propriétés organiques.
    - Sensibilité.
    - Contractilité
      - Sensible.
      - Insensible.
- 3°. Caractères des propriétés vitales.
- 4°. Des causes qui modifient les propriétés vitales.
  - De l'habitude.
  - Du sexe.
  - Des climats.
  - Des saisons.
  - Des âges, etc., etc.
- 5°. Différences particulières des propriétés vitales, suivant chaque tissu simple, dans le même individu.
  - De ce qu'on nomme *la vie propre*.
- 6°. Différences générales des propriétés vitales dans les divers individus.
  - Du tempérament.
  - Des passions.
  - Du caractère.
- 7°. Sympathies des propriétés vitales.
- 8°. Division des sympathies.
  - Sympathies animales.
    - De sensibilité.
    - De contractilité.
  - Sympathies organiques
    - De contractilité sensible.
    - De contractilité insensible.

DES FONCTIONS.

PREMIÈRE CLASSE. *Fonctions relatives a l'individu.*

ORDRE PREMIER. *Fonctions de la vie animale.*

Genre Ier. *Sensations.*

- 1°. Des sensations générales, ou du tact
  - extérieur.
  - intérieur.
- 2°. Des sensations particulières.
  - Vue.
  - Ouie.
  - Odorat.
  - Goût.
  - Toucher.
- 3°. Du plaisir et de la douleur.

Genre IIe. *Fonctions cérébrales.*

- 1°. relatives aux sensations.
  - De la perception.
  - De l'imagination.
  - De la mémoire.
- 2°. relatives à l'entendement
  - De l'attention.
  - Des idées.
  - Du jugement.
  - Du raisonnement, etc.
- 3°. relatives aux mouvemens
  - De la volonté, qui est déterminée par
    - le jugement.
    - les passions.
      - De l'opposition de ces deux causes.
- — 4°. Connexion des fonctions cérébrales avec la vie
  - De la commotion.
  - De l'apoplexie, etc.

Genre IIIe. *Locomotion.*

- 1°. Des attitudes immobiles.
  - sur les pieds — Station.
  - sur les genoux.
  - sur le bassin.
  - sur la tête, etc., etc.
  - — Prostration.
- 2°. Mouvemens
  - des membres supérieurs.
    - Prépulsion.
    - Répulsion.
    - Diduction.
    - Pression.
    - Elévation, etc.
  - des membres inférieurs.
    - Marche.
    - Course.
    - Saut.
  - du tronc
    - Support, élévation des fardeaux.
  - de tout le corps — Natation.
  - — Du geste considéré comme supplément de la voix
    - 1°. Gestes de la face.
    - 2°. Gestes de la tête en totalité.
    - 3°. Gestes des membres supérieurs.

Genre IVe. *Voix.*

- 1°. De la voix brute — Du mutisme.
- 2°. De la parole
  - Du bégaiement.
  - Du grasseyement, etc.
- 3°. Du chant.
  - juste.
  - faux.
- 4°. De la déclamation.

Genre Ve. *Transmission nerveuse.*

- 1°. Transmission au cerveau des sensations
  - générales.
  - particulières.
- 2°. [illegible]
  - aux organes locomoteurs.
  - aux organes vocaux.
- 3°. Mode de transmission.

De l'intermittence des fonctions de la vie animale.

Sommeil.

- 1°. naturel
  - partiel
    - des sens.
    - du cerveau — Des sommeils sympathiques.
    - des muscles.
  - général.
- 2°. contre nature.
- — 3°. Songes et somnambulisme.

mère, etc. Tout s'enchaîne, tout se lie dans l'économie animale. Nous vivons bien au dehors et au dedans d'une manière distincte; mais une vie ne peut se conserver en totalité indépendamment de l'autre. Aussi, quoique les fonctions soient étudiées abstractivement, il faut toujours avoir en vue leur enchaînement, lorsqu'on les considère toutes simultanément en exercice.

J'ai suivi, dans l'*Anatomie descriptive*, une classification à-peu-près analogue à celle de la physiologie. L'une diffère cependant un peu de l'autre, soit parce que les mêmes organes servent souvent à plusieurs fonctions, soit surtout parce que certaines fonctions, telles que l'exhalation, la nutrition, la calorification, n'ont point, à proprement parler, d'organes déterminés et distincts.

ADDITIONS

AUX

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Élémens anatomiques.

Page 54 (*A*) « Quand vous voulez n'avoir que des » notions générales d'anatomie, vous pouvez con- » sidérer chaque organe en masse ; mais il est ab- » solument nécessaire d'en isoler les tissus, si vous » avez envie d'analyser avec rigueur sa structure » intime. »

On a essayé de pousser plus loin encore cette analyse des tissus ; et, de même qu'en chimie on reconnoît dans les substances organiques des principes immédiats, qui résultent eux-mêmes de la réunion de corps simples élémentaires, tels que l'oxygène, l'hydrogène, le carbone, l'azote, on a cherché à découvrir quels sont, dans l'organisation des animaux, ces élémens primitifs, dont l'assemblage, diversement modifié, donne naissance aux tissus secondaires, aux systèmes organiques de Bichat.

Déjà les anciens avoient admis une fibre élémentaire (*fibra simplicissima*), composée de molécules terreuses unies par une espèce de gluten, et

pouvant affecter deux formes, une linéaire et une laminaire. Cette fibre étoit la base du tissu cellulaire, qu'ils regardoient comme la trame de tous les solides du corps humain. Mais on n'a jamais vu cette fibre élémentaire; et d'ailleurs, il est des tissus que l'on ne peut réduire, par la décomposition, à la simple trame cellulaire.

Une opinion plus conforme à la nature des choses est celle qui reconnoît dans l'organisation trois élémens distincts, la fibre cellulaire, la fibre nerveuse, et la fibre musculaire. Des différences bien tranchées caractérisent ces trois tissus primitifs, et ne permettent pas de les confondre. 1°. Par rapport à la forme : la fibre cellulaire se compose de lames minces et de filamens déliés, blanchâtres et extensibles; la nerveuse, d'une substance molle et comme diffluente, renfermée dans une enveloppe celluleuse; la musculaire, de filamens arrondis, mous, tomenteux, grisâtres ou rougeâtres. 2°. Par rapport à la nature chimique : l'une se résout en gélatine presque pure quand on la traite par l'eau bouillante; l'autre est essentiellement formée par de l'albumine unie à une matière grasse; la troisième, par de la fibrine. 3°. Relativement aux propriétés vitales : celles de la fibre cellulaire sont obscures, et se bornent à la sensibilité latente et au resserrement invisible désigné sous le nom de *contractilité organique insensible*, tandis que la nerveuse a en partage la faculté de transmettre les impressions à l'âme, la *sensibilité proprement dite;* la musculaire se distingue, au contraire, par l'*irritabilité* qu'elle possède.

Tous les tissus organisés ont pour base l'une de ces trois fibres primitives, ou résultent de l'association de plusieurs d'entre elles : ainsi, l'élément cellulaire se retrouve dans la plupart des systèmes organiques; il constitue presqu'à lui seul le tissu cellulaire, les membranes séreuses, le derme de la peau et des membranes muqueuses, les parois des vaisseaux sanguins et lymphatiques, les organes fibreux; ainsi le système musculaire est formé par l'assemblage des élémens musculaire et celluleux, etc.

Cette division des tissus primitifs, indiquée par Haller et Blumenbach, a été suivie par la plupart des anatomistes modernes. Quelques-uns l'ont modifiée en y ajoutant un quatrième élément, le tissu fibreux. C'est à cette nouvelle fibre que M. Chaussier a donné le nom de *fibre albuginée*. Les caractères qu'il lui assigne sont une couleur blanche, resplendissante, comme satinée, une densité considérable; l'eau bouillante la transforme en grande partie en gélatine; elle est peu extensible et très-résistante; ses propriétés vitales sont à peine marquées ; c'est elle qui forme les membranes fibreuses ou albuginées, les tendons, les aponévroses, les ligamens. Ces caractères ressemblent beaucoup à ceux de la fibre cellulaire, dont l'albuginée ne semble différer que par un plus grand rapprochement des molécules, ce qui rend raison de la tenacité plus grande dont elle jouit. On peut de même rapporter à une modification de la fibre cellulaire le tissu élastique, jaunâtre, qui constitue la tunique moyenne des artères, les ligamens jau-

nes des vertèbres, le ligament cervical postérieur des animaux, etc., et qui se distingue, par sa couleur et son élasticité, du tissu fibreux ordinaire ou albuginé de M. Chaussier. Rien ne prouve davantage la grande affinité qui rapproche naturellement de la fibre cellulaire ces deux espèces de tissus fibreux, que la facilité avec laquelle ils se transforment en tissu cellulaire, lorsqu'ils viennent à disparaître accidentellement.

Si l'on considère les élémens organisés sous un autre point de vue, on voit qu'il est possible de ramener par la méthode analytique les *tissus* divers de l'économie animale à un certain nombre de formes primitives, qui sont autant d'élémens inséparables de toute organisation. Cette observation a donné lieu à plusieurs classifications des *formes* ou *tissus élémentaires*. La première et la plus simple est celle qui n'en admet que deux : 1°. la *forme fibreuse*, 2°. la *forme lamelleuse*, division déjà établie par les anciens. Une plus grande étendue en longueur caractérise la *fibre ;* la *lame* a des dimensions à-peu-près égales en longueur et en largeur, mais peu d'épaisseur. Les fibres et les lames peuvent par leur entrecroisement laisser entre elles des espaces diversement configurés, qu'on nomme *cellules*. La structure fibreuse est la plus répandue; elle est manifeste dans les nerfs, les muscles, les os, les tissus fibreux : certains organes offrent à la fois une texture fibreuse et lamelleuse.

D'autres reconnoissent un plus grand nombre de formes élémentaires, et joignent aux deux précédentes la *forme globuleuse* et la *granulée :* la pre-

mière appartient spécialement aux fluides; la seconde se remarque dans le tissu glanduleux. Ils admettent en outre comme formes secondaires, 1°. la celluleuse, 2°. la vasculaire, 3°. la forme solide, comme celle des cartilages, des os, etc.

Il existe encore d'autres divisions qui paroissent fondées à la fois sur les formes et sur la nature des tissus. C'est ainsi que Walther établit, 1°. une texture celluleuse ou membraneuse; 2°. une texture vasculaire ou fibreuse; 3°. une texture nerveuse. De même, on trouve dans la classification de Dumas, 1°. le tissu cellulaire ou spongieux; 2°. le tissu musculaire ou fibreux; 3°. le tissu mixte ou parenchymateux; 4°. le tissu laminaire ou osseux. Ces divisions ne sont nullement préférables : elles sont insuffisantes si elles représentent les tissus secondaires ou systèmes organiques, et trop multipliées si elles n'expriment que les formes élémentaires primitives.

Malgré la délicatesse des recherches microscopiques et les illusions si difficiles à éviter dans ce genre d'expériences, les travaux de Hewson, de Prochaska, de Wenzel et d'autres observateurs, ont servi de base à une théorie des élémens organisés qui diffère notablement des autres opinions émises à ce sujet, et qui a été particulièrement développée dans ces derniers temps par J.-F. Meckel.

Suivant cet anatomiste, les solides et les fluides du corps humain peuvent être réduits, en dernière analyse, à deux substances élémentaires, l'une formée par des globules, l'autre par une matière coagulable, qui, seule ou réunie à la première, con-

stitue les fluides vivans, si elle est à l'état liquide, et donne naissance aux tissus solides, si elle est à l'état concret.

Les globules présentent, dans leur aspect et même dans leur nature, des différences qui sont surtout relatives aux endroits où on les examine. Dans le sang, ils paroissent aplatis et composés d'une partie centrale, solide, et d'une partie extérieure, creuse et vésiculaire. Ceux des reins sont plus petits que ceux qu'on trouve dans la rate; les globules du foie sont plus déliés encore. Les globules contenus dans la substance des nerfs offrent un volume moindre que ceux du sang; il en est de même dans la lymphe, le lait, le chyle. Certains fluides, comme l'urine, ne renferment pas de globules. Plusieurs solides en sont totalement dépourvus : tels sont le tissu cellulaire, les parties fibreuses, les cartilages, les os. Ils abondent au contraire dans le sang, dans les nerfs, dans les muscles. Ils forment la partie essentielle des tissus, dont ils déterminent la couleur et la nature.

Ces globules paraissent subir des modifications suivant les âges; mais on manque d'expériences directes à cet égard. Hewson dit avoir trouvé, chez des oiseaux et des reptiles, les globules du sang d'une forme et d'un volume différens dans l'embryon et dans l'animal adulte. Dans les premiers temps de la conception, la masse muqueuse et homogène qui constitue l'embryon ne contient pas de globules; ce n'est qu'à une époque plus avancée qu'elle se compose de deux substances, l'une fluide, l'autre solide, par-tout plongée dans la

première. Les globules sont alors très-apparens, plus distincts qu'ils ne le seront par la suite; on en observe dans toutes les parties de l'embryon.

Ces deux élémens, les globules et le fluide concrescible, peuvent affecter la forme de fibres ou de lames. La forme laminaire appartient presque exclusivement à la matière fluide. Les fibres peuvent être formées par cette substance seulement, comme on le voit dans les os, les tendons, etc.; elles résultent le plus souvent de la réunion des globules et du fluide concret, comme les systèmes nerveux et musculaire en offrent des exemples.

Ces considérations de Meckel sur l'organisation des animaux ont quelque rapport avec la division des élémens organisés établie par Pfaff, qui admet comme élémens primitifs des fibres et des cellules, formées elles-mêmes d'une série de molécules ou globules. Elles en diffèrent en ce qu'on y trouve, outre les globules solides, l'idée d'une substance fluide concrète, analogue à celle que les anciens désignoient sous le nom de *gluten*. C'est, suivant Meckel, le tissu cellulaire qui représente cette substance; il regarde en effet ce tissu comme une sorte de fluide concret, ainsi que nous le verrons à l'article du système cellulaire.

Classification d'Anatomie pathologique.

Page 69 (*B*). « Cette marche (de classer les » altérations d'après les systèmes auxquels elles » appartiennent) est incontestablement la plus na- » turelle, quoique, comme dans toutes les di- » visions par lesquelles les hommes veulent as- » servir la nature à leurs conceptions, il y ait » beaucoup de cas auxquels elle ne se plie qu'avec » difficulté. »

Les progrès récens de l'anatomie pathologique ont donné lieu à de nouvelles classifications, qui, sans être tout-à-fait exemptes de l'inconvénient des rapprochemens forcés, renferment néanmoins des divisions utiles et fondées sur des rapports naturels établis entre les diverses altérations organiques. Bayle, MM. Laennec, Cruveilhier, J.-F. Meckel, etc., se sont particulièrement occupés de cet objet.

1°. Ayant reconnu que les altérations de texture ont à-peu-près les mêmes caractères, quel que soit le tissu qu'elles affectent, on a trouvé les plus grands avantages à les réunir dans une seule et même classe. De cette manière, on évite les répétitions sans nombre qu'entraîne une méthode opposée; on présente en même temps, et sous un même point de vue, des objets analogues, et rien n'est plus propre, comme on le sait, à hâter les progrès d'une science quelconque.

2°. La même méthode a été appliquée, quoiqu'avec moins de succès, aux dérangemens qui ne portent que sur les formes extérieures. Ce n'est

guère que dans les vices de conformation originels que l'on peut suivre un ordre méthodique, et que cet ordre a une utilité réelle. Les dérangemens de forme accidentels se ressemblent trop peu, pour qu'il soit bien avantageux de les rapprocher les uns des autres. Aussi a-t-on proposé de conserver ici l'ordre anatomique adopté par Bonet, par Morgagni et en partie par Bichat, jusqu'à ce que la science soit assez avancée pour qu'on puisse lui en substituer un autre.

On a suivi les mêmes principes, autant que possible dans les subdivisions. La plus naturelle et la plus nombreuse est celle des transformations ou productions organiques, que renferme la classe des altérations de texture. Elles sont caractérisées par le développement accidentel d'un nouveau tissu dans la partie qui en est le siége. On les divise, suivant que ce tissu a quelque analogie dans l'économie ou qu'il lui est absolument étranger, en transformations organiques proprement dites, et en dégénérations ou tissus accidentels qui n'existent que dans l'état de maladie.

J.-F. Meckel est le seul, jusqu'à ce jour, qui ait fait l'application de ces données à un système complet d'anatomie pathologique. Voici l'ordre qu'il a suivi dans le traité fort étendu qu'il a publié en Allemagne sur cette matière.

Il admet les deux grandes divisions dont nous avons parlé, savoir, les altérations de forme et celles de texture. Parmi les premières se trouvent rangés, 1°. les vices de conformation originels, subdivisés eux-mêmes, suivant qu'ils portent sur le

nombre ou sur la nature des parties, en vices de *quantité* et vices de *qualité;* 2°. les dérangemens acquis de volume, de situation, de configuration, etc., ce qui comprend les luxations, les hernies, les solutions de continuité, les rétrécissemens, les dilatations, les atrophies, etc.

Les altérations de texture se rattachent à deux chefs principaux. Les unes ne changent que les propriétés physiques du tissu affecté, telles que la couleur, la densité. Les autres masquent complètement son organisation. Celles-ci étant souvent le produit de l'inflammation, cette affection se place naturellement ici. Le mode de réparation des organes lésés est décrit à la même occasion. Enfin, viennent les transformations et dégénérations proprement dites. L'auteur range encore dans les productions accidentelles les vers et les concrétions.

Nous adopterons l'ordre suivant dans l'exposé des altérations pathologiques de chaque système.

1°. Altérations dans les formes extérieures.....	La situation.	
	Le volume.	Hypertrophie. Atrophie.
	La densité.	
	La configuration.	
2°. Altérations dans l'organisation, par.....	Inflammation.	
	Lésion mécanique.	Plaies. Corps étrangers.
	Transformation.	
	Dégénération.	
3°. Altérations dans le développement.....	Vices de conformation.	
	Développement accidentel.	

SYSTÈMES GÉNÉRAUX

A TOUS LES APPAREILS.

Considérations générales.

On peut diviser les systèmes organiques de l'économie vivante en deux grandes classes. Les uns, généralement distribués et par-tout présens, concourent non-seulement à la formation de tous les appareils, mais encore à celle des autres systèmes, et offrent à toute partie organisée une base commune et uniforme : ce sont les systèmes cellulaire, artériel, veineux, exhalant, absorbant et nerveux. Les autres, au contraire, placés dans certains appareils déterminés, étrangers au reste de l'économie, ont une existence moins générale, et même souvent presque isolée : tels sont les systèmes osseux, cartilagineux, fibreux, musculaire, muqueux, séreux, etc., etc.

Les deux premiers volumes de cet ouvrage seront consacrés à l'examen des systèmes généraux, des systèmes générateurs, si je puis m'exprimer ainsi, systèmes qui ne jouent pas cependant un rôle tel, que toutes les parties organisées soient nécessairement pourvues de tous les six. En effet, dans les unes il n'y a point d'artères ni de veines ; dans d'autres point de nerfs ; dans quelques-unes peu de

tissu cellulaire ; mais ces systèmes concourent à former le plus grand nombre, et toujours quelques-uns se rencontrent là où les autres manquent : ainsi dans les tendons, dans les cartilages, etc., qui sont privés de sang, il y a des exhalans, des absorbans, etc.

En général, il paroît que les deux systèmes exhalant et absorbant sont les plus universellement répandus. La nutrition les suppose : en effet cette fonction résulte d'un double mouvement, l'un de composition, qui apporte aux organes, l'autre de décomposition, qui en exporte les matières nutritives : or, les exhalans sont les agens du premier mouvement, et les absorbans ceux du second. Comme tout organe se nourrit, et que le mécanisme de la nutrition est uniforme, il en résulte que ces deux systèmes appartiennent à tous les organes. Après eux, c'est le système cellulaire qu'on trouve le plus généralement : là où il n'y a point de vaisseaux sanguins, on le rencontre quelquefois, et il existe toujours là où ces vaisseaux pénètrent. Après lui ce sont les artères et les veines qui se trouvent disséminées dans le plus grand nombre de parties. Souvent aucun nerf n'est distinct dans celles où elles pénètrent, comme dans les aponévroses, les membranes fibreuses, etc., etc. Enfin le système nerveux est de tous les systèmes générateurs celui que le scalpel de l'anatomiste suit dans le plus petit nombre de parties organisées : les membranes séreuses, tout le système fibreux, le cartilagineux, le fibro-cartilagineux, l'osseux, etc., en paroissent dépourvus.

Spécialement destinés à faire partie de la structure des autres organes, les systèmes générateurs remplissent aussi cet usage les uns à l'égard des autres : ainsi le tissu cellulaire entre-t-il dans la composition des nerfs, des artères et des veines ; ainsi les artères et les veines se ramifient-elles dans le tissu cellulaire, etc. C'est un entrelacement général où chacun donne et reçoit.

On conçoit, d'après ce qui vient d'être dit, que les systèmes générateurs, considérés sous le rapport de la texture des organes, formant une base commune et uniforme à tous, doivent être plus précoces que les autres dans leur développement; c'est aussi ce que l'observation nous prouve d'une manière évidente : tandis que la plupart des autres sont à peine ébauchés dans les premiers temps du fœtus, ceux-ci prédominent d'une manière remarquable. Les nerfs et leur centre, qui est le cerveau, les artères, les veines, et leur organe central, qui est le cœur, le tissu cellulaire, les exhalans, les absorbans, présentent ce phénomène d'une manière frappante. L'inspection suffit pour le constater dans les systèmes nerveux, artériel, veineux et cellulaire ; dans les deux autres, il est prouvé par l'activité étonnante de l'absorption et de l'exhalation à cet âge de la vie.

D'après l'idée que je viens de donner des systèmes généraux de l'économie, il est facile de voir qu'ils jouent le rôle le plus important dans la nutrition. Ils forment le parenchyme nutritif de chaque organe : or, j'appelle *parenchyme nutritif* le canevas cellulaire, vasculaire et nerveux de cet or-

gane. C'est dans ce canevas que vient se déposer la matière nutritive. Cette matière, différente pour chaque organe, établit la différence des uns avec les autres. Pour les os, c'est du phosphate calcaire et de la gélatine; c'est de la gélatine seulement pour les cartilages, les tendons, etc., de la fibrine pour les muscles, de l'albumine pour certains autres organes; en sorte que, si le parenchyme de nutrition d'un os s'encroûtoit de fibrine, ce seroit un muscle à forme osseuse, et que réciproquement un muscle deviendrait os à forme musculaire, si son parenchyme s'encroûtoit de substances terreuse et gélatineuse. Nous connoîtrions la nature de toutes les parties vivantes, si leurs substances nutritives nous étoient connues; mais la plupart sont encore ignorées : c'est à la chimie à nous éclairer sur ce point. Tous les organes se ressemblent par leur parenchyme, ou du moins ils ont la plus grande analogie. S'il étoit possible d'ôter dans tous la matière nutritive, en laissant ce parenchyme intact, on ne verroit entre eux que des variétés de forme, de volume, d'entrecroisement des lames celluleuses, des branches vasculaires ou nerveuses, mais non des variétés de nature et de composition.

Dans les premiers temps de la conception, la masse muqueuse que représente le fœtus ne paroît être qu'un composé des systèmes généraux. Chaque organe n'a encore que son parenchyme nutritif, parenchyme auquel la nature a imprimé la forme de l'organe qui doit s'y développer. A mesure que ce canevas croît et se développe en effet, les substances nutritives le pénètrent, et

alors chaque organe, jusque là semblable aux autres par sa nature, formant avec eux une masse homogène, commence à s'en distinguer, et à avoir une existence isolée; chacun puise alors dans le sang la substance qui lui convient. Cette addition donne les attributs d'épaisseur, de densité et de nature; mais l'accroissement du parenchyme, l'augmentation de ses dimensions lui sont toujours antécédens. Tandis que tous les corps inorganiques croissent par addition de molécules, il y a d'abord ici force expansive, d'où naissent la longueur et la largeur, ensuite substances exhalées dans le parenchyme, qui s'allonge et s'élargit.

Par quel mécanisme chaque organe puise-t-il ainsi les matériaux de sa nutrition dans la source commune, dans le sang? Cela dépend uniquement de la somme de sensibilité organique propre à chacun, laquelle le mettant en rapport avec telle ou telle substance, et non avec telle ou telle autre, fait qu'il s'approprie cette substance, s'en pénètre, la laisse de toutes parts aborder dans ses vaisseaux, tandis qu'il se crispe et se resserre, pour empêcher les autres, qui lui sont étrangères, de s'introduire dans son tissu.

Lorsque cette substance a concouru pendant un certain temps à former l'organe, alors elle lui devient étrangère, hétérogène; son plus long séjour seroit nuisible : elle est absorbée et transmise au-dehors par les différens émonctoires; une nouvelle substance de même nature qu'elle, et apportée par l'exhalation, la remplace. Chaque organe est donc habituellement composé et décomposé : or, cette

composition et cette décomposition varient dans leur proportion. La prédominance de la première sur la seconde constitue l'accroissement; leur équilibre détermine l'état stationnaire du corps, qui arrive chez l'adulte; quand l'activité de la seconde est supérieure à celle de la première, alors le décroissement et la décrépitude surviennent.

Telle est en précis la manière dont il faut concevoir la théorie générale de la nutrition, théorie sur laquelle je vais m'arrêter encore un instant, pour montrer qu'elle n'est point un système imaginé au hasard, mais qu'elle repose sur les lois de l'économie, et sur ses phénomènes organiques. Or, je crois que cette assertion sera démontrée si je prouve, 1°. l'uniformité du parenchyme de nutrition, 2°. la variété des substances nutritives, 3°. la faculté qu'a le parenchyme de nutrition de s'approprier, suivant la quantité de sa sensibilité organique, telle ou telle substance nutritive exclusivement aux autres, de rejeter ensuite cette substance, et de s'en approprier de nouvelles. Ce sont là en effet les principes fondamentaux de cette théorie.

Je dis premièrement que le parenchyme de nutrition est le même pour tous les organes, et qu'il est un assemblage de vaisseaux rouges, d'exhalans, d'absorbans, de tissu cellulaire et de nerfs : en voici les preuves. 1°. Ces divers genres d'organes se rencontrent dans tous les autres, comme je l'ai dit; l'anatomie les montre par-tout, entre chaque fibre, chaque lame, chaque point, pour ainsi dire : ils sont vraiment les organes communs. 2°. Lorsqu'on enlève aux organes leurs différentes sub-

stances nutritives, par exemple, aux os le phosphate calcaire par les acides, et la gélatine par l'ébullition, il reste un résidu évidemment celluleux et vasculaire. 3°. Il est hors de doute que le mécanisme de la consolidation des parties divisées est le même que celui de leur nutrition naturelle : or, dans les cicatrices, le parenchyme de nutrition commence d'abord à se développer, et partout il est le même ; par-tout ce sont des bourgeons charnus, qui sont celluleux et vasculaires, qui présentent le même aspect, la même nature, soit qu'ils naissent d'un os ou d'un cartilage, soit qu'ils s'élèvent d'un muscle, de la peau, d'un ligament, etc. Toutes les cicatrices se ressemblent donc, comme les organes, par ce parenchyme commun : ce qui les différencie ensuite, comme les organes, ce sont les substances nutritives qui viennent s'entreposer dans son tissu, substances qui varient suivant la partie à laquelle appartient la cicatrice ; ainsi le phosphate calcaire, encroûtant les bourgeons des os, donne au cal une nature différente de celle des cicatrices musculaires, qui se font surtout par l'exhalation de la fibrine dans les bourgeons charnus primitivement nés sur les surfaces divisées, etc. 4°. La substance muqueuse qui forme le corps de l'embryon paroît n'être autre chose que du tissu cellulaire, ou muqueux, comme l'appeloit Bordeu, tissu parcouru par des vaisseaux et des nerfs. En effet, lorsque les organes se sont développés dans cette substance muqueuse, on la voit encore dans leurs interstices pendant un certain temps, et elle y présente le même aspect que le corps de l'em-

bryon dans les premiers temps; peu à peu elle se condense, se remplit de cellules, et affecte la forme du tissu cellulaire: d'où l'on peut présumer que, dans cet état muqueux de l'embryon, il n'y a encore que le parenchyme de nutrition des organes; et, comme ce parenchyme est le même pour tous, il est clair que la masse de l'embryon doit paroître homogène dans sa nature. La nutrition commence quand chaque parenchyme s'approprie la substance qui lui convient; alors l'homogénéité cesse. D'après ces considérations, il est difficile de ne pas reconnoître l'uniformité du parenchyme de nutrition, et sa texture celluleuse, vasculaire, et, dans certains cas, nerveuse.

Je sens bien qu'en admettant ce parenchyme commun de nutrition, il faut que lui-même se nourrisse aussi, et que par conséquent il faudroit remonter encore plus haut: mais, en physiologie, l'art de trouver le vrai consiste à ne le chercher que dans les effets secondaires; là les faits et l'expérience nous éclairent, au-delà l'imagination seule nous guide.

Après avoir démontré que tous les organes se ressemblent par un parenchyme commun de nutrition, il n'est pas besoin de prouver qu'ils diffèrent par les substances qui y sont déposées. La chimie animale a tellement éclairé, depuis quelques années, ce point de doctrine, qu'il est inutile de s'y arrêter, et que tout ce qu'on a écrit sur l'identité du suc nutritif ne mérite plus d'être réfuté.

Enfin il est facile de concevoir comment chaque

parenchyme de nutrition s'approprie, suivant la quantité de sensibilité organique qu'il a en partage, les substances nutritives qui lui conviennent, et que lui présente le torrent circulatoire. Ce n'est point ici un phénomène propre à la nutrition ; il se remarque dans tous les actes de l'économie organique : ainsi les sécrétions ne s'opèrent qu'en vertu de cette somme déterminée de sensibilité, qui, mettant chaque glande en rapport avec le fluide qu'elle doit séparer, lui fait recevoir ce fluide et rejeter les autres ; ainsi la partie rouge du sang ne passe-t-elle point ordinairement dans les exhalans, parce que la partie séreuse est seule en rapport avec la somme de leur sensibilité organique ; ainsi les matières qui traversent les intestins ne s'engagent-elles point dans les conduits cholédoque et pancréatique, quoique le diamètre de ces conduits surpasse celui de leurs globules ; ainsi les cantharides sont-elles exclusivement en rapport avec la sensibilité des reins, le mercure l'est-il avec celle des organes salivaires, etc., etc. On voit, d'après ces considérations, que le mécanisme par lequel les parenchymes de nutrition s'approprient les substances nutritives n'est point un phénomène isolé, mais une conséquence d'une loi générale de la sensibilité organique. Mais pourquoi cette propriété a-t-elle, pour ainsi dire, autant de degrés qu'il y a d'organes dans l'économie ? Pourquoi ces degrés divers établissent-ils des rapports si différens entre les organes et les substances qui leur sont étrangères ? Arrêtons-nous ici : contentons-nous de prouver ce fait par un grand nombre d'exem-

ples, sans chercher à en deviner la cause; nous ne pourrions sur ce point offrir que des conjectures.

Ce peu de notions sur les phénomènes nutritifs, quoique indirectement lié aux matières qui vont être l'objet de ce volume, n'est pas cependant déplacé ici, soit parce que dans ces phénomènes les systèmes générateurs qui vont nous occuper jouent le plus grand rôle, soit parce que nous aurons fréquemment occasion de les rappeler dans l'examen du développement des organes, développement que les auteurs n'ont que vaguement examiné, sur lequel le plus exact et le plus judicieux des physiologistes, Haller, n'a fait que glisser légèrement, et qui mérite cependant de fixer l'attention particulière des médecins, de ceux surtout qui veulent considérer les maladies sous le rapport essentiel de l'influence que les âges exercent sur elles.

SYSTÈME CELLULAIRE.

Ce système, que l'on a désigné aussi sous les noms de *corps cribleux*, de *tissu muqueux*, *etc.*, est un assemblage de filamens et de lames blanchâtres, mous, entrelacés et entrecroisés en divers sens, laissant entre eux divers espaces communiquant ensemble, plus ou moins irréguliers, et qui servent de réservoir à la graisse et à la sérosité. Placées autour des organes, les différentes parties de ce système servent en même temps et de lien qui les unit et de corps intermédiaire qui les sépare; prolongées dans l'intérieur de ces mêmes organes, elles concourent essentiellement à leur structure.

La grande étendue de ce système, qui, quoique par-tout répandu, se trouve par-tout continu, le nombre des organes qu'il entoure, les rapports multipliés qu'il présente, ne me permettent point de l'envisager, comme on l'a fait jusqu'ici, sous un même coup-d'œil; il est nécessaire d'isoler, pour en former un tableau complet, les divers points de vue sous lesquels il peut s'offrir.

Je ferai donc d'abord abstraction du système général qu'il représente par la continuité de toutes ses parties, pour ne le considérer que relativement aux organes qu'il entoure ou qu'il concourt à composer. Je l'examinerai ensuite indépendamment de ces or-

ganes, comme se tenant par-tout dans les divers intervalles qu'ils laissent entre eux. Enfin son organisation, ses propriétés, ses rapports avec les autres systèmes, et son développement, seront l'objet de mes recherches.

ARTICLE PREMIER.

Du Système cellulaire considéré relativement aux organes.

Le système cellulaire, considéré d'une manière isolée et relativement à chaque organe de l'économie animale, peut être envisagé encore sous deux rapports secondaires : 1° il forme à chaque organe une enveloppe, une limite qui lui est extérieure; 2° il entre essentiellement dans la structure de chacun, et forme une des bases essentielles de cette structure.

§ Ier. *Du Système cellulaire extérieur à chaque organe.*

La conformation différente des divers organes établit deux modifications très-distinctes dans les rapports du tissu cellulaire qui leur est extérieur. Tantôt en effet il ne leur est contigu que par une de leurs surfaces; tantôt il les enveloppe en entier. La première disposition a lieu lorsque ces organes ont un côté libre et un côté adhérent, comme est, par exemple, la peau. La seconde, qui est plus générale, s'observe quand un organe tient par-tout à ceux

qui l'avoisinent. Envisageons isolément chacune de ces deux dispositions.

Du Système cellulaire qui ne correspond aux organes que d'un côté.

Il y a trois organes membraneux qui, libres d'un côté, sont revêtus de l'autre par le tissu cellulaire : ces organes sont la peau, les membranes séreuses et les muqueuses. On peut aussi considérer ici celui qui revêt l'extérieur des artères, des veines, des absorbans et des excréteurs, lesquels en sont dépourvus à l'intérieur : comme ce tissu entre aussi dans la structure de ces vaisseaux, la plupart des auteurs l'ont examiné en en traitant; mais il me paroît plus convenable de présenter sous un même coup-d'œil toutes les parties du système cellulaire.

Tissu cellulaire sous-cutané.

Outre le corion, où entre, comme nous le verrons, une grande quantité de tissu cellulaire, et que les anatomistes regardent comme formé par une condensation particulière de ce tissu, la peau offre par-tout où on l'examine une couche celluleuse subjacente, dont la quantité et la densité varient dans les divers endroits du corps.

Sur la plus grande partie de la ligne médiane, ce tissu paroît plus serré et plus adhérent à la peau qu'en beaucoup d'autres endroits : on peut s'en convaincre en le disséquant sur le milieu du nez, des

lèvres, du sternum, sur la ligne blanche de l'abdomen, le long de la rangée des apophyses épineuses vertébrales et sacrées, du ligament cervical postérieur, etc. De cette adhérence résulte une sorte d'isolement des deux grandes moitiés du tissu cellulaire sous-cutané, isolement que j'ai rendu quelquefois très-sensible dans mes expériences sur l'emphysème : l'air étant poussé avec une force modérée sous les tégumens d'un des côtés du corps, ce fluide s'infiltroit de proche en proche, et s'arrêtoit, dans plusieurs sujets, à la ligne médiane; de manière que d'un côté il y avoit boursouflement général, de l'autre l'affaissement ordinaire des cellules : souvent il falloit augmenter beaucoup l'effort pour vaincre la résistance et rendre l'emphysème général. Au reste, on ne réussit pas toujours à produire ce phénomène, et quelquefois l'infiltration se répand tout de suite par-tout; ce qui arrive surtout si on pousse l'air dans la région du cou, où le tissu sous-cutané est lâche en devant, sur la ligne médiane comme sur les côtés.

Ce n'est que par rapport à cette densité un peu plus grande sur la ligne médiane de la portion sous-cutanée du tissu cellulaire, qu'on peut dire, avec Bordeu, que ce tissu partage le corps en deux moitiés perpendiculaires égales. Par-tout ailleurs que sous la peau, on ne voit aucune trace de cette séparation. D'ailleurs, j'ai démontré, dans un de mes ouvrages, que la division du corps en deux moitiés symétriques est un attribut général des organes de la vie animale, attribut qui les distingue de ceux de la vie intérieure, dont l'irrégularité

semble être le caractère ; c'est sous ce rapport, et non sous celui de Bordeu, qui est contraire aux faits anatomiques, que la ligne médiane doit être envisagée.

Dans les autres régions du corps, le tissu cellulaire sous-cutané varie beaucoup dans sa texture. 1°. La densité de cette texture est remarquable dans le derme chevelu du crâne, qu'on ne sépare qu'avec peine, à cause de cela, des aponévroses et des muscles subjacens. Ceux qui ont ouvert souvent des apoplectiques savent que quelquefois leur tête et leur cou sont emphysémateux ; j'en ai déjà vu quatre avec ce phénomène. Or, tandis que beaucoup d'air occupe la face, peu, et presque point même, se rencontre sous le cuir chevelu. 2°. A la face, le tissu sous-cutané offre une laxité très-marquée ; il y est extrêmement abondant. 3°. Au tronc, cette laxité est aussi presque partout très-manifeste ; elle s'y accommode à l'étendue des mouvemens qu'exécutent les grands et larges muscles qui s'y voient. 4°. Aux membres, placé entre les aponévroses et la peau, le tissu cellulaire sous-cutané offre presque par-tout une proportion et une laxité égales. Ce n'est qu'à la paume de la main et à la plante des pieds que, sa texture devenant plus serrée, l'adhérence des aponévroses à la peau se prononce davantage, disposition favorable à l'usage de ces deux parties, qui sont destinées à se mouler sur la forme des corps extérieurs, à les saisir et à les embrasser. C'est à cette texture serrée qu'il faut rapporter la difficulté des infiltrations séreuses à s'y produire dans les hydropisies :

déjà depuis long-temps tout est infiltré dans le reste du tissu sous-cutané, que celui-ci conserve encore sa disposition ordinaire. J'ai observé deux sujets affectés d'éléphantiasis, où tout étoit énormément tuméfié dans la peau et dans le tissu subjacent des membres inférieurs, excepté à la plante du pied. Le contraste de cette partie restée dans son état naturel, avec le dos qui s'élevoit en bosse volumineuse, donnoit au pied cet aspect particulier qui a frappé tous les auteurs. A l'endroit des ligamens annulaires, la texture du tissu cellulaire sous-cutané est aussi assez dense, et par là même l'adhérence de la peau assez marquée : de là ces espèces de rétrécissemens qu'offrent les membres des enfans à l'endroit de ces ligamens, la graisse n'y pénétrant que très-peu dans les cellules très-rapprochées les unes des autres.

Le tissu cellulaire sous-cutané remplit divers usages. La peau emprunte de lui la grande mobilité dont elle jouit presque par-tout sur les organes qu'elle recouvre, mobilité qui s'observe surtout dans les grands mouvemens des membres et du tronc, dans les froissemens qu'éprouve cet organe de la part des corps extérieurs, dans les diverses tumeurs qui sont parvenues à un degré considérable, comme dans le sarcocèle, qui se recouvre souvent aux dépens d'une partie des tégumens de la verge, du bas-ventre et de la cuisse, lesquels sont tiraillés et éprouvent une véritable locomotion.

C'est encore à ce tissu que les organes subjacens à la peau doivent en partie la facilité avec laquelle

ils se meuvent dans les grandes contractions dont ils sont susceptibles. La graisse, contenue en grande quantité dans ses cellules, contribue à garantir les parties subjacentes de l'impression de l'air extérieur. On sait qu'en général ce fluide y est plus abondant en hiver qu'en été, qu'il se trouve dans une proportion très-considérable sous la peau des animaux qui habitent les pays froids, qu'à la suite des amaigrissemens qui succèdent aux grandes maladies, l'impression de l'air extérieur est souvent très-sensible, etc.

La sérosité paroît être, dans le tissu sous-cutané, en proportion plus considérable que dans les autres parties; elle a surtout plus de tendance à s'y accumuler, sans doute à cause de sa laxité. Si on compare la quantité de fluide qui infiltre ce tissu dans un membre hydropique, à celle qui occupe les intervalles musculaires et les interstices des fibres des divers organes subjacens, on voit qu'elle l'excède de beaucoup, et que le volume du membre est, à proportion, beaucoup plus augmenté par la dilatation de la portion sous-cutanée du tissu cellulaire, que par celle des portions plus profondément situées. Pour s'en convaincre, placez à côté d'un membre inférieur sain dépouillé de ses tégumens et du tissu subjacent, un membre hydropique, préparé de la même manière, et n'ayant par conséquent, comme l'autre, que son enveloppe aponévrotique : vous verrez que la différence n'est pas très-grande.

Tissu cellulaire sous-muqueux.

Les membranes muqueuses ont avec le tissu cellulaire les mêmes rapports que la peau, dont elles sont la continuation, et avec laquelle elles ont, comme nous le verrons, une grande analogie de structure. Il y a donc un tissu sous-muqueux, comme un tissu sous-cutané. Mais on observe entre eux cette différence essentielle, que la texture du premier est infiniment plus dense, plus serrée que celle du second, et que par conséquent l'adhérence du système muqueux aux parties voisines est bien plus considérable que celle du système cutané. C'est à cette différence qu'il faut rapporter, 1°. la difficulté de disséquer les membranes muqueuses, et de bien les isoler des parties subjacentes; 2°. l'impossibilité toujours absolue où j'ai été, dans plusieurs expériences successives, de produire dans le tissu sous-muqueux un emphysème artificiel, tandis que je le déterminois presque par-tout ailleurs avec facilité, par l'insufflation de l'air; 3°. l'absence constante de ce fluide dans ce tissu, même lors des emphysèmes naturels les plus généralement répandus; 4°. le défaut également constant de la sérosité dans les cellules sous-muqueuses, lors des leucophlegmaties les plus universelles, phénomène essentiel aux fonctions des organes creux, dont l'oblitération auroit bientôt lieu si, dans l'hydropisie, le tissu sous-muqueux se gonfloit autant que le sous-cutané.

Est-ce à la différence de texture de ces deux por-

tions du système cellulaire général qu'il faut rapporter la fréquence bien plus grande des phlegmons dans la seconde que dans la première, ou bien cela dépend-il de ce que celui-ci est en butte à des causes moins multipliées d'excitation de la part des corps extérieurs ? L'une et l'autre cause peuvent également y contribuer : je croirois d'autant plus facilement à la première, que la gorge, où est, surtout aux environs des amygdales, la plus lâche de toutes les parties du tissu sous-muqueux, présente aussi celle de toutes que l'inflammation phlegmoneuse attaque le plus souvent.

Au reste, c'est la texture ferme et dense du tissu sous-muqueux qui le rend propre à servir de point d'insertion et de terminaison à cette foule de fibres charnues qui composent les membranes musculeuses de l'estomac, des intestins, de la vessie, etc., et à remplir ainsi à leur égard les usages qu'ont les tendons par rapport aux muscles de la vie animale.

Tissu cellulaire sous-séreux.

Il y a sous presque toutes les parties du système séreux, comme sous les deux systèmes précédens, une couche cellulaire qui est, en général, très-abondante, très-lâche, comme on peut s'en assurer en la considérant autour du péritoine, de la plèvre, de la tunique vaginale, du péricarde, etc. Cette quantité de tissu cellulaire est spécialement destinée à se prêter aux changemens divers qu'éprouvent ces membranes, à la dilatation, au resserrement, et à l'espèce de locomotion qu'elles sont susceptibles d'é-

prouver en plusieurs circonstances. Nous verrons le péritoine appartenir, par exemple, tantôt à l'épiploon, tantôt à l'estomac, suivant que ce dernier est dans l'état de plénitude ou de vacuité : or, à ces déplacemens étoit nécessaire une très-grande laxité dans le tissu environnant. C'est à elle qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle le tissu sous-séreux se pénètre d'eau dans les hydropisies, et d'air dans les emphysèmes : après le tissu sous-cutané, aucune partie n'est plus disposée à ces infiltrations.

Il est cependant des endroits où les membranes séreuses adhèrent d'une manière très-intime aux parties voisines. Le péricarde dans ses deux feuillets, les synoviales avec les cartilages et les capsules fibreuses, l'arachnoïde avec la dure-mère, nous offrent des exemples de cette disposition, qui constitue, lorsque c'est avec une membrane fibreuse que se fait l'adhérence, les membranes séro-fibreuses.

Tissu cellulaire extérieur aux artères.

Il y a autour de chaque artère une couche extrêmement dense, serrée et résistante, qui, au premier coup-d'œil, paroît être une membrane propre, mais qui appartient évidemment au système cellulaire. Elle a la plus grande analogie avec celle qui est sous les membranes muqueuses; jamais elle ne devient le siége d'infiltrations séreuses; jamais la graisse ne s'y accumule; l'inflammation paroît ne l'attaquer que difficilement. Elle naît pour ainsi dire d'une manière insensible du tissu cellulaire voisin, qui se

condense peu à peu, et s'entrelace enfin tellement, qu'on peut le détacher en totalité, et de manière à ce qu'il représente une espèce de canal correspondant à celui de l'artère qu'il embrasse et qu'il soutient. Les fibres artérielles s'implantent-elles dans ce tissu serré, comme les fibres musculaires de l'estomac et des intestins dans le tissu sous-muqueux? Je ne le présume pas; car, si cela étoit, on n'enlèveroit pas aussi facilement le cylindre cellulaire qui entoure les artères; les fibres artérielles paroissent parcourir des cercles entiers, ne point avoir, par conséquent, comme les musculaires, deux extrémités implantées. Cependant, quelques-unes de ces fibres restent toujours adhérentes à la couche celluleuse la plus profonde, lorsqu'on enlève celle-ci; on les distingue par leur direction et par leur couleur jaunâtre.

Tissu cellulaire extérieur aux veines.

Les veines ont une enveloppe extérieure analogue à celle des artères, mais qui est, en général, beaucoup moins dense, beaucoup moins épaisse. On ne peut point l'enlever en un cylindre entier, aussi facilement qu'aux artères. Du reste, elle ne contient point de graisse, renferme peu de sérosité, ne s'infiltre jamais dans les hydropisies, et conserve constamment dans toutes les affections son état primitif. Lorsqu'on enlève par couches ce tissu extérieur aux parois veineuses, on s'aperçoit facilement qu'il est plus sec que dans toutes les autres parties; j'ai été même souvent tenté de croire qu'ainsi que

celui des artères, des excréteurs et des surfaces muqueuses, il n'exhale point de ce fluide albumineux qui lubrifie les autres parties du système cellulaire. Nous verrons que son organisation, toute différente, fait une exception manifeste dans ce système.

En examinant le cylindre celluleux des veines et des artères, celui de celles-ci surtout, il est essentiel de ne pas confondre avec ses filamens les nombreux filets nerveux venant des ganglions, et qui forment autour d'elles un entrelacement très-multiplié. Le tissu cellulaire est plus blanc, les nerfs sont plus grisâtres : cela devient apparent surtout au bout de quelques jours de macération.

Je ne parle point du tissu extérieur aux absorbans; sans doute qu'il y en a un comme aux veines; mais telle est la ténuité de ses vaisseaux, qu'on ne peut dire sur lui rien de fondé sur l'expérience et la dissection.

Tissu cellulaire extérieur aux conduits excréteurs.

Tous les excréteurs, les salivaires, les urinaires et les déférens, l'hépatique, le pancréatique, etc., sont manifestement entourés d'une couche analogue aux précédentes, entièrement distincte du tissu environnant, et qui y paroît plongée sans participer à sa nature; elle fait un corps à part par sa densité, par sa forme et par sa texture. Les filamens qui la composent, n'étant écartés dans leurs intervalles par aucun fluide, restent appliqués les uns sur les autres; en sorte que leur ensemble fait véritablement une membrane en forme

de canal, que l'on peut facilement enlever, comme celui qui environne les artères : il est en effet plus épais qu'aux veines.

Du Système cellulaire considéré relativement aux organes qu'il entoure de tous côtés.

Excepté les organes dont nous venons de parler, toutes les parties du corps sont environnées de tous côtés d'une couche celluleuse plus ou moins abondante, qui leur forme, selon l'expression heureuse de Bordeu, une espèce d'atmosphère particulière, atmosphère au milieu de laquelle elles se trouvent plongées, et qui sert à les isoler des autres organes, à interrompre jusqu'à un certain point les communications qui lieroient d'une manière intime, qui identifieroient, pour ainsi dire, l'existence des uns avec celle des autres, si leur juxta-position étoit immédiate.

La vapeur séreuse dont l'atmosphère cellulaire de chaque organe est habituellement pénétrée, la graisse qui y nage en plus ou moins grande abondance, servent aussi puissamment à cet isolement de vitalité ; toutes deux forment aux divers organes un intermédiaire qui, comme fluide, jouit à un degré bien moindre qu'eux des forces de la vie ; qui, sous ce rapport, n'est point à leur niveau, si je puis m'exprimer ainsi, et qui par conséquent est très-propre à rompre jusqu'à un certain point les communications vitales qu'ils pourroient avoir. La différence essentielle qu'il y a entre la vie propre du tissu cellulaire et celle des autres or-

ganes le rend aussi très-susceptible de remplir lui seul, comme solide, un usage analogue, indépendamment des fluides qu'il contient.

C'est à cet isolement de la vitalité des organes, par leur tissu cellulaire environnant, qu'il faut en partie rapporter celui des maladies, qui ne sont qu'une altération de cette vitalité. Chaque jour nous voyons une partie affectée être contiguë à une saine, sans lui communiquer sa maladie. La plèvre intacte recouvrant un poumon tuberculeux, ou ulcéré dans les phthisies; le péritoine enflammé correspondant à des intestins, à un estomac, à un foie, à une rate restés dans leur état naturel; les membranes muqueuses affectées de catarrhes avoisinant sans danger les parties nombreuses qu'elles tapissent; les organes sous-cutanés demeurés étrangers aux innombrables éruptions dont la peau est le siége; l'arachnoïde en suppuration enveloppant un cerveau sain, et mille autres faits semblables, voilà des phénomènes que l'ouverture des cadavres offre sans cesse. Parlerai-je des tumeurs diverses développées au milieu des organes sans qu'ils s'en ressentent, des excroissances nombreuses qui végètent à côté d'eux sans qu'ils y participent? Disséquez un muscle au-dessous d'une plaie cutanée en suppuration, de l'ulcère même le plus rebelle: le plus souvent vous ne le trouverez point différent des autres; la peau seule a été affectée. Sans doute que la différence de vitalité entre deux organes voisins est une cause essentielle de l'isolement de leurs maladies; mais l'atmosphère cellulaire qui les garantit en est une aussi

très-réelle. Aussi lorsqu'un organe envoie des prolongemens dans un autre, il lui communique bien plus facilement ses maladies, que si une épaisse couche celluleuse les sépare : par exemple, les affections du périoste et de l'os s'identifient bientôt, comme on le sait.

N'exagérons pas cependant cette idée, en envisageant l'atmosphère cellulaire comme une barrière insurmontable aux maladies : la pratique viendroit souvent nous démentir, en nous montrant les maladies passant d'un organe dans le tissu qui l'entoure, et de ce tissu dans les organes voisins ; en sorte que, pour ainsi dire, nous le voyons être tantôt un obstacle, tantôt un moyen propre à leur propagation. L'atmosphère qu'il forme est, dans divers cas, susceptible de se charger de toutes les émanations qui s'élèvent de l'organe ; ou, pour parler un langage plus médical et plus physiologique, les forces vitales d'un organe étant altérées, celles du tissu environnant s'altèrent aussi souvent par communication, et de proche en proche celles des divers organes voisins. Ce mode d'influence que les organes exercent les uns sur les autres doit être soigneusement distingué des sympathies, où, une partie étant malade, une autre s'affecte sans que les intermédiaires soient dérangées dans leurs fonctions. Ici il y a constamment, dans la communication des maladies, le même ordre que dans la juxta-position des organes.

Un grand nombre d'affections locales nous offrent des exemples de cette dépendance où sont d'un organe malade, et le tissu qui l'entoure, et par suite

les organes qui l'avoisinent. Dans le phlegmon, un engorgement plus ou moins considérable se répand autour de l'endroit rouge et enflammé : le rhumatisme qui affecte les parties blanches placées au poignet, aux doigts, etc., détermine autour de ces parties un gonflement douloureux : une tuméfaction considérable autour du genou est presque toujours le résultat des maladies articulaires qui n'affectent que les ligamens, etc. Beaucoup de tumeurs nous offrent ainsi autour d'elles une atmosphère malade, atmosphère qui s'étend plus ou moins loin, qui existe toujours dans le tissu cellulaire, et même qui participe constamment de la nature de la tumeur. Si elle est aiguë, comme dans le phlegmon, c'est un simple boursoufflement, qui, à la mort, disparoît presque en entier, comme je l'ai vu souvent sur des cadavres dont une partie enflammée, très-grosse pendant la vie, avoit presque repris, par la chute des forces vitales, son volume ordinaire. La tumeur est-elle chronique, c'est une induration plus ou moins marquée, qui envahit souvent au loin les environs de la partie affectée, comme on le voit dans la plupart des cancers.

Non-seulement cette atmosphère d'affection se développe autour de l'organe malade, mais elle embrasse aussi les organes voisins. Les inflammations de la plèvre se propagent aux poumons, celles de la surface convexe du foie au diaphragme : la péricardite, en influençant les fibres charnues du cœur, détermine dans cet organe les mouvemens irréguliers du pouls intermittent : la péritonite,

exclusivement réservée au péritoine dans le principe, finit, lorsqu'elle devient chronique, par affecter les intestins subjacens; ce qui forme l'entérite chronique, etc.

Il est à remarquer cependant que la simple contiguité suffit souvent, sans tissu cellulaire, pour communiquer les maladies : par exemple, une dent cariée altère sa voisine : la portion enflammée d'une membrane séreuse, en contact avec les portions saines, les enflamme bientôt; c'est ainsi que, pour peu que l'inflammation ait duré, quoique la douleur n'ait primitivement annoncé qu'un point affecté, toute la surface se trouve attaquée.

Je suis persuadé que ce ne sont pas seulement les maladies que l'atmosphère cellulaire des organes sert à propager, mais qu'elle est encore un moyen de communication des effets médicamenteux. Pourquoi un vésicatoire appliqué très-loin est-il inutile souvent dans le rhumatisme, tandis que, placé sur la peau qui recouvre le muscle ou l'organe fibreux malade, il produit souvent un effet subit? Pourquoi un cataplasme appliqué sur le scrotum a-t-il souvent une influence réelle sur le testicule malade, quoique entre l'organe cutané et cette glande il n'y ait aucun rapport de vitalité? Pourquoi divers autres médicamens appliqués aussi sur la peau exercent-ils une action sur les parties subjacentes? c'est certainement le tissu cellulaire qui est alors moyen de communication, comme encore dans diverses applications faites sur les membranes muqueuses. Un gargarisme agit avantageusement dans l'inflammation de l'amygdale; un la-

vement émollient tempère celle du péritoine, etc. : or, ces moyens ne sont pas directement appliqués sur l'organe affecté; leurs effets sont transmis par le tissu sous-muqueux. Cependant on a exagéré de beaucoup les avantages de ces applications, soit sur les surfaces cutanées, soit sur les muqueuses, pour agir sur des organes à vitalité différente, et qui sont subjacens à ces surfaces. La pratique ne prouve que trop souvent que celles-ci peuvent être excitées, irritées d'une manière quelconque, sans qu'il en résulte rien pour l'organe contigu, parce que la vie de cet organe et la leur ne se ressemblent ni ne se correspondent point, que l'une est indifférente aux affections de l'autre, quoique les parties soient contiguës. Qui ne connoît le peu d'effet des topiques émolliens, résolutifs, etc., sur les tumeurs du sein, sur celles des glandes de l'aîne, de l'aisselle, etc.? Qui ne sait que souvent elles guériroient sans nos applications, comme avec leur usage? Autrefois, dès qu'une tumeur faisoit saillie sous la peau, fût-elle dans les viscères abdominaux, séparée de l'organe cutané par conséquent par une foule d'intermédiaires à vitalité différente et même opposée, on la recouvroit d'un cataplasme. On a reconnu, dans la chirurgie moderne, l'inutilité des applications faites de cette manière, et on se borne presque à agir par elles sur les organes les plus sous-cutanés. Peut-être un jour connoîtra-t-on assez le mode de vitalité de chaque organe, pour savoir quand le tissu cellulaire peut être moyen de communication des effets médicamenteux entre deux organes contigus,

à structure et à propriétés différentes, et quand il est une barrière où s'arrête la communication de ces effets : jusque là nous allons presque toujours en tâtonnant.

Souvent une application cutanée agit par sympathie sur des organes très-éloignés, tandis qu'elle est nulle pour les organes voisins, avec lesquels elle n'a aucun rapport : par exemple, le bain calmera un vomissement spasmodique, tandis qu'il ne produira aucun effet sensible pour apaiser des douleurs ayant leur siége immédiatement dans des organes sous-cutanés.

En général, les forces vitales d'une partie organisée quelconque sont spécialement altérées et par conséquent ses lésions sont produites de trois manières, 1°. par une irritation directe, comme lorsque la conjonctive s'enflamme sous l'impression de l'air frais ou chargé d'exhalations irritantes; 2°. par sympathie, comme lorsqu'un œil étant malade, l'autre le devient aussi sans cause matérielle apparente; 3°. par communication celluleuse, comme quand, la carie existant dans un os, la peau qui le recouvre devient terne, livide et engorgée.

Pourquoi le tissu cellulaire est-il, en certains cas, un moyen dont se sert la nature pour garantir les organes de l'influence de celui qui est malade, tandis que dans d'autres il sert à propager les affections morbifiques? Bornons-nous sur ce point à l'exposé des faits; la recherche des causes ne seroit que conjectures.

L'atmosphère cellulaire de chaque organe a non-seulement rapport aux phénomènes immédiats de

sa vitalité, mais encore aux mouvemens divers que cet organe exécute : aussi est-elle d'autant plus abondante que ces mouvemens sont plus étendus. On fait cette observation en comparant celle qui est en masses considérables autour du cœur, des gros troncs artériels, de l'œil, de la matrice, de la vessie, des grandes articulations, comme de l'aisselle et de l'aîne, etc., à celle qui est extérieure aux tendons, aux aponévroses, aux os, etc., laquelle est en général très-rare. L'extension et le resserrement dont ses cellules sont susceptibles la rendent très-propre à s'accommoder aux grands mouvemens des organes, à ceux surtout de dilatation et de contraction, que favorisent d'ailleurs les fluides qu'il contient. Les organes à la surface externe desquels peu de tissu cellulaire se rencontre, et qui cependant exécutent beaucoup de mouvemens, comme l'estomac, les intestins, le cerveau, etc., ont pour y suppléer des membranes séreuses qui les enveloppent. Ces membranes et le tissu cellulaire sont en effet les deux grands moyens, et même les deux seuls, que s'est ménagés la nature autour des organes, pour favoriser leurs mouvemens.

Il est diverses parties organisées à mouvemens peu marqués, et qu'environne cependant beaucoup de tissu cellulaire : les reins en sont un exemple remarquable; le testicule et ses membranes sont également plongés dans une grande quantité de ce tissu; la glande thyroïde en a beaucoup autour d'elle; le pancréas, les salivaires, ont en lui d'épaisses limites qui les isolent des organes voisins. En géné-

ral, presque toutes les parties non mobiles, mais un peu importantes, et qui ne se trouvent pas isolées des autres par les surfaces séreuses, comme le sont presque tous les viscères thoraciques et abdominaux, sont par-tout avoisinés par un tissu cellulaire abondant.

§ II. *Du Système cellulaire intérieur à chaque organe.*

Après avoir enveloppé les organes, le tissu cellulaire entre par-tout dans leur structure intime : il en forme un des élémens principaux. Dans les appareils qui sont l'assemblage de plusieurs systèmes, chacun de ces systèmes est uni aux autres par lui : ainsi, à l'estomac, aux intestins, à la vessie, etc., diverses couches qui lui appartiennent séparent les membranes séreuses, musculeuses et muqueuses de ces divers organes creux. Au poumon, entre la surface séreuse et le parenchyme pulmonaire, entre celui-ci et les divisions des bronches, entre celles-ci et leurs surfaces muqueuses, il nous offre une foule de prolongemens plus ou moins serrés.

Dans les systèmes organiques, le tissu cellulaire accompagne d'abord et entoure, dans tout leur trajet, les prolongemens vasculaires et nerveux qui entrent dans leur composition ; puis il réunit les différentes parties homogènes qui composent chacun d'eux. Chaque faisceau de muscles, chaque fibre musculeuse, chaque filet nerveux, chaque portion d'aponévroses et de ligamens, chaque

grain glanduleux, etc., sont environnés d'une gaîne, d'une couche celluleuse particulière, qui, par rapport à ces parties, est destinée aux mêmes usages que l'enveloppe plus grande dont nous venons de parler remplit à l'égard de l'organe entier. Ainsi la vie de chaque fibre est-elle isolée par cette couche, qui, comme celle de l'organe entier, forme autour d'elle une espèce d'atmosphère destinée à la garantir, à la protéger, qui peut être cependant, comme la couche générale, et plus encore qu'elle, à cause de la plus grande juxta-position, un moyen de communication des maladies d'une fibre à l'autre. Le mouvement de chacune de ces fibres est singulièrement favorisé par le tissu cellulaire : aussi les organes qui, comme les muscles, ont un mouvement très-apparent dans chacune de leur partie prise isolément, en renferment-ils bien davantage au dedans que ceux qui, comme les tendons, les ligamens, les glandes, n'ont de mouvement sensible que celui qui leur est communiqué.

Le tissu cellulaire intérieur à chaque organe ne prend que peu le caractère de vitalité qui distingue cet organe; il conserve presque toutes ses propriétés générales : il est, dans la structure des diverses parties, celui des matériaux qui unit les autres sans leur ressembler. On le voit insensible dans le nerf, sans contractilité dans le muscle, et étranger à la sécrétion dans la glande. Aussi est-il souvent seul affecté sans que l'organe participe à l'état où il se trouve. Dans beaucoup d'affections organiques du foie, on rencontre des tumeurs stéatomateuses, qui donnent à cet organe une forme bosselée, inégale,

et qui, occupant uniquement le tissu cellulaire, laissent intact le tissu glanduleux, qui sépare, comme à l'ordinaire, la bile, laquelle n'éprouve aucune altération dans son cours. C'est un phénomène très-remarquable, que ces désordres souvent énormes de structure, sans lésion de la sécrétion de la bile. On peut les comparer à ceux non moins remarquables qu'éprouve le poumon dans la phthisie, dans laquelle cependant la respiration se fait presque aussi exactement que dans l'état ordinaire.

Il est divers organes où le tissu cellulaire est très-peu apparent, tant leur texture est serrée; quelques auteurs ont été même tentés d'en nier l'existence : mais, dans plusieurs de ces organes, la macération, en pénétrant leurs fibres d'eau d'une manière insensible, les écarte peu à peu, et rend apparent le tissu cellulaire qui les sépare, comme on le voit surtout dans les tendons, dans les membranes fibreuses, etc. L'ébullition, qui enlève à certains organes leur substance nutritive, la gélatine par exemple, laisse un résidu membraneux, qui est évidemment cellulaire. Dans tous, même dans les os, dans les cartilages, etc., la production des bourgeons charnus, qui, comme nous le verrons, sont essentiellement de nature celluleuse, prouve l'existence de ce tissu intérieur, dont ils ne sont que des prolongemens. Il en est de même du ramollissement, de la carnification des os, des tumeurs fongueuses des autres systèmes, maladies où ce tissu devient très-apparent, parce que l'organe perd par elles sa texture serrée, pour en prendre

une plus lâche, plus spongieuse, et qui met moins difficilement à nu celui qui est placé dans l'intervalle des fibres.

ARTICLE II.

Du Système cellulaire considéré indépendamment des organes.

Après avoir considéré le système cellulaire relativement aux organes, faisons abstraction de toutes les parties qu'il enveloppe et qu'il pénètre, pour l'envisager comme un corps continu de tous côtés, se tenant par-tout dans les intervalles des organes qu'il remplit, étant analogue sous ce point de vue à presque tous les autres systèmes primitifs. Suivons-le à la tête, au tronc et aux membres.

§ Ier. *Du Système cellulaire de la Tête.*

Le crâne et la face ont une disposition inverse par rapport au tissu cellulaire : peu abondant dans le premier, il est en grande quantité dans la seconde.

Tissu cellulaire crânien.

L'intérieur du crâne contient fort peu de tissu cellulaire ; il en manque même en apparence. Cependant, si on soulève l'arachnoïde dans les endroits où pénètrent les vaisseaux et dans ceux d'où partent les nerfs, on en trouve une petite quantité, qui est remarquable par son extrême finesse et par sa transparence. La pie-mère est principalement

formée par ce tissu, qui, de cette membrane, paroît se continuer avec celui du cerveau, lequel, du reste, est extrêmement difficile à démontrer, ne peut nullement être mis en évidence par la macération, et ne se voit guère que dans les tumeurs fongueuses.

Les communications du tissu cellulaire de l'intérieur à l'extérieur du crâne sont très-multipliées.

1°. En devant il pénètre dans l'orbite par le trou optique et par la fente sphénoïdale : de là la rougeur, l'ardeur de l'œil dans la paraphrénésie, dont l'influence se propage par ces communications, comme aussi par la continuité des membranes. Il entre dans les narines par les trous de la lame criblée, etc. : à cela tiennent peut-être la pesanteur, les douleurs de tête dans le coryza, etc.

2°. En bas, les trous nombreux de la base du crâne font communiquer avec la face le tissu cellulaire cérébral, spécialement avec le haut du pharynx, avec la fosse zygomatique, etc. Dans plusieurs cas où les angines s'accompagnent de douleur, de pesanteur cérébrales, d'étourdissement, etc., je suis persuadé que ces communications jouent un rôle essentiel, quoique dans beaucoup de cas tout cela soit purement sympathique.

3°. En haut et en arrière, le tissu cérébral se continue avec celui des parties correspondantes de la tête, par les trous assez multipliés, mais peu volumineux, des sutures; il accompagne les vaisseaux qui, de la dure-mère, vont au péricrâne, et devient probablement quelquefois le moyen des communications qu'on remarque si fréquemment entre ces

deux membranes, lorsque l'une est enflammée : de là l'affection souvent subite de la dure-mère, de l'arachnoïde, par un coup de soleil sur les tégumens du crâne, etc.

Plus abondant à l'extérieur du crâne, le tissu cellulaire n'y est pas cependant en très-grande quantité, sans doute à cause du petit nombre et du peu d'épaisseur des muscles qui s'y trouvent. Ses communications avec la face sont évidentes, surtout en devant, sur le front; aussi, à la suite des érysipèles du crâne, rien de plus fréquent que de voir les paupières recevoir le pus qui s'y est formé, et qui s'accumule souvent dans ces voiles mobiles, au point de donner lieu à un dépôt très-sensible. C'est par ces communications que la sérosité y tombe également, que le sang s'y infiltre, etc. En arrière et sur les côtés, les communications du tissu cellulaire crânien sont aussi très-marquées.

Tissu cellulaire facial.

Il est très-abondant dans toutes les parties. Les orbites en sont remplis; l'excavation des joues, que bornent le buccinateur, le masseter, le zygomatique et l'os malaire, en contient beaucoup; tous les environs de la langue en sont garnis. Les fosses nasales seules, et leurs sinus, que tapisse une surface muqueuse presque immédiatement collée à l'os, n'en présentent qu'un petite quantité.

Le tissu cellulaire facial contribue à la beauté, à l'agrément de la physionomie, dont les traits effilés montrent les muscles se dessinant d'une manière

désagréable à travers la peau, lorsque la graisse y manque, et qu'il est par conséquent trop affaissé sur lui-même. Dans un état opposé, il offre une espèce de bouffissure peu attrayante : l'état moyen est le plus avantageux aux grâces de la figure. Ce tissu paraît presque étranger à son expression, dont les muscles sont spécialement chargés. Aussi les diverses passions se dessinent-elles presque avec les mêmes traits sur une face grasse et sur une maigre. Seulement ces traits sont moins marqués dans la première que dans la seconde, parce que dans celle-ci plus de rides se forment que dans l'autre, par la contraction des mêmes muscles.

Le tissu cellulaire est en plus ou moins grande quantité à la face, suivant les diverses personnes. Tout le monde sait que souvent des individus très-replets dans le reste du corps ont constamment cette partie très-maigre. Or, d'après la dissection de semblables individus, j'ai vu que cela tenait au peu de tissu cellulaire qu'elle contient proportionnellement. Dans d'autres individus, un état opposé a lieu, et l'embonpoint de la physionomie fait, avec la maigreur du corps, un contraste frappant, contraste qui tient sans doute à une cause opposée à la première, quoique je n'aie sur ce point aucune donnée précise.

C'est à la proportion plus grande du tissu cellulaire, bien plus qu'au développement des muscles, qu'il faut rapporter l'épaisseur marquée de certaines parties de la face dans divers genres de la race humaine, celle, par exemple, des lèvres et des ailes du nez chez les nègres, etc. Il en est à-peu-près de

même des variétés diverses d'épaisseur des grandes et des petites lèvres, etc.

Les communications principales du tissu cellulaire facial se font avec le cou par la portion sous-cutanée de ce tissu, par celui qui accompagne le trajet des vaisseaux, et particulièrement dans l'espace triangulaire au haut duquel se trouve logée la glande parotide. Aussi les dépôts formés sur les parties latérales de la face donnent-ils souvent lieu à des fusées de pus qui s'étendent jusqu'au cou. Dans les emphysèmes dont l'air vient de la poitrine, après que le cou s'est tuméfié, l'air passe à la face principalement par les côtés. Il y a encore de grandes communications cellulaires entre le cou et la face, par les intervalles des muscles qui s'attachent à la base de la langue.

§ II. *Système cellulaire du Tronc.*

Il varie dans ses proportions, suivant qu'on l'examine aux régions de l'épine, du cou, de la poitrine, du ventre et du bassin.

Tissu cellulaire vertébral.

J'appelle ainsi le tissu cellulaire qui se trouve aux environs de l'épine, et celui que contient le canal vertébral.

Dans la cavité de ce canal, il y en a très-peu. Entre l'arachnoïde et la moelle, entre les prolongemens nerveux qui partent de celle-ci et les gaînes arachnoïdiennes qui les accompagnent, on en voit

quelques filamens, qui suivent le trajet des vaisseaux et concourent à former la pie-mère. Ce tissu est nul entre l'arachnoïde et la dure-mère. Au-dessous de celle-ci, entr'elle et le canal vertébral, dans les endroits où elle n'y adhère pas, il s'en trouve davantage, surtout inférieurement, où il est extrêmement lâche et toujours chargé d'une humidité souvent rougeâtre.

A l'extérieur de l'épine, on voit en arrière beaucoup de muscles, et à proportion très-peu de tissu cellulaire : aussi les dépôts de cette partie sont-ils et plus rares et beaucoup moins sujets à produire des fusées que par-tout ailleurs, disposition qui naît encore de ce que les muscles, très-serrés les uns contre les autres dans les gouttières vertébrales, tiennent dans un état d'affaissement le tissu cellulaire qui les sépare les uns des autres.

Ce tissu est, au contraire, très-abondant tout le long de la partie antérieure de l'épine, soit au cou, où il accompagne les carotides, soit à la poitrine et à l'abdomen, où il suit le trajet de l'aorte, des gros troncs qui en naissent, des veines cave et azygos, etc. Il n'est pas de partie, dans l'économie animale, plus fréquemment exposée aux diverses fusées de pus, que celle-ci. Rien de plus commun que de voir des dépôts, formés à la partie antérieure du thorax et du bas-ventre, venir faire saillie à l'aîne, au moyen de ces fusées dont l'ouverture des cadavres nous montre le trajet. C'est principalement par ces communications celluleuses, et par celles qui sont au-dessous des tégumens, que les parties supérieures correspondent aux inférieures, et réciproquement.

Tissu cellulaire cervical.

Le cou, région fort musculeuse, contient beaucoup de tissu cellulaire, outre celui qui s'y rapporte à la colonne vertébrale. C'est surtout sur les parties latérales, où se trouvent les glandes lymphatiques, que ce tissu est remarquable. Dans l'intervalle compris entre le sterno-cléido-mastoïdien et le trapèze, intervalle où se voient l'origine des nerfs brachiaux et le trajet des vaisseaux sortant de la poitrine, il y en a aussi une grande quantité. Il communique avec celui de la poitrine par l'ouverture large qu'on trouve à la partie supérieure de cette cavité : de là vient que, lorsque quelques cellules du poumon se rompent, l'air échappé occupe d'abord la poitrine, et vient ensuite faire saillie au cou : de là la facilité avec laquelle on produit le même phénomène en poussant de l'air au-dessous de la plèvre d'un cadavre, etc., etc.

Le tissu cellulaire du cou communique aussi avec celui des membres supérieurs au-dessus et au-dessous de la clavicule : voilà pourquoi le cou, et par suite la poitrine, se remplissent par l'air, par l'eau et les autres fluides qu'on pousse dans le tissu sous-cutané de ces membres, et surtout dans l'inter-musculaire.

Tissu cellulaire pectoral.

Dans la cavité pectorale, c'est sur la ligne médiane que se trouve surtout le tissu cellulaire : l'intervalle des deux médiastins en est abondamment

pourvu ; les environs du péricarde en sont surchargés, surtout autour des gros vaisseaux, qu'il accompagne pendant un court trajet; le reste de la poitrine, occupé par les poumons, en contient beaucoup moins.

Le tissu pectoral communique avec l'abdominal, 1°. par les diverses ouvertures du diaphragme, par celles de l'aorte et de l'œsophage spécialement, celle de la veine cave étant trop bien unie à ce vaisseau pour permettre facilement ces communications ; 2°. par l'intervalle des fibres diaphragmatiques, notamment par l'espace triangulaire que laissent entre elles celles qui viennent se fixer à l'appendice xiphoïde : de là le passage des dépôts de la poitrine à l'abdomen. Desault citoit une collection purulente, primitivement formée dans le cou, et qui étoit venue, par le médiastin antérieur, faire saillie au-dessus du ventre. De là encore la facilité avec laquelle les plèvres reçoivent l'influence des maladies du péritoine, surtout la droite, quand celui-ci est malade sur la surface convexe du foie, qui reste toujours en place, tandis que, par les mouvemens de l'estomac et de la rate, celui qui recouvre ces deux viscères, changeant sans cesse de situation, a une influence beaucoup moins marquée sur la plèvre gauche.

Les communications cellulaires de la poitrine ont lieu aussi de l'intérieur à l'extérieur, par les intervalles des muscles intercostaux ; mais elles sont peu marquées, ces intervalles étant très-petits : aussi les maladies de poitrine portent-elles rarement leur influence en dehors de cette cavité ; ce

qui arrive cependant quand, dans les hydropisies, dans les inflammations chroniques de la plèvre, les tégumens pectoraux présentent un empâtement du côté malade.

Le tissu cellulaire extérieur à la poitrine est très-abondant en haut; il y entoure les mamelles; où il concourt en partie à ces formes arrondies qui nous charment chez la femme, à ces formes prononcées et saillantes que nous admirons chez l'homme bien conformé. On en voit sous les pectoraux une grande quantité; en bas, il diminue d'une manière très-sensible à proportion d'en haut.

Tissu cellulaire abdominal.

L'abdomen contient, proportionnellement, un peu plus de tissu cellulaire que la poitrine. Considéré dans l'intérieur de cette cavité, ce tissu se trouve surtout ramassé dans les endroits où les gros vaisseaux artériels et veineux pénètrent les organes gastriques, comme à la scissure du foie, au mésentère, etc. Il est peu abondant entre le péritoine et les parois antérieure et latérales de l'abdomen; mais il se trouve très-abondamment répandu dans la partie postérieure de cette membrane, aux environs du rein spécialement. Ce tissu intérieur communique d'abord avec celui du bassin tout autour du péritoine, puis avec celui des membres inférieurs, par diverses ouvertures, par l'anneau inguinal et par l'arcade crurale particulièrement. La première de ces ouvertures établit aussi des correspondances cellulaires entre le ventre et les parties

génitales, surtout chez l'homme. On peut facilement mettre en évidence ces communications, en injectant un fluide quelconque dans le tissu cellulaire abdominal d'un cadavre : ce fluide va spontanément infiltrer les membres inférieurs, tandis qu'il ne parvient aux supérieurs qu'à l'aide d'une impulsion très-long-temps continuée. Tous les praticiens savent qu'il n'est presque aucune hydropisie ascite qui ne soit accompagnée de l'infiltration des membres inférieurs, tandis que les supérieurs restent intacts. C'est donc avec le tissu cellulaire abdominal que celui des membres inférieurs a spécialement des rapports, comme c'est avec le pectoral que celui des supérieurs correspond d'une manière particulière, ainsi que Bordeu et M. Portal l'ont très-bien observé. Cependant il est à remarquer que les premiers s'affectent bien plus facilement dans les maladies de l'abdomen, que les seconds dans celles de la poitrine.

Tissu cellulaire pelvien.

Il est peu de parties où l'organe qui nous occupe soit plus abondamment distribué que dans le bassin. Autour de la vessie, du rectum et de la matrice, il y en a une quantité si grande, que nulle part on n'en trouve davantage. Cela me paroît tenir à la cause suivante : comme d'une part ces trois organes sont sujets à de très-grandes dilatations, et que de l'autre part les parois osseuses du bassin ne sont nullement susceptibles de se prêter pour obéir à ces dilatations, ainsi qu'il arrive aux parois

abdominales, il faut bien que quelque chose y supplée de manière à ce que, dans quelque état que soient les organes précédens, la cavité pelvienne se trouve toujours remplie. Or, c'est là l'usage auquel est destinée cette grande quantité de tissu cellulaire. Si les mouvemens du cerveau eussent, comme ceux-ci, alternativement augmenté et diminué le volume de l'organe, la nature, à cause de la cavité osseuse du crâne, y eût aussi entassé sans doute beaucoup de tissu cellulaire.

Au reste, on connoît l'influence de cette proportion considérable de tissu cellulaire pelvien dans les dépôts qui avoisinent l'anus, dans les infiltrations urineuses qui accompagnent les crevasses de l'urètre et de la vessie, etc. On sait avec quelle facilité le pus ou l'urine s'étendent dans cet endroit, et produisent de grands ravages.

Ce tissu communique avec celui des membres inférieurs par l'échancrure ischiatique, par l'arcade du pubis, etc. Divers auteurs citent des fusées de pus, des infiltrations urineuses se propageant inférieurement par ces communications. On remplit toujours le bassin d'air, en soufflant ce fluide dans les membres inférieurs, surtout dans leur tissu intermusculaire.

L'extérieur de la cavité pelvienne contient aussi beaucoup de tissu cellulaire, moins en arrière cependant que sur les côtés, et spécialement qu'en devant, où les parties génitales présentent, dans l'homme comme dans la femme, des amas celluleux très-considérables, surtout dans les grandes lèvres et dans le dartos.

§ III. *Du Système cellulaire des Membres.*

Dans les membres supérieurs et inférieurs, la quantité de tissu cellulaire va toujours en décroissant de la partie supérieure à l'inférieure. Aux environs de chacune des deux articulations supérieures, il est extrêmement abondant. Le creux de l'aisselle, auquel répond en haut la tête de l'humérus, et qui offre beaucoup de capacité, en est presque entièrement rempli. Le pli de l'aîne en contient aussi beaucoup, quoique cependant il s'y en trouve moins qu'à l'aisselle. Le bras et la cuisse ont entre leurs muscles de grands intervalles qui sont cellulaires. Au coude, on en trouve à proportion beaucoup moins qu'au jarret, dont le creux très-profond en offre un amas considérable; disposition qui est par conséquent inverse de celle de l'aisselle comparée à celle de l'aîne.

A l'avant-bras et à la jambe, les muscles se rapprochent d'une manière très-sensible : leurs couches celluleuses sont beaucoup plus serrées; tout le système cellulaire est moins abondant.

Vers la partie inférieure de ces deux portions des membres, où tout est presque tendineux et fibreux, à la main et au pied, le tissu cellulaire diminue encore, et devient, à proportion des mouvemens, très-peu sensible. Cependant le pied, surtout à sa plante, en contient bien plus que la main dans sa paume, où on n'en voit presque pas.

Ce décroissement successif du tissu cellulaire des membres est accommodé aux usages de leurs diverses

parties. En effet, l'étendue des mouvemens, qui domine en haut, exigeoit dans les muscles une laxité qu'ils empruntent de la quantité du tissu cellulaire qui les entoure. En bas, la multiplicité et en même temps le peu d'étendue des mouvemens de la main et du pied, de la main surtout, qui est destinée à se mouler à la forme des corps extérieurs, nécessitent dans les organes de ces deux parties une juxta-position serrée, qu'ils doivent au peu de cellulosité qui s'y trouve.

ARTICLE III.

Des Formes du Système cellulaire, et des Fluides qu'il contient.

§ Ier. *Des Cellules.*

La conformation générale du tissu cellulaire n'est pas par-tout la même. Les intervalles ou cellules que laissent entre elles ses lames diverses sont plus ou moins larges : c'est surtout aux paupières et au scrotum que cette largeur est remarquable, de même en général que par-tout où la graisse est nulle ou peu abondante. Au reste, la capacité de ces cellules est extrêmement variable : comme elles sont susceptibles de se resserrer ou de s'étendre, on ne peut avoir sur ce point aucune donnée. Lorsque la graisse ou la sérosité les remplit, elles sont doubles, triples, quadruples même de ce qu'elles se trouvent être dans l'état de vacuité. Ce sont ces variations de capacité dans les cellules du système

dont nous parlons qui déterminent toutes les différences du volume général du corps dans l'embonpoint ou la maigreur, double état dans lequel la grosseur de chaque fibre nerveuse, tendineuse, etc., reste toujours à-peu-près la même, et où ce système seul varie. Il nous présente dans la leucophlegmatie, comparée à l'état ordinaire du corps, la même variation.

La figure des cellules est aussi tellement variable, qu'on ne peut la déterminer d'une manière générale. Les formes arrondies, quadrilatères, hexaèdres, ovalaires, s'y trouvent diversement mêlées. La meilleure manière de les reconnoître, c'est d'exposer à la congélation un membre infiltré : une foule de petits glaçons se forment alors, et indiquent par leur figure celle des cellules qu'ils remplissoient. L'emphysème artificiel est encore un moyen utile : souvent j'ai vérifié par lui, dans nos boucheries où l'on souffle les viandes, les formes cellulaires. L'injection de la gélatine fondue dans les cellules peut aussi être employée; mais les résultats sont moins assurés, parce qu'en passant d'une cellule à l'autre, elle en rompt le tissu; et d'ailleurs, après qu'elle s'est coagulée, il est difficile d'isoler chaque portion contenue dans une cellule.

Toutes les cellules communiquent entre elles ; en sorte que le tissu cellulaire est réellement perméable dans toute l'étendue du corps, depuis les pieds jusqu'à la tête. Une foule de preuves établissent cette perméabilité : tels sont, 1° l'emphysème spontanément produit; 2° celui qu'on détermine artificiellement

dans un animal vivant, en soufflant de l'air sous une portion quelconque de l'organe cutané, opération qui n'altère nullement la vie, ni même la santé de l'animal, quoique souvent la totalité du corps se boursouffle. On sait que certains mendians ont employé ce moyen sans danger pour exciter la commisération. 3°. Si on fait une ou deux mouchetures à un membre infiltré, il se dégorge quelquefois entièrement par cette voie. 4°. Souvent il en arrive autant par quelques crevasses survenues spontanément à ces mêmes membres. 5°. La compression exercée sur eux fait remonter ou descendre ce fluide, suivant le sens dans lequel on l'exerce. 6°. Une crevasse de la vessie ou de l'urètre donne lieu à une infiltration urineuse, qui s'étend quelquefois jusque sur les côtés de la poitrine. 7°. L'injection d'un fluide quelconque dans le tissu cellulaire d'un cadavre produit une leucophlegmatie artificielle.

On a exagéré la perméabilité du tissu cellulaire, ou plutôt on l'a présentée sous un point de vue tout différent de celui sous lequel la nature nous la montre. C'est ainsi que plusieurs médecins, jugeant qu'il pouvoit être indifféremment parcouru par tous les fluides de l'économie animale, ont cru que ces fluides y formoient des courans en différentes directions plus ou moins irrégulières. Ainsi la sueur a-t-elle été regardée comme la transmission par la peau du fluide albumineux du tissu cellulaire, qui, suivant quelques modernes, est entraîné au dehors avec le calorique qui se dégage habituellement. Ainsi a-t-on cru trouver dans la perméabilité de ce

tissu la voie du transport si rapide des boissons à la vessie. Ainsi a-t-on encore expliqué par elle la promptitude avec laquelle les sueurs sont déterminées par les boissons chaudes, etc.

Toutes ces théories, que l'inspection ne prouva jamais, répugnent aux lois connues de notre économie, lois qui nous montrent les fluides circulant constamment dans des vaisseaux en vertu des forces vitales, de la sensibilité organique et de la contractilité de ces mêmes vaisseaux, et non s'extravasant ainsi pour se mouvoir irrégulièrement dans le tissu cellulaire. D'ailleurs jamais je n'ai trouvé aucune portion de boisson dans le tissu cellulaire des animaux très-immédiatement après leur en avoir fait prendre. J'ai soumis plusieurs chiens à ces expériences, après les avoir privés pendant quelque temps de boisson, pour les forcer à boire beaucoup : le tissu cellulaire des environs de l'estomac et des intestins, celui surtout qui, placé derrière le mésentère, va communiquer avec le bassin, où se trouve la vessie, ayant été attentivement examiné, ne m'a paru renfermer aucun fluide ; il étoit exactement analogue à celui des autres parties du corps. D'ailleurs, comme on le verra par la suite, ces phénomènes peuvent s'expliquer d'une manière plus naturelle.

Le tissu cellulaire n'est donc perméable qu'à la graisse et à la lymphe : encore paroît-il que cette perméabilité ne s'exerce que très-peu dans l'état ordinaire pour ces deux fluides, qui demeurent dans leurs cellules jusqu'à ce que la résorption les y ait repris. On ne les voit point passer des unes aux au-

tres; ils y stagnent, pour ainsi dire. Ce n'est que dans les infiltrations séreuses, dans les fusées de pus, dans l'état pathologique en un mot, que la perméabilité cellulaire devient apparente. On ne peut donc réellement considérer le tissu cellulaire que comme le réservoir où se forment la sérosité et la graisse. Après la mort, le tissu cellulaire se laisse par-tout pénétrer par les fluides, qui passent non-seulement à travers les ouvertures de communication de ses cellules, mais encore par les porosités dont il est percé, comme tous les solides : de là l'infiltration des tégumens du dos, dans les cadavres qui ont resté long-temps à la renverse; le passage de la bile à travers le tissu qui sépare la vésicule du fiel du duodénum, pour aller colorer cet intestin, etc. ; mais ces phénomènes n'ont rien de commun avec ceux qui se passent sur le vivant.

§ II. *De la Sérosité cellulaire.*

Le premier des deux fluides cellulaires paroît être le même que celui que fournissent ailleurs les exhalans, et que reprennent les absorbans. Les premiers le déposent dans les organes; les seconds l'y reprennent. Aussi lorsqu'on expose à l'air condensé par le froid une partie quelconque du tissu cellulaire d'un animal récemment tué et conservant encore sa chaleur, on voit s'en élever une vapeur qui résulte de la dissolution de la sérosité par cet air, vapeur parfaitement analogue au nuage que produisent en hiver la respiration et la transpiration, ou même à celui qui s'élève d'un fluide aqueux

quelconque exposé chaud et dans une large surface à l'action de l'air frais. Lorsque l'air atmosphérique est chaud, la dissolution a lieu de la même manière; mais comme la vapeur ne se condense pas, il n'y a point de nuage apparent.

La sérosité cellulaire varie en quantité dans les diverses régions. Dans celles où il n'y a point de graisse, comme au scrotum, aux paupières, au prépuce, etc., il paroît qu'elle est un peu plus abondante que dans les autres. On voit aussi que ces parties sont beaucoup plus disposées aux diverses infiltrations. Sous ce rapport, le scrotum paroît tenir le premier rang; viennent ensuite les paupières, puis le prépuce, etc. Remarquez à ce sujet que le tissu cellulaire extérieur aux surfaces muqueuses, aux artères, aux veines et aux excréteurs, tissu qui, par l'absence de la graisse, se rapproche de celui-ci, s'en éloigne sous celui de la sérosité, qui, comme je l'ai dit, ne s'y infiltre point.

J'observe qu'il ne faut point juger de la quantité de sérosité cellulaire par les observations faites sur le cadavre, où la laxité des parties laisse transsuder de tous les vaisseaux qui passent à travers le tissu cellulaire, les fluides qui s'y trouvent, et qui pénètrent alors les cellules. Pour bien apprécier l'humidité cellulaire, je rends d'abord un animal emphysémateux au-dessous de la peau; je fais une large incision à celle-ci : peu de sang s'échappe en général, parce que le boursoufflement écarte les vaisseaux du tranchant de l'instrument. Par ce moyen, le tissu cellulaire étant découvert, je me

suis souvent convaincu qu'il y a en général beaucoup moins de sérosité dans ce tissu qu'on ne le croit communément. Je n'ai pas vu que, pendant la digestion, à la suite du sommeil, pendant qu'il y a beaucoup de sueur exhalée par l'organe cutané, triple circonstance dans laquelle j'ai répété ces expériences, la sérosité cellulaire augmente ou diminue d'une manière sensible : ce fait coïncide très-bien avec celui que j'ai indiqué dans mon *Traité des Membranes*, sur le fluide qui lubrifie les surfaces séreuses et dont la proportion est toujours à-peu-près égale.

On sait que, dans la leucophlegmatie, la quantité de sérosité cellulaire augmente beaucoup, qu'elle devient nulle dans l'inflammation, etc.

La nature de ce fluide paroît être essentiellement albumineuse : les expériences faites sur celui des leucophlegmatiques y prouvent évidemment l'albumine ; mais la maladie n'a-t-elle point alors altéré sa nature? Pour m'assurer de ce fait, j'ai rendu d'abord emphysémateux un animal mort, afin de distendre les cellules, et d'y faire plus facilement pénétrer l'alcool que j'y ai ensuite injecté avec une seringue. Quelques momens après, la peau ayant été enlevée, le tissu subjacent a présenté çà et là divers flocons blanchâtres. En plongeant dans l'acide nitrique affoibli une portion celluleuse du scrotum d'un cadavre sain, ou, ce qui vaut encore mieux, une portion celluleuse prise à l'instant sur un animal vivant, on fait la même observation. Il paroît donc que, dans l'état de santé comme dans celui de maladie, l'albumine est un des principes essen-

tiels du fluide du tissu cellulaire. J'ai extrait beaucoup de ce tissu du scrotum de plusieurs cadavres, afin de l'avoir isolé de graisse, et je l'ai fait bouillir comparativement en même temps qu'une masse à-peu-près égale de portions tendineuses : à l'instant de l'ébullition, beaucoup d'écume blanchâtre s'est élevée à la surface de l'eau qui le contenoit, très-peu a paru dans le vase qui renfermoit les tendons bien isolés.

La nature du fluide cellulaire est-elle la même que celle de la lymphe qui circule dans les absorbans? On ne sauroit douter d'abord que ce genre de vaisseaux ne reprenne ce fluide dans les cellules; mais il est possible qu'il s'y mêle d'autres substances, celles surtout provenant de la nutrition, lesquelles peuvent en changer la nature. L'analyse chimique offre un vide sur ce point.

§ III. *De la Graisse cellulaire.*

La graisse est le second des fluides auxquels le tissu cellulaire sert de réservoir.

Proportions naturelles de la Graisse.

Très-abondante sous la peau, autour des surfaces séreuses, des organes à grands mouvemens, etc., elle manque, comme nous l'avons dit, à la verge, au prépuce, au scrotum, etc., sous les surfaces muqueuses, autour des artères, des veines, etc. Considérée dans l'intérieur des systèmes organiques, la graisse varie en quantité. Elle est nulle dans l'in-

tervalle des tuniques artérielles et veineuses. Les glandes lymphatiques ne paroissent point en contenir. Le cerveau et la moelle épinière en sont dépourvus. On en trouve toujours dans les intervalles des fibres nerveuses : le plus souvent elle n'y est pas très-sensible; mais, en se desséchant, ces fibres laissent échapper un suintement huileux, qui est constant, et qu'elle fournit évidemment. Elle est, en général, en assez grande quantité dans les fibres musculaires, surtout dans celles des muscles de la vie animale; car on en voit très-peu dans ceux de la vie organique. Dans les os, où elle est nulle, elle est remplacée par le suc médullaire; les cartilages, les corps fibreux, les fibro-cartilages, en sont presqu'entièrement dépourvus. Le système glanduleux en contient quelquefois, comme on le voit dans les parotides, autour des bassinets des reins; d'autres fois, comme dans le foie, dans la prostate, etc., on n'y en trouve aucun vestige. Les systèmes séreux et cutané ne sont jamais graisseux, quoique beaucoup de graisse les entoure; il en est de même du muqueux : ce fluide est constamment étranger à l'épiderme et aux poils.

D'après cet aperçu rapide, on voit que l'intérieur des systèmes organiques contient en général très-peu de graisse. Les appareils eux-mêmes ne la présentent qu'en petite proportion entre leurs diverses parties. C'est ainsi qu'entre les tuniques de l'estomac, des intestins, de la vessie, etc., entre le périoste et l'os, entre celui-ci et le cartilage, entre le muscle et le tendon, etc., ce fluide est le plus souvent presque nul.

Il suit de là que c'est principalement dans les intervalles que les divers appareils laissent entre eux que la graisse s'accumule et trouve ses réservoirs cellulaires. Or, en l'examinant, sous ce rapport, dans les diverses régions, on voit, 1°. qu'à la tête, le crâne et la face offrent une disposition inverse; que la graisse, très-abondante dans la seconde, manque dans le premier, surtout à l'intérieur; 2°. que le cou en contient une proportion assez marquée; 3°. que dans la poitrine, on en voit très-peu autour des poumons, beaucoup aux environs du cœur; qu'à l'extérieur de cette cavité, sa partie supérieure en présente autour des mamelles un amas considérable; 4°. que dans l'abdomen, elle abonde spécialement à sa partie postérieure, au voisinage du rein, dans le mésentère, dans l'épiploon; 5°. qu'au bassin elle est en grande proportion près de la vessie, du rectum; 6°. qu'aux membres, elle se trouve, comme le tissu cellulaire, d'autant plus abondante, qu'on examine ceux-ci plus supérieurement, et au voisinage de leurs grandes articulations, etc.

On remarque que, chez l'enfant, la quantité de graisse est en proportion beaucoup plus considérable sous la peau que par-tout ailleurs, surtout que dans l'abdomen, dont les viscères celluleux, l'épiploon en particulier, n'en contiennent pas à cet âge. J'ai vérifié ce fait sur un grand nombre de sujets : il n'y a jamais que quelques flocons de graisse autour du rein, encore souvent sont-ils à peine sensibles; tout le reste de la cavité abdominale en est dépourvu; la cavité pectorale n'en con-

tient guère plus, et toujours beaucoup moins à proportion que dans la suite. J'ai observé aussi que le tissu inter-musculaire en est presque par-tout privé. On diroit que tout ce fluide est alors concentré sous la peau, au moins tant que le fœtus est bien portant. Cette surabondance de la graisse sous-cutanée remplit-elle quelque usage important? a-t-elle quelque rapport avec le volume alors très-gros du foie? Je l'ignore. Elle est un phénomène digne de fixer l'attention des physiologistes, surtout si on la compare à l'absence de la graisse dans presque toutes les parties où elle doit par la suite s'accumuler.

Vers l'âge adulte, la graisse abdominale est à proportion beaucoup plus considérable que la sous-cutanée. La bouffissure extérieure est aussi rare vers la quarantième année, qu'elle est commune jusqu'à la quatrième ou cinquième, époque à laquelle, toutes les formes musculaires étant cachées par la surabondance graisseuse, le corps est sensiblement arrondi. Est-ce que la proportion considérable de graisse abdominale vers l'âge adulte a quelque rapport avec la fréquence des maladies dont cette région est alors le siége?

Au reste, les proportions de graisse relatives aux âges ne sont point tellement générales, que souvent on n'y trouve des exceptions.

Dans la vieillesse, toute la graisse se fond presque et disparoît; le corps se ride, se racornit, devient grêle, etc.

Proportions contre nature de la Graisse.

Souvent la graisse s'accumule en très-grande quantité dans le tissu cellulaire. Je ne citerai point d'exemples de ces énormes collections, dont divers auteurs rapportent un grand nombre de cas : ce seroit des détails superflus. J'observerai seulement que cet état d'embonpoint extraordinaire, loin d'être un signe de santé, indique presque toujours l'affoiblissement des absorbans destinés à reprendre la graisse, et que, sous ce rapport, il a plus d'analogie avec les infiltrations séreuses qu'on ne le pense communément, Différens faits établissent cette assertion. 1°. Toute espèce d'embonpoint extraordinaire est accompagnée d'un affoiblissement dans les forces musculaires, d'un état de langueur et d'inertie dans l'individu qui en est le siége. 2°. Dans l'homme où la force et la vigueur prédominent, on ne voit point cette bouffissure graisseuse qui dérobe les saillies musculaires : celles-ci se prononcent avec force. Sous ce rapport, il faut soigneusement distinguer le volume du corps qui est dû à la dilatation par la graisse cellulaire, de celui que produisent le développement et la nutrition bien prononcés des organes. 3°. Souvent les causes qui affoiblissent évidemment les forces de la vie produisent un amas graisseux considérable : tels sont l'inertie, le repos, les grandes et longues hémorrhagies, la convalescence de certaines maladies aiguës, où les forces languissent encore, que déjà la graisse abonde. 4°. L'état graisseux des muscles

est pour eux un état d'affoiblissement sensible. 5°. Je me suis quelquefois convaincu, en examinant certains membres atrophiés, que le peu de volume qu'ils conservent est dû en partie à la graisse qu'ils contiennent, et qui est en proportion presque égale à celle des membres restés sains, tandis que toutes les autres parties sont retirées et racornies sur elles-mêmes, les muscles en particulier. 6°. La castration, qui ôte aux forces vitales une partie de leur activité, à la nutrition une partie de son énergie, est très-fréquemment marquée par un excès d'embonpoint. 7°. D'un autre côté, comme pour la génération il faut un certain degré de développement dans les forces vitales, les individus trop gras, auxquels ce degré manque, sont en général peu propres à cette fonction. Chez la femme ce fait est remarquable ; il ne l'est pas moins chez l'homme. Dans les animaux, on fait la même observation : à mesure qu'on engraisse les poules pour nos tables, elles deviennent de plus en plus impropres à pondre ; la plupart des animaux domestiques sont soumis à la même loi. On diroit qu'il y a un rapport constant et rigoureux entre la sécrétion de la semence et l'exhalation de la graisse, que ces deux fluides sont en raison inverse l'un de l'autre.

Concluons de tous les faits exposés ci-dessus, que si l'exhalation modérée de la graisse indique la force, sa surabondance est presque toujours un signe de foiblesse, et qu'il y a, sous ce rapport, une espèce de connexion entre les infiltrations graisseuse et séreuse, comme je l'ai annoncé plus haut. Cependant remarquons que presque toujours les leuco-

phlegmaties proviennent d'un vice organique dans un viscère quelconque, spécialement dans le cœur, le poumon, le foie, la matrice et la rate : d'où il résulte qu'elles ne se résolvent guère, et que la mort, causée non par elles, mais par le vice organique lui-même, les termine presque toujours. Au contraire, il est rare ici qu'un vice semblable accompagne la surabondance graisseuse, laquelle peut se concilier avec une longue vie. S'il y avoit des leucophlegmaties sans autre altération que la foiblesse cellulaire, je suis persuadé qu'elles pourroient s'accorder de même avec la régularité des fonctions.

Les collections graisseuses considérables sont souvent un effet presque subit de quelques circonstances, de l'influence atmosphérique, par exemple. C'est ainsi que, en vingt-quatre heures, un brouillard engraisse les grives, les ortolans, les rouges-gorges, etc., au point qu'à peine peuvent-ils se dérober au fusil du chasseur. Ce phénomène, qui est surtout fréquent dans l'automne, n'est aussi frappant chez l'homme en aucun cas.

La diminution de la graisse est aussi fréquente que son augmentation, et même on peut dire qu'il y a bien plus de maigreurs extrêmes que d'embonpoints extraordinaires. Les causes qui diminuent ce fluide sont celles-ci : 1°. une longue abstinence, comme les jeûnes forcés et le sommeil des animaux dormeurs nous en offrent un exemple ; en sorte que, sous ce rapport, la graisse est une nourriture de réserve que la nature s'est ménagée, lorsque celle qui est ordinaire vient à manquer ; 2°. toute affection organique

un peu long-temps prolongée, comme les phthisies, les cancers au pylore, à la matrice, les maladies du foie, du cœur, etc. : aussi ceux qui ont l'habitude d'ouvrir les cadavres savent-ils, par l'aspect extérieur, et sans connoître la maladie antécédente, juger si l'organisation d'une partie essentielle est altérée. En général, dans les affections organiques, il y a non-seulement maigreur, mais encore altération de la nutrition des organes; ils sont plus grêles que de coutume. Au contraire, à la suite d'une fièvre aiguë qui n'a duré que peu de jours, la maigreur seule s'observe : la nutrition, fonction qui s'altère comme elle s'exerce, c'est-à-dire lentement, n'est presque point encore sensiblement troublée. Il y a, sous ce rapport, une grande différence entre deux cadavres également maigres : il suffit, dans presque tous les cas, de disséquer un membre dans l'un et l'autre, sans voir les viscères internes, pour savoir si la mort a été l'effet lent d'un vice organique, ou le prompt résultat d'une fièvre bilieuse, putride, etc. Aux causes déjà indiquées, il faut ajouter, 3°. toutes les collections purulentes un peu considérables, surtout celles qui dépendent d'une affection chronique; 4°. la leucophlegmatie, quoique cependant il ne faille pas croire que la graisse et la sérosité s'excluent mutuellement, puisqu'on remarque encore le plus souvent beaucoup de graisse sous-cutanée dans des sujets très-infiltrés; 5°. toutes les affections tristes de l'âme, qui portent spécialement leur influence sur la vie intérieure, et qui en affectent les organes plus particulièrement que ceux de la vie extérieure; 6°. les contentions d'esprit longues et sou-

tenues, où le cerveau est surtout tendu, où la première influence se porte par conséquent sur la vie animale, quoique cependant j'observe que la lésion des fonctions de cette vie influe moins sur l'embonpoint que celle des fonctions de l'autre; 7°. toutes les évacuations augmentées contre nature, comme celles de la bile, de l'urine, de la salive, etc.; comme les émissions trop fréquemment répétées de l'humeur spermatique, etc., les catarrhes, ceux surtout qui ont lieu sur de larges surfaces, comme les pulmonaires, ceux des intestins, etc.; 8°. les chaleurs longues et prolongées de l'été, comparées aux froids de l'hiver, qui sont en général plus favorables à l'amas de la graisse; 9°. les courses, les travaux pénibles, les fatigues de toute espèce; 10°. les longues maladies, celles surtout où la faim, spécialement altérée, ne permet que d'user de foibles alimens, ou même force à ne point en prendre de long-temps; 11°. les veilles long-temps continuées, le sommeil trop prolongé produisant un effet tout contraire, celui de beaucoup engraisser; 12°. l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses; 13°. l'habitude de certains alimens âcres et épicés, de ceux qui ont des propriétés opposées à celles des farineux, etc.

Je ne cite pas un plus grand nombre de causes d'amaigrissement : d'après celles-ci, on concevra facilement celles que j'omets. Je remarque seulement que toutes se rapportent presque à deux chefs principaux; savoir, 1°. à un affoiblissement général des forces, affoiblissement qui porte sur le système cellulaire comme sur tous les autres, et y produit ce phénomène; 2°. à un affoiblissement partiel de

celui-ci, affoiblissement provenant de l'affection d'un organe quelconque, dont l'action semble s'accroître aux dépens de celle du tissu cellulaire.

États divers de la Graisse.

La graisse est presque toujours solide et figée dans les cadavres, mais sur le vivant, elle s'approche plus de l'état liquide, au moins dans certaines parties, comme aux environs du cœur, des gros vaisseaux, etc. Sous la peau, elle est constamment plus consistante. En général, dans beaucoup d'expériences où j'ai eu occasion d'ouvrir des animaux vivans à sang rouge et chaud, jamais je ne l'ai trouvée aussi exactement coulante que la fusion nous la présente, quoique plusieurs auteurs l'aient prétendu, fondés sur ce que la chaleur vitale doit la fondre. Il est hors de doute qu'un degré de calorique égal à celui de notre température, agissant sur la graisse extraite du corps, la rendra bien plus fluide qu'elle ne l'est sur le vivant (1). D'ailleurs, on sait que la température est à-peu-près uniforme, et que cependant les degrés de consistance de la graisse varient singulièrement : il y a une remarquable différence entre celle de l'épiploon, qui est une des plus fluides de l'économie, et celle des environs des reins, de la peau, qui est bien plus ferme. Beaucoup d'animaux à sang rouge et froid ont la graisse coulante.

En général, il paroît que la nature et l'état de ce

---

(1) Cette différence n'est qu'apparente, et tient à ce que, sur le vivant, la graisse est retenue par le tissu adipeux.

fluide ne sont point les mêmes dans toutes les régions; que les graisses abdominale, pectorale et cérébrale, diffèrent entre elles, quoiqu'on n'ait sur ces différences aucune donnée positive et exacte.

Dans les jeunes animaux, la graisse est blanchâtre et très-consistante après la mort. C'est cette consistance qui donne à l'enveloppe extérieure du fœtus humain une fermeté et une espèce de condensation remarquables; tandis que, chez l'adulte, la peau d'un cadavre, flasque et lâche, cède au moindre mouvement communiqué, à cause de l'état de la graisse sous-cutanée. Cette graisse est ramassée, chez le fœtus, en petits globules plus ou moins arrondis, ce qui donne à son ensemble un aspect granulé. Souvent même il se fait des amas assez considérables : par exemple, il y a presque toujours à cette époque, entre le buccinateur, le masseter et les tégumens, une espèce de boule graisseuse qui fait un corps isolé de la graisse environnante, et qu'on extrait en totalité : elle contribue beaucoup à la saillie remarquable que les joues font à cette époque de la vie.

La graisse jaunit à mesure que l'on avance en âge; elle prend une odeur et une saveur particulières. En comparant, sur nos tables, celle du veau à celle du bœuf, on saisit facilement la différence. Dans les amphithéâtres, cette différence n'est pas moins marquée entre un sujet de dix ans et un de soixante.

Au lieu de graisse, on trouve souvent autour du cœur des hydropiques, des phthisiques, et de tous ceux qui ont péri d'une maladie où il y a eu affoiblissement constant et prolongé, une substance jau-

nâtre, transparente et fluide, ayant un aspect gélatineux, et qui cependant, par sa nature, se rapproche beaucoup du caractère albumineux. Cette substance occupe aussi, dans des cas semblables, différentes autres régions ; mais elle y est moins fréquente. Elle paroît être gélatineuse plutôt que huileuse.

Exhalation de la Graisse.

Différentes hypothèses ont été proposées sur la manière dont la graisse se sépare du sang. Malpighi admettoit des glandes et des conduits excréteurs qu'aucun anatomiste n'a vus depuis lui, et auxquels on ne croit plus à présent. Haller supposoit la graisse toute formée dans le système artériel, circulant avec le sang, et nageant à l'extérieur de la colonne sanguine à cause de sa légèreté spécifique. Cette graisse ainsi circulante s'échappe, selon lui, par les porosités artérielles, et suinte de toutes parts dans le tissu cellulaire voisin. Cette opinion suppose donc deux choses : 1°. l'existence de la graisse toute formée dans le sang artériel, existence qu'aucun fait positif ne prouve, dont je n'ai jamais pu me convaincre par l'inspection du sang rouge sorti de ses vaisseaux, et qui cependant, si elle avoit lieu, ne manqueroit pas de produire une foule de petites gouttelettes nageant à la surface du liquide à l'instant où on le tire. Dans mes expériences sur la coloration du sang, j'ai vérifié ce fait plusieurs fois ; je l'ai remarqué aussi sur le sang des maniaques auxquels on pratique à l'Hôtel-Dieu l'artériotomie. 2°. L'opinion de Haller roule sur une transsudation

véritablement mécanique, transsudation que l'on détermine avec facilité dans les cadavres, mais qui n'a point lieu dans le vivant. En effet, si on met sur un animal une artère à découvert, qu'on l'isole exactement de tous côtés, et qu'on examine cette artère pendant long-temps, on ne voit aucun suintement graisseux se faire à travers ses parois, quoique le sang y circule comme à l'ordinaire. Il est une infinité d'artères qui serpentent dans le tissu cellulaire, sans y jamais laisser transsuder la graisse, comme on le voit au scrotum, aux paupières, etc. : or, dans ces endroits, d'un côté les artères sont organisées comme ailleurs, d'un autre côté il doit y avoir également de la graisse toute formée dans le sang qu'elles charrient : donc, dans l'opinion de Haller, la graisse devroit venir aussi s'y déposer. D'ailleurs, nous verrons à l'article des exhalations, que cette transsudation par les pores artériels, quel que soit le fluide qu'on suppose transsuder, répugne évidemment aux lois de l'économie animale. Je renvoie donc à cet article, pour établir le peu de fondement de l'opinion de Haller; nous verrons aussi, à ce même article, que la graisse se sépare par une exhalation purement analogue à celle de tous les autres fluides exhalés, c'est-à-dire par des vaisseaux d'un ordre particulier, qui sont intermédiaires aux extrémités artérielles et au tissu cellulaire. Quelques auteurs ont cru voir des vaisseaux charriant la graisse, et ils les ont désignés sous le nom de *vaisseaux adipeux;* mais il paroît que, comme tous les autres exhalans, ceux-ci se dérobent toujours à l'inspection et ne peuvent être

établis que par une suite de raisonnemens, qui du reste en démontrent rigoureusement l'existence. On pourra faire aux exhalans graisseux l'application de ce que nous dirons du système exhalant en général (*A*).

Je ne m'occuperai point de la nature chimique de la graisse, de l'acide qu'elle renferme, des altérations particulières qu'elle subit en diverses circonstances, de celle, par exemple, qu'elle éprouve lorsqu'on laisse long-temps macérer dans l'eau les substances animales qui en contiennent, comme la peau, les muscles, etc. : cela m'entraîneroit dans des détails étrangers à cet ouvrage ; d'ailleurs, je ne pourrois rien ajouter à tout ce qu'ont dit sur ce point les chimistes modernes (*B*).

Je terminerai cet article par une remarque essentielle : c'est que, dans les parties que la nature a privées de graisse, l'existence de ce fluide n'auroit pu se prêter aux fonctions de ces parties. La verge, augmentée de volume par lui, n'auroit plus été en rapport avec le vagin. Les paupières, graisseuses, n'auroient pu se relever que difficilement. Accumulée dans le tissu sous-muqueux, la graisse eût rétréci la cavité des organes que tapissent les surfaces muqueuses. Répandue dans celui qui environne les artères, les veines et les excréteurs, elle eût également obstrué le calibre de ces vaisseaux; et observez ici que son absence constante dans le tissu sous-artériel est une preuve de plus contre l'opinion de Haller sur sa transsudation. Accumulée dans la cavité cérébrale, elle eût comprimé le cerveau, à cause de la résistance des parois osseuses

du crâne, etc., qui ne cèdent point comme celles de l'abdomen quand les viscères gastriques se remplissent de graisse. Dans la poitrine, le diaphragme peut s'abaisser, et d'ailleurs les poumons peuvent, sans danger pour eux, occuper moins de place quand beaucoup de graisse s'exhale dans le médiastin. Cette remarque, applicable aussi à la sérosité, explique un phénomène important dans les maladies, savoir, qu'une très-petite quantité de fluide épanchée dans l'arachnoïde suffit pour troubler les fonctions du cerveau, tandis qu'un grand épanchement est sans danger actuel dans l'abdomen ou dans la poitrine.

ARTICLE IV.

Organisation du Système cellulaire.

Le système cellulaire est, comme presque tous les autres, composé d'un tissu propre et de parties communes.

§ Ier. *Tissu propre à l'Organisation du Système cellulaire.*

On a beaucoup écrit sur la nature de ce tissu : Bordeu a donné sur elle quelques idées vagues et point d'expériences ; Fontana a fait des recherches qui mènent à peu de résultats sur son intime structure et sur les cylindres tortueux dont il est l'assemblage, selon lui. Ecartons toute hypothèse que l'inspection ne démontre pas ; suivons la nature dans les phénomènes de structure qu'elle nous pré-

sente, et non dans ceux qu'elle a voulu nous dérober. Or, en considérant ainsi le tissu cellulaire, nous voyons qu'il est bien différent de l'espèce de glu à laquelle on a voulu le comparer. C'est un assemblage d'une foule de filamens blanchâtres, traversant le plus souvent des espèces de lames minces, qui forment les cellules avec ces filamens. Pour bien voir cette organisation, il faut prendre une portion celluleuse du scrotum, où la graisse ne se rencontre jamais, et dont le tissu ne peut par conséquent être caché par ce fluide : on étend cette portion en une espèce de membrane, et on la regarde au grand jour. Alors on y distingue bien manifestement, 1°. une toile transparente, disposée par lames, qui en fait le fond pour ainsi dire, et dont la ténuité est telle qu'on peut vraiment la comparer, comme l'a fait un physiologiste, à l'enveloppe des vésicules que présente l'eau de savon où l'on a poussé de l'air avec un chalumeau. Il est impossible de distinguer à l'œil nu aucune fibre dans le tissu de ces lames : tout y est uniforme. 2°. Elles sont très-manifestement traversées par une foule de filamens qui ne suivent aucune direction, qui s'entrecroisent dans tous les sens, qui se touchent tous quand le tissu cellulaire est rassemblé en paquet, mais qui, lorsqu'on le distend, laissent voir entre eux, d'une manière très-manifeste, les lames dont je viens de parler. Plus on étend le paquet cellulaire, plus par conséquent il forme une large membrane, plus ces filamens laissent de grands intervalles entre eux, et par là même plus les lames intermédiaires deviennent apparentes.

Quelle est la nature de ces filamens? Je présume que les uns sont des absorbans, les autres des exhalans, et que plusieurs sont formés dans les endroits où des lames s'unissent les unes avec les autres pour la formation des cellules. En effet, plus d'épaisseur résultant de ces unions, on les distingue par des lignes plus marquées sur le tissu cellulaire étendu en membrane. Ce qui me fait croire cela, c'est que quand, au lieu d'examiner le tissu cellulaire sur une portion extraite du scrotum, et étendue comme je l'ai dit, on le considère dans un emphysème artificiel, comme dans celui des boucheries, par exemple, alors on ne distingue sur l'enveloppe de chaque cellule que les lames non filamenteuses dont j'ai parlé, sans aucun de ces filamens qui la traversent dans le procédé précédent.

Ces lames n'ont pas la même épaisseur dans tous les cas : assez denses quand le tissu cellulaire est contracté sur lui-même, elles deviennent, quand on le distend par l'air ou par tout autre moyen, si minces et si ténues, que l'esprit se refuse à concevoir quelque chose d'organique dans cette espèce de souffle ou de vent, si je puis parler ainsi. Cependant l'organisation y est très-réelle, quoique quelques-uns l'aient révoquée en doute. Qu'est-ce en effet qu'un tissu qui se nourrit, s'enflamme et suppure, qui est le siége de fonctions vitales très-marquées, qui vit très-sensiblement, sinon un tissu organique? Toutes ces idées vagues de sucs concrets, de glu non organisée, de suc figé, qu'on a appliquées au tissu cellulaire, n'ont aucun fondement solide, ne reposent sur aucune expérience,

sur aucune observation, et doivent être bannies d'une science où l'imagination n'est rien, et où les faits sont tout (*C*).

Le tissu cellulaire présente des différences essentielles d'organisation : par-tout où il y a de la graisse ou de la sérosité accumulées, on voit de véritables cellules qui offrent de petites poches communiquant ensemble, lesquelles forment des réservoirs dont les parois sont composées des lames transparentes et non filamenteuses dont nous avons parlé : c'est dans ces poches que se font les infiltrations séreuses et graisseuses. Au contraire, dans le tissu sous-muqueux, dans celui qui forme la membrane externe des artères, des veines et des excréteurs, il n'y a point de ces poches, point de cellules à proprement parler, point de ces lames qui les forment. Lorsqu'on enlève avec précaution ce tissu, en le soulevant de dessus la surface sur laquelle il est appliqué, et en le tiraillant même un peu pour mettre leur texture à découvert, on voit très-distinctement une foule de filamens s'entrecroisant dans tous les sens, formant un véritable réseau, des mailles, si je puis m'exprimer ainsi, mais non des poches, des cavités. L'air distend bien ce réseau quand on le pousse avec force dans le tissu voisin ; mais aussitôt qu'on fait une ouverture aux environs, il s'échappe et le tissu s'affaisse; au lieu que celui accumulé dans le tissu ordinaire, dans le sous-cutané, dans l'inter-musculaire, etc., séjourne dans les cellules, malgré qu'elles aient en partie été mises à nu, sans doute parce que les ouvertures de communication qui existent entre elles sont très-petites.

Ce fait est remarquable dans toutes les boucheries, où l'on voit le tissu à cellules très-boursouflé autour des chairs dépouillées.

Il paroît que les filamens entrecroisés en tout sens qui forment, autour des vaisseaux et sous les surfaces muqueuses, un réseau cellulaire, sont absolument de même nature que ceux parsemés en diverses directions dans les lames membraneuses d'où résultent les cellules : seulement ils sont plus rapprochés, et ils existent seuls.

D'après ce que je viens de dire, il est évident qu'il y a deux choses dans le tissu cellulaire ordinaire : 1°. une foule de lames fines, transparentes, existant par-tout où le tissu est lâche, susceptible de céder subitement aux diverses distensions, de retenir les fluides que renferment ses cellules, etc.; 2°. des filamens entremêlés à ces lames là où elles se trouvent, mais existant seuls en certains endroits. Ces lames et ces filamens celluleux ont une singulière tendance à absorber l'humidité atmosphérique. On le voit dans les amphithéâtres, où un sujet, sec et facile à disséquer le matin, est souvent comme infiltré le soir, si le temps a été humide : or, cette infiltration a lieu dans le système cellulaire, qui est alors un véritable hygromètre.

Composition du Tissu cellulaire.

Les chimistes ont placé ce tissu dans la classe générale des organes blancs, dans ceux qui fournissent une grande quantité de gélatine. Il en donne en effet; et on obtient, par une dissolution de tan,

un précipité remarquable, de l'eau dans laquelle ce tissu a bouilli sans organes étrangers que les vaisseaux qui le parcourent, comme est, par exemple, celui du scrotum. J'ai fait cette expérience. Mais cependant divers réactifs agissent sur ce tissu bien différemment que sur les tissus fibreux, cutané, cartilagineux, etc.

Exposé à l'action de l'air, le tissu cellulaire se sèche avec promptitude, mais sans prendre la couleur jaunâtre du tissu fibreux : il reste blanc. Lorsqu'on le fait sécher par plaques un peu considérables, ses cellules se collent les unes aux autres, et ces plaques étant un peu distendues pour faciliter la dessiccation, représentent, lorsqu'elle est achevée, une véritable membrane séreuse, qu'il seroit impossible de distinguer d'un lambeau des véritables séchées aussi. Dans cet état, le tissu cellulaire est souple; on le ploie dans tous les sens avec une extrême facilité ; il n'a point la roideur du tissu fibreux desséché; quand on le replonge dans l'eau, il ne reprend qu'imparfaitement son apparence primitive; ses cellules se décollent avec peine.

Exposé à la putréfaction parmi les autres substances animales, il y cède moins vite que plusieurs d'entre elles, par exemple, que les organes glanduleux et musculaires; infiltré des sucs de la putréfaction, il n'est réduit par eux en un putrilage que quelque temps après ces parties. Ce fait est surtout remarquable dans le tissu sous-muqueux, dans celui qui entoure les vaisseaux : les filamens qui le composent résistent beaucoup plus que les autres portions du système cellulaire au mouvement putréfactif.

Il en est de la macération comme des phénomènes précédens. A voir du tissu cellulaire et un tendon, qui ne croiroit que l'action de l'eau doit ramollir le premier bien plus vite que le second? et cependant déjà l'un est mou et comme fluidifié, que l'autre est encore presque intact. Au bout de trois mois de séjour dans l'eau, à la température des caves, le tissu extérieur aux artères ne m'a paru avoir subi aucune altération. Le sous-cutané, le sous-séreux, l'intermusculaire, etc., s'altèrent plus vite, mais moins à proportion que celui de beaucoup d'autres organes. Je conserve depuis six mois, dans un bocal, des nerfs qui, comme nous le verrons, ne s'altèrent presque pas par l'eau; le tissu qui en sépare les faisceaux est aussi ferme et aussi distinct qu'auparavant. Cette résistance à l'action de l'eau est moindre quand on fait macérer le tissu cellulaire avec des organes qui, y cédant promptement, se résolvent en putrilage, que quand on l'y expose seul. Cette résistance est d'autant plus remarquable, que ce tissu, plus mince, est accessible par un plus grand nombre de points au contact du fluide. Si le tissu des tendons, des cartilages, des aponévroses, de la peau, etc., étoit disposé par lames aussi fines et aussi écartées, je suis persuadé que trois ou quatre jours de macération suffiroient pour les réduire en putrilage.

J'en dirai autant de l'ébullition : peu d'instans seroient suffisans pour faire disparoître et pour fondre en gélatine la plupart des tissus blancs, s'ils étoient disposés en lames aussi minces que le système cellulaire : cependant celui-ci résiste long-temps; diverses lames se voient encore entre les fibres des

muscles bouillis. La graisse, qui reste encore par paquets au milieu des faisceaux charnus, après la coction, s'écouleroit, si elle n'étoit contenue dans des cellules restées intactes; d'ailleurs on peut facilement s'assurer de l'existence des lames dans ces paquets graisseux. C'est surtout sur le tissu extérieur aux artères, aux excréteurs, etc., que l'action de l'eau bouillante est très-longue à agir.

Du reste, le tissu cellulaire qui bout éprouve des phénomènes analogues aux autres organes traités de la même manière. 1°. Jusqu'à l'instant où une écume albumineuse s'élève de l'eau qui le contient, il reste mou, et à-peu-près tel qu'il étoit. 2°. Quand cette écume se forme, il se racornit, se crispe et prend un volume plus petit. Le racornissement augmente jusqu'à l'ébullition, qui arrive presque tout de suite. Dans cet état, le tissu est plus ferme; il est devenu élastique; si on le tire en sens opposé, il revient tout-à-coup sur lui-même; ce qu'il ne faisoit pas auparavant. 3°. L'ébullition continuant, il se ramollit peu à peu, perd son racornissement: alors son extensibilité devient presque nulle; on l'allongeoit beaucoup sans le rompre dans l'état naturel; sa rupture est alors l'effet du moindre effort. 4°. Enfin, par l'action continuée de l'eau bouillante, il se fond peu à peu. J'ai remarqué que, dans aucune période de l'ébullition, il ne prend cette teinte jaunâtre qui se répand sur tout le système fibreux bouilli.

D'après les phénomènes que nous présente le tissu cellulaire exposé aux actions de l'air sec, de l'air humide, de l'eau froide et de l'eau bouillante, etc., je

présume qu'il est moins facilement altérable par les sucs gastriques que beaucoup d'autres, que le tissu musculaire, par exemple; d'ailleurs les faits suivans le prouvent. 1°. Le goût, indice presque toujours certain que nous donne la nature pour juger des alimens digestifs, est bien moins vif pour les amas cellulaires entremêlés aux chairs cuites, que pour ces chairs elles-mêmes. 2°. J'ai fait sur moi-même cette expérience : quand mon estomac contient une suffisante quantité d'alimens, je vomis à volonté près d'une heure après le repas; lorsqu'il n'en renferme que peu, je ne puis point vomir ainsi; mais en le remplissant d'un fluide chaud, je rejette celui-ci, et avec lui les alimens qu'il contient. Or, je me suis fréquemment assuré par ces moyens, surtout par le dernier, que les pelotons cellulaires qui se trouvent avec les fibres charnues du bouilli sont plus long-temps à être altérés que ces fibres elles-mêmes : déjà celles-ci sont pulpeuses, que les autres restent encore presque intacts. La graisse qui, en général, remplit ces pelotons cellulaires, peut bien influer aussi un peu sur ce phénomène. 3°. J'ai fait la même observation sur des chiens que j'ouvrois aux différentes époques de la digestion pour constater les différences de la bile dans les canaux cystique et hépatique, différences dont j'ai déjà en partie rendu compte.

Comment le tissu cellulaire peut-il allier à la mollesse et à la finesse qui le caractérisent, une résistance proportionnellement plus forte aux différens réactifs, que celle des différens tissus beaucoup plus solides?

On sait que chez les noyés une grande quantité de gaz dégagée de différens organes, de ceux spécialement qui contiennent beaucoup de sang, comme des muscles, des glandes, etc., remplit le tissu cellulaire, le rend emphysémateux et fait surnager l'animal. Ce phénomène n'a point lieu si souvent à l'air nu, où la putréfaction arrive tout de suite, avec noirceur et désorganisation des parties. Les tendons, les aponévroses, les cartilages, les os, etc., ne m'ont point paru, dans des animaux noyés exprès, concourir à la production de ces gaz. Le tissu cellulaire lui-même y a, je crois, moins de part que les organes indiqués. Du reste, il seroit facile de savoir l'espèce de gaz que rend chaque système organique, en faisant macérer isolément ces systèmes dans des vaisseaux clos, disposés de manière à recueillir ces productions aériformes. Si chacun a son mode de putréfaction et de gangrène, etc.; si dans cet état leur aspect n'est pas le même, il est à présumer que les produits qui s'en échappent sont différens.

Dans les cadavres enfouis et hors du contact de l'air, le boursoufflement emphysémateux survient souvent, et il est quelquefois assez fort, comme je l'ai observé dans un cimetière, pour déclouer la planche qui est au-dessus de la bière, quoique celle-ci soit chargée d'un demi-pied de terre, qui s'élève alors au-dessus du niveau de la terre qui recouvre les autres cercueils.

§ II. *Parties communes à l'Organisation du Système cellulaire. Vaisseaux sanguins.*

Il ne faut point juger des vaisseaux du tissu cellulaire par les injections. Lorsqu'elles sont fines et qu'elles ont bien réussi, mille filets divers entrelacés dans tous les sens lui font, pour ainsi dire, perdre sa couleur blanchâtre, et le transforment en un lacis vasculaire; souvent même il y a extravasation. L'aspect d'un cadavre ainsi injecté est mensonger : il dépend de ce que les exhalans ont admis le fluide circulant par impulsion dans les artères, tandis que leur mode de sensibilité repoussoit le sang dans l'état ordinaire. En disséquant sur un animal vivant le tissu cellulaire, on voit qu'il est blanchâtre comme sur le cadavre, que de gros troncs qui lui sont étrangers y laissent, en le traversant, diverses branches et ramifications qui s'y perdent manifestement. En écartant la peau des organes subjacens, le tissu sous-cutané se distend, et on distingue très-bien dans son milieu diverses petites branches qui y finissent : cela est remarquable sur les chiens. En rendant préliminairement le tissu cellulaire emphysémateux, l'expérience réussit encore mieux. On voit très-bien aussi, de cette manière, le sang varier dans ces vaisseaux; souvent, au bout de quelque temps d'exposition à l'air, il y en paroît un nombre double de celui qui existoit à l'instant de la dénudation. Toujours il y a des variations remarquables, pour peu que l'on examine longtemps l'endroit mis à découvert : c'est le sang qui

s'engage dans les exhalans, et qui paroît multiplier ainsi le nombre des petites artères.

Exhalans.

L'existence des exhalans est rendue manifeste, 1°. par l'expérience précédente, qui est une manière naturelle de les injecter; 2°. par les injections artificielles, qui, comme je l'ai dit, montrent beaucoup plus de vaisseaux qu'il n'y en a à l'ordinaire; 3°. par les transsudations qui arrivent quelquefois dans les cellules, lorsque les injections sont poussées avec beaucoup de force, transsudations qui forment véritablement une exhalation artificielle; 4°. par l'exhalation naturelle qui s'y fait continuellement, et qui a pour matériaux, la graisse d'une part, la sérosité de l'autre; 5°. par les exhalations accidentelles qui y ont lieu quelquefois, comme quand le sang s'y répand et colore en rouge les infiltrations séreuses, etc., etc.

En général, peu de systèmes dans l'économie vivante sont parsemés d'un plus grand nombre d'exhalans; je ne parle pas de ceux qui servent à sa nutrition, et qui s'y trouvent par conséquent comme dans tous les autres organes. La surabondance de ces vaisseaux est relative surtout à l'exhalation habituelle qui s'y fait. C'est cette surabondance qui rend, comme nous le verrons, l'inflammation d'autant plus fréquente dans une partie, que le tissu cellulaire y est en plus grande proportion; c'est elle qui l'expose à cette foule d'altérations où son tissu, comme étouffé par les substances

variées qui s'exhalent, présente un aspect tout solide, et offre tantôt une matière lardacée, tantôt une matière comme gélatineuse, quelquefois une espèce de squirrhe, etc.

Absorbans.

Les absorbans répondent aux exhalans dans le système cellulaire, l'œil ne peut les suivre, les injections ne sauroient les atteindre. Mais leur existence y est prouvée, 1°. par l'absorption naturelle et permanente de la graisse et de la sérosité; 2°. par celle, plus manifeste, qui produit la résolution des infiltrations séreuses dans les hydropisies, sanguines dans les ecchymoses, purulentes dans les diverses espèces de résorptions; 3°. par la disparition des fluides doux injectés dans les cellules, disparition qui ne peut avoir pour agens que ces vaisseaux; 4°. par la résolution des emphysèmes naturels et accidentels, dans lesquels l'air, ou du moins les principes qui le constituent, n'ont point d'autres voies pour s'échapper. Cela est manifeste quand l'emphysème dépend d'une rupture à une cellule bronchique, et quand, en faisant une très-petite ouverture à un animal, on la rebouche exactement après qu'elle a servi à pousser l'air dans le tissu sous-cutané, comme je m'en suis souvent assuré. 5°. Le desséchement des ulcères extérieurs dépend des absorbans cellulaires. Souvent, dans la phthisie, les foyers se vident tout-à-coup, et on ne rencontre sur le sujet, qui ne tarde pas alors à mourir, que la place qu'occupoit le pus ou la sa-

nie : deux malades me sont déjà péris ainsi par une résorption presque subite, et exactement analogue à celle des ulcères extérieurs. 6°. Là où il y a le plus de tissu cellulaire, on rencontre le plus d'absorbans et le plus de ces espèces de corps à apparence glanduleuse, où se ramifient ces vaisseaux. Là où le tissu cellulaire est presque nul, comme au cerveau, on ne voit que difficilement le système absorbant, etc.

On peut donc considérer le système cellulaire comme l'origine principale des absorbans, de ceux surtout qui servent à charrier la lymphe. Ces vaisseaux et les exhalans paroissent spécialement concourir à sa texture. Plusieurs ont cru même qu'il en étoit exclusivement formé ; mais on n'a sur ce point rien de fondé sur l'observation et la dissection. Nous voyons un tissu transparent, filamenteux, et rien de plus. Chaque cellule est un réservoir intermédiaire aux exhalans qui s'y terminent, et aux absorbans qui en naissent. Elles sont en petit ce que les poches séreuses sont en grand. On ne voit l'orifice ni des uns ni des autres vaisseaux.

Nerfs.

On voit beaucoup de nerfs parcourant le tissu cellulaire. Mais leurs filets s'y arrêtent-ils ? La dissection ne montre rien là-dessus : cela vient peut-être de ce que ces filets, blanchâtres comme ce tissu, ne peuvent s'en distinguer aussi bien à leur terminaison, que les filets artériels, que leur couleur rend très-apparens lorsqu'ils sont parcourus par le sang rouge.

ARTICLE V.

Propriétés du Système cellulaire.

§ Ier. *Propriétés de tissu.*

Les propriétés de tissu sont très-caractérisées dans le système cellulaire.

Extensibilité.

L'extensibilité y est mise en évidence dans une foule de cas, comme dans l'œdème, dans les amas de graisse, et dans les différentes tumeurs, où ses cellules sont extrêmement écartées, et où ses membranes se trouvent singulièrement allongées. Tous les mouvemens naturels supposent cette extensibilité : le bras ne peut s'élever sans que le tissu de l'aisselle n'acquière une étendue double, triple même de celle qu'il a dans l'abaissement. La flexion et l'extension de la cuisse, du cou, et de presque toutes les parties, présentent des phénomènes analogues, à des degrés différens. Si on écarte un organe quelconque de ceux auxquels il est contigu, le tissu intermédiaire s'allonge considérablement.

Les degrés de l'extensibilité du tissu cellulaire varient. Dans le sous-cutané, le sous-séreux, l'inter-musculaire, etc., cette propriété a des limites bien plus reculées que dans la couche sous-muqueuse, dans celle extérieure aux artères, aux veines et aux excréteurs. Elle est réelle cependant dans

celles-ci, comme le prouvent les dilatations des viscères gastriques, les anévrysmes, les varices, etc. Mais ces phénomènes eux-mêmes attestent la difficulté plus grande de s'étendre dans cette espèce de tissu : par exemple, le tissu ordinaire seroit incapable de résister à l'impulsion du sang après la rupture des tuniques artérielles. Il y auroit une dilatation subite, énorme, et bientôt mortelle, si les artères n'étoient environnées que par lui. C'est la densité de celui qui les entoure qui assure les progrès lents et successifs de ces tumeurs.

C'est en effet un caractère essentiel de l'extensibilité de presque tout le système cellulaire où les lames et conséquemment les cellules se rencontrent, de pouvoir toujours être mise en jeu subitement, d'une manière instantanée. On a un exemple de ce mode d'extension dans les emphysèmes artificiellement produits, qui font passer tout-à-coup ce tissu d'un état complet de resserrement à la plus grande extension dont il est capable. L'injection artificielle des fluides divers présente le même phénomène. On l'observe encore à la suite des fractures, des contusions des membres, où l'on voit quelquefois d'énormes engorgemens se développer d'une manière presque subite. Le tissu cellulaire est le siége évident de ces engorgemens, qui ont lieu dans celui qui est sous-cutané, et non dans celui subjacent aux aponévroses, parce que l'extensibilité de ces membranes n'étant point susceptible de se mettre ainsi en jeu d'une manière subite, résiste à toute dilatation qui n'est point successivement amenée. Beaucoup d'autres organes, comme

les tendons, les cartilages, les os, etc., quoique jouissant, comme le tissu cellulaire, de l'extensibilité de tissu, en diffèrent cependant, ainsi que les aponévroses, par l'impossibilité de se distendre ainsi subitement. En général, la mollesse de la trame primitive paroît influer beaucoup sur cette modification de l'extensibilité.

Trop distendu, le tissu cellulaire s'amincit d'abord sensiblement, et finit enfin par se rompre. Dans l'état naturel, aucun mouvement de l'économie n'est susceptible d'être poussé assez loin pour occasioner cette rupture : par exemple, j'ai remarqué qu'en prenant du tissu cellulaire sous l'aisselle, il faut l'étendre au moins trois fois plus qu'il ne l'est dans l'élévation du bras, pour occasioner ce phénomène. D'ailleurs, ce qui s'oppose encore à cette rupture, c'est l'espèce de locomotion qu'il est susceptible d'éprouver; en sorte que, trop fortement tiraillé, il déplace celui qui lui est contigu, l'attire et se trouve ainsi moins distendu. On voit ce phénomène d'une manière remarquable dans les engorgemens du testicule, dans l'hydrocèle volumineuse. Alors tout le tissu environnant, celui de la partie inférieure du ventre, du haut des cuisses et du périnée, tiraillé par celui qui recouvre la tumeur immédiatement, vient aussi s'appliquer sur elle.

J'ai remarqué que le tissu cellulaire enflammé perdoit en partie cette propriété, et que sur le cadavre il se rompt avec une très-grande facilité. C'est ce qui arrive aussi surtout dans les indurations diverses dont il est le siége. Par exemple,

celui qui environne la matrice devenue cancéreuse, étant engorgé et tuméfié, a perdu toute faculté de s'étendre; il est même fragile, si je puis me servir de ce mot; le moindre effort suffit pour le rompre et le briser. Ce fait est constant dans toutes les affections cancéreuses un peu avancées de la matrice, et dans celles de beaucoup d'autres organes.

Contractilité.

La contractilité de tissu est mise en jeu dans le système cellulaire toutes les fois que l'extension où il se trouvoit cesse. Ainsi, dans l'amaigrissement, dans la résolution des œdèmes et des tumeurs, les cellules se concentrent sur elles-mêmes et perdent une grande partie de la capacité qu'elles avoient acquise; dans une plaie qui a intéressé le tissu cellulaire avec la peau, les bords s'écartent, et un intervalle reste entre eux par le resserrement des cellules.

A mesure que l'on avance en âge, cette contractilité de tissu devient moins facile à s'exercer, la jeunesse est l'époque de son plus d'énergie: aussi, à la suite des grands amaigrissemens qui surviennent aux vieillards, la peau est flasque et plissée en plusieurs sens, parce que le tissu cellulaire subjacent ne s'étant point resserré sur lui-même, l'enveloppe cutanée est restée éloignée des organes externes, et n'a pu se coller à eux. Au contraire, dans un jeune homme devenu très-maigre, la peau est exactement appliquée aux organes, elle conserve sa tension, parce qu'en se contractant, les

cellules la ramènent de toutes parts contre les parties ; celles-ci font des saillies extérieures. Il faut bien distinguer ces saillies, qui, dans la face, forment ce qu'on nomme *traits effilés*, d'avec les replis cutanés.

§ II. *Propriétés vitales.*

Les propriétés animales ne sont point l'attribut du tissu cellulaire dans l'état ordinaire ; on peut impunément le couper avec l'instrument tranchant, le tirailler en divers sens, le distendre avec les gaz. L'animal soumis à ces expériences ne donne aucune marque de sensibilité. Si quelques douleurs se font sentir, cela dépend des filets nerveux qui le traversent et qui peuvent être irrités par hasard. Dans l'état maladif, au contraire, la sensibilité s'y exalte à un tel point, qu'il peut devenir le siége des plus vives douleurs : le phlegmon en est une preuve.

Les propriétés organiques sont très-marquées dans le tissu cellulaire ; la graisse et la sérosité n'y seroient point absorbées, si elles ne faisoient sur lui une impression qui met en jeu la sensibilité organique. J'observe à l'égard de cette propriété, considérée dans le système cellulaire, que toutes les substances ne sont point en rapport égal avec elle : parmi les fluides animaux, le sang, la lymphe et le lait ne l'exaltent point assez, lorsqu'ils s'y épanchent ou qu'on les y injecte, pour empêcher l'absorption, qui a lieu pour eux comme pour la graisse et pour la sérosité. Au contraire, cette sensibilité est tellement altérée par le contact de l'u-

rine, de la bile, de la salive et des autres fluides destinés à être rejetés au dehors, que souvent l'inflammation est consécutive à leur contact, lequel n'en détermine point l'absorption. Parmi les fluides étrangers, l'eau injectée est absorbée; le vin et presque tous les autres fluides irritans excitent des dépôts, et sont rejetés au dehors avec le pus qui en résulte. On sait que, dans l'opération de l'hydrocèle, des abcès au scrotum sont toujours le résultat du passage accidentel de l'injection dans le tissu cellulaire, passage qui est dû à une déviation de la canule du trois-quarts. Les expériences sur les animaux vivans s'accordent parfaitement avec ce fait; tout autre fluide irritant, les acides affoiblis, les dissolutions alcalines, etc., produisent le même phénomène.

La contractilité organique insensible est évidemment prouvée dans le tissu cellulaire, par l'exhalation et par l'absorption qui s'y opèrent.

Il jouit jusqu'à un certain point de la contractilité organique sensible. On sait que l'impression seule du froid suffit pour resserrer le scrotum d'une manière très-marquée; que, suivant qu'elle est irritée ou qu'elle se trouve dans l'état naturel, cette partie passe par des degrés très-différens de contraction et de relâchement : or, elle ne paroît contenir sous la peau que l'organe cellulaire, dont les filamens, il est vrai, présentent un aspect particulier, et semblent différer par leur nature des filamens des autres portions de ce système. Sans doute cette contraction n'est point à comparer à celle des muscles, mais elle en est certainement le

premier degré ; elle est de même nature, ou plutôt elle tient le milieu entre la leur et ces oscillations impossibles à saisir que nous désignons sous le nom de *contractilité organique insensible*, que d'autres appellent *tonicité*, etc.

Sympathies.

Les rapports du système cellulaire avec les autres systèmes sont très-nombreux et très-multipliés ; mais souvent il n'est pas facile de bien les apprécier. En effet, comme il est disséminé dans tous les organes, et qu'il concourt à la structure de tous, on a souvent beaucoup de peine à distinguer ce qui lui appartient, d'avec ce qui est l'attribut des parties où il se trouve. Cependant, ces rapports deviennent manifestes en plusieurs circonstances : dans les affections aiguës, comme dans les maladies chroniques, il est très-susceptible d'être influencé par les affections des organes. Je ne parle pas ici des altérations nées de la juxta-position et de la continuité, altérations si communes comme nous avons vu : je n'entends parler que de celles produites dans des endroits du tissu cellulaire qui n'ont aucun rapport connu avec l'organe affecté.

Dans les maladies aiguës qui ont leur siége dans un organe particulier, dans les poumons, l'estomac, les intestins, etc., souvent le tissu cellulaire s'affecte sympathiquement ; il devient le siége d'inflammations, de foyers purulens, etc. La plupart des dépôts critiques dépendent de ce rapport réel, quoique inconnu, existant entre l'organe affecté

et le tissu cellulaire. Souvent c'est l'exhalation ou l'absorption naturelle à ce tissu qui est altérée dans les affections aiguës : de là les bouffissures, les œdèmes qui surviennent quelquefois subitement. J'ai soigné, à la salle Saint-Charles, un homme qui, par l'effet d'une forte terreur, éprouva un resserrement subit à l'épigastre : une teinte jaunâtre, indice de l'affection du foie par l'émotion, se répandit peu d'heures après sur son visage. Le soir il avoit un œdème remarquable dans les membres inférieurs, œdème produit sans doute sympathiquement par l'influence du foie sur le tissu cellulaire. Cette influence des organes principaux sur ce système devient surtout remarquable dans les affections chroniques, dans les altérations de tissu qu'ils éprouvent. On sait que la plupart des maladies lentes du cœur, du poumon, de la rate, de l'estomac, du foie, de la matrice, etc., ont pour symptômes, dans leurs dernières périodes, une leucophlegmatie plus ou moins générale, laquelle ne dépend que de l'affaiblissement né dans le tissu cellulaire. L'art doit beaucoup à M. Corvisart, pour avoir, un des premiers, fait sentir que presque toutes les infiltrations sont symptomatiques, que presque toutes dépendent par conséquent de l'influence exercée par l'organe affecté sur le tissu cellulaire. Il arrive alors d'une manière lente ce qui est survenu presque tout-à-coup dans le malade dont je viens de parler.

Nous voyons, dans toutes les maladies aiguës, la peau ressentir avec une extrême facilité l'influence sympathique des organes malades, être plusieurs

fois alternativement sèche ou humide de sueur dans la même période, souvent dans le même jour. Je suis persuadé que le tissu cellulaire éprouve les mêmes altérations que la peau, et que, si nous pouvions voir ce qui s'y passe, nous découvririons ses cellules plus ou moins humides, plus ou moins sèches, suivant le mode d'influence qu'il reçoit: c'est même à cela qu'il faut rapporter l'état différent des cadavres morts de maladies aiguës, lesquels présentent des variétés sans nombre dans leur sérosité cellulaire.

La plupart des médecins considèrent d'une manière trop générale une foule de symptômes qui ne dépendent point, à proprement parler, comme ils le pensent, de la maladie, mais uniquement de l'affection sympathique exercée par l'organe malade sur les organes sains, lesquels, suivant qu'ils sont affectés, produisent différens phénomènes vraiment étrangers à la maladie, qui la compliquent quelquefois, mais n'en font point essentiellement partie : ils peuvent arriver comme ne pas survenir, la maladie restant la même.

Remarquez que ce sont presque toujours la sensibilité organique et la contractilité de même espèce, qui sont mises en jeu dans les sympathies cellulaires, parce que ce sont les deux forces vitales essentiellement prédominantes dans ce système. Ainsi la contractilité organique sensible et la contractilité animale sont-elles spécialement en exercice dans les sympathies musculaires, suivant que le système des muscles organiques ou celui des muscles de la vie animale reçoit l'excitation sympathique.

Non-seulement le système cellulaire reçoit l'influence des autres organes dans ses sympathies, mais il en exerce encore sur eux. Dans le phlegmon, qui est le mode inflammatoire de ce système, si la tumeur est un peu considérable, souvent diverses altérations se manifestent dans les fonctions du cerveau, du cœur, du foie, de l'estomac, etc. Les vomissemens sympathiques, ce qu'on nomme débordemens de bile, les transports cérébraux, etc., sont des phénomènes qui, dans les grands phlegmons, se manifestent souvent sans appartenir à la maladie elle-même. L'art se sert de l'influence du système cellulaire affecté sur les autres organes, dans l'application des sétons. Souvent, dans les maladies des yeux, un séton produit un effet qu'on n'a pu obtenir d'un vésicatoire : pourquoi? parce que le rapport qui existe entre le tissu cellulaire et l'œil est plus actif alors que celui qui lie ce dernier aux tégumens.

Caractère des Propriétés vitales.

D'après ce que nous venons de dire, on voit que l'activité vitale est assez prononcée dans le système cellulaire. Sous ce rapport il est bien supérieur aux autres organes qui sont blancs comme lui, et parmi lesquels on l'a rangé, tels que les aponévroses, les tendons, les cartilages, les ligamens, etc., organes remarquables par l'obscurité de leurs forces vitales, et par la lenteur de leurs fonctions. Aussi les phénomènes inflammatoires parcourent-ils leurs diverses périodes avec bien plus de promptitude dans

ce système. Leur marche est très-rapide, comparée à celle des diverses tumeurs qui se manifestent dans les systèmes dont je viens de parler.

La suppuration se forme ici avec une rapidité dont peu d'organes nous offrent des exemples. Tout le monde connoît le fluide qui résulte de cette suppuration. Sa couleur, sa consistance, toutes ses qualités extérieures sont devenues le type auquel nous rapportons les idées que nous nous formons du pus; en sorte que tout ce qui ne lui ressemble pas est communément jugé pus de mauvaise nature, ou, comme on le dit, sanieux. Cette opinion est fausse. Certainement le pus qui s'écoule d'un os, d'un muscle, de la peau dans l'érysipèle, des membranes muqueuses dans les catarrhes, est de très-bonne nature toutes les fois que l'inflammation parcourt régulièrement ses périodes; et cependant il est totalement différent du pus cellulaire. Comme celui-ci est le plus fréquemment observé, surtout en chirurgie, nous nous sommes fait une idée générale du pus louable, comme du pus sanieux. Le pus cutané, le pus muqueux, le pus osseux, etc., etc., ont chacun leur sanie propre ou leur dégénérescence; ces dégénérescences diffèrent entre elles comme les altérations vitales de l'organe dont elles émanent. De même que le pus de chaque système diffère de celui des autres systèmes, de même les altérations dont il est susceptible sont différentes de leurs altérations purulentes.

Le tissu cellulaire prend-il des modifications vitales particulières dans les organes à la structure desquels il concourt? D'après ce qui a été dit plus

haut, cela ne paroît guère probable. Tout ce que je viens de dire s'applique à ce système considéré seul dans l'intervalle des organes, et abstraction faite de toute combinaison de structure avec eux. Il est possible cependant que son activité vitale se ralentisse dans les cartilages, les tendons, etc., qu'elle s'accélère un peu dans la peau, que sa vie tende, en général, à se mettre en équilibre avec celle des parties où il se trouve : mais ce sont des conjectures que rien de positif ne confirme.

Ce qui ne doit pas nous échapper ici, c'est la différence manifeste de vie qui existe entre le tissu à lames et à filamens presque par-tout répandu, et le tissu uniquement filamenteux qui est extérieur aux surfaces muqueuses, aux vaisseaux sanguins et aux excréteurs, différence d'où résulte la rareté des inflammations et des tumeurs diverses de celui-ci. Il est souvent une véritable barrière où s'arrêtent les affections du premier, barrière qui protège l'organe qu'il enveloppe. Ainsi j'ai plusieurs fois observé, dans l'ouverture des cadavres, que, tandis que le tissu ordinaire où sont plongées les artères est tout en suppuration, comme à l'aisselle, par exemple, tandis que par le séjour du pus il est comme désorganisé, celui qui forme la tunique externe des vaisseaux reste intact, et n'a pas subi la moindre altération. J'ai vu le même phénomène pour le tissu extérieur à l'urètre, dans des dépôts aux lombes, etc.

§ III. *Propriétés de reproduction.*

Le tissu cellulaire est distingué des autres organes par la faculté qu'il a de pousser des espèces de végétations, de s'allonger, de se reproduire, de croître, lorsqu'il a été coupé ou divisé d'une manière quelconque. C'est de cette faculté que dépend la formation des cicatrices, des tumeurs, des kystes, etc.

Influence du tissu cellulaire sur la formation des cicatrices.

Les cicatrices peuvent se considérer sous deux rapports, 1°. dans les organes extérieurs, dans le tissu sous-cutané et dans la peau spécialement; 2°. dans les organes intérieurs. Suivons-les d'abord au dehors.

Toute plaie qui suit ses périodes ordinaires présente, entre l'époque de sa formation et celle de sa cicatrisation, les phénomènes suivans : 1°. elle s'enflamme; 2°. des bourgeons charnus se développent sur sa surface; 3°. elle suppure; 4°. elle s'affaisse; 5°. elle se recouvre d'une pellicule mince, rouge d'abord et qui devient ensuite blanchâtre. Parcourons ces diverses périodes.

Première période.

Le temps de l'inflammation commence à l'instant où une plaie est faite. Celle-ci est le prompt résultat de l'irritation qu'a causée l'instrument, de celle

que déterminent le contact de l'air, les pièces d'appareil ou les objets environnans. Jusqu'alors à l'abri de ce contact, la plupart des parties comprises dans la solution de continuité ne jouissoient que de la sensibilité organique; mais dès-lors ces mêmes parties concourant à former la surface du corps, doivent jouir de la sensibilité animale, de celle qui transmet au cerveau les impressions reçues. Or, l'effet de l'inflammation sur les organes doués seulement de la première espèce de sensibilité, est de l'exalter à un point tel, qu'elle se monte au même degré que la seconde, et peut comme elle transmettre au cerveau les impressions senties; en sorte que, par là, des parties divisées par une plaie deviennent propres à remplir les fonctions des tégumens. C'est là sans doute le premier avantage de cette période inflammatoire de la cicatrisation.

Un autre avantage de cette période, c'est de disposer les parties au développement des bourgeons charnus. En effet, l'inflammation précède toujours ce développement : or, le surcroît de vie qu'elle détermine dans nos organes paroît nécessaire pour animer les parties qui vont se reproduire : par elle le tissu cellulaire où doivent éclore les bourgeons se pénètre de plus de sensibilité et de plus de contractilité insensible; il s'élève à une température supérieure à celle des organes voisins; il devient le centre d'un petit système circulatoire indépendant de celui du cœur. C'est au milieu de ce déploiement de forces que naissent et croissent les bourgeons charnus, pour la production desquels les forces naturelles auroient été insuffisantes. De là la pâleur,

la flaccidité de ces productions, lorsque ces diverses fonctions s'affoiblissent ou cessent.

Deuxième période.

La production des bourgeons charnus succède à l'inflammation. Elle offre les phénomènes suivans : de petits corps rougeâtres s'élèvent en tubercules inégaux et irrégulièrement disposés sur la surface de la plaie. Ils ne sont point charnus, comme le nom qu'on leur a donné, sans doute à cause de leur couleur, sembleroit l'indiquer; ce ne sont que de petites vésicules cellulaires, pleines d'une substance épaisse, comme lardacée, que l'on ne connoît point encore, et qu'il seroit bien essentiel d'analyser. Cette substance remplit tellement les cellules, qu'en soufflant de l'air dans le tissu subjacent à une plaie, soit dans un animal vivant, soit sur un cadavre, ce fluide ne pénètre nullement les bourgeons; leur masse se soulève en totalité, mais aucun d'eux ne se développe, ni ne se distend comme les cellules que cette substance ne remplit point; les bourgeons restent les mêmes au milieu du boursoufflement général. J'ai fait souvent ces expériences sur des animaux que j'avois blessés exprès.

A mesure que les bourgeons se développent sur une surface cellulaire mise à découvert, on les voit s'unir ensemble, se coller pour ainsi dire, et former par leur réunion une espèce de membrane provisoire, qui empêche absolument le contact de l'air sur les parties subjacentes, pendant que la cicatrice véritable, celle qui doit toujours rester, se forme.

Cette membrane provisoire des cicatrices, cette espèce d'épiderme destiné à garantir les parties pendant le travail de la cicatrisation, diffère des membranes séreuses ordinaires, en ce que celles-ci sont lisses et par-tout uniformes, tandis que les bourgeons produisent ici une surface inégale et raboteuse. Cette inégalité des bourgeons et leur isolement apparent semblent d'abord s'opposer à la manière que j'indique de concevoir le premier état des cicatrices, mais l'expérience suivante ne laisse aucun doute là-dessus. J'ai fait une large plaie sur un animal, et je lui ai laissé parcourir ses premières périodes; l'animal a ensuite été tué : c'étoit un chien. J'ai enlevé la portion de chair sur laquelle les bourgeons s'étoient développés; je l'ai distendue par un corps saillant, placé du côté opposé aux bourgeons, de manière à rendre la surface bourgeonnée très-convexe, de concave qu'elle étoit : les tubercules se sont alors effacés; la pellicule provisoire, tiraillée, est devenue très-sensible : on l'auroit prise pour une membrane séreuse enflammée.

Il suit de là que, dès que les bourgeons sont réunis, tout accès est fermé à l'air, et que ce qu'on dit communément du contact de ce fluide est inexact et contraire aux dispositions de la nature, qui sait, mieux que nous ne pouvons le faire par nos appareils, mettre à l'abri la partie divisée, pendant le temps où se prépare et s'opère le travail de la cicatrisation.

Voilà les phénomènes généraux que présentent les cicatrices cutanées dans les deux premières périodes de leur formation. Les cicatrices intérieures

offrent, à quelque chose près, le même état. Or, il est facile de prouver qu'ici le système cellulaire joue un rôle important, exclusif même, et que tous ces phénomènes se passent dans son tissu ou dans ses cellules. Les observations suivantes établissent, d'une manière positive, la nature celluleuse et des bourgeons et de la pellicule provisoire qui en résulte. 1°. Là où le système cellulaire est le plus abondant, comme aux joues, les bourgeons charnus naissent plus facilement, et les plaies sont plus promptes à se cicatriser. 2°. La peau trop dénuée de tissu cellulaire se recouvre difficilement de ces sortes de productions, et se recolle avec peine aux parties voisines : de là le précepte tant recommandé en chirurgie, de ménager ce tissu dans la dissection des tumeurs, dans l'extirpation des loupes, des kystes, etc. 3°. La macération ramène toujours à cette première base les surfaces des plaies bourgeonnées, quand on expose un cadavre qui s'en trouve affecté à cette expérience facile. 4°. La nature des bourgeons charnus est par-tout la même, quel que soit l'organe qui les produit, que ce soit un muscle, un cartilage, la peau, un os, un ligament, etc. : seulement ils sont plus ou moins tardifs, suivant que la vie de chaque organe est plus ou moins active, plus ou moins prononcée, et que les forces vitales s'y trouvent à un degré plus ou moins marqué : ainsi ils paroissent au bout de quatre ou cinq jours sur la peau, et sont beaucoup plus long-temps à se manifester sur les os; mais leur texture, leur apparence extérieure, leur nature, sont toujours les mêmes : donc ils sont l'ex-

pansion, la production d'un organe qui se rencontre dans tous les autres : or, cet organe commun à tous, cette base générale de toute partie organisée, c'est le tissu cellulaire.

La couleur rougeâtre des bourgeons charnus a fait croire qu'ils étoient une expansion vasculaire ; mais leur développement est étranger à toute production de vaisseaux sanguins. Voici à quoi il tient : d'un côté nous avons vu que le tissu cellulaire contient une foule d'exhalans, ainsi que d'absorbans, dans son tissu, et qu'il en paroît presque tout formé : d'un autre côté, nous verrons que, dans l'inflammation, il y a constamment passage du sang rouge dans ce genre de vaisseaux : donc, comme d'une part les bourgeons charnus sont cellulaires, qu'ils ont par conséquent la nature de ce système; comme, d'une autre part, ils se trouvent toujours dans un véritable état inflammatoire, on conçoit que leur rougeur est la même que celle de la plèvre enflammée, du tissu cellulaire devenu le siége d'un phlegmon, de la peau érysipélateuse, etc., rougeur qui ne suppose point un allongement des vaisseaux sanguins, mais seulement un passage du sang dans ceux qui ordinairement charrient des fluides blancs. Cela est si vrai que, lorsque l'inflammation est passée, le sang cessant d'aborder à ces vaisseaux, la membrane reprend sa couleur naturelle ; de même les bourgeons, après la formation de la cicatrice qui résulte de leur rapprochement, blanchissent, parce que le sang ne les pénètre plus. Or, s'il y avoit production nouvelle de vaisseaux, ils continueraient à exister et à remplir leurs fonctions.

D'ailleurs, comment supposer un développement de vaisseaux sanguins là où primitivement ils n'existent pas, comme sur les tendons, les cartilages, etc., lesquels présentent, ainsi que les autres organes, des bourgeons charnus dans leurs solutions de continuité ?

Concluons de ces diverses considérations, que le système artériel est étranger à la formation des bourgeons charnus ; que le cellulaire seul y participe, parce que, seul, il est doué de la faculté de s'étendre, de croître et de se reproduire.

Voici donc ce qui arrive dans le second temps de la cicatrisation des plaies : le tissu cellulaire, en vertu de l'accroissement de force qui s'est développé dans la première période, s'élève en vésicules irrégulièrement disposées, qui exhalent une substance blanche peu connue, s'unissent à leur superficie, et forment une membrane provisoire. Mais comment cette membrane se transforme-t-elle en celle de la cicatrice ? Suivons la nature, qui arrive à ce temps par ceux de la suppuration et de l'affaissement.

Troisième période.

Le temps de suppuration n'existe point dans la cicatrice des os, dans celle des cartilages rompus, des muscles déchirés, et en général dans la réunion de tous les organes divisés sans plaie extérieure. Il faut donc démontrer d'abord quel rapport se trouve entre ces cicatrices et celles des organes externes ; car un principe commun préside à toutes les opérations

de la nature, quelque diverses qu'elles paroissent.

Lorsqu'un os est divisé, les deux premières périodes de sa réunion sont les mêmes que celles des organes extérieurs; les bouts s'enflamment, puis se couvrent de bourgeons cellulaires. Dans le troisième temps, ces bourgeons, préliminairement réunis, deviennent une espèce d'organe sécrétoire, ou plutôt exhalant, qui sépare d'abord de la gélatine, dont il s'encroûte, ce qui donne au cal une nature cartilagineuse, puis du phosphate calcaire, ce qui complète la disposition osseuse. Dans la cicatrice des cartilages, la gélatine seule est exhalée; dans les muscles divisés, c'est la fibrine, etc.: en un mot, le tissu cellulaire est la base commune de toutes les cicatrices des organes intérieurs, puisque les bourgeons charnus sont les mêmes sur tous; elles se ressemblent toutes par cette base; ce qui établit entre elles des différences, c'est la matière qui se sépare et qui reste dans le tissu cellulaire. Cette matière est, en général, la même que celle qui sert à la nutrition de l'organe, que celle qui y est habituellement apportée et exportée par le travail de cette fonction. Or, comme chaque organe de système différent a sa matière nutritive propre, chacun a son mode particulier de réunion: nous connoîtrions les cicatrices des différens organes tout aussi bien que celle des os, si les substances qui nourrissent ces organes nous étoient aussi connues que la gélatine et le phosphate calcaire. Le mode de développement des cicatrices intérieures est, en général, analogue à celui de la

nutrition, ou plutôt il est le même, avec la seule différence que le tissu cellulaire, s'élevant en bourgeons irréguliers sur les surfaces divisées, ne fournit point à la cicatrice une base moulée sur la figure de l'organe : de là l'inégalité du cal, etc.

Voilà donc, en général, ce qui se passe dans le troisième temps des cicatrices des organes internes. A l'extérieur, il se manifeste des phénomènes à-peu-près analogues : la membrane qui recouvre les bourgeons charnus devient aussi une espèce d'organe exhalant qui sépare du sang un fluide blanchâtre qu'on appelle *pus*. Mais il y a cette différence que, au lieu de rester dans le tissu des bourgeons, de pénétrer et d'encroûter ce tissu, comme le phosphate calcaire et la gélatine pénètrent les os, il est rejeté au dehors et devient étranger à la réunion ; en sorte que, dans les cicatrices internes, il y a exhalation, puis encroûtement du fluide exhalé, et dans les cicatrices externes exhalation, puis excrétion de ce fluide.

Au reste, une plaie intérieure qui intéresse le tissu cellulaire et qui suppure me paroît ressembler en tout aux surfaces séreuses, lesquelles se recouvrent, à la suite de leur inflammation, d'une exsudation purulente. La pellicule mince qui tapisse les bourgeons est de même nature que la plèvre ou le péritoine enflammés, c'est-à-dire essentiellement cellulaire. Le pus est dans l'un et l'autre cas presque de même nature, et analogue à celui du phlegmon, parce qu'il vient d'organes semblables ; tandis que, si la peau seule est inté-

ressée, ce fluide est d'une nature toute différente, comme on le voit dans l'érysipèle.

L'exhalation du pus sur la surface de la cicatrice et des membranes séreuses me paroît avoir aussi beaucoup d'analogie avec celle de la matière blanchâtre de certains kystes.

Quatrième période.

La suppuration épuise peu à peu la substance blanchâtre qui remplit les bourgeons; alors leurs cellules, d'abord très-gonflées, diminuent insensiblement de volume; elles se resserrent en vertu de leur contractilité de tissu; peu à peu elles adhèrent entre elles, et de leur adhérence résultent divers phénomènes que voici. 1°. Tous les tubercules charnus disparoissent, et une surface uniforme les remplace. 2°. Cette surface est une membrane mince, parce que l'épaisseur des bourgeons dépendoit, non des cellules, mais de la substance qui les pénétroit, et qui, ayant alors disparu, les laisse toutes seules. 3°. Cette membrane offre infiniment moins de largeur que la pellicule primitive qui recouvroit les bourgeons, parce que les cellules, en revenant sur elles-mêmes, tiraillent de la circonférence au centre les bords de la division; ceux-ci se rapprochent; la largeur de la plaie diminue; ces mêmes bourgeons qui, dans le commencement, occupoient souvent un espace d'un demi-pied de diamètre, comme, par exemple, dans l'opération du cancer, se trouvent alors condensés dans l'espace d'un pouce ou deux.

Quand l'adhérence est complète entre toutes les cellules qui formoient primitivement les bourgeons charnus, la membrane de la cicatrice existe, résultat de cette adhérence. Voilà comment toutes ces chairs dont le développement nous étonnoit, et qui paroissoient amplement réparer la perte de substance, ne sont plus qu'une pellicule, rougeâtre tant que les exhalans sont pleins de sang, mais ensuite blanchâtre par le retour de ce fluide dans ses vaisseaux.

D'après ce mode d'origine des cicatrices extérieures, il est facile de concevoir, 1°. pourquoi elles adhèrent intimement aux endroits où elles se trouvent, et n'ont jamais la laxité des tégumens; 2°. pourquoi la peau se rapproche, de toutes les parties voisines, pour recouvrir la plaie; 3°. pourquoi elle se ride en se rapprochant; 4°. pourquoi là où elle prête le plus, la cicatrice a le moins d'étendue, comme aux bourses, aux aisselles, etc.; pourquoi, au contraire, elle en a davantage là où elle cède difficilement, comme sur le sternum, sur le crâne, sur le grand trochanter, etc.; 5°. pourquoi l'épaisseur de toutes les cicatrices est constamment en raison inverse de leur largeur: en effet, comme il n'y a toujours que la même quantité de bourgeons cellulaires pour les former, il faut que ce qu'elles gagnent dans un sens, elles le perdent dans un autre: de là, dans celles qui sont larges, beaucoup de facilité à se déchirer; 6°. pourquoi elles n'ont point d'organisation régulière, pourquoi elles ne partagent point les fonctions de l'organe cutané qu'elles remplacent, et pourquoi leur tex-

ture est absolument différente de celle de cet organe.

La cicatrisation des plaies livrées à elles-mêmes, surtout de celles avec perte de substance, diffère essentiellement de leur réunion par première intention, qu'on détermine par l'agglutination de leurs bords. Cette différence porte sur ce que, dans cette dernière, il n'y a ni la deuxième période, celle des bourgeons charnus; ni la troisième, celle de la suppuration; ni la quatrième, celle d'affaissement: la réunion succède tout de suite à la première, savoir, à celle d'inflammation.

On voit, d'après tout ce qui vient d'être dit, que le tissu cellulaire est l'agent essentiel de la production de toutes les cicatrices, qu'il forme leur base et leur principe, que sans lui elles ne pourroient point avoir lieu, et qu'elles dépendent surtout de la propriété qu'il a de s'étendre et de croître.

Influence du Tissu cellulaire sur la formation des tumeurs.

Dans la formation des cicatrices, le tissu cellulaire ne s'accroît guère que de quelques lignes au-dessus du niveau de la division; les cellules qu'il forme dans sa reproduction ont en général peu de volume. Il n'en est pas de même lorsqu'il vient à s'écarter des lois ordinaires de la cicatrisation, lorsque quelque cause accidentelle altère ses propriétés vitales: alors on le voit pousser des végétations très-étendues, et qui souvent contiennent

beaucoup plus de ce tissu que les parties mêmes où elles sont nées. Toutes les excroissances diverses, désignées sous les noms de chairs fongueuses, d'hypersarcoses, de chairs mollasses, de fongosités, etc., ne sont qu'un résultat de cet accroissement du système cellulaire, devenu supérieur à ce qu'il devroit être dans les lois ordinaires des cicatrices : aussi les cicatrices ne peuvent-elles se faire tant que ces productions irrégulières se manifestent : ce n'est qu'après qu'elles ont été réprimées que la consolidation s'opère. Mais c'est surtout dans les tumeurs diverses qu'on voit ce développement, cette reproduction remarquable du tissu cellulaire. Tous les fongus, espèce de production qui se développe exclusivement sur les membranes muqueuses, dans les sinus, aux fosses nasales, à la bouche, à la matrice spécialement, et qui diffèrent essentiellement des tumeurs qui ont leur siége sur les membranes fibreuses, sur la dure-mère, par exemple, quoiqu'un nom commun les confonde, tous les fongus, dis-je, sont du tissu cellulaire, plus une matière particulière déposée dans ses aréoles, matière qui, plus ou moins abondamment séparée, laisse sa base primitive plus ou moins à nu.

Les polypes, soit muqueux, soit sarcomateux, espèces de tumeurs qui sont également l'attribut du système muqueux, ont aussi le tissu cellulaire pour base primitive de leur organisation. Tous les différens cancers le présentent, d'une manière plus ou moins manifeste, dans le gonflement des parties auquel ils donnent lieu. Il faudroit passer en revue presque toutes les tumeurs, pour indi-

quer toutes celles que le tissu cellulaire concourt à former.

On peut donc le concevoir comme formant la base générale, le parenchyme de nutrition de presque toutes ces excroissances. Il pousse, il croît d'abord sur la partie où la tumeur doit se développer; puis il s'encroûte de diverses substances étrangères, et dont la nature différente constitue la diversité des tumeurs. Ces phénomènes sont exactement analogues à ceux de la nutrition ordinaire. En effet, tous les organes se ressemblent par leur base nutritive, par leur parenchyme de nutrition, qui est vasculaire et cellulaire; ils diffèrent par les substances nutrives déposées dans ce parenchyme. De même toutes les tumeurs sont cellulaires : c'est leur caractère commun. Leur caractère propre se tire des substances que sépare le tissu, suivant que les altérations morbifiques dont il est le siége, modifiant différemment ses forces vitales, le mettent en rapport avec telle ou telle substance : ainsi, comme nous l'avons dit, toutes les cicatrices internes sont-elles semblables dans la première période, dans celle des bourgeons charnus, et présentent-elles des différences à mesure que la substance nutritive de l'organe auquel elles appartiennent vient à les pénétrer.

On voit, d'après ces principes, comment la nature est la même dans ses opérations, comment une loi uniforme préside à toutes, et comment les applications seules de cette loi diffèrent entr'elles. Par-tout où il y a nutrition naturelle, ou modification accidentelle de cette fonction, le tissu cel-

lulaire joue un rôle essentiel : or, ce rôle important, il le doit, dans la cicatrisation et dans la formation des tumeurs, à la propriété singulière qu'il a de s'étendre, de se dilater, de croître. Examinez toutes les tumeurs développées sur les muscles, les tendons, les cartilages, etc.; vous n'y verrez jamais une expansion des fibres charnues, tendineuses, de la substance cartilagineuse, etc.; le tissu cellulaire seul part de l'organe et se répand dans la tumeur : ainsi les fibres des os, des muscles, des substances fibreuses divisées dans les solutions de continuité, ne se prolongent-elles point au-delà du niveau de la plaie, comme le fait le tissu cellulaire de la partie pour la production des bourgeons.

Les tumeurs dont je parle n'ont rien de commun, comme on le conçoit, avec les tuméfactions aiguës qui constituent les phlegmons, ni avec cet engorgement qu'éprouvent les membres où il y a eu une violente irritation, comme une fracture ou une luxation compliquées, un panaris, une piqûre avec un instrument venimeux, etc., engorgement qui se développe en général autour de toute partie extérieure vivement affectée, qui a une invasion quelquefois presque subite, qui n'est point réellement inflammatoire quoiqu'il offre tension, douleur, etc., et qui mérite plutôt le nom de *boursoufflement* que celui d'*engorgement*.

Il ne faut pas non plus confondre ces tumeurs avec certains engorgemens chroniques, où, sans croître, sans végéter, le tissu cellulaire s'infiltre, se pénètre de différentes substances qui en changent

la nature : tels sont ceux qui surviennent dans les maladies des articulations ; telles sont les callosités des fistules, etc., la matière lardacée qu'on trouve dans certaines tumeurs, etc..... Dans tous ces cas, il n'y a point d'accroissement ni de végétation, comme dans un polype, un fongus, etc... ; c'est une substance plus solide que la sérosité, infiltrant le tissu cellulaire, et envahissant ses lames au point de les faire disparoître et de présenter un tout en apparence homogène.

Au reste, il y a à l'instant de la mort une grande différence entre une tumeur aiguë et une tumeur chronique, que celle-ci soit produite par végétation ou par infiltration. En effet, elle reste la même et conserve jusqu'à la putréfaction son volume, sa forme, sa densité, comme tous les organes. La première, au contraire, s'affaisse, comme je l'ai indiqué, par la chute des forces vitales. Cet affaissement varie : si la tumeur n'est autre chose que le boursoufflement cellulaire dont je viens de parler, et qui est si commun dans les lésions extérieures, elle disparoît entièrement ; si, outre ce boursoufflement, il y a accumulation du sang, comme dans le charbon, le phlegmon, etc., une portion de la tumeur reste, mais toujours elle diminue beaucoup de volume. En général, c'est sur ce boursoufflement, dont on ignore la cause immédiate, que porte d'une manière spéciale l'affaissement. Passons à une fonction non moins importante du tissu cellulaire, et qui est très-analogue à celle-ci.

Influence du Tissu cellulaire sur la formation des kystes.

On appelle *kyste* une membrane en forme de sac sans ouverture, qui se développe accidentellement dans nos parties, et qui, contenant des fluides de nature différente, a été sous ce rapport divisée en plusieurs espèces. Or, les kystes sont essentiellement formés aux dépens du tissu cellulaire; ils naissent dans ses cellules, s'agrandissent en tous sens au milieu d'elles, et en portent tous les caractères.

Pour se convaincre de l'influence du système cellulaire sur la formation des kystes, il suffit de prouver qu'entr'eux et les membranes séreuses, il y a la plus grande analogie, et même presque identité; car nous verrons que ces sortes de membranes sont essentiellement cellulaires. Or, voici quelles sont les analogies de ces deux espèces de productions, dont l'une est naturelle et l'autre accidentelle.

1°. Analogie de conformation. Les kystes forment tous des espèces de sacs sans ouverture, renfermant le fluide qui s'en exhale, ayant une face lisse, polie et contiguë à ce fluide, une autre inégale, floconneuse, et continue au tissu cellulaire voisin.

2°. Analogie de structure. Toujours formés d'un seul feuillet, comme les membranes séreuses, les kystes ont tous, comme elles, une texture cellulaire que prouvent la macération et l'insufflation. Aussi naissent-ils constamment au milieu de l'organe cellulaire, ordinairement là où il est le plus

abondant. Peu de vaisseaux sanguins les pénètrent : le système exhalant y est très-caractérisé.

3°. Analogie de propriétés vitales. Sensibilité animale nulle dans l'état ordinaire, très-prononcée dans l'inflammation; sensibilité organique toujours très-manifeste; tonicité, que caractérise une contraction lente et graduée, à la suite de l'évacuation artificielle ou naturelle des fluides contenus, etc. : voilà les caractères des kystes; ce sont aussi, comme nous l'avons vu, ceux des membranes séreuses.

4°. Analogie de fonctions. Les kystes sont évidemment l'organe sécrétoire ou plutôt exhalatoire du fluide qui y est contenu. L'exhalation y devient surtout très-caractérisée quand, à la suite de l'évacuation de ces fluides, on n'a pas soin d'emporter la poche membraneuse, ou d'y exciter une inflammation artificielle. L'absorption s'y manifeste dans la guérison spontanée des hydropisies enkystées, guérison à laquelle peut seule concourir cette fonction.

5°. Analogie d'affections. Qui ne sait qu'entre l'hydropisie de la tunique vaginale et l'hydropisie enkystée du cordon, il y a la plus grande analogie, que les moyens curatifs sont les mêmes, que les accidens ne diffèrent point, que dans toutes deux l'inflammation qu'on fait naître par l'injection d'un fluide étranger, du vin, par exemple, est la même, et détermine par un semblable mécanisme la guérison? Qu'on ouvre deux cadavres attaqués chacun d'une de ces deux affections, qu'on compare ensuite l'état des deux poches où le fluide est amassé : l'aspect est exactement le même. Otez du kyste des mélicéris le fluide qui y est contenu,

vous ne trouverez que peu de différence entre lui, les kystes hydropiques et les membranes séreuses.

Les considérations précédentes nous mènent à établir une parfaite ressemblance entre les kystes et les membranes séreuses, dont ils partagent tous les caractères, et dans le système desquelles ils entrent essentiellement, ainsi que dans le système cellulaire par conséquent. Il est très-probable qu'il y a un rapport entre les unes et les autres, et que, quand un kyste se développe et fournit une abondante exhalation, l'exhalation des membranes séreuses diminue : au reste, ceci n'est point appuyé sur des preuves directes. Il se présente ici une question essentielle, celle de savoir comment se développent les kystes; comment une membrane qui n'existe point dans l'état naturel peut naître, croître, et même acquérir un développement très-considérable en certaines circonstances. On résout communément ce problème de la manière suivante : il s'amasse d'abord un peu de fluide dans une cellule; ce fluide augmente, dilate dans tous les sens la cellule, dont les parois se collent aux cellules voisines, et augmentent ainsi d'épaisseur. Peu à peu ce fluide, séreux dans les hydropisies, blanchâtre et épais dans le stéatôme, etc., augmente en quantité, presse en tous sens la poche qui le renferme, l'agrandit, la comprime contre les organes voisins, et lui donne la forme sous laquelle elle s'offre à nous. Rien de plus simple, au premier coup-d'œil, que cette explication mécanique : cependant, rien de moins conforme aux procédés de la nature. Les considérations suivantes s rviront à le prouver.

1°. Les kystes sont analogues, sous tous les rapports, aux membranes séreuses : comment donc auroient-ils un autre mode d'origine que ces membranes, lesquelles ne se forment jamais, comme nous le verrons, par la compression du tissu cellulaire? 2°. Une origine aussi mécanique, où tous les vaisseaux, pressés les uns contre les autres, doivent inévitablement s'oblitérer, ainsi qu'on le voit sur la peau devenue calleuse, s'accorde-t-elle avec la fonction exhalatoire et absorbante des kystes, avec leur mode particulier d'inflammation? 3°. Comment, si les cellules, appliquées et collées les unes aux autres, forment ces sacs contre nature, le tissu cellulaire voisin ne diminue-t-il pas, ne disparoît-il pas même, lorsqu'ils acquièrent beaucoup de volume? 4°. Si, d'un côté, les kystes se forment par la compression du tissu cellulaire; si, d'un autre côté, il est vrai, comme on n'en peut pas douter, que leur fluide soit exhalé par eux, il faut donc dire que ce fluide préexiste à l'organe qui le sépare du sang : j'aimerois presque autant assurer que la salive préexiste à la parotide, etc.

Je crois que la conséquence immédiate des réflexions précédentes, c'est que l'explication commune de la formation des kystes est essentiellement contraire à la marche générale que suit la nature dans ses opérations. Comment donc naissent et croissent ces sortes de poches? comme toutes les tumeurs que nous voyons végéter au dehors, ou se manifester au dedans; car il n'y a, pour ainsi dire, de différence entre ces deux sortes de productions contre nature, que dans la forme que chacune af-

fecte. La plupart des tumeurs rejettent par leur surface extérieure le fluide qui s'y sépare. Le kyste, au contraire, exhale ce fluide par sa surface interne, et le conserve dans sa cavité. Supposez une tumeur fongueuse en suppuration se transformant tout-à-coup en cavité, et la suppuration se transportant de la surface externe sur les parois de cette cavité : ce sera un kyste. Réciproquement, supposez un kyste superficiel dont la cavité s'oblitère, et dont le fluide s'exhale à sa face externe : vous aurez une tumeur en suppuration.

Puis donç que la forme seule établit une différence entre les tumeurs et les kystes, pourquoi la formation de ceux-ci ne seroit-elle pas analogue à celle des premières ? Or, a-t-on jamais imaginé d'attribuer à la compression la formation des tumeurs extérieures ou intérieures ? Il faut donc concevoir la production des kystes de la manière suivante : ils commencent d'abord à se développer et à croître au milieu de l'organe cellulaire, par des lois très-analogues à celles de l'accroissement général de nos parties, et qui semblent être des aberrations, des applications non naturelles de ces lois fondamentales que nous ne connoissons point. Quand le kyste est une fois caractérisé, l'exhalation commence à s'y opérer : d'abord peu abondante, elle augmente ensuite à mesure qu'il fait plus de progrès. L'accroissement de l'organe exhalant précède donc toujours l'accumulation du fluide exhalé, de même que, toutes choses égales d'ailleurs, la quantité de suppuration d'une tumeur est en raison directe de son volume.

ARTICLE VI.

Développement du Système cellulaire.

§ Ier. *État du Système cellulaire dans le premier âge.*

Dans les premiers temps de la conception, le fœtus n'est qu'une masse muqueuse, homogène en apparence, et où le tissu cellulaire paroît presque exclusivement dominer. En effet, lorsque dans cette masse les organes ont commencé à se développer, les intervalles qu'ils laissent entre eux sont remplis d'une substance qui, exactement semblable à celle qui formoit auparavant la totalité du corps, en peut être considérée comme le reste, ou plutôt existe d'une manière distincte, parce qu'elle n'a point été pénétrée d'une substance nutritive propre, comme celle qui forme le parenchyme de nutrition des organes, laquelle, avant cette pénétration, lui ressembloit exactement. Cette substance intermédiaire aux organes, et qui est le principe du tissu cellulaire, s'éloigne d'autant plus de l'état fluide, qu'on avance de plus près vers le terme de l'accouchement. D'abord elle forme un véritable mucus, puis une espèce de glu, puis la texture cellulaire commence à se manifester.

Cet état primitif de l'organe cellulaire, cette apparence qu'il présente dans le principe, sont dus à la grande quantité de fluides qui le pénètrent à cette époque; elle ne dénote point une existence inorganique. On peut alors le comparer exactement

au corps vitré, qui paroît tout fluide au premier coup-d'œil parce que la transparence de ses lames ne permet point de les distinguer parmi l'humeur qui en pénètre les cellules : faites-y une ponction de manière à évacuer cette humeur, celles-ci se manifestent.

Ainsi voit-on le tissu cellulaire extrêmement mince, véritablement transparent dans le premier âge, être masqué alors par l'humeur qui le remplit, et devenir de plus en plus sensible, à mesure que cette humeur y diminue avec l'âge. C'est un phénomène qui se reproduit quelquefois dans la suite, lors des diverses infiltrations séreuses, de celles surtout où le fluide infiltré a une certaine viscosité.

Quelle est cette humeur si abondante dans les premiers mois de la conception dans le système cellulaire? Est-elle albumineuse, comme celle qui dans la suite doit le lubrifier? Cela est probable; mais je croirois aussi qu'elle a beaucoup du caractère gélatineux, caractère qui domine si fort, comme on le sait, dans les humeurs animales, à cette époque de la vie : je ne connois aucune expérience sur ce point. Quelle que soit cette humeur, elle est beaucoup plus visqueuse et plus onctueuse que par la suite : le tact suffit pour s'en convaincre. C'est sa prédominance, jointe à la finesse des lames cellulaires, qui, dans les premiers mois, fait que toute tentative pour rendre le fœtus emphysémateux, en soufflant de l'air sous sa peau, est presque absolument inutile.

A la naissance, et quelque temps au-delà, la grande quantité de graisse sous-cutanée rend aussi

très-difficile ces emphysèmes artificiels : il ne paroît pas que le fœtus en éprouve jamais de naturel. La ténuité des lames et des filamens cellulaires est telle à cette époque, que l'imagination ne peut se la représenter : le tissu des cheveux est grossier en comparaison de celui-ci. Je présume que la boule graisseuse que j'ai dit exister presque toujours à la joue du fœtus ne dépend que de la rupture de plusieurs lames, rupture d'où résulte une grande cellule qui se remplit de graisse.

Quelque temps avant la naissance, à cette époque et dans les années qui la suivent, l'humeur cellulaire va toujours en diminuant ; les cellules deviennent plus sèches, plus apparentes par conséquent ; la masse totale du système cellulaire diminue, parce que, à mesure que les organes grossissent, leurs intervalles deviennent plus rétrécis. Cependant ce système prédomine encore long-temps sur les autres ; de là la rondeur des formes qui caractérise l'enfant, le peu de saillie de ses organes, qui sont comme masqués par celui-ci ; de là, en partie, la souplesse, la multiplicité de ses mouvemens ; de là encore les maladies fréquentes dont il est le siége à cet âge.

Les lames conservent encore alors une extrême finesse, elles sont encore susceptibles de se rompre facilement. En faisant des emphysèmes sur des enfans très-maigres, j'ai remarqué que souvent il se forme en différens endroits des dilatations considérables, des espèces de poches où l'air s'accumule en masse, et qui ne dépendent que de cette rupture; tandis que, dans la même expérience sur l'a-

dulte, l'air se propage d'une manière uniforme, et infiltre constamment les cellules sans altérer leur intégrité. En comparant, dans nos boucheries, la chair des veaux soufflés, et celle des bœufs dans le même état, j'ai fait quelquefois une observation analogue.

Dans l'enfance et dans la jeunesse, l'énergie vitale du tissu cellulaire est extrêmement marquée; à cet âge les bourgeons charnus, essentiellement cellulaires comme nous l'avons vu, sont beaucoup plus prompts à naître, beaucoup plus rapides à parcourir leurs périodes, que dans tout autre âge; la réunion des plaies est plus facile, et toutes les tumeurs ont, dans leur développement et dans leur marche, un caractère de rapidité qui dépend spécialement du haut degré où sont montées les forces vitales du système cellulaire dans l'enfant. C'est à la même cause qu'il faut rapporter la facilité de la résorption du fluide séreux, qui infiltre quelquefois accidentellement les cellules, comme on le voit au scrotum, aux paupières, etc., la promptitude de la formation des kystes, etc. : alors les hydropisies sont beaucoup moins fréquentes. Quand elles arrivent, pourquoi les membres supérieurs en sont-ils presque aussi souvent affectés que les inférieurs, tandis que c'est presque toujours par ceux-ci que commence la leucophlegmatie des adultes? C'est même alors un phénomène remarquable, que la singulière tendance que les jambes ont à s'infiltrer comparativement aux bras. Cela ne dépendroit-il point de la station, qui, forçant la lymphe à remonter contre son propre poids, affoiblit peu à

peu les absorbans, lorsqu'elle a lieu long-temps? Ce fait se rapporte à celui des varices, bien plus fréquentes, comme on sait, inférieurement que supérieurement.

§ II. *État du Système cellulaire dans les âges suivans.*

Dans l'adulte, le tissu cellulaire se condense et s'affermit ; ses lames prennent une texture plus serrée. Il paroît aussi diminuer en quantité, parce que, les organes augmentant en épaisseur, leurs intervalles se rétrécissent. S'il n'y a pas une diminution réelle, au moins il y en existe une relative à l'état des organes. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer, en partie, la saillie de ceux-ci au-dessous des tégumens, l'énergie des formes musculaires, etc. Il paroît au reste que la quantité de tissu cellulaire varie suivant les tempéramens ; que dans ceux qu'on nomme *phlegmatiques* ou *lymphatiques*, il prédomine les autres systèmes ; que dans ceux, au contraire, qu'on appelle *bilieux*, que caractérise, comme on dit, la rigidité, la sécheresse de la fibre, il est en moindre proportion. Dans la femme, il paroît être en plus grande quantité que dans l'homme : la douceur des formes est en partie, dans ce sexe, le résultat de sa prédominance.

Le mouvement d'une partie ne paroît pas déterminer une nutrition plus active dans son tissu cellulaire, comme cela arrive pour les muscles, pour les nerfs, et même quelquefois pour les vaisseaux.

Dans le vieillard, ce tissu se condense et se resserre; il prend beaucoup de consistance et de dureté; la dent le déchire difficilement parmi les chairs bouillies des vieux animaux; il est coriace comme elles; il faut une très-longue ébullition pour le fondre. Beaucoup moins de fluide s'y exhale : de là une sorte de sécheresse et de rigidité qui rend difficiles les mouvemens du dernier âge. L'espèce de flétrissement qu'il éprouve concourt spécialement à la diminution générale que le corps subit alors. Il perd ses forces vitales : de là sa laxité et son relâchement, qui ne lui permettent plus de soutenir la peau comme à l'ordinaire. Celle-ci devient par-tout lâche, pendante même aux endroits où elle forme des plis. Le scrotum n'a plus cette faculté de se resserrer qui le caractérisoit, et qu'il empruntoit des forces du système cellulaire. Cette laxité générale, cette sorte de flaccidité sont constamment l'apanage de la vieillesse, chez les individus mêmes dont les excès en tous genres, ou bien la disposition primitive, ont rendu le dernier âge très-précoce. J'ai vu, à la Société de Médecine, un nain de seize ans qui n'avoit guère que deux pieds et quelque chose : il commençoit déjà à vieillir, et son tissu sous-cutané présentoit cette laxité qui est constamment étrangère à cet âge. La décrépitude précoce du nain du roi de Pologne présenta le même phénomène. Deux personnes qui ont vécu long-temps avec lui m'ont rapporté qu'à sa mort il présentoit, dans son habitude extérieure, ce relâchement et cette flaccidité des tégumens, dont le tissu cellulaire subjacent paroît être le siége essentiel.

Il est rare que, dans le dernier âge, il se fasse des incrustations osseuses dans le tissu cellulaire. Dans le grand nombre de vieillards que j'ai déjà eu occasion de disséquer ou de faire disséquer, je ne me rappelle que d'en avoir vu une qui occupoit la partie postérieure du mésentère. J'en ai observé quelques autres chez les adultes, surtout chez les femmes, où elles se rencontrent assez fréquemment dans le tissu cellulaire qui sépare la matrice d'avec le rectum : j'en conserve divers exemples (*D*).

ADDITIONS
AU
SYSTÈME CELLULAIRE.

Tissu adipeux.

Page 155 (*A*). « Nous verrons, à l'article des exha-
» lations, que la graisse se sépare par une exhalation
» purement analogue à celle de tous les autres fluides
» exhalés, c'est-à-dire, par des vaisseaux d'un ordre
» particulier, qui sont intermédiaires aux extrémités
» artérielles et au tissu cellulaire..... On pourra faire
» aux exhalans graisseux l'application de ce que nous
» dirons du système exhalant en général. »

La graisse ne paroît pas simplement déposée dans les aréoles du tissu cellulaire ; elle a un tissu qui lui est propre et qui renferme le fluide huileux dont elle est formée. Entrevue par Malpighi, positivement indiquée par A. de Bergen et par Morgagni, l'existence du tissu adipeux a été particulièrement démontrée par W. Hunter. On l'a décrit tour-à-tour sous les noms de *tissu celluleux*, en appelant *filamenteux* notre tissu cellulaire, de *tissu* ou *pannicule graisseux*, de *membrane* ou *toile adipeuse*, de *tuniques* ou *vésicules adipeuses*, etc.

La disposition générale du tissu adipeux offre déjà plusieurs particularités qui ne peuvent appar-

tenir à la graisse : ce fluide ne sauroit avoir par lui-même de forme déterminée, et rien n'est plus varié que la conformation extérieure du tissu graisseux. Ici c'est une couche membraniforme plus ou moins épaisse, analogue à celle qui existe sous la peau, où elle constitue le pannicule graisseux. Là ce sont des masses irrégulières, telles qu'on en trouve autour des reins, dans les orbites, dans l'épaisseur des joues. Ailleurs, le tissu adipeux présente l'aspect de prolongemens pyriformes, pédiculés, comme cela se voit dans les appendices épiploïques, autour des artères qui se portent au péritoine, dans les ouvertures de l'ombilic et des anneaux sus-pubiens, etc. ; dans l'épiploon, il forme des rubans aplatis ou des espèces de réseaux qui suivent le trajet des vaisseaux sanguins. Accumulé dans certaines parties, il se présente sous la forme de tumeurs plus ou moins volumineuses et saillantes, comme on en trouve des exemples dans les éminences qui s'élèvent sur les fesses des femmes houzouânasses, dans celles qui surchargent le dos des dromadaires, des chameaux, des zébus, la queue des moutons de Barbarie.

Considéré dans son organisation intérieure, le tissu adipeux n'est pas moins distinct de la graisse qu'il renferme. Quelles que soient les formes diverses qu'il affecte, sa structure est par-tout la même. Il est divisé en pelotons arrondis, séparés les uns des autres par des sillons plus ou moins profonds, d'une forme irrégulièrement ovoïde, d'un diamètre variable depuis une ligne environ jusqu'à un demi-pouce ; leur volume diffère d'ailleurs sui-

vant le degré de l'embonpoint, et suivant la partie que l'on examine. Chacun d'eux se compose de particules plus petites, que l'on isole facilement par la dissection. Celles-ci sont sphéroïdales, miliaires, comprimées, semblables, pour la forme, à des grains de raisin, ou bien encore aux granulations vésiculaires qui constituent la chair des oranges et des autres fruits de la famille des hespéridées; on reconnoît, à l'aide du microscope, qu'elles sont elles-mêmes l'assemblage de vésicules agglomérées offrant absolument le même aspect, si ce n'est qu'elles sont beaucoup plus petites, puisque, suivant Monro, leur diamètre seroit d'un huit-centième à un six-centième de pouce. D'après Wolff, ces vésicules auroient un volume différent dans diverses espèces d'animaux. Elles ne paroissent pas communiquer entre elles; leurs parois sont minces et transparentes, ce qui les a fait comparer à des amas de petites perles par Monro et Clopton-Havers, qui les ont observées dans la moelle des os. Elles contiennent le fluide graisseux, dont elles laissent apercevoir la couleur jaunâtre.

Le tissu adipeux est pourvu d'un appareil vasculaire, qui a été très-bien décrit et figuré par Mascagni. Des rameaux artériels et veineux sont logés dans les sillons qui séparent les pelotons graisseux; leurs divisions représentent, par leurs anastomoses, des réseaux capillaires qui parcourent les intervalles des petites masses ou molécules dont ils se composent : chacune de ces molécules reçoit une artériole et une veinule qui lui forment une sorte de pédicule vasculaire; les vésicules microscopiques

elles-mêmes sont pénétrées par les ramifications les plus ténues, qui suivent d'abord leurs intervalles, leur forment aussi une espèce de pédicule et se terminent enfin dans leurs parois. Cet ensemble de vaisseaux et de grains agglomérés a quelque ressemblance avec une grappe de raisin suspendue à son pédoncule, et dans laquelle chacun des grains qui la composent a, en outre, son pédicelle propre. Cette disposition est facile à observer sur un morceau de graisse pris dans un cadavre injecté, ou mieux encore dans une partie naturellement infiltrée par le sang.

Un tissu cellulaire très-délié semble exister entre les vésicules et autour d'elles ; ce tissu devient plus apparent dans les intervalles des molécules visibles à l'œil nu, qu'il réunit les unes aux autres ; les pelotons qui en résultent sont rassemblés au moyen d'un tissu plus dense, presque fibreux dans certaines régions, manifestement ligamenteux à la paume des mains, à la plante des pieds, etc.

Le tissu graisseux contient sans doute des vaisseaux absorbans, mais on ignore leur disposition. Il en est de même des nerfs. Sa nature intime paroît se rapprocher beaucoup de celle du tissu cellulaire. En effet, c'est une substance molle, blanchâtre, extensible, revenant sur elle-même quand elle cesse d'être distendue, se présentant sous la forme de lames minces et demi-transparentes, ayant la plus grande analogie avec la fibre laminaire ou cellulaire. La graisse qu'il renferme vient-elle à disparoître accidentellement, les vésicules s'affaissent et se confondent avec le tissu cellulaire ambiant, sans laisser aucune trace de leur existence. Hunter assure néanmoins

que, dans ce cas, le tissu cellulaire diffère par quelques-unes de ses propriétés de celui qui ne contient jamais de vésicules adipeuses, et il attribue ces différences à la présence des vésicules vides que doit renfermer le premier.

On auroit tort de conclure des traits de ressemblance que l'on trouve entre le tissu graisseux et le cellulaire que ces deux tissus sont absolument identiques. Il est facile d'établir les caractères qui les distinguent. Les vésicules adipeuses sont fermées de toutes parts, et leur substance n'est point perméable aux fluides qui tendent à la pénétrer, bien différente en cela de la substance aréolaire du tissu lamineux. C'est ce que prouve une foule de faits. Prenez un morceau de tissu adipeux, élevez graduellement sa température au moyen de l'eau chaude, jusqu'à ce qu'elle soit suffisante pour fondre la graisse sans altérer la structure des vésicules, la matière huileuse y restera contenue sans s'écouler au dehors. Exposez un peloton graisseux à une chaleur solaire qui fasse monter à +40° le thermomètre centigrade, vous êtes bien sûr qu'à une telle température la graisse doit être parfaitement fluide; cependant il ne s'en écoulera pas un atome: incisez quelques vésicules, le fluide huileux paroîtra aussitôt. On obtient encore le même résultat en comprimant entre les doigts une masse adipeuse: la graisse ne s'en échappe que quand des vésicules sont déchirées. Dans les emphysèmes les plus étendus, dans les infiltrations séreuses les plus considérables, jamais les fluides épanchés ne pénètrent les vésicules; la graisse reste distincte et ne se

mêle point à ces fluides. S'il en étoit autrement, ne verroit-on pas pendant la vie, la graisse, fluide à la température ordinaire du corps, gagner constamment les endroits les plus déclives, comme il arrive à la sérosité des hydropiques, céder aux pressions extérieures dans les parties qui, telles que les pieds, les fesses, y sont habituellement soumises, ainsi qu'on l'observe encore dans l'œdème? 2°. Les vésicules adipeuses ne forment pas, comme le tissu cellulaire, un tout continu; elles sont simplement contiguës entre elles. Ceci se démontre aisément par l'inspection. On le voit également dans l'anasarque; le liquide qui s'infiltre dans le tissu cellulaire interposé entre les molécules adipeuses les écartant les unes des autres, elles restent disséminées dans la sérosité qui les entoure. 3°. Autre caractère. Par-tout on trouve du tissu cellulaire; il est des parties constamment dépourvues de tissu graisseux, même dans les sujets les plus gras. Ce fait ne semble-t-il pas déjà indiquer qu'il faut, dans le tissu cellulaire, un organisation particulière pour que la graisse s'y développe? 4°. Enfin leurs usages sont bien différens: ceux du tissu adipeux ne sont relatifs qu'à la graisse sans cesse exhalée dans l'intérieur de ses vésicules, et reprise sans cesse par des vaisseaux absorbans; le tissu cellulaire en a de bien plus importans, puisqu'il forme un lien commun qui réunit toutes les parties en même temps qu'il les isole les unes des autres, qu'il sert à faciliter leurs mouvemens et à entretenir l'harmonie de leurs fonctions.

Nature chimique de la Graisse.

Page 155. (*B*) « Je ne m'occuperai point de la na-
» ture chimique de la graisse... cela m'entraîneroit
» dans des détails étrangers à cet ouvrage. D'ail-
» leurs je ne pourrois rien ajouter à tout ce qu'ont
» dit sur ce point les chimistes modernes. »

Les travaux récens de M. Chevreul sur les huiles fixes et sur les diverses espèces de graisse ont donné des résultats trop satisfaisans pour qu'il n'en soit pas fait mention ici. Loin d'être un principe immédiat des animaux, comme on l'a cru pendant long-temps, la graisse est composée de deux principes particuliers, non acides, désignés, d'après leur consistance, sous les noms de *stéarine* et d'*élaïne*.

La stéarine représente une masse solide, incolore, insipide, presqu'inodore, soluble dans l'alcool, conservant l'état solide jusqu'à la température de 138° thermomètre centigrade. L'élaïne, au contraire, est fluide à une température de 17 à 18°; elle est incolore ou jaunâtre, plus légère que l'eau, beaucoup plus soluble dans l'alcool que ne l'est la stéarine. C'est en tirant parti de cette dernière propriété que l'on sépare ces deux principes. Pour cela on traite une certaine quantité de graisse par l'alcool bouillant : à mesure que la liqueur se refroidit, la stéarine se précipite, entraînant avec elle un peu d'élaïne; la majeure partie de l'élaïne reste en dissolution avec un peu de stéarine. L'action du froid sur la graisse, le contact prolongé de cette sub-

stance avec du papier non collé, peuvent encore servir à démontrer l'existence de ses matériaux immédiats. Dans le premier cas, la stéarine ne tarde pas à se solidifier, tandis que l'élaïne conserve sa fluidité ; dans le second, l'élaïne est absorbée par le papier, la stéarine reste à la surface.

La proportion des principes de la graisse n'est pas la même dans tous les animaux ni dans toutes les parties du même animal, de là toutes les variétés de consistance que présente celle de l'homme. Néanmoins, puisque la stéarine, même pure, n'est plus solide à un degré de chaleur égal à la température du corps, la graisse doit être au moins demi-fluide dans l'état de vie, et c'est en effet ce qu'on observe dans les opérations chirurgicales, pendant lesquelles il s'écoule souvent avec le sang quelques gouttes huileuses provenant des vésicules adipeuses entamées.

Outre l'acide particulier (acide sébacique), qui se produit pendant la distillation de la graisse, il en est deux autres qu'on obtient en la traitant convenablement par un alcali ou un oxyde métallique quelconque : l'un est l'acide margarique, ainsi nommé à cause de sa couleur nacrée, l'autre l'acide oléique. Les savons, qui résultent de l'action des alcalis sur les huiles, ne sont autre chose que des sels formés par ces deux acides et par la base employée. M. Chevreul pense qu'il se passe quelque chose d'analogue dans la décomposition spontanée de la chair musculaire, lorsqu'elle a lieu sans contact de l'air; il regarde le gras des cadavres qui se produit dans cette circonstance comme une

sorte de savon, qui seroit le résultat de l'action de l'ammoniaque provenant de la décomposition sur la graisse contenue dans le muscle.

Nature intime du Tissu cellulaire.

Page 159 (*C*). « Toutes ces idées vagues de sucs » concrets, de glu non organisée, de suc figé, » qu'on a appliquées au tissu cellulaire, n'ont » aucun fondement solide, ne reposent sur aucune » expérience, sur aucune observation, et doivent » être bannies d'une science où l'imagination n'est » rien, et où les faits sont tout. »

Les anciens ne paroissent pas avoir connu le tissu cellulaire : du moins n'en ont-ils pas fait mention dans leurs écrits. C'est à tort que l'on a prétendu en retrouver quelques notions dans un passage d'Hippocrate, où il n'est question que de la perméabilité générale des tissus. Adrien Spigel est un des premiers qui en aient parlé. Vésale et autres le firent connoître successivement dans diverses parties du corps. Ce n'est que depuis Haller et Bergen qu'on le considère comme étant généralement répandu. Borden paroît être le premier qui ait comparé le tissu cellulaire à une sorte de *bave* ou de *glu*. Quesnay a dit aussi qu'il ressembloit plutôt à une matière fluide qu'à un solide organisé. Wolff a été plus loin : rejetant toute idée de cellules, il regarde le tissu cellulaire comme une substance homogène, glutineuse, sans organisation évidente. Blumenbach, Ern. Platner, J.-F. Meckel, ont adopté cette

opinion. Ce dernier a fait du tissu cellulaire son élément fluide concret. Voici les observations et les faits sur lesquels ces anatomistes se fondent.

1°. L'inspection, disent-ils, ne fait point découvrir dans le système cellulaire les fibres ni les lames dont on le suppose formé. Qu'on l'examine sous la peau, entre les muscles, autour des artères, à l'extérieur des membranes, par-tout on ne trouve qu'une substance demi-fluide, transparente, tenace, et sans aucune apparence de structure fibreuse ou lamelleuse. Si des fibres ou des lames viennent à s'y développer, cela tient aux moyens d'exploration que l'on met en usage. Ainsi, quand on écarte l'un de l'autre deux organes contigus et unis par du tissu cellulaire, deux muscles, deux faisceaux d'un même muscle ou deux fibres musculaires; quand on soulève ce tissu à la surface des organes qu'il recouvre, il cède à la distension qu'on lui fait éprouver, s'allonge et offre l'aspect de lames minces, qui se changent en filamens arrondis si la distension est portée plus loin, absolument comme le feroit une espèce de glu ou de colle, suivant l'expression de Bordeu. La distension vient-elle à cesser, les parties se rapprochent, et la couche cellulaire interposée reparoît homogène et parfaitement continue. De même, quand on examine le tissu cellulaire du scrotum en l'étendant en une espèce de membrane, il est évident que les lames et les filamens entrecroisés que l'on aperçoit sont le produit de la distension, et qu'on n'observe cette organisation apparente qu'après l'avoir développée artificiellement.

2°. Les prétendues cellules n'existent pas davantage dans le tissu muqueux, qui ne présente point d'ouvertures à sa surface, comme cela devroit être s'il étoit aréolaire. Quand on y trouve des cavités, c'est parce que des corps étrangers le soulèvent et lui donnent une apparence vésiculaire. Lorsque, par exemple, on tiraille le tissu cellulaire en différens sens, il arrive souvent qu'il pénètre de l'air dans son intérieur. Cet air prend alors la forme de bulles, comme il la prendroit dans de l'eau de savon. Mais si l'on presse sur ces bulles, elles disparoissent; et si on les reproduit ensuite, elles peuvent être très-différentes des premières. On leur donne des formes très-variées, on augmente ou on diminue leur nombre à volonté, absolument comme dans l'eau de savon. L'insufflation produit aussi dans le tissu muqueux une apparence cellulaire, qui s'explique de même par son état de mollesse et de demi-fluidité. L'air injecté le pénètre facilement, et la distension qu'il occasione donne lieu à cet aspect de fibres et de lames entrecroisées que l'on dit être propres à ce tissu, tandis que ce n'est qu'une forme dont on le revêt momentanément. Il en est de même des cellules que l'on observe après la congélation : ce sont des intervalles produits accidentellement par la présence d'un liquide disséminé dans le tissu cellulaire.

3°. Une partie quelconque du système cellulaire présente tour-à-tour des fibres, des lames ou des cellules, selon le procédé employé pour y développer l'une ou l'autre structure. La distension fait naître des lames ou des fibres, suivant l'étendue

dans laquelle elle s'opère : l'insufflation produit des cellules, etc.

4°. Le tissu cellulaire est perméable : la plupart des fluides, tels que l'air, l'eau, le pus, l'urine, le traversent aisément, et parcourent de longs trajets dans son intérieur; des corps solides l'ont même pénétré, et y ont tracé des routes plus ou moins longues. Comment admettre que les corps ainsi plongés dans le tissu muqueux suivent exactement la direction des cellules et de leurs orifices? N'est-ce pas plutôt la consistance médiocre et comme visqueuse de ce tissu qui lui permet de céder à l'effort des substances qui tendent à le pénétrer, et de s'accommoder en même temps aux formes diverses qu'elles lui impriment?

5°. Enfin, ajoutent-ils, dans le fœtus de l'homme et dans les dernières classes d'animaux, il est impossible, en aucune circonstance, de découvrir une organisation quelconque dans le tissu cellulaire; on ne trouve qu'une matière muqueuse et homogène.

C'est à l'inspection anatomique à prononcer sur la valeur de ces objections, qui ne sauroient être renversées par la seule considération des phénomènes de vitalité que présente le tissu cellulaire dans les maladies. Seroit-ce le premier exemple d'un tissu doué de la vie, et dont la structure homogène ne laisseroit pourtant apercevoir ni lames ni fibres bien distinctes? La substance cérébrale, le tissu cartilagineux, les membranes séreuses ne sont-ils point dans le même cas? Il ne s'agit donc pas de savoir si

le tissu propre au système cellulaire est le siége d'une action vitale évidente, ce point ne sauroit être contesté, mais seulement si on doit lui accorder une organisation fibreuse et lamelleuse, ou bien si cette organisation ne se développe que sous certaines influences dont elle est le résultat immédiat. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se comporte en beaucoup de circonstances comme s'il étoit réellement spongieux ou celluleux, et qu'il n'y a pas d'inconvénient à le regarder comme tel.

Anatomie pathologique du système cellulaire. (P. 209, *D.*)

§ Ier. *Altérations dans les formes extérieures.*

Le volume du tissu cellulaire peut être accru par suite d'une exhalation plus abondante des fluides qu'il renferme. C'est ce qui arrive dans l'anasarque et dans l'obésité ou polysarcie. La sérosité accumulée dans l'anasarque ressemble à celle des hydropiques. Elle parcourt d'ailleurs librement le tissu cellulaire, et s'amasse en général dans les parties les plus déclives. La laxité de ce tissu dans certaines régions le dispose également à l'infiltration. Dans les œdèmes anciens, le tissu cellulaire contracte quelquefois une épaisseur très-grande; il semble qu'il se fasse une exsudation d'un fluide concrescible qui augmente sa densité en s'ajoutant aux lames qui le composent.

L'obésité ou l'accumulation de la graisse est gé-

nérale ou locale : la première a été examinée à l'article de la graisse cellulaire.

Les tumeurs graisseuses, qui constituent la seconde, ont des formes très-variées ; leur volume est quelquefois fort considérable ; assez souvent elles sont pourvues d'un pédicule par lequel pénètrent des vaisseaux. Une couche celluleuse les revêt à l'extérieur ; leur structure est celle du tissu adipeux. Les vésicules paroissent plus multipliées que dans l'état de santé, car Monro a observé que leur diamètre est le même. Ces tumeurs se développent surtout dans les parties qui contiennent beaucoup de graisse: de là la fréquence des lipômes ou tumeurs graisseuses sous-cutanées.

Outre les fluides naturellement contenus dans le tissu cellulaire, de l'air peut aussi s'y accumuler, ce qui constitue l'emphysème. Ce dernier est plus ou moins étendu. Il se développe quelquefois après la mort, dans l'apoplexie, les épanchemens urineux, etc.

Une augmentation de volume et de densité tout à la fois paroît constituer la maladie décrite sous le nom d'*endurcissement du tissu cellulaire*. On n'y trouve, en effet, qu'une épaisseur et une consistance plus grandes de ce tissu, qui cède à peine à la pression du doigt; il s'y joint communément une infiltration séreuse plus ou moins considérable. Cette affection est, comme on le sait, presqu'exclusive aux enfans nouveau-nés. C'est au-dessous de la peau qu'elle se montre le plus ordinairement ; on l'a vue avoir son siége dans le tissu cellulaire inter-musculaire.

L'éléphantiasis ou mal des Barbades est dû à une altération du même genre.

§ II. *Altérations dans l'organisation.*

L'inflammation du tissu cellulaire est très-fréquente ; elle offre un grand nombre de variétés, particulièrement suivant le siége qu'elle occupe.

Dans l'inflammation aiguë, dans le phlegmon proprement dit, le tissu cellulaire est d'un rouge plus ou moins vif et comme infiltré de sang ; la sérosité a disparu, les aréoles obstruées sont beaucoup moins perméables que dans l'état naturel : plus tard, elles sont remplies d'une matière albumineuse concrète, qui ressemble à une espèce de gelée. Les phénomènes ultérieurs diffèrent selon le mode de terminaison qui survient. Dans les cas les plus ordinaires, la suppuration s'établit, le pus se creuse une cavité qui s'agrandit continuellement, il se forme un abcès ; ou bien il se fait une absorption de la matière albumineuse épanchée, la résolution a lieu. D'autres fois cette matière semble s'organiser en même temps que sa consistance augmente ; elle se confond insensiblement avec l'organe qui l'a fournie : c'est ce qu'on observe dans la terminaison par induration. Dans la gangrène, le tissu cellulaire mortifié donne naissance à des escarres molles, d'une couleur blanchâtre ou grisâtre ; il se réduit en une sorte de putrilage.

L'inflammation chronique amène spécialement l'induration, comme on le voit dans les ulcères an-

ciens. On trouve encore assez souvent à sa suite cette sorte de fragilité dont parle Bichat (page 172). Dans quelques cas l'inflammation est accompagnée d'ulcération et de destruction du tissu cellulaire.

Simplement divisé par suite d'une lésion mécanique, le tissu cellulaire se réunit assez promptement, s'il est en contact immédiat avec lui-même : c'est ce qui arrive dans le recollement des abcès, dans la réunion des plaies par première intention, etc. L'adhésion s'établit par l'intermède d'un fluide coagulable qui s'épanche, se concrète et s'organise, de manière à former un nouveau tissu pendant quelque temps plus dense que le tissu cellulaire ambiant, avec lequel il finit par se confondre.

Mis à nu par une solution de continuité avec perte de substance, le tissu cellulaire présente tous les phénomènes décrits de la formation des bourgeons charnus et de la cicatrisation. Vanhoorn a vu, dans les amputations, le tissu cellulaire graisseux disparoître d'abord à la surface de la plaie, pour être ensuite remplacé par un nouveau tissu, plus dense et plus résistant que le premier.

Les corps étrangers introduits dans le tissu cellulaire y déterminent une inflammation plus ou moins vive ; la suppuration qui en résulte les entraîne peu à peu à l'extérieur, de sorte que, s'ils sont profondément situés, ils parcourent ainsi des trajets considérables. On voit alors ce tissu se rapprocher, se réunir constamment derrière le corps étranger, tandis qu'il suppure et s'ouvre au-devant de lui. Cette marche particulière de l'inflammation

lui a fait donner le nom d'*inflammation éliminatoire.*

Dans quelques cas néanmoins les corps étrangers séjournent dans le tissu cellulaire sans y produire d'accident; il se forme autour d'eux une espèce de membrane, de kyste, qui préserve de leur contact les parties environnantes : c'est ce qui se passe dans quelques épanchemens sanguins, quand la présence du caillot ne détermine pas la formation d'un abcès. La poche qui renferme le sang, dans les anévrysmes faux consécutifs, se produit par un mécanisme analogue.

Outre les corps inertes, solides, fluides ou gazeux, qui pénètrent accidentellement dans le tissu cellulaire, on y a trouvé de véritables corps animés, des vers. Le *cysticercus cellulosæ*, le *filaria medinensis* ou dragonneau proprement dit, des larves d'*œstrus*, ont été rencontrés par divers observateurs, non-seulement au-dessous de la peau, mais encore dans les interstices des muscles, dans l'épaisseur de la pie-mère, et jusque sur les os.

Divers tissus naturels de l'économie se développent accidentellement dans le système cellulaire.

Les transformations et productions osseuses ou cartilagineuses n'y sont point rares; on les observe particulièrement dans le tissu cellulaire qui existe aux environs des membranes séreuses et synoviales, quelquefois dans celui qui pénètre la substance même des organes, moins fréquemment dans le tissu cellulaire sous-cutané. La texture fibreuse se montre

assez souvent aussi dans le tissu lamineux; on en trouve des exemples dans les parois de certains kystes, dans la production des tumeurs fibreuses, etc. C'est à la transformation de ce tissu en membrane séreuse que l'on doit rapporter la production de la plupart des kystes, qui se développent à ses dépens. Le mouvement fait encore naître dans certains endroits des membranes séreuses accidentelles (*Voy.* le *Système séreux*). Les abcès et les trajets fistuleux anciens sont tapissés par une membrane qui a quelqu'analogie avec celles que comprend le système muqueux.

Toutes ces formes si variées que peut affecter le tissu cellulaire n'ont pas lieu de nous surprendre, si l'on se rappelle que la fibre qui le constitue fait en même temps la base de la plupart des systèmes organiques.

Les dégénérations proprement dites sont très-communes dans le tissu cellulaire : plus un organe en est abondamment pourvu, plus il est exposé à ce genre d'altérations. Mais elles n'attaquent pas seulement ce tissu, quand il se trouve combiné dans les divers organes avec les autres élémens dont ils se composent, le tissu cellulaire libre qui les entoure y est également sujet; celui-là même, qui, accumulé dans certaines régions, y semble tout-à-fait isolé, n'en est point exempt. Ainsi, dans les tumeurs blanches des articulations, dans les affections cancéreuses des glandes, des viscères, le tissu lamineux est-il presque toujours confondu avec les parties malades qu'il revêt, et dégénéré comme elles. Ainsi trouve-t-on, dans les endroits où le tissu cel-

lulaire est comme entassé, des masses squirrheuses, carcinomateuses, tuberculeuses, fongueuses, dans lesquelles ce tissu seul paroît altéré.

§ III. *Altérations dans le Développement.*

Le tissu cellulaire peut lui-même se développer accidentellement : on le rencontre dans un grand nombre de productions morbides; plusieurs d'entre elles en sont essentiellement formées (*Voy.* p. 193 et 198.). Ce tissu remplace les organes atrophiés; il se produit à la surface des plaies suppurantes, où il constitue la membrane des bourgeons charnus (*Voy.* pag. 182.). Le mécanisme de sa formation dans cette circonstance est loin d'être parfaitement connu : dire que c'est une extension, un prolongement du tissu cellulaire qui préexistoit dans la partie, ce n'est pas expliquer comment cette sorte d'exubérance se développe. Tout porte à croire que c'est un tissu nouveau, formé, comme dans la réunion des plaies simples, par suite d'une exsudation de nature albumineuse ou du moins concrescible. Qu'observe-t-on en effet dans une solution de continuité qui doit se guérir par cicatrisation? L'hémorrhagie cesse, le sang est remplacé par un liquide séreux, la plaie se recouvre d'une couche molle, blanchâtre, d'abord foiblement adhérente; bientôt cette substance, en apparence inorganique, se pénètre de vaisseaux, elle devient plus dense, on ne la sépare plus que difficilement des parties subjacentes, elle prend tous les caractères de la membrane des bourgeons charnus. Cette série de phénomènes n'a-t-elle pas

la plus grande analogie avec ce qui se passe à la surface des membranes séreuses enflammées? Ne voit-on point, dans l'un et l'autre cas, un épanchement de lymphe concrescible, dont le résultat est la production d'une fausse membrane qui, en s'organisant, se change en un véritable tissu cellulaire?

SYSTÈME NERVEUX

DE LA VIE ANIMALE.

Tous les anatomistes ont considéré jusqu'ici le système nerveux d'une manière uniforme; mais, pour peu qu'on réfléchisse aux formes, à la distribution, à la texture, aux propriétés et aux usages des branches diverses qui le composent, il est facile de voir qu'elles doivent être rapportées à deux systèmes généraux, essentiellement distincts l'un de l'autre, et ayant pour centres principaux, l'un le cerveau et ses dépendances, l'autre les ganglions. Le premier appartient spécialement à la vie animale; d'une part, il est l'agent qui transmet au cerveau les impressions extérieures destinées à produire les sensations; de l'autre part, il sert de conducteur aux volitions de cet organe, qui sont exécutées par les muscles volontaires auxquels il se rend. Le second, presque par-tout distribué aux organes de la digestion, de la circulation, de la respiration, des sécrétions, dépend d'une manière plus particulière de la vie organique, où il joue un rôle bien plus obscur que celui du précédent. Chacun n'est point strictement borné aux organes de l'une et l'autre vie : ainsi les nerfs cérébraux envoient-ils quelques prolongemens dans les glandes,

aux muscles involontaires, etc.; ainsi le système nerveux des ganglions a-t-il quelques rameaux dans les muscles volontaires. C'est sur la disposition générale, et abstraction faite de ces exceptions particulières, qu'est fondée la division des deux systèmes nerveux, entre lesquels je n'établis point ici de parallèle pour faire sentir leur différence, parce que l'exposition de chacun suffira pour convaincre de cette différence.

Le système nerveux de la vie animale est exactement symétrique, comme tous les organes de cette vie. Le cerveau et la moelle épinière, qui sont la double origine de ce système, portent éminemment ce caractère. Des nerfs exactement semblables partent de l'un et de l'autre; de là le nom de *paire*, par lequel on a désigné le double tronc correspondant; nom qu'on ne sauroit le plus communément employer dans le système des ganglions. Il y a donc réellement deux systèmes nerveux de la vie animale, l'un à droite, l'autre à gauche; c'est la ligne médiane qui les sépare. Leur distinction devient apparente non-seulement par la dissection, mais encore par les maladies. Tantôt la moitié latérale du corps est exactement privée de mouvement, et tout un système nerveux latéral reste passif, l'autre étant comme à l'ordinaire en activité; tantôt le système d'un côté prend seul une énergie contre nature, et devient le siége de convulsions, tandis que l'autre reste calme. Dans l'un et l'autre cas, quelquefois le phénomène est général; souvent il se borne à un plus ou moins grand nombre d'organes latéraux; mais toujours il établit une démarcation tranchée entre les deux sys-

tèmes nerveux, droit et gauche. L'espèce de paralysie partielle dont je viens de parler, et dont le caractère principal résulte de la symétrie du système nerveux de la vie animale, est toute différente, sous le rapport de ce caractère, de celle où la moitié inférieure du corps se trouve privée du mouvement par l'effet d'une chute sur le sacrum, ou par toute autre cause analogue.

Les rapports de volume du système nerveux avec le cerveau sont en sens inverse chez l'homme et chez la plupart des quadrupèdes, comme l'a observé Sœmmering. Chez le premier, le cerveau est beaucoup plus volumineux que chez les autres, qui ont leurs nerfs bien plus remarquables par leur grosseur que les siens. Dans tous les animaux communément soumis à nos expériences, il est facile de vérifier cette observation : c'est même pour cela que des chiens très-petits se prêtent, à cause du volume de leurs nerfs, à des expériences très-délicates sur la sensibilité. Cette différence est un indice frappant de la supériorité de l'homme sous le rapport des phénomènes intellectuels, lesquels se rapportent tous à la masse encéphalique. Au contraire, beaucoup d'animaux lui sont supérieurs sous le rapport des mouvemens et sous celui des quatre sens, du goût, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue. Cependant remarquez qu'il les efface aussi tous par la perfection du cinquième sens, du toucher. Pourquoi ? parce que ce sens est tout différent des autres, qu'il leur est consécutif, et qu'il rectifie leurs erreurs. Nous touchons, parce que nous avons vu, entendu, goûté et senti les objets. Ce sens est volontaire ; il suppose

une réflexion dans l'animal qui l'exerce, au lieu que les autres n'en exigent aucune. La lumière, les sons, etc., viennent frapper leurs organes respectifs, sans que l'animal s'y attende; tandis qu'il ne touche rien sans un acte préliminaire des fonctions intellectuelles. Il n'est donc pas étonnant que la perfection des organes du toucher, et le grand développement du cerveau, soient chez l'homme dans la même proportion, et que chez les animaux, où le cerveau est plus rétréci, le toucher soit plus obtus et ses organes moins parfaits.

ARTICLE PREMIER.

Formes extérieures du Système nerveux de la Vie animale.

Je considérerai ces formes, 1°. à l'origine, 2°. dans le trajet, 3°. dans la terminaison des nerfs cérébraux.

§ Ier. *Origine des Nerfs cérébraux.*

Le mot *origine* ne doit s'entendre que relativement à la disposition anatomique, En effet, d'un côté, les nerfs sont formés en même temps que le cerveau; ils sont plutôt des organes de communication avec ce viscère que ses prolongemens réels : d'un autre côté, si on a égard aux fonctions d'une partie du système nerveux, à celle qui est relative aux sensations, on verra que la terminaison est au cerveau, et l'origine à l'extérieur. Ne dit-on pas

que les nerfs marchent vers telle ou telle partie ; que les artères se dirigent, serpentent, etc. ? ce sont autant d'expressions métaphoriques dont la moindre réflexion rectifie le sens.

Les nerfs de la vie animale tirent leur origine de trois portions principales de la masse encéphalique ; 1°. du cerveau ; 2°. de la protubérance annulaire et de ses prolongemens ; 3°. de la moelle épinière : le cervelet n'en fournit aucun. Cette circonstance, qu'on ne doit pas perdre de vue dans l'examen des fonctions de chaque partie du cerveau, et qui éclairera peut-être un jour sur la différence de ces fonctions, suffit sans doute pour faire apprécier l'opinion de plusieurs médecins du siècle passé, qui plaçoient dans le cervelet la source des mouvemens involontaires, et qui attribuoient les volontaires au cerveau.

Le cerveau ne fournit que deux nerfs, l'olfactif et l'optique ; tous deux sont remarquables, 1°. en ce que leur adhésion avec le cerveau est très-marquée à cette origine, et qu'en enlevant la pie-mère, jamais on ne peut les emporter ; 2°. en ce que leur mollesse est plus grande que celle de la plupart des autres nerfs (*A*).

La protubérance annulaire et ses prolongemens, tant ceux qui vont au cerveau, que ceux qui se rendent au cervelet, et que celui qui commence la moelle de l'épine, fournissent les nerfs moteurs communs des muscles de l'œil, les pathétiques, dont l'origine, quoique postérieure, est visiblement dépendante de la protubérance, les trijumeaux, le moteur externe de l'œil, le facial, l'auditif, le nerf

vague, le glosso-pharyngien et le grand hypoglosse. Tous ces nerfs sont remarquables par différens caractères. 1°. Comme la substance médullaire est par-tout extérieure aux éminences diverses desquelles ils naissent, tous paroissent manifestement se continuer avec cette substance. 2°. Presque tous commencent par plusieurs filets isolés les uns des autres; quelquefois, comme aux trijumeaux et aux nerfs vagues, ces filets sont en très-grand nombre. Au contraire, les précédens naissent, l'un par un seul filet, et l'autre par deux. 3°. Excepté le nerf auditif, tous ont, dès leur origine, une consistance beaucoup plus marquée que celle des précédens. 4°. Ils adhèrent très-peu avec la portion cérébrale correspondante, au point même qu'on les enlève presque toujours en détachant la pie-mère : aussi il faut de grandes précautions pour ne détacher du cerveau aucun de ces nerfs en le soulevant de dedans sa boîte osseuse. Ce sont surtout les pathétiques, les moteurs communs et le facial, dont l'adhésion est très-foible. On diroit presque, si on n'examinoit les choses que légèrement, qu'il n'y a que contiguité.

La moelle épinière donne naissance à trente ou trente et une paires de nerfs, désignés sous les noms de cervicaux, au nombre de huit, de dorsaux, au nombre de douze, de lombaires, au nombre de cinq, de sacrés, au nombre de cinq ou six, et de plus au nerf qui remonte dans le crâne pour en sortir ensuite sous le nom de spinal. Les caractères de ces nerfs, à leur origine, sont ceux-ci. 1°. Ils sont continus, ainsi que les précédens, à la sub-

stance médullaire. 2°. Ils naissent tous par deux cordons, l'un antérieur, l'autre postérieur. Ces deux cordons tirent eux-mêmes leur origine par plusieurs filets placés les uns au-dessus des autres, le plus souvent isolés et toujours très-distincts entre eux. 3°. L'adhérence est beaucoup plus forte à l'origine de ces nerfs qu'à celle des précédens, circonstance qui dépend d'une cause que nous indiquerons bientôt. 4°. La consistance des nerfs spinaux est aussi déjà très-manifeste dans leur canal.

D'après ce que nous venons de dire, il est évident que les nerfs ne naissent point dans la profondeur de la substance cérébrale, d'une manière apparente au moins, mais qu'ils tirent leur origine de la surface externe de cette substance (*B*). Cependant plusieurs physiologistes ont admis une origine plus éloignée que celle que montre l'inspection. Ils ont cru que les nerfs d'un côté naissent du côté opposé, et qu'il y a entrecroisement dans chaque paire, non-seulement au cerveau, mais encore à la moelle épinière. Cette opinion est fondée sur un phénomène singulier, savoir, sur ce que la paralysie survient presque toujours du côté opposé à celui du cerveau qui est comprimé, phénomène que les maladies présentent fréquemment, et que les expériences rendent également sensible, comme Lorry s'en est assuré. On dit que les convulsions surviennent, au contraire, du côté du cerveau qui est lésé; mais ce fait est infiniment plus incertain que celui de la paralysie, lequel est incontestable. Je ne crois pas qu'avec nos connoissances actuelles nous puissions rien dire qui explique ce dernier, et l'opinion ana-

tomique indiquée plus haut est manifestement contredite par le premier coup-d'œil (*C*).

Je ferai seulement une observation à l'égard de ce phénomène singulier; c'est qu'il porte spécialement sur les nerfs moteurs : les nerfs sensitifs ne l'éprouvent presque jamais. En effet, on sait que dans les plaies de tête, qu'à la suite des apoplexies, etc., un œil, une oreille, un côté de la langue, une narine ne se refusent point aux sensations, comme les muscles d'un côté cessent de se mouvoir. On ne devient point tout-à-coup paralytique d'un côté pour le sentiment, comme cela arrive pour le mouvement dans les hémiplégies. Les expériences ne peuvent guère nous éclairer ici, puisque nous ne pouvons découvrir aussi bien les altérations de sensibilité que celles de motilité. Cependant, en comprimant le cerveau à deux chiens, et en les rendant ainsi paralytiques d'un côté, puis en leur fermant l'un et l'autre œil isolément et alternativement, pour voir s'ils distinguoient les objets, et en présentant ensuite tour-à-tour à chaque narine de l'ammoniaque ou tout autre fluide à fortes émanations, je n'ai pas vu, dans la première propriété, une altération correspondante à celle qu'éprouvoit la seconde. On observe bien souvent une discordance dans les organes des sens de l'homme : une oreille entend mieux que l'autre, un œil voit de plus loin que son semblable, etc.; de là l'ouïe fausse, de là une espèce de strabisme, etc.; mais la cause de ces discordances paroît résider dans l'organe même, et être étrangère au cerveau.

Au reste, il ne paroît pas que chaque hémisphère corresponde toujours, d'une manière nécessaire, avec les nerfs moteurs qui lui sont opposés. En effet, souvent on a observé à droite des épanchemens ou des lésions de la substance cérébrale, sans altération des mouvemens à gauche, et réciproquement.

A l'origine des nerfs, voici comment les membranes cérébrales se comportent : 1°. la dure-mère leur forme une espèce de canal dans le trou ou la scissure qui les transmet au dehors, puis elle les abandonne entièrement, se perd en partie dans le tissu cellulaire, et se réfléchit en partie sur les bords de l'ouverture pour se continuer avec le périoste. Le nerf optique seul fait exception à cette règle; il est accompagné dans tout son trajet par un canal fibreux qui va jusqu'à la sclérotique, laquelle par son moyen communique avec la dure-mère. 2°. L'arachnoïde entoure chaque origine de nerfs d'un repli disposé le plus souvent en entonnoir, dont la partie la plus large est du côté de l'origine. En soulevant le cerveau avec précaution, ou en ouvrant légèrement la dure-mère du canal de l'épine, on distingue très-facilement ce repli, qui va jusqu'à l'ouverture osseuse par où s'introduit la dure-mère, puis se réfléchit sur la surface de cette membrane correspondant au cerveau, en formant un cul-de-sac entre elle et le nerf. Quelquefois, comme au nerf optique et au moteur externe, elle pénètre dans le canal fibreux de la dure-mère, en accompagnant le nerf, qu'elle n'abandonne qu'au milieu de ce canal, lequel, par sa réflexion, se trouve ainsi en partie tapissé par l'arachnoïde, et en partie ré-

pondant à du tissu cellulaire. 3°. La pie-mère se comporte d'une manière qu'il est plus difficile de déterminer, et qu'on n'a point encore bien expliquée. Je parlerai de son mode de continuité sur les nerfs en traitant de la membrane propre de ceux-ci.

Les nerfs parcourent un trajet plus ou moins considérable avant de sortir du crâne ou du canal de l'épine. 1°. Les deux qui viennent du cerveau sont beaucoup plus longs au dedans qu'au dehors. 2°. Parmi ceux de la protubérance annulaire et de ses dépendances, il n'y a que les pathétiques qui restent long-temps dans le crâne avant d'en sortir, et qui y présentent plus de longueur qu'extérieurement : tous les autres sortent presque sur-le-champ. 3°. Les nerfs de l'épine parcourent un trajet d'autant plus grand, qu'on les examine plus bas. En haut, ils deviennent tout de suite extérieurs; en bas, ils ont plus de six pouces dans le canal, et correspondent par conséquent à plusieurs trous de conjugaison avant d'atteindre le leur : d'où il résulte, comme l'a observé M. Jadelot, que si l'on se sert des apophyses épineuses, à cause de leur saillie, pour juger de l'origine des nerfs, dans l'application du moxa, il faut, pour agir dans le cou au niveau de l'origine d'un nerf quelconque, prendre presque l'apophyse épineuse de la vertèbre qui correspond numériquement à la paire que l'on a en vue, tandis qu'aux lombes, c'est beaucoup au-dessus de cette vertèbre que doit se faire l'application.

La direction des nerfs à leur origine est aussi très-variable. Au cerveau et à la protubérance an-

nulaire elle ne présente aucune disposition générale; mais dans la série des nerfs spinaux, cette direction, presque perpendiculaire à la moelle au haut de la région cervicale, devient de plus en plus oblique jusqu'à la fin de la région lombaire. Ces trois choses, la longueur dans le canal, la grosseur et la direction oblique des nerfs de l'épine, vont en augmentant successivement de haut en bas d'une manière graduée, à quelques exceptions près pour la grosseur.

Chaque paire de nerfs, en sortant du cerveau, de la protubérance ou de ses dépendances, et de la moelle épinière, diverge dans les deux troncs qui la forment. Il n'y a que les olfactifs qui convergent l'un vers l'autre, et les spinaux qui montent à-peu-près parallèlement.

§ II. *Trajet des Nerfs cérébraux.*

A la sortie des cavités osseuses qui renferment leur origine, les nerfs présentent différentes dispositions.

Communication des Nerfs cérébraux à la sortie de leurs cavités osseuses.

1°. Les deux nerfs du cerveau vont, sans communiquer avec aucun autre, à leur destination respective. 2°. Ceux de la protubérance annulaire et de ses dépendances commencent à avoir des communications, lesquelles sont d'autant plus marquées qu'on les examine plus inférieurement. Ainsi les

nerfs vagues, les grands hypoglosses envoient-ils, en sortant de leurs trous respectifs, de nombreux filets aux organes voisins; tandis qu'en haut les moteurs communs, les pathétiques, les trijumeaux même, présentent bien moins sensiblement cette disposition : le nerf auditif ne communique avec aucun autre. 3°. Ce sont les nerfs de l'épine, dont les communications à leur sortie sont les plus marquées, surtout dans leur portion antérieure. Les plexus cervical profond, brachial, lombaire et sciatique résultent de ces communications, que les nerfs intercostaux présentent d'une manière moins sensible.

Ces sortes de plexus offrent une disposition particulière. Ils sont formés de la manière suivante : à sa sortie du trou, chaque nerf envoie une branche en haut et en bas, puis il en reçoit; en sorte que les cordons qui succèdent à ceux sortant des trous naissent de deux ou trois de ceux-ci. Ces seconds cordons, en se divisant, envoient des branches en haut et en bas, en reçoivent, et forment de troisièmes cordons; de sorte que, dans le plexus brachial, par exemple, quand les nerfs cessent de communiquer ainsi, et qu'ils se divisent en troncs isolés, pour aller chacun à leur destination, on ne sauroit dire vraiment de quelles paires ils naissent. Il faudroit une dissection extrêmement longue pour déterminer avec précision de quelles paires viennent le médian, le cubital, etc.

C'est cette considération qui m'a engagé jusqu'ici à ne point décrire les nerfs de l'épine comme on le fait ordinairement, c'est-à-dire, comme partant de

telle ou telle paire. Je décris d'abord dans chaque région le plexus que les nerfs y forment en sortant de l'épine : ainsi, j'expose avant les nerfs cervicaux l'ensemble du plexus cervical profond, avant les brachiaux le plexus brachial, avant les lombaires et les sacrés les plexus de même nom. La disposition générale, la forme, les rapports de ces plexus étant connus, je passe à la description des nerfs qui en partent en devant, en arrière, en dehors, en dedans, etc., sans avoir égard aux paires qui sortent par les trous de conjugaison. Cette méthode m'a paru d'ailleurs extrêmement commode pour les élèves. Par exemple, rien n'est plus compliqué que la description des nerfs cervicaux, en les rapportant aux paires qui les fournissent primitivement. Mais connoissez d'abord bien le plexus profond, résultant de l'anastomose de ces paires à leur sortie ; classez ensuite les nerfs, 1°. en internes, qui vont au grand sympathique ; 2°. en externes, qui se distribuent sur l'acromion, et dans l'espace triangulaire borné en devant par le sterno-mastoïdien et en arrière par le trapèze ; 3°. en antérieurs, qui, se recourbant sur le sterno-mastoïdien, y forment, avec les branches du facial, une espèce de plexus superficiel ; 4°. en postérieurs, soit sur l'occipital, soit dans les muscles postérieurs du cou ; 5°. en ceux qui se rendent inférieurement, comme le diaphragmatique, comme ceux qui communiquent avec l'anse nerveuse de l'hypoglosse, etc. : de cette manière, vous retiendrez avec facilité toutes les distributions nerveuses, parce que vous aurez un point unique auquel votre mémoire pourra les rapporter

toutes, et non pas autant de centres qu'il y a de paires.

Communications intérieures des cordons nerveux.

Ce n'est pas seulement à leur sortie que les nerfs spinaux communiquent ainsi : les différens cordons qui forment chacun présentent absolument la même disposition, que du reste il est très-facile de voir dans les gros troncs, comme dans le médian, le cubital, le radial, le sciatique surtout, etc. En isolant les différens cordons de ces nerfs, on voit qu'ils ne sont point seulement juxta-posés dans leur longueur, mais qu'ils s'envoient de fréquens rameaux les uns aux autres. Ces communications ne ressemblent point à celles des artères, où il y a toujours continuité entre les branches qui communiquent. Ici, il n'y a que contiguité, et voici comment chacun des cordons formant un tronc nerveux est, comme nous le verrons, composé de filets. Or, ce sont ces filets qui, se détachant fréquemment du cordon auquel ils appartiennent, vont au cordon voisin; en sorte qu'après un trajet un peu long, les cordons qui commencent le nerf ne sont point composés des mêmes filets que ceux qui le finissent : tout s'est entremêlé dans le trajet. Ainsi les cordons des branches du plexus brachial, à son origine, ne sont-ils point disposés comme ceux des branches qui le terminent. Car il y a cette différence entre les plexus très-apparens formés par les nerfs eux-mêmes, et les plexus moins sensibles formés pendant leur trajet dans leur intérieur même, que,

dans les premiers, ce sont les cordons qui, en se détachant, composent l'entrelacement, au lieu que dans les seconds, ce sont les filets. Je me suis amusé un jour à suivre attentivement tous les filets du sciatique dans un espace un peu long : or, ceux qui en haut composoient les cordons extérieurs se trouvoient pour la plupart en bas dans les cordons du centre.

Cette remarque prouve qu'il n'y a pas des cordons nerveux destinés au sentiment et d'autres au mouvement, et que, si les mêmes nerfs ne servent pas à ce double usage, la différence est dans les filets et non dans les cordons.

Dans l'intérieur du canal vertébral, où les cordons nerveux sont très-isolés, par le défaut de tissu cellulaire, les filets qui les composent ne communiquent point ainsi de l'un à l'autre; il n'y a pas, comme au dehors, de plexus intérieur au nerf. On fait surtout cette remarque à l'extrémité de ce canal, où les nerfs parcourent un long trajet, comme je l'ai dit.

La communication des nerfs à la sortie de leurs cavités osseuses est si générale, que, sous ce rapport, on peut dire qu'ils forment de chaque côté une espèce d'organe par-tout continu, organe auquel les optiques, les olfactifs et les auditifs sont seuls étrangers.

Au reste, ces sortes de communications, qui se font toutes par juxta-position, ne paroissent pas influer beaucoup sur les fonctions des nerfs. Chacun de leurs cordons, quoique appartenant dans son trajet à plusieurs troncs différens, peut très-bien remplir ses fonctions d'une manière isolée,

comme aussi chaque filet peut le faire, quoique concourant dans sa marche à former plusieurs cordons du même nerf.

J'observe, à cet égard, qu'il faut bien distinguer ces communications d'avec les anastomoses, dans lesquelles deux filets nerveux, venant en sens opposé, se confondent et s'identifient l'un avec l'autre, comme on l'observe entre ceux du facial, du sous-orbitaire, du mentonnier, etc. (1).

Troncs nerveux.

Après avoir ainsi communiqué à leur sortie, les nerfs se séparent les uns des autres et se portent vers les différens organes. Ils forment d'abord des troncs considérables qui parcourent les grands interstices cellulaires pendant un trajet plus ou moins long. La forme de ces troncs est quelquefois aplatie, comme dans le sciatique, mais le plus communément elle est arrondie, quoique cette forme soit absolument indifférente à l'action nerveuse, puisque, aplatis par une tumeur, les nerfs qui sont ronds naturellement remplissent leurs fonctions comme à l'ordinaire. En général, toutes les fois que cela ne nuit pas à son but, ce sont les formes arrondies que la nature choisit pour les organes des animaux. J'observe même à cet égard que ces formes nécessitent un système généralement répandu et

(1) Cette distinction est rejetée par plusieurs anatomistes, qui pensent que, dans le plexus, comme dans les anastomoses, les filets nerveux se confondent (*).

destiné à remplir les vides qui doivent nécessairement résulter de la juxta-position de ces organes arrondis : ce système est le cellulaire. Il seroit infiniment moins nécessaire si les formes carrées étoient celles de nos organes, parce que moins d'espace resteroit entre eux.

Les troncs nerveux sont de longueur différente. Ceux des membres tiennent le premier rang sous ce rapport, parce que, les extrémités étant très-éloignées de l'origine des nerfs, il faut que ces troncs parcourent un certain trajet avant d'y distribuer leurs filets. Au tronc et à la tête, au contraire, comme les organes s'offrent tout de suite aux nerfs qui doivent les pénétrer, la division en branches est prompte, et les troncs sont très-courts.

Les troncs nerveux sont tantôt accompagnés d'un tronc artériel et d'un veineux correspondant, comme les troncs brachiaux, cruraux; d'autres fois, comme les sciatiques, ceux des nerfs vagues, etc., ils marchent isolés.

Branches, rameaux, ramuscules nerveux, etc.

A mesure que les troncs avancent, ils fournissent çà et là diverses branches; celles-ci donnent des rameaux, lesquels produisent des ramuscules, dont naissent les dernières divisions. Toutes ces diverses divisions naissent sous des angles très-variables : l'angle aigu est le plus commun. Ce n'est point une origine véritable, mais une simple séparation de plusieurs cordons réunis pour les branches, d'un ou de deux pour les rameaux, d'un seul cordon

pour les ramuscules, de filets isolés pour les dernières divisions. Aussi cette séparation se fait-elle plus ou moins haut, suivant les divers sujets : l'endroit où elle arrive n'est jamais rigoureusement déterminé.

D'après ces divisions, les filets qui composent les cordons de chaque nerf et ces cordons eux-mêmes sont de longueur différente ; les plus courts se séparent les premiers, puis les moyens; enfin les filets les plus longs de tous parcourent toute l'étendue du nerf, et ne se terminent que là où il finit. Les nerfs brachiaux et cruraux présentent cette disposition d'une manière remarquable (1).

Les branches nerveuses sont presque toutes accompagnées par une artère et une veine, dans les membres surtout, car au tronc il y a des exceptions à cette règle. Au cou, par exemple, les artères coupent souvent les nerfs à angle, au lieu de les accompagner dans leur direction. A la tête, beaucoup de branches artérielles se trouvent aussi isolées des nerveuses. Cette circonstance suffit pour nous faire attacher moins d'importance que quelques auteurs

---

(1) On observe en outre, dans les divisions des nerfs en branches, rameaux et ramuscules, que les filets vont toujours en grossissant, de sorte que l'ensemble des ramifications offre plus d'étendue que le nerf qui les fournit, les cordons nerveux sont plus gros que le tronc dont ils se séparent : ainsi les trois branches de la cinquième paire surpassent-elles en volume le tronc qui leur donne naissance; ainsi les extrémités nerveuses, si multipliées sur toutes les surfaces, ont-elles une étendue bien plus considérable que les troncs qu'elles terminent. (*Note ajoutée.*)

n'ont voulu y en attribuer à cette juxta-position fréquente des systèmes nerveux et sanguin : d'ailleurs, si cette juxta-position étoit si essentielle, les rameaux et ramuscules la présenteroient aussi : or, c'est ce qui n'arrive presque jamais.

§ III. *Terminaison des Nerfs.*

J'appelle ainsi l'endroit où finit chaque filet, et non pas seulement celui où le tronc total des nerfs se termine ; en sorte que le sciatique se termine à la cuisse, à la jambe et au pied, et non uniquement à l'extrémité de celui-ci. En effet, d'après ce que j'ai déjà dit et ce que je dirai encore, la réunion des filets en cordons et celle des cordons en troncs, ne sont qu'une disposition étrangère à leurs fonctions, et chaque filet doit être isolément examiné. D'après cela, les filets d'un nerf ont trois terminaisons différentes : ils se continuent, 1°. avec d'autres filets du même système ; 2°. avec les filets du système des ganglions ; de là résultent les anastomoses. 3°. Ils se perdent dans les organes.

Anastomoses avec le même Système.

J'ai déjà observé qu'il falloit bien distinguer les anastomoses véritables, de la jonction d'un cordon qui passe à un nerf plus ou moins éloigné de celui auquel il appartenoit, et qui se place simplement à côté des filets de celui-ci, de manière à concourir avec eux aux cordons nerveux. Ainsi il n'y a pas d'anastomoses dans le plexus, dans l'union de la

corde du tympan avec le nerf lingual, etc. De même, quoique les filets des divers cordons d'un nerf passent fréquemment des uns aux autres, de manière à donner au nerf une texture véritablement plexiforme, et non, comme le disent les anatomistes, une simple texture filiforme, cependant on ne peut pas dire que les cordons d'un même nerf s'anastomosent les uns avec les autres : il n'y a que juxtaposition. Au contraire, la communication du grand hypoglosse avec les paires cervicales, d'où résulte l'anse nerveuse, etc., forme une véritable anastomose, parce qu'il y a continuité et non pas seulement contiguité des filets nerveux.

Si les médecins qui ont considéré les anastomoses comme les causes exclusives de toute sympathie, avoient réfléchi combien elles sont peu nombreuses, en comparaison de ce qu'elles paroissent au premier coup-d'œil, ils auroient été conduits par cette simple réflexion à une opinion différente. En effet, il est bien évident que, quoiqu'un filet se joigne à un tronc, il n'a pas plus de rapport avec les filets de ce tronc, que les filets n'en ont entre eux; c'est-à-dire, qu'il n'a de commun que l'enveloppe celluleuse. Les anastomoses artérielles et veineuses sont infiniment plus nombreuses que les nerveuses. Je crois que celles-ci peuvent jouer un rôle dans les névralgies, dans quelques sympathies même, rôle étranger aux simples communications des filets.

On peut, en général, rapporter les anastomoses à trois classes. 1°. Deux branches appartenant à des nerfs différens se continuent, comme dans l'exem-

ple cité ci-dessus du grand hypoglosse, comme encore les rameaux du facial avec ceux du sous-orbitaire, les occipitaux avec les frontaux, etc. 2°. Les branches du même nerf peuvent se réunir, comme celles des trois portions des nerfs trijumeaux. 3°. Quelquefois les deux nerfs de la même paire, ou ceux de deux paires différentes, mais de chaque moitié du système nerveux, se réunissent sur la ligne médiane, comme on en voit quelques exemples dans les nerfs superficiels du cou, dans ceux du menton, etc. Cette réunion n'a point lieu à l'abdomen, où la ligne médiane, toute aponévrotique, n'offre aucune branche nerveuse dans son tissu. C'est peut-être par ces anastomoses qui ont lieu sur la ligne médiane qu'on doit expliquer comment certains mouvemens peuvent subsister encore dans une partie affectée de paralysie. Au reste, ces sortes d'anastomoses sont, en général, assez rares. Aux membres, il est évident qu'elles ne peuvent exister; au tronc, on n'en voit presque pas en arrière; assez peu s'observent en devant. Si chaque paire de nerfs les présentoit, il est évident que les hémiplégies n'auroient presque pas lieu, puisque le côté sain du cerveau ou de la moelle pourroit influencer par elles les nerfs du côté malade.

Anastomoses avec le Système de la Vie organique.

Cette terminaison a beaucoup d'analogie avec la précédente, puisque ce sont deux nerfs qui, se rencontrant par leur extrémité, se confondent de telle manière, qu'on ne peut pas dire où l'un commence

et où l'autre finit. J'en traiterai dans le système suivant.

Terminaison aux organes.

L'exposition des systèmes suivans nous en montrera de différentes espèces sous le rapport des nerfs. 1°. Dans les uns il y en a beaucoup, comme dans les systèmes muqueux, dermoïde, musculaires de la vie animale et de la vie organique. 2°. Dans d'autres on en trouve moins, comme dans le cellulaire, le glanduleux, etc. 3°. Quelques-uns ont besoin d'un examen plus attentif que celui qu'on a fait jusqu'ici sur leurs nerfs, qui sont peu connus, comme le séreux, le médullaire, une portion du fibreux, etc. 4°. Enfin plusieurs, comme le cartilagineux, le fibro-cartilagineux, le pileux, l'épidermoïde, les tendons du fibreux, etc., sont évidemment dépourvus de nerfs.

On ignore comment chaque filet se comporte à son extrémité : se dépouille-t-il du névrilème? la pulpe seule pénètre-t-elle l'intérieur des fibres? Au nerf optique cette dernière disposition est évidente : le névrilème finit à l'entrée de l'œil, et la pulpe s'épanouit pour former la rétine. Un semblable épanouissement paroît avoir lieu pour l'olfactif et l'auditif; mais pour tous les autres rien n'est connu.

ARTICLE II.

Organisation du Système nerveux de la Vie animale.

§ Ier. *Tissu propre à cette organisation.*

Chaque nerf est formé, comme je l'ai dit, d'un nombre plus ou moins considérable de cordons juxta-posés les uns aux autres. Ces cordons résultent de filets également juxta-posés et unis entre eux, comme les cordons, par du tissu cellulaire. J'ai dit déjà comment les uns et les autres s'entrelacent dans l'intérieur du nerf, de manière à y former une espèce de plexus, qui ne diffère des plexus véritables qu'en ce que les branches appliquées les unes contre les autres ne laissent point voir, au premier coup-d'œil, leur entrelacement.

La disposition générale des cordons nerveux varie beaucoup. 1°. Leur grosseur n'est pas toujours la même. Ceux du sciatique et du crural sont plus déliés que ceux des nerfs brachiaux, si on en excepte cependant le médian. 2°. Quelques nerfs, comme le vague, sont formés d'un seul cordon divisé par beaucoup de sillons. Quelquefois des filets forment autour de lui un réseau, une espèce de plexus très-délié. 3°. Le même nerf réunit quelquefois de gros et de petits cordons; dans plusieurs ils sont tous égaux, comme au sciatique. 4°. Le nerf optique, quoique canaliculé dans toute l'étendue qu'il parcourt, depuis la commissure jusqu'à l'œil, ne pa-

roît point avoir dans son intérieur cet entrelacement que les autres présentent d'une manière évidente. 5°. Dans la partie postérieure de ce nerf, et dans le tronc de l'olfactif, les cordons ne sont point distincts. 6°. La plupart des nerfs sont isolés à leur origine dans leurs filets; les trijumeaux, au contraire, présentent une portion pulpeuse commune, où tous les leurs semblent s'implanter, etc.

Il résulte de toutes ces considérations, et de plusieurs autres que nous devons surtout à Reil, que la disposition intérieure des nerfs varie singulièrement, que chacun présente presque une texture différente, que sous ce rapport ils ne ressemblent point aux artères et aux veines, qui sont par-tout les mêmes, quels que soient leur volume, leur trajet, etc. Au reste, ces variétés n'atteignent point la structure intime. C'est cette structure intime qu'il s'agit d'indiquer avec exactitude dans les derniers filets qu'on peut séparer. Reil me paroît avoir jeté un grand jour sur ce point. J'ai répété avec exactitude ses expériences; elles m'ont donné des résultats très-analogues aux siens : quelques-unes seulement m'ont paru si difficiles, que je n'ai pas même tenté de les entreprendre. J'ai ajouté à ses recherches une foule de faits nouveaux, comme on le verra facilement en comparant son ouvrage à cet article, où on ne trouvera exposé que ce qui est fondé sur la stricte observation; j'en ai retranché tout ce qui tient aux idées théoriques que Reil a jointes aux faits qu'il présente.

On distingue deux choses dans chaque filet nerveux, 1°. une membrane extérieure en forme de

canal, où est contenue la moelle; 2°. la moelle nerveuse elle-même : je vais traiter isolément de chacune.

Du Névrilème et de son origine.

Cette membrane forme à chaque filet nerveux un véritable canal, qui contient dans son intérieur la moelle, comme les veines et les artères renferment le sang, avec la différence que cette moelle stagne, au lieu que le sang circule.

L'origine du névrilème est très-manifeste à la moelle épinière; il se continue avec la membrane dense et serrée qui enveloppe la substance blanche de celle-ci, et qu'on nomme la *pie-mère*, quoiqu'elle ne ressemble nullement à la membrane du même nom qui entoure les circonvolutions cérébrales. Pour bien voir cette origine, il faut fendre longitudinalement, en avant ou en arrière, cette membrane spinale : la moelle paroît alors blanchâtre, molle et facile à enlever. Si on l'enlève en effet, en raclant avec un scalpel ou avec tout autre instrument, on a ainsi l'enveloppe immédiate de la moelle épinière, exactement isolée de l'un et l'autre côté, surtout si on a la précaution de la laver. On pourroit l'avoir sous forme de sac, en coupant un morceau de moelle d'une certaine étendue, puis en faisant sortir, par pression, la substance médullaire par les deux bouts. Dans cette double expérience, les nerfs restent attachés à la membrane séparée de sa substance médullaire, parce que leur névrilème se continue avec elle. C'est exactement comme si une foule de petits filets artériels partoient

de l'aorte : les parois de cette artère seroient à celles de ces filets ce que la pie-mère de la moelle épinière est au névrilème des nerfs qui en partent. Seulement les nerfs sont blancs, parce que leur moelle les remplit ; au lieu que le canal auquel ils tiennent est transparent, parce qu'il est privé de la sienne. Je ne prétends pas cependant qu'il y ait identité parfaite entre ces deux membranes, puisqu'on ne connoît exactement la nature de l'une ni de l'autre ; j'indique seulement la disposition anatomique.

Quant à l'origine des nerfs contenus dans la boîte osseuse du crâne, ceux venant de la protubérance et de ses dépendances, c'est-à-dire, des prolongemens qu'elle reçoit du cerveau et du cervelet, présentent une disposition assez analogue à celle des nerfs de l'épine. Cependant la différence d'épaisseur et de densité de la pie-mère établit des différences. En effet, la pie-mère qui enveloppe ces parties est différente de celle qui sert de canal à la moelle épinière ; elle est beaucoup plus molle, moins adhérente, se déchire avec plus de facilité et paroît assez analogue à celle qui revêt la substance corticale du cerveau. Le névrilème des nerfs de la protubérance, qui se continue manifestement avec cette portion de la pie-mère, présente en partie ce caractère. A l'endroit de leur union, il est plus mou que dans le canal : de là l'extrême facilité avec laquelle, comme je l'ai observé, l'origine des nerfs se rompt. Du reste, la continuité avec la pie-mère est prouvée par la facilité d'enlever les nerfs en en-

levant cette membrane : presque toujours l'un et l'autre se détachent ensemble.

Quant aux nerfs du cerveau, l'olfactif, recouvert par la pie-mère d'une manière lâche, ne paroît point avoir de névrilème. L'optique en est évidemment dépourvu depuis son origine jusqu'à sa jonction avec celui du côté opposé : là il commence à en être entouré; il en résulte des canaux que la substance médullaire remplit, et qui se prolongent jusqu'à la rétine. Au reste, ce nerf diffère singulièrement des autres, 1°. parce qu'il a une espèce d'enveloppe névrilématique générale; 2°. parce que sa substance médullaire est plus abondante et plus facile à obtenir, ses canaux étant plus larges; 3°. parce que ces canaux, pressés les uns contre les autres, lui donnent l'apparence, à son intérieur, d'un corps continu; mais en le fendant longitudinalement, il est facile de voir que la substance médullaire y est séparée par des cloisons. Le nerf auditif a aussi une texture toute particulière.

D'après ce que nous avons dit, il est évident que la pie-mère est celle des membranes du cerveau qui a le plus d'analogie avec le névrilème : on pourroit dire presque qu'il y a identité dans le canal de l'épine. Remarquez en effet que cette membrane, que personne n'a encore bien décrite, présente évidemment trois grandes modifications, suivant qu'on l'examine, 1°. sur la substance grise qui entoure tout le cerveau et le cervelet, où elle est rougeâtre, extrêmement vasculeuse, lâche, peu résistante et très-facile à enlever; 2°. sur la substance blanche qui revêt antérieurement et postérieure-

ment la protubérance annulaire, et les quatre grands prolongemens qu'elle reçoit du cerveau et du cervelet, où elle est moins rouge et où elle commence à devenir plus ferme, plus adhérente, moins facile à déchirer; 3°. sur toute la moelle épinière, et même sur le renflement des éminences pyramidales et olivaires qui la commencent. Elle s'épaissit et se condense, au niveau du sillon qui sépare ces éminences de la protubérance, puis, croissant en densité plus inférieurement, devenant blanchâtre, résistante, etc., elle offre un aspect absolument différent de celui qu'elle avoit dans le crâne : on diroit que c'est une membrane toute différente; elle a une épaisseur quadruple de celle de l'arachnoïde.

Dans la plupart des sujets que j'ai examinés, elle est très-tendue, et comprime, pour ainsi dire, la substance médullaire à laquelle elle sert de canal; en sorte que, quand on y fait une petite ouverture, celle-ci sort tout de suite. Mais je présume que pendant la vie elle est plus lâche. Au reste, cet état de compression est beaucoup moins sensible vers la partie supérieure que vers la moyenne et l'inférieure, à cause de la différence d'épaisseur. Je remarque que la densité de la pie-mère de l'épine est nécessaire pour empêcher les lésions de la substance médullaire, qui est très-molle d'une part, et qui offre, de l'autre part, moins de volume que le canal n'a de diamètre; en sorte qu'elle peut, pour ainsi dire, y balloter : disposition toute différente de celle du cerveau, qui remplit exactement le crâne.

Né de la manière que nous venons d'indiquer, le névrilème des nerfs traverse avec eux la cavité du crâne et celle de l'épine. Il est très-distinct dans ces cavités, parce qu'il n'y est point environné de tissu cellulaire, mais seulement de l'arachnoïde, qu'on en soulève avec une extrême facilité : aussi, au lieu d'employer les diverses préparations que Reil indique pour séparer le névrilème du tissu cellulaire des nerfs, il est infiniment plus commode d'examiner cette membrane dans les derniers nerfs de l'épine, qui y présentent, comme nous l'avons vu, une longueur remarquable.

Action de certains corps sur le Névrilème ; sa résistance, etc.

Au dehors des cavités osseuses, le névrilème, plongé dans la portion celluleuse, lui adhère d'une manière très-forte, mais paroît évidemment de même nature que dans l'intérieur. On ignore quelle est cette nature, si elle est identique à celle de la pie-mère, de la moelle, de la protubérance annulaire et de ses dépendances. Il paroît qu'elle a beaucoup de rapport avec le tissu cellulaire. Elle est transparente, étrangère par conséquent à la couleur des nerfs : voilà pourquoi, lorsque ceux-ci ont été privés, par les alcalis, de leur pulpe, ils perdent en grande partie leur blancheur.

Le névrilème est une des parties de l'économie animale qui se racornissent avec la plus grande facilité, surtout à l'instant où l'on plonge les nerfs dans un acide un peu concentré, dans le nitrique

et le sulfurique spécialement. Je n'ai observé dans aucun autre tissu ce phénomène d'une manière aussi marquée ; le nerf diminue tout-à-coup de volume et se tortille en divers sens : or, nous verrons que la substance médullaire est complètement étrangère à ce phénomène. L'action de l'eau bouillante produit un effet analogue : par elle le nerf se crispe, se resserre et se durcit; puis, quand l'ébullition a continué pendant un certain temps, il se ramollit peu à peu, et change sa couleur blanchâtre en une espèce de teinte jaunâtre très-différente de celle d'un tendon ou d'une aponévrose bouillis. L'action des acides, continuée pendant quelque temps, produit un effet analogue à celui de l'ébullition. Au racornissement et à l'endurcissement subits qui ont lieu lorsqu'on y plonge un nerf, succède bientôt un ramollissement tel qu'au bout de peu de temps il difflue sous le doigt, et qu'ensuite il est en partie dissous.

Les alcalis ne racornissent point le névrilème, non plus qu'aucun tissu de l'économie vivante; ils ne l'attaquent pas non plus par dissolution. Voilà pourquoi sans doute Reil ayant fait macérer pendant quelque temps, dans la lessive des savonniers, une portion de nerfs, a pu isoler exactement le canal névrilématique de sa substance médullaire.

L'action de l'eau sur le névrilème produit un phénomène que peu d'autres tissus animaux présentent : loin de se ramollir d'abord et de se réduire ensuite en pulpe, il semble, dans les premiers temps, augmenter de consistance. Un nerf trempé dans l'eau y devient plus dur, plus résistant, et cet état, à la

température ordinaire des caves, dure pendant un mois et demi, deux mois même. Ce n'est qu'au bout de ce temps, souvent même au-delà, que le tissu névrilématique se ramollit peu à peu, se rompt, et finit enfin par diffluer comme les autres tissus macérés. Je n'ai point répété dans une température très-chaude cette expérience, qui a toujours réussi à celle de l'hiver et du printemps.

Le canal névrilématique des filets nerveux présente une très-grande résistance, parce qu'il est, à proportion de la substance médullaire qu'il renferme, infiniment plus épais que le canal membraneux de la moelle épinière. C'est ainsi que la proportion existante entre l'épaisseur des parois vasculaires et les fluides qu'elles renferment est infiniment moindre dans les gros troncs que dans les petits rameaux; le fluide surpasse de beaucoup le solide dans les premiers; il y a au moins égalité dans les seconds. Aussi un nerf très-petit supporteroit des poids beaucoup plus considérables que la moelle épinière. Je crois que, parmi les tissus qui sont disposés en filamens ou en tubes allongés, celui-ci et l'artériel sont, après le fibreux, les plus résistans; ils surpassent le veineux, le musculaire, le séreux, etc.

Substance médullaire; son Origine.

Cette substance occupe l'intérieur du canal névrilématique, exactement comme la substance de la moelle épinière remplit le canal que lui forme la pie-mère. Cette substance médullaire est blan-

châtre, comme celle du cerveau et de la moelle; c'est elle qui donne au nerf sa couleur. Elle est en proportion beaucoup plus grande dans le nerf optique que dans tous les autres; elle se trouve exclusivement dans la partie de ce nerf postérieure à la réunion des deux, ainsi que dans l'olfactif. Elle est aussi en quantité très-grande dans l'auditif, qu'elle paroît former en grande partie. En général, je crois qu'à l'origine dans les cavités osseuses, elle prédomine sur le névrilème, tandis que, dans le trajet, c'est le névrilème qui lui est supérieur : de là l'excès de résistance des nerfs, considérés dans le second, sur celle qu'ils ont à la première.

Cette substance paroît continue avec la médullaire du cerveau, de la protubérance et de ses dépendances, et de la moelle épinière. On ne sauroit nier, je crois, cette continuité, à l'origine des nerfs optique et olfactif, où cette substance médullaire se trouve uniquement. A l'auditif, cela est aussi très-apparent; dans la moelle épinière, en raclant sa substance blanche à la surface interne de la pie-mère, de manière à laisser les nerfs adhérens à cette membrane, on voit manifestement, à l'endroit d'où ces nerfs partent, qu'il y a un prolongement s'enfonçant dans leur névrilème.

Parallèle des substances médullaires du Cerveau et des Nerfs.

Quelle est la nature de la substance médullaire des nerfs? J'ai cherché à établir une comparaison entre elle et la substance cérébrale : il y a beaucoup

d'analogie sous certains rapports; on trouve des différences sous d'autres.

1°. Soumise à la dessiccation à l'air libre, et par tranches minces, pour que la putréfaction ne s'en empare pas, la substance blanche du cerveau jaunit, et prend une certaine consistance. Le nerf desséché jaunit aussi, devient roide, se resserre sur lui-même. Ces changemens sont dus sans doute en partie, chez lui, au névrilème. La preuve en est que si l'on fait sécher l'enveloppe que la pie-mère fournit à la moelle épinière, enveloppe qui a tant d'analogie avec le névrilème, les qualités nouvelles qu'elle acquiert sont très-analogues à celles des nerfs desséchés. Mais cela n'empêche pas que la substance médullaire du nerf ne concoure aussi à la couleur jaunâtre, par l'évaporation de sa portion aqueuse. Je ferai, à cet égard, une remarque générale qui me paroît intéressante, c'est que l'eau influe sur la blancheur d'une foule de tissus, qui deviennent jaunes ou grisâtres par sa soustraction, et blanchissent de nouveau par son addition. Ainsi est-on maître de jaunir par la dessiccation tous les organes fibreux, la peau, etc., et de leur rendre ensuite leur couleur primitive. Ainsi, grisâtres après être desséchés, les surfaces séreuses, le tissu cellulaire, etc., reprennent-ils leur blancheur quand on les plonge dans l'eau, à moins que la dessiccation ne soit très-ancienne. L'épiderme de la plante des pieds et de la paume des mains change son gris naturel en blanc quand il est un peu long-temps plongé dans l'eau.

2°. La substance cérébrale et celle de la moelle se

putréfient avec une extrême facilité quand on les soumet à l'action réunie de l'eau et de l'air; elles prennent alors une couleur verdâtre, et cependant acquièrent de l'acidité et rougissent le papier bleu : ce sont même, je crois, parmi les substances animales, celles qui présentent le plus vite ce phénomène. La substance médullaire nerveuse paroît au contraire résister beaucoup plus à la pourriture : les nerfs sont même une des parties de l'économie animale les moins putréfiables. Pendant la vie, on les trouve souvent intacts dans un membre gangrené, au milieu d'un dépôt, etc. Sur le cadavre qui se pourrit, ils gardent leur blancheur et leur consistance, au milieu de la noirceur et du ramollissement généraux. J'ai observé que l'eau de la macération du système nerveux donne très-peu d'odeur, tandis que celle du cerveau est fétide. Ces phénomènes n'auroient pas lieu évidemment, si la substance médullaire du nerf étoit aussi putréfiable que celle du cerveau. Cependant il est manifeste que c'est spécialement au névrilème que les nerfs doivent cette espèce d'incorruptibilité; car j'ai observé que l'optique, où la substance médullaire prédomine, que l'olfactif et l'auditif, qui en paroissent tous formés, se pourrissent plus facilement que les autres. J'ai remarqué aussi constamment que, tandis que la substance blanche de la moelle épinière se pourrit, son enveloppe reste intacte.

3°. La substance médullaire des nerfs, comme celle du cerveau et celle de la moelle épinière, paroissent n'être susceptibles d'aucune espèce de racornissement. Cela est très-manifeste quand on

plonge les deux dernières dans l'eau bouillante, dans un acide concentré, etc. Pour la première, on s'en assure en soumettant à la même expérience les nerfs mous et à névrilème peu distinct. C'est à cela aussi qu'il faut rapporter le phénomène suivant : quand on plonge la partie antérieure de l'optique dans l'eau bouillante, le névrilème se crispe, ses canaux se rétrécissent, et la substance médullaire, ne se resserrant point en proportion, reflue vers les extrémités, qui se renflent. Comme dans les autres nerfs cette substance est en moindre proportion, ce phénomène y est moins apparent; il a lieu cependant, et c'est à cela qu'il faut rapporter le petit tubercule arrondi et renflé que présente chaque bout des filets nerveux bouillis; c'est la substance médullaire qui forme ces renflemens. Ce phénomène est extrêmement manifeste dans la moelle, qui, plongée dans l'eau bouillante, laisse échapper sa substance comprimée, par ses extrémités ou par les ouvertures qu'on fait dans une partie quelconque de son enveloppe. Ainsi, lorsqu'on fait bouillir une tête, la dure-mère, détachée du crâne, se resserre fortement en se racornissant, comprime la substance cérébrale, qui ne se resserre point comme elle, et qui la fait rompre quelquefois, de manière qu'elle se répand dans l'intervalle que la dure-mère a laissé entr'elle et les os du crâne, dont l'ébullition l'a détachée.

4°. Lorsqu'on agite la substance cérébrale dans l'eau, elle s'y suspend en forme d'émulsion, comme l'a observé Fourcroy, puis se précipite au fond du vase. On fait une semblable émulsion avec les nerfs

olfactifs, avec la partie postérieure des optiques, etc. Lorsque la partie antérieure de ceux-ci, où le névrilème est très-apparent, a trempé quelque temps dans l'eau, ordinairement même sans cette précaution préliminaire, on en fait suinter par pression beaucoup de substance blanchâtre, qui est évidemment analogue à la médullaire du cerveau, et qui colore l'eau qui la reçoit. Dans les autres nerfs, où la substance médullaire est beaucoup moins abondante, on la fait aussi souvent sortir, par pression, des bouts coupés des filets, surtout s'ils ont macéré auparavant dans une lessive alcaline.

5°. La coction durcit le cerveau et lui donne une teinte grisâtre et terne qui ressemble assez bien à celle qu'on y observe dans les fièvres ataxiques. Même phénomène dans les nerfs mous. Dans les autres, le névrilème est en proportion trop grande sur la substance médullaire, pour qu'on puisse observer ce qui arrive alors à celle-ci. C'est à la propriété qu'a le cerveau de se coaguler par le calorique, qu'il faut rapporter le précipité floconneux qu'on obtient dans une émulsion cérébrale chauffée.

6°. Tous les acides, s'ils sont très-concentrés, durcissent le cerveau d'une manière très-sensible, à l'instant même où on l'y plonge. Le sulfurique le ramollit ensuite, et finiroit par le réduire en pulpe, si on ne l'affoiblissoit pas. Le nitrique le jaunit seulement en le durcissant. Le muriatique a moins d'action sur lui. Les phénomènes des acides sur les nerfs sont assez analogues pour les mous. Pour ceux à névrilème très-distinct, le racornissement dont

cette enveloppe est le siége masque tous les phénomènes subits relatifs à la substance médullaire. Quand le névrilème se ramollit et se fond, cette substance m'a paru diminuer aussi de consistance et s'altérer par les acides, au lieu que celle du cerveau reste toujours au même degré d'endurcissement, pourvu que la concentration ne soit pas trop forte.

Tout le monde connoît l'action de l'alcool sur le cerveau, qu'il durcit aussi. Cet endurcissement, résultat des acides, de la coction et de l'alcool, est un phénomène que l'anatomiste peut mettre à profit pour donner aux parties qu'il dissèque une consistance qui lui permette de bien les examiner (1). Il rapproche la substance cérébrale des fluides albumineux. Je dis qu'il l'en rapproche, car il y a encore entr'eux de très-grandes différences que nous connoissons, je crois, assez peu (*D*).

7°. Les alcalis ont sur la substance cérébrale une action exactement opposée à celle des acides. Ils la fluidifient, la dissolvent même complètement au bout d'un certain temps. J'ai observé à cet égard que la substance grise est infiniment plus altérable par eux que la blanche, qui se ramollit beaucoup, disparoît en partie, mais laisse toujours une portion assez considérable non dissoute. Quel que soit l'endroit où l'on prenne ces deux substances pour les soumettre aux alcalis, ce résultat est constant.

---

(1) Le sublimé corrosif dissous dans l'eau produit le même effet. On connoît son action remarquable sur toutes les substances animales. (*)

Les alcalis agissent aussi manifestement sur la substance médullaire des nerfs. Cette action a même puissamment servi à Reil dans ses expériences, comme je l'ai dit.

8°. Thouret et Fourcroy ont fait connoître la singulière propriété qu'ont les cerveaux enfouis de se changer, après s'être concentrés en une beaucoup plus petite masse que celle qu'ils offroient, en une substance cassante, susceptible de se ramollir sous le doigt, de se délayer dans l'eau, exhalant une odeur fade, présentant les caractères d'un savon ammoniacal, et se rapprochant infiniment, par sa nature, du blanc de baleine. Les nerfs éprouvent-ils une semblable altération dans leur substance médullaire? On n'a encore aucune donnée sur cette question.

9°. Le muriate de soude dont on saupoudre des tranches de cerveau et les nerfs pulpeux augmente leur consistance.

10°. Les sucs digestifs altèrent, en général, assez bien la substance médullaire du cerveau. Je crois cependant qu'ils auroient sur elle une action plus efficace dans l'état de crudité que dans celui de coction; car, en général, tous les réactifs sont plus puissans sur le cerveau dans le premier de ces états. On sait que, pour beaucoup d'animaux carnassiers, la substance cérébrale est un met friand. Ceux qui se nourrissent d'oiseaux dont les parois du crâne peu résistantes se rompent sans peine, mangent presque toujours le cerveau en premier lieu. La belette, la fouine, etc., en offrent des exemples. Pour l'homme, le cerveau est aussi une des por-

tions les plus savoureuses de l'économie. Les nerfs sont beaucoup moins digestibles : mais cela dépend uniquement du névrilème, qui ne cède pas à la coction autant que beaucoup d'autres parties. Par exemple, les tendons, aussi et plus durs que les nerfs dans l'état de crudité, deviennent beaucoup plus ramollis dans la coction. On sait qu'on distingue très-bien parmi les chairs bouillies l'un et l'autre organes. Le premier, dans son état gélatineux, est plus agréable et plus digestible.

11°. La substance médullaire cérébrale est très-différente dans le cerveau, la protubérance, ses prolongemens et la moelle épinière. Pour peu qu'on l'examine attentivement, on est frappé de ces différences, qui portent sur la couleur, sur la consistance, sur la dureté, sur l'humidité, et sans doute aussi sur la nature, quoique nos connoissances ne soient pas encore assez avancées pour prononcer sur ce dernier point. La substance médullaire nerveuse offre-t-elle des différences analogues? Je crois que, dans le même nerf, elle se ressemble, mais qu'elle diffère dans les différens nerfs suivant leurs usages. En effet, puisque la disposition intérieure des cordons et des filets qui constituent le nerf varie tant, puisque le névrilème éprouve aussi des différences, pourquoi la substance médullaire seroit-elle par-tout de même nature? Certainement la couleur et la consistance de celle qui compose l'olfactif sont toutes différentes de celle qu'on fait suinter par pression de la partie antérieure de l'optique. Celle de l'auditif ne ressemble pas à celle des trijumeaux, etc. Nous avons

vu que chaque organe des sens a sa sensibilité propre qui le met exclusivement en rapport avec un corps particulier de la nature, celle de l'œil avec la lumière, celle de l'oreille avec les sons, etc. Je crois bien que ces différences de sensibilité dépendent de la différence des organes; mais je suis persuadé que l'organisation des nerfs y influe beaucoup, et que l'optique seroit impropre à transmettre les saveurs, l'auditif à propager les impressions faites par la lumière, etc. Pour peu qu'on examine attentivement les objets, on voit une différence essentielle de structure entre le nerf de l'œil, celui des narines, celui de l'oreille, et celui destiné aux saveurs sur la langue, qui se rapproche, par sa densité, des nerfs moteurs. Quant aux nerfs qui président au toucher, ils n'ont pas besoin d'une texture particulière; car je prouverai ailleurs que ce sens n'exige point un mode particulier de sensibilité animale, mais que cette propriété générale lui suffit, puisque c'est de la forme mécanique de la main que dépend surtout sa précision. Pour les nerfs qui vont aux muscles volontaires, comme ces muscles sont par-tout analogues et remplissent des fonctions semblables, je crois que leur substance médullaire ne diffère pas. Mais dans le nerf vague, dont la destination est si différente, pourquoi des variétés d'organisation interne ne coïncideroient-elles pas avec celles de texture qu'on distingue en disséquant ce nerf? J'en dirai autant de plusieurs nerfs qui vont à des parties dont la sensibilité présente une modification toute différente.

Voilà un parallèle entre la pulpe cérébrale et la

substance médullaire des nerfs, qui peut jeter quelque jour sur leur différence et sur leur analogie. Je n'y ai point employé tous les détails des expériences chimiques faites avant moi sur le cerveau; je n'ai présenté que les phénomènes principaux de l'action des différens réactifs, phénomènes que j'ai tous exactement vérifiés plusieurs fois.

La substance médullaire des nerfs n'est point disposée par filamens. Elle paroît être analogue à la substance blanche de la moelle épinière, qui est une véritable bouillie, stagnante dans le canal de la pie-mère, qui lui sert de réservoir. D'ailleurs, l'inspection prouve cette assertion dans les nerfs optique, auditif, olfactif, etc. En général, je crois que cette substance, ainsi que la cérébrale, abstraction faite des vaisseaux qui les parcourent, devroient être plutôt rangées parmi les fluides que parmi les solides, ou, si on veut, elles forment véritablement la transition des unes aux autres (*E*).

§ II. *Parties communes à l'Organisation du Système nerveux de la Vie animale.*

Tissu cellulaire.

Les nerfs sont absolument dépourvus de ce tissu dans l'intérieur du crâne et de l'épine; mais au dehors ils en présentent une grande quantité. Une couche extérieure, abondante, les revêt d'abord et les unit aux parties voisines. Cette couche est plus lâche que celle qui entoure les artères. Souvent de la graisse s'y accumule; quelquefois, mais rarement, elle s'infiltre dans les leucophlegmaties.

De cette couche commune se détachent en dehors divers prolongemens qui vont communiquer avec le tissu cellulaire des organes voisins, et qui forment le moyen d'union du nerf avec les organes. En dedans, d'autres prolongemens partent aussi pour se placer entre les cordons nerveux, qu'ils séparent les uns des autres, et auxquels ils forment des espèces de canaux. Lorsqu'un nerf a macéré pendant quelque temps dans l'acide nitrique affoibli, les cordons deviennent isolés de leur gaîne, qui est à leur égard ce que la couche dont nous parlions est à la totalité du nerf. Ces canaux cellulaires contiennent aussi souvent de la graisse dans les gros nerfs; dans le sciatique, il y en a toujours. Voilà pourquoi, lorsqu'on fait sécher ces organes, presque toujours il se fait à leur surface une exhalation graisseuse, comme je l'ai observé; pourquoi, lorsqu'on les plonge dans une lessive alcaline quelconque, ils présentent d'une manière sensible un enduit onctueux et véritablement savonneux.

Enfin de nouveaux prolongemens, partant des canaux cellulaires qui embrassent les cordons, entourent les filets de canaux encore plus petits. Ici jamais il n'y a de graisse ni de sérosité, et le tissu cellulaire prend en partie cette nature particulière qui caractérise le tissu sous-artériel, sous-veineux, etc.; peut-être même le névrilème n'est-il autre chose que ce tissu un peu condensé. Au reste le tissu cellulaire unit tellement, les uns aux autres, les cordons des nerfs et les filets de ces cordons, qu'aucun mouvement ne peut y avoir lieu.

Vaisseaux sanguins.

Chaque nerf reçoit ses vaisseaux des troncs environnans, lesquels y envoient des rameaux qui pénètrent de tous côtés dans leur intérieur (1). L'optique fait exception à cette règle : la membrane qui l'entoure fait que les vaisseaux ne peuvent point y parvenir ainsi latéralement. Une artère le traverse suivant son axe, et y laisse différentes branches.

Dans les autres nerfs, les artères rampent d'abord dans le tissu cellulaire intermédiaire aux cordons, et y ont un volume plus ou moins considérable, suivant les troncs nerveux. Quelquefois ce volume augmente considérablement. Par exemple, dans l'anévrysme poplité, on a vu l'artère du nerf sciatique avec un calibre plus que triple de l'état naturel.

Des artères rampant entre les cordons se détachent une foule de petites branches qui se portent dans tous les interstices des filets. Enfin de celles-ci viennent de petites artères capillaires qui se répandent sur le névrilème, y serpentent, le traversent, et se continuent avec les exhalans de la substance médullaire. On voit très-bien sur la moelle épinière

---

(1) Ces rameaux traversent presque à angle droit l'enveloppe celluleuse du nerf; chacun d'eux se divise presque aussitôt en deux rameaux secondaires, l'un ascendant, l'autre descendant, lesquels se subdivisent en s'anastomosant avec les rameaux voisins (Reil). Meckel rapproche cette disposition de celle des artères du cerveau, comme pouvant servir, de même que cette dernière, à modérer l'impulsion du sang. (*)

cette disposition vasculaire. Une foule de ramifications se répandent d'abord sur la pie-mère, dense et serrée, qui y tient lieu de névrilème; mais elles s'enfoncent dans la substance médullaire, et s'y perdent en se continuant avec les exhalans.

Les veines suivent dans les nerfs un trajet analogue aux artères : cependant, en disséquant avec soin plusieurs gros troncs nerveux, je me suis assuré que, le plus communément, leurs branches ne sortent point des nerfs au même endroit où entrent les artères. Cette disposition est analogue à celle du cerveau, où celles-ci pénètrent inférieurement, et où les autres s'échappent supérieurement.

Beaucoup d'auteurs, Reil en particulier, ont exagéré la quantité de sang qui aborde aux nerfs, parce que, pour en juger, ils ont employé des injections fines qui ont pénétré le système capillaire, qui ordinairement ne contient point de sang rouge. Je me suis convaincu combien ce moyen est infidèle ici comme par-tout ailleurs, en disséquant les nerfs sur les animaux vivans, seul moyen d'avoir une idée exacte de ce qui a lieu dans l'état naturel.

Le sang qui pénètre les nerfs est, comme celui qui arrive au cerveau, un excitant qui entretient leur action. Quand cet excitant augmente, l'excitabilité nerveuse s'accroît, comme Reil s'en est assuré en frottant les nerfs d'une grenouille, de manière à les rougir en y attirant plus de sang. Est-ce que, porté en très-grande quantité sur le système nerveux, ce fluide en interrompt quelquefois les

fonctions comme il arrive au cerveau dans les apoplexies sanguines ? Je n'ai pas eu occasion de faire encore cette observation d'une manière bien manifeste, dans le grand nombre de cadavres que j'ai ouverts. Seulement les nerfs sont un peu plus rougeâtres dans certains cas que dans d'autres. Ces cas coïncident-ils avec certaines maladies déterminées ? Je n'ai encore aucun aperçu sur ce point. Quant à la prétendue compression de l'origine des nerfs par le sang qui se porte au cerveau et dans la moelle, quiconque a examiné les rapports des nerfs avec les vaisseaux, à la base du crâne, ne peut concevoir une semblable compression. D'ailleurs la plupart des trous par lesquels les petites artérioles pénètrent dans l'intérieur même de ce viscère ont un calibre évidemment supérieur au leur ; en sorte que, quelque pleins qu'ils soient, ils ne peuvent faire effort sur leurs parois. On ne conçoit de compression à l'origine des nerfs que dans les épanchemens à la base du crâne.

Exhalans et Absorbans.

On ne peut apprécier ces vaisseaux dans les nerfs ; mais la nutrition les y suppose. Il paroît que cette fonction s'opère de la manière suivante : les exhalans reçoivent des artères auxquelles ils sont continus la substance médullaire qu'ils déposent dans le canal du névrilème, qui est, si je puis m'exprimer ainsi, le réservoir de cette substance, que les absorbans reprennent ensuite.

Plusieurs pensent que le névrilème est l'organe sécrétoire de cette substance médullaire, qui suinte

pour ainsi dire de ses parois pour séjourner ensuite dans sa cavité. Je ne le crois pas, 1°. parce que le nerf olfactif ne pourroit point alors se nourrir, non plus que la portion postérieure de l'optique. 2°. Les membranes cérébrales sont étrangères à la sécrétion de la pulpe du cerveau; elles laissent seulement passer les vaisseaux qui vont dans cet organe pour l'y déposer. 3°. Même disposition à la moelle épinière, dont la pie-mère a tant d'analogie avec le névrilème. Les vaisseaux traversent cette membrane, puis se perdant, comme je l'ai dit, dans la substance médullaire, la renouvellent habituellement; en sorte que s'il étoit possible d'enlever cette substance sans toucher aux vaisseaux, ceux-ci flotteroient libres par leurs extrémités dans le canal de la pie-mère. Ainsi, dans certains fongus très-mous, les vaisseaux traversent-ils çà et là la substance qu'ils déposent dans leurs intervalles, et ils formeroient une végétation en forme de réseau si on pouvoit enlever cette substance en les laissant intacts. 4°. Dans le nerf optique, les vaisseaux ne se bornent point évidemment au névrilème; ils pénètrent encore dans les canaux qu'il forme, et y déposent la substance médullaire.

Tout paroît donc prouver que le névrilème n'est pas plus l'organe sécrétoire de la substance nerveuse, que la pie-mère n'est celui des substances cérébrales ou de la moelle épinière. Il peut avoir des usages que nous ignorons; mais le principal est certainement de servir d'enveloppe : il est la partie passive du nerf, la moelle étant la portion essentiellement active.

D'après cette manière d'envisager la production de la substance médullaire nerveuse, il est évident qu'elle ne provient point du cerveau, qu'elle se forme dans chaque nerf par le moyen des vaisseaux voisins. Voilà pourquoi la portion inférieure d'un nerf coupé ne se flétrit point; pourquoi une ligature, en interrompant les communications cérébrales, n'empêche pas la nutrition nerveuse; pourquoi, dans la plupart des paralysies, où le système nerveux cesse de correspondre avec cet organe, il se nourrit comme à l'ordinaire.

D'après cela et d'après d'autres considérations, Reil regarde les nerfs comme ayant une existence exactement isolée, comme étant des corps à part, communiquant seulement d'un côté avec le cerveau, de l'autre avec les diverses parties. Cette assertion est vraie sous le rapport de la nutrition; sous celui des fonctions, elle est en partie fausse; car bien évidemment les nerfs ne sont que des conducteurs; c'est du cerveau que part le mouvement, c'est à lui qu'arrive le sentiment. Dans les animaux à sang blanc, et même dans ceux à sang rouge et froid, ces fonctions, concentrées dans le cerveau chez l'homme et les espèces voisines, sont, il est vrai, plus généralement répandues dans le système nerveux : de là vient sans doute qu'on peut enlever le cerveau, le cœur et le poumon, sans que la vie soit immédiatement détruite chez les reptiles, etc.; c'est même pour cela que j'ai remarqué, dans mes *Recherches sur la Mort*, qu'il ne faut jamais se servir, dans les expériences, d'animaux à sang rouge et froid, pour en tirer des inductions relatives à ceux

à sang rouge et chaud. Mais dans ceux-ci, et dans l'homme surtout, il est incontestable, 1°. que le cerveau est le centre de la vie animale, qui cesse dès que l'action de ce viscère est anéantie, comme le prouvent les apoplexies, les asphyxies, etc.; 2°. qu'il a aussi sous sa dépendance immédiate la vie organique, quoique d'une manière indirecte, c'est-à-dire, en présidant aux fonctions mécaniques de la respiration, qui, en cessant, font cesser les chimiques, puis la circulation, puis les sécrétions, etc.; en sorte que la permanence des deux vies, et une lésion grave du cerveau, sont deux choses absolument incompatibles. En général, les auteurs qui ont écrit sur la vie, sur le système nerveux, etc., les ont considérés d'une manière trop générale. Les rapports des fonctions sont absolument différens dans les animaux à sang froid et dans ceux à sang chaud : ce qui est vrai pour les uns ne l'est nullement pour les autres.

Nerfs.

Le névrilème reçoit-il de petits rameaux nerveux? Ces petits rameaux pénètrent-ils dans les nerfs, comme les artérioles rampent dans les parois des grosses artères? L'inspection anatomique ne montre rien de semblable.

ARTICLE III.

Propriétés du Système nerveux de la Vie animale.

§ Ier. *Propriétés de tissu.*

Peu de systèmes présentent ces propriétés à un degré plus obscur que celui-ci. Si on tiraille un nerf en sens opposé, sur un animal vivant, il s'étend très-difficilement, résiste beaucoup, et ne prend qu'un excès de longueur très-peu supérieur à celui qui lui est naturel : ce qui paroît dépendre spécialement du névrilème. La substance médullaire céderoit beaucoup plus : on sait combien celle du cerveau s'étend dans l'hydropisie des ventricules. Si un gros tronc est distendu par une tumeur subjacente, comme par l'anévrysme poplité, par un gonflement à l'aisselle, etc., il s'aplatit en manière de ruban ; ses filets s'écartent et se placent les uns à côté des autres ; il s'élargit beaucoup par conséquent. Ainsi distendus, ces filets peuvent encore quelquefois transmettre le sentiment et le mouvement, d'autres fois, ces deux fonctions y sont anéanties.

En général, une distension subite les interrompt bien plus efficacement que celle qui est amenée lentement. Voilà pourquoi la tête de l'humérus cause souvent, dans les luxations du bras, des paralysies, tandis que dans les tumeurs chroniques très-volumineuses de l'aisselle cela arrive très-rarement.

Les luxations spontanées des vertèbres, qui suivent toujours une marche chronique, sont rarement accompagnées de paralysie, accident qui est toujours le résultat de celles qui surviennent par une violence extérieure. C'est ainsi qu'au cerveau, des tumeurs osseuses, des fongus volumineux qui croissent lentement, troublent peu ses fonctions, que la moindre dépression des os du crâne bouleverse, lorsqu'elle succède à une fracture. Voilà encore comment, dans l'hydrocéphale, une grande collection de sérosité n'altère souvent que très-peu le sentiment, qui est presque anéanti lorsqu'un peu plus de ce fluide qu'à l'ordinaire est tout-à-coup exhalé dans les ventricules, comme il arrive dans certaines apoplexies.

Quand une région considérable est distendue, comme l'abdomen, les nerfs qui s'y trouvent cèdent en partie parce que leurs flexuosités disparoissent, en partie parce qu'ils sont réellement allongés; de plus, il reste davantage d'écartement entr'eux.

La contractilité de tissu est encore moins marquée que l'extensibilité. Coupé transversalement, un nerf ne se rétracte presque pas par ses deux bouts, lesquels restent affrontés comme ceux d'un tendon. Dans l'amputation, le bout du nerf demeure plus long que ceux des muscles, de la peau, etc. : c'est même quelquefois une cause de pression douloureuse de la part des pièces d'appareil.

§ II. *Propriétés vitales.*

Elles sont moins marquées dans les nerfs qu'il ne le sembleroit d'abord, d'après l'opinion d'une foule de médecins qui font jouer à ces organes un rôle presque général dans les maladies.

Propriétés de la Vie animale.

Il faut considérer les nerfs, par rapport à la sensibilité, sous deux points de vue. 1°. On doit examiner celle qui leur est inhérente. 2°. Il est nécessaire de considérer le rôle qu'ils jouent dans celle de tous les autres organes.

Sensibilité animale inhérente aux nerfs.

Cette propriété est, de toutes, celle qui est la plus caractérisée dans les nerfs. Mis à découvert et irrités, ils causent de vives douleurs. En liant un filet nerveux, en le piquant, en le cautérisant, en l'excitant d'une manière quelconque, on obtient constamment ce résultat si connu dans la pratique chirurgicale, et par ceux qui font des expériences sur les animaux vivans.

Cette propriété sembleroit d'abord établir une très-grande différence entre la substance médullaire des nerfs et celle du cerveau, surtout vers la convexité de cet organe : car on peut presque impunément irriter celle-ci après avoir enlevé la substance corticale. Ce n'est que profondément que la sensibilité animale devient très-caractérisée : encore elle

ne l'est jamais autant que dans les nerfs. Cependant observez que, dans les expériences sur la pulpe cérébrale, vous détruisez l'organe même qui perçoit, celui sans lequel il ne peut y avoir de sensibilité animale, celui par conséquent dont le trouble doit inévitablement influer sur cette propriété; au lieu que le siége de la perception étant intact quand on irrite le nerf, la douleur peut être très-vivement ressentie. C'est en effet principalement dans la substance médullaire de chaque filet nerveux qu'existe la sensibilité animale. Le névrilème en jouit à un degré beaucoup moins marqué. Voilà pourquoi le simple contact, lorsqu'on ne comprime point, est très-peu douloureux; pourquoi un nerf peut presque impunément baigner dans un fluide purulent, ichoreux, dans la sanie même du cancer; pourquoi le contact de l'air n'est que peu sensible lorsqu'on met les nerfs simplement à découvert, comme j'ai eu occasion de m'en assurer fréquemment sur des animaux; pourquoi, dans une foule de cas, diverses tumeurs, dans l'atmosphère desquelles les nerfs sont situés, n'exercent sur eux aucune influence. La membrane de chaque filet est véritablement dans tous ces cas une espèce d'abri qui protège sa substance médullaire, dans laquelle siége éminemment la sensibilité. Quant au tissu cellulaire qui entre dans la composition des nerfs, il est, comme partout ailleurs, étranger à cette propriété. Voilà pourquoi on peut, comme je l'ai fait souvent sur un animal vivant, isoler les uns des autres, avec la pointe d'un scalpel très-fin, les différens filets d'un nerf un peu gros, du sciatique, par exemple, lorsqu'ils ont

été mis préliminairement à découvert, sans que l'animal s'en ressente beaucoup. Dans ces expériences, il est facile de s'assurer de l'espèce d'insensibilité de l'enveloppe de chaque filet nerveux. Il faut la traverser, et arriver à la substance médullaire, pour produire de la douleur.

Dans les expériences, la sensibilité animale du nerf semble s'épuiser peu à peu, et cesser enfin. Je m'en suis assuré sur la huitième paire, en faisant mes essais sur les injections du sang noir au cerveau. A l'instant où l'on soulève et où l'on tiraille le nerf pour dégager la carotide à laquelle il est collé, l'animal crie et s'agite beaucoup; mais après qu'on a répété deux ou trois fois la même chose, il finit par ne plus donner de marques d'une sensation pénible. Si on cesse d'exciter le nerf pendant une heure ou deux, la sensibilité se renouvelle avec beaucoup d'énergie, lorsqu'on vient à le tirailler de nouveau. Ces expériences sont un résultat très-analogue à celui des expériences relatives à la contractilité animale des muscles, expériences connues de tous les physiologistes.

La sensibilité animale des nerfs a un caractère particulier qui la distingue de celle de tous les autres systèmes. C'est ce caractère qui en imprime un distinctif à la douleur née dans ces organes, laquelle ne ressemble nullement à celle qui a son siége dans la peau, dans les surfaces muqueuses, etc. Ce qui a surtout fixé mon attention sur la diversité de la douleur dont chaque système est le siége, c'est la question d'un homme de beaucoup d'esprit et de sang froid, à qui Desault avoit amputé la

cuisse, et qui me demanda pourquoi la douleur qu'il éprouvoit à l'instant où l'on coupoit la peau étoit toute différente du sentiment pénible qu'il ressentit lorsqu'on fit la section des chairs, où les nerfs parsemés çà et là, étoient intéressés par l'instrument, et pourquoi ce dernier sentiment différoit encore de celui qui eut lieu lorsqu'on fit la section de la moelle. Cela m'embarrassa beaucoup alors, où, tout occupé de chirurgie, j'avois encore peu étudié la physiologie; mais j'ai vu depuis que cela tient à ce principe général dont j'ai déjà parlé, et qui fait que, de même que chaque système a son mode de sensibilité animale propre dans l'état naturel, il l'a aussi dans l'état morbifique, c'est-à-dire, dans la douleur.

Une preuve bien manifeste de cette assertion pour les nerfs de la vie animale, c'est le mode particulier de douleur qu'on éprouve dans le tic douloureux, mode qui ne ressemble à celui d'aucun autre système. On a confondu souvent la douleur sciatique, qui siége dans le nerf du même nom, avec le rhumatisme, qui affecte les muscles ou les parties tendineuses; mais la diversité de la douleur suffiroit seule pour les faire distinguer. M. Chaussier a très-judicieusement pris pour premier caractère de la névralgie, la nature même de la douleur. Tout le monde connoît le sentiment particulier d'engourdissement et ensuite de picotement, qu'on éprouve lorsqu'un nerf superficiel, comme le cubital, le péronier, etc., est comprimé : aucun autre organe, dans l'économie, ne donne la même sensation sous l'influence de la même cause.

La sensibilité animale des nerfs a un autre caractère particulier, qui consiste en ce qu'une irritation locale d'un tronc fait souvent souffrir dans toutes les branches. 1°. On sait que, lorsque le cubital est comprimé au coude, la douleur se distribue dans tout son trajet; qu'elle se répand sur toute la partie externe de la jambe, lorsque c'est le péronier qui souffre. 2°. Dans le tic douloureux de la face, dans la douleur sciatique, et en général dans toute cette classe d'affections dont M. Chaussier a présenté le tableau sous le nom de *névralgies*, on fait une observation analogue. 3°. Lorsqu'on intéresse, sans la couper, une des branches des saphènes, du cutané interne, ou du musculo-cutané, dans l'opération de la saignée, souvent toute la partie subjacente s'engourdit, devient douloureuse et tuméfiée; le point irrité est un centre d'où partent, pour tout le trajet du nerf, des irradiations funestes, et dont on ne peut même prévenir souvent les suites qu'en coupant en totalité le tronc irrité. Ainsi, dans le tic douloureux, la section du nerf a-t-elle fait cesser souvent les accidens, quoiqu'on réussisse moins alors par ce moyen, que dans le cas précédent où il y a affection locale, tandis qu'ici la maladie est souvent dans tout le trajet du nerf. 4°. J'ai irrité sur un chien, avec l'acide nitrique, le nerf sciatique : tout le membre étoit gonflé et douloureux le lendemain. Dans ce moment, j'en ai un autre dont tout le membre antérieur est tuméfié, parce que j'ai traversé, il y a deux jours, avec une épingle, un de ses nerfs antérieurs, avec la précaution d'intéresser les filets médullaires. Cette précaution est essentielle;

car ayant ainsi fixé une épingle à travers le tissu cellulaire qui sépare les filets du sciatique, je n'ai obtenu aucun résultat. Je dois dire, cependant, que ces diverses expériences ne réussissent pas toujours, et qu'en irritant un nerf dans un point quelconque, je n'ai quelquefois déterminé aucun accident apparent. 5°. La ligature des nerfs est rarement suivie de ces accidens, parce qu'on interrompt la communication avec le cerveau, par le moyen même qui irrite, que d'ailleurs on affaisse la substance médullaire dont on détruit la sensibilité. Cependant il est arrivé souvent des accidens en liant le nerf dans l'opération de l'anévrysme, et quoiqu'il n'y ait pas de danger réel à pratiquer cette ligature, cependant tous les bons praticiens recommandent de l'éviter.

Ces diverses considérations établissent, d'une manière positive, l'influence qu'exerce une portion d'un nerf irrité sur la sensibilité animale de toutes les ramifications subjacentes. Les médecins ne font pas assez d'attention à cette cause des douleurs qui se développent dans une étendue souvent considérable, sans aucune lésion apparente. Un nerf irrité, dans une fracture de côtes, dans celle d'un membre, dans une plaie, dans une tumeur, etc., peut produire au loin une foule de phénomènes dont la cause nous échappe souvent, et que nous trouverions bientôt si nous réfléchissions à la distribution des branches provenant du tronc qui a pu être intéressé.

Pourquoi, dans ces phénomènes, la sensibilité animale du nerf s'exalte-t-elle toujours au-dessous de la partie affectée? Pourquoi ce phénomène n'a-

t-il jamais lieu du côté du cerveau, quoique cependant ce soit dans ce dernier sens que le sentiment se porte dans l'état naturel? Je l'ignore.

Aucun autre système, parmi ceux dont toutes les parties se tiennent comme celles du système nerveux, ne présente le même phénomène. Jamais l'artériel, le veineux, l'absorbant ne ressentent ainsi, dans leurs ramifications diverses, les affections d'une partie quelconque de leur tronc. Le cellulaire ne s'affecte point au loin dans les maladies d'une de ses parties. Dans le muqueux, qui est continu, une partie étant irritée, souvent d'autres s'affectent bien aussi, comme quand une pierre de la vessie fait souffrir au bout du gland; mais il y a toujours alors une portion intermédiaire, plus ou moins considérable, qui reste sans être douloureuse : c'est une véritable sympathie; au lieu qu'ici, depuis l'endroit affecté jusqu'aux extrémités nerveuses, tout souffre dans le tronc nerveux.

Influence des Nerfs sur la Sensibilité animale de tous les organes.

Après avoir considéré la sensibilité animale dans le système nerveux lui-même, il faut examiner le rôle que joue ce système dans cette propriété envisagée relativement à tous les autres organes, où il est souvent le moyen de transmission entre l'organe qui reçoit l'impression de la sensation, et le cerveau qui perçoit cette impression. Lors même qu'un point quelconque du système nerveux souffre, comme dans les cas précédens, la portion du nerf qui est

intermédiaire à ce point et au cerveau sert de conducteur à l'impression. Ainsi, dans la contractilité animale, les nerfs sont-ils toujours intermédiaires au cerveau, qui est le principe du mouvement, et au muscle qui exécute ce mouvement. Il y a cependant plus de difficulté pour le premier mode de transmission que pour celui-ci, qui, pour être exposé avec précision, exige qu'on distingue deux espèces de sensations perçues par le principe sensitif intérieur, 1°. les externes, 2°. les internes.

Les sensations externes sont de deux ordres, 1°. les générales, 2°. les particulières. Les sensations générales dérivent du tact, comme nous le verrons; elles indiquent la présence des corps qui sont en contact avec les organes externes; elles donnent les impressions générales de chaud et de froid, d'humide et de sec, de mou et de dur, etc.; elles produisent un sentiment douloureux lorsque les organes extérieurs sont déchirés, piqués, agacés par un agent chimique, etc. Ces sensations peuvent naître sur la peau, l'œil, l'oreille, la bouche, les narines, sur le commencement de toutes les surfaces muqueuses, etc.; tous les corps de la nature sont susceptibles de les produire, comme tous les organes extérieurs peuvent les percevoir. 2°. Les sensations particulières sont relatives à certains corps extérieurs déterminés, ou à des émanations spéciales des corps environnans. Ainsi l'œil perçoit exclusivement la lumière, le nez les odeurs, l'oreille les sons, la langue les saveurs, etc. Ces sensations particulières sont jusqu'à un certain point indépendantes des générales : ainsi l'œil peut ces-

ser de voir, le nez de sentir, l'oreille d'entendre, la langue de goûter, et cependant ces différens organes peuvent conserver la faculté de percevoir les attributs généraux de chaud et de froid, d'humide et de sec, etc., peuvent être le siége d'une douleur réelle. Tous les jours nous voyons les malades affectés de goutte sereine souffrir de l'œil, ceux affectés de surdité avoir des maux d'oreille, etc. J'ai vu un homme privé de l'odorat, à la suite de l'usage du mercure, et chez qui l'irritation de la pituitaire étoit très-pénible, etc. Il faut donc bien distinguer, dans les organes des sens, ce qui appartient au tact général, d'avec ce qui est dépendant du mode particulier de sensibilité que chacun a en partage.

Si maintenant nous examinons le rôle des nerfs cérébraux dans ces deux espèces de sensibilité animale, il paroît qu'ils sont également essentiels à l'une et à l'autre. 1°. Cela est hors de doute pour les organes des sens : jamais la vue, l'ouïe, l'odorat ni le goût, n'ont subsisté après une lésion un peu grave des nerfs optiques, auditifs, olfactifs, etc. Je ne parle pas du toucher, qui n'a pas besoin, comme les autres sens, d'une modification particulière de sensibilité animale, et qui n'exige que le tact général, plus une forme particulière dans les organes qui en sont pourvus, pour pouvoir se mouler à la conformation des corps extérieurs. 2°. Quant aux sensations générales, toutes les fois que les nerfs cutanés cessent d'être totalement en action dans une partie quelconque de la peau, elle devient aussi absolument insensible : on peut la pincer, l'irriter, la brûler, etc.; elle ne ressent

rien. Les paralysies complètes du sentiment présentent chez l'homme ce phénomène, qu'on peut produire à volonté chez les animaux en coupant ou en liant tous les nerfs qui vont se rendre à un membre. Quand le tact général reste à la pituitaire après la perte de l'odorat, le nerf olfactif a été seul paralysé; si les nerfs entrant par le trou sphéno-palatin, par les ouvertures antérieures et postérieures des narines, cessoient d'être aussi en action, le tact général se perdroit également. Il en est de même pour les autres organes sensitifs.

Je crois donc que les nerfs sont actuellement nécessaires aux sensations extérieures, quelle que soit leur nature. Aussi remarquez que tous les organes avec lesquels les corps extérieurs peuvent être en contact, comme le système dermoïde, toutes les origines du muqueux et les organes des sens, sont pourvus plus ou moins abondamment de nerfs cérébraux : aucun ne reçoit de nerfs des ganglions. Cette portion extérieure du système nerveux de la vie animale est très-considérable : réunie à la portion qui se rend dans les muscles volontaires, elle forme la presque totalité de ce système, qui n'a que de très-petites appendices dans les organes de la vie intérieure.

Quant aux sensations intérieures, elles présentent des phénomènes beaucoup plus obscurs que les précédens. Il est hors de doute que le cerveau est le centre de ces sensations, comme de celles qui ont lieu au dehors : en effet, si on suspend l'action de cet organe par le vin, par l'opium, ou par tout autre moyen, de vives douleurs ont beau

affecter les organes intérieurs, ces douleurs ne sont point ressenties. Ainsi, quand le cerveau est frappé de commotion, quoique l'impression des sons, de la lumière, des odeurs, se fasse comme à l'ordinaire sur l'oreille, l'œil et les narines restés intacts, cependant on n'entend, on ne voit, ni on ne sent point. Mais comment les impressions faites sur les organes intérieurs arrivent-elles au cerveau? Voici différens phénomènes qu'il est impossible de bien concevoir, en supposant que les nerfs sont chargés de transmettre ces impressions exactement comme celles qui sont éprouvées par les organes extérieurs.

1°. Il y a des organes jouissant de la plus vive sensibilité sous le moindre contact, et qui cependant reçoivent des nerfs très-peu apparens : telle est la membrane médullaire des os longs. 2°. Certains organes où les nerfs cérébraux pénètrent manifestement, comme le foie, le poumon, peuvent être impunément irrités, sur les animaux, sans que ceux-ci paroissent souffrir. 3°. Les muscles de la vie animale, dans la structure desquels entrent tant de nerfs, où les rameaux de ceux-ci jouent un si grand rôle sous le rapport de la contractilité animale, ne font presque pas éprouver de douleur lorsqu'on coupe leur tissu sans intéresser les filets nerveux qui les pénètrent. 4°. Les ligamens, qu'aucun nerf ne pénètre, font ressentir de vives douleurs lorsqu'on les distend, comme mes expériences l'ont prouvé : il en est de même des tendons, des aponévroses, etc. 5°. Tous les organes à la structure desquels le système nerveux est manifestement étranger, transmettent cependant au cerveau les

plus douloureuses impressions, lorsqu'ils sont enflammés, etc., etc.

Je pourrois accumuler une foule d'autres faits, que les antagonistes de Haller ont recueillis avec soin; mais ceux-là sont d'une évidence telle, qu'on ne peut se refuser de convenir que l'opinion de ce célèbre physiologiste ne sauroit être entièrement admise.

Tout ce que nous savons sur les sensations intérieures, c'est que, 1°. il y a un organe où siége la cause du sentiment, 2°. que cet organe transmet au cerveau les modifications particulières qu'il éprouve dans ses forces vitales. Mais nous ignorons complètement le moyen de communication de l'un avec l'autre. Voilà pourquoi, dans ma division des forces vitales, j'ai évité toute base systématique. La distinction des deux espèces de sensibilité, des trois espèces de contractilité, repose uniquement sur l'observation des faits. Telle est l'obscurité des phénomènes de la vie, que je doute que nous puissions jamais établir des divisions, d'après la connoissance de la nature, de l'essence des forces vitales.

Je remarque qu'il y a cette grande différence entre la sensibilité et la contractilité animales, que, dans la première, les nerfs sont en certains cas les agens évidens de communication des organes qui reçoivent l'impression avec le cerveau qui la perçoit; mais que, dans d'autres cas, nous ignorons le mode de rapport; tandis que toujours, dans la seconde, c'est manifestement par les nerfs que le cerveau communique avec les muscles, et que jamais les organes ne peu-

vent exécuter un mouvement volontaire sans l'influence des nerfs cérébraux.

Bornons-nous à cet aperçu général, qui est de stricte observation ; abandonnons le raisonnement là où les expériences propres à lui servir de base nous manquent. Quelques auteurs modernes ont été moins sages ; ils ont admis une atmosphère nerveuse se propageant plus ou moins loin, et agissant à une distance déterminée ; de manière que, quoiqu'un organe ne reçoive point de nerf, il suffit qu'il soit dans l'atmosphère d'un cordon nerveux pour être le siége des sensations. Cette idée ingénieuse de Reil est à placer à côté du grand nombre de celles dont Bordeu a semé ses ouvrages, et qui prouvent plus le génie de l'auteur que son esprit exact, judicieux et ennemi de toute opinion à laquelle la rigoureuse expérience ne sert pas de base. En effet, qu'est-ce que c'est que cette atmosphère ? Est-ce une émanation qui se fait continuellement à l'extérieur des nerfs ? Est-ce un fluide qui en est indépendant, et que la nature a placé autour de chaque cordon nerveux, comme elle a placé l'air autour de la terre ? Est-ce une puissance qui a été donnée aux nerfs d'agir au loin sans corps intermédiaire ? Certaines expériences galvaniques ont bien paru prouver quelque chose de semblable dans les nerfs ; mais ces expériences n'ont aucun rapport avec la transmission de la sensibilité animale. D'ailleurs, quand une douleur se développe au milieu d'un tendon très-épais, dans le centre d'une articulation très-large, de celle du genou, par exemple, etc., il faudroit donc que l'atmosphère d'activité nerveuse s'étendît quelque-

fois jusqu'à un pouce. Pourquoi ne souffre-t-on pas en irritant une partie insensible qui est à côté d'un nerf, ou même collée à lui, tandis que la douleur est très-vive dans une partie enflammée, quoiqu'elle soit très-loin de tout cordon nerveux? Les nerfs auroient donc aussi une sphère d'activité pour le mouvement? Mais pourquoi la contiguité du nerf ne suffit-elle jamais pour le produire dans les muscles? Pourquoi en est-il de même du sentiment?

Contractilité animale. Influence des Nerfs sur celle des autres parties.

Le tissu des nerfs est absolument dépourvu de cette contractilité. Aucune espèce de mouvement sensible n'y est jamais observé : cependant ils jouent un rôle important dans cette propriété, considérée relativement aux muscles de la vie animale. Nous verrons qu'ils sont les agens essentiels qui leur transmettent le principe du mouvement; en sorte que la contractilité animale suppose toujours trois actions successivement exercées, savoir, celles du cerveau, des nerfs et des muscles.

Ici l'opinion des physiologistes a été singulièrement partagée sur la manière dont l'influence nerveuse se propage. Les uns ont admis une espèce de vibration, les autres un fluide parcourant les canaux insensibles de ces organes. Cette dernière hypothèse est encore fort accréditée. Que n'a-t-on pas dit sur la nature albumineuse, électrique, magnétique, etc., de ce fluide! L'article des nerfs, dans la plupart des traités de physiologie, est presque uniquement

consacré à l'examen de cette question, dont je ne m'occuperai point ici, parce que nous n'avons sur elle aucune donnée fondée sur l'expérience. D'ailleurs, ne pouvons-nous pas, sans connoître le mode d'action nerveuse, étudier et analyser les phénomènes des nerfs? C'est le défaut de tous les physiologistes anciens, d'avoir voulu commencer par où il faudra un jour finir. La science étoit encore au berceau que toutes les questions dont on s'occupoit rouloient sur les causes premières des phénomènes vitaux. Qu'en est-il résulté? d'énormes fatras de raisonnemens, et la nécessité d'en venir enfin à l'étude rigoureuse de ces phénomènes, en abandonnant celle de leurs causes, jusqu'à ce que nous ayons assez observé pour établir des théories. Ainsi a-t-on disputé, pendant des siècles, sur la nature du feu, de la lumière, du chaud, du froid, etc., jusqu'à ce qu'enfin les physiciens, s'étant aperçus qu'avant de raisonner il falloit avoir des bases pour le raisonnement, se sont mis à rechercher ces bases, et ont créé la physique expérimentale. Ainsi d'interminables disputes ont-elles agité les écoles sur la nature de l'âme, du jugement, etc. jusqu'à ce que les métaphysiciens aient vu qu'au lieu de vouloir connoître l'essence de nos facultés intellectuelles, il falloit en analyser les opérations. Chacune des sciences naturelles a presque eu deux époques; 1°. celle des derniers siècles, où les causes premières étoient l'unique objet des discussions; époque vide pour les sciences; 2°. celle où elles ont commencé à se composer de l'étude des seuls phénomènes que l'expérience et l'observation démontrent. Eh bien! la

physiologie a encore un pied dans la première époque, tandis que déjà elle en a placé un dans la seconde : c'est aux physiologistes actuels à lui faire faire le pas tout entier.

Propriétés de la Vie organique, considérées dans les Nerfs.

Elles sont en général très-peu marquées dans ces organes. Ils manquent de contractilité organique sensible : l'insensible et la sensibilité organique n'y sont qu'au degré nécessaire à la nutrition ; car ces propriétés n'ont point d'autres fonctions à y entretenir. Aussi remarquez que toutes les maladies du système nerveux sont presque des lésions de la sensibilité animale, et que très-peu supposent un trouble dans l'organique. Presque jamais d'altération dans le tissu nerveux ; point de tumeurs, de fongus ; d'ulcérations, etc., comme dans les systèmes où les propriétés organiques sont prédominantes. Aussi l'anatomie pathologique trouve-t-elle très-peu de quoi s'exercer dans les nerfs.

Le mouvement habituel d'une partie augmente quelquefois un peu la sensibilité organique des nerfs qui s'y trouvent, y rend leur nutrition plus active, et leur volume plus apparent ; mais, en général, ce phénomène y est infiniment moins sensible que dans les muscles. D'un autre côté, quoique les nerfs aient perdu la faculté de transmettre le sentiment et le mouvement, ce dernier surtout, ils conservent encore long-temps le même degré de sensibilité organique, et leur nutrition a lieu comme

à l'ordinaire. J'ai examiné plusieurs fois comparativement les nerfs du côté sain et ceux du côté de l'hémiplégie : je n'y ai trouvé aucune différence. Ce n'est que quand le membre finit par s'atrophier, ce qui n'arrive souvent qu'au bout d'un temps très-long, ce n'est, dis-je, qu'alors que le nerf diminue de volume.

J'ai recherché aussi souvent si, lorsqu'une partie où il y a des nerfs a long-temps été le siége de sensations douloureuses non interrompues, la nutrition de ceux-ci est altérée, et par conséquent si leur sensibilité organique est troublée. J'ai disséqué les cordons stomachiques dans les cancers au pylore, les nerfs utérins dans ceux de la matrice; je n'ai point trouvé de différence très-sensible, excepté sur deux sujets, où ils étoient un peu augmentés. Desault a trouvé aussi, sur un cadavre affecté de carcinôme aux doigts, le nerf médian très-volumineux; mais ce phénomène n'est certainement point général, comme l'est, par exemple, dans ces sortes de tumeurs, la dilatation des artères. Quant aux douleurs aiguës, comme celles du rhumatisme, des diverses inflammations, etc., quelque vives qu'elles soient, elles n'influent jamais sur la nutrition des nerfs qui peuvent servir à les transmettre. Lors même que la douleur siége dans le tissu nerveux lui-même, comme dans le tic douloureux, souvent il n'y a pas lésion organique. Au moins Desault a eu occasion d'ouvrir deux malades ayant eu ce mal, et chez qui les nerfs étoient comme ceux du côté opposé. Ceci mérite cependant des recherches nouvelles, et il se pourroit très-bien

que, dans plusieurs cas, la substance intérieure des cordons nerveux fût un peu altérée ; car je conserve le nerf sciatique d'un sujet qui éprouvoit une douleur très-vive dans tout son trajet, et qui présente, à la partie supérieure, une foule de petites dilatations variqueuses des veines qui le pénètrent.

Influence des Nerfs cérébraux sur les propriétés organiques des autres parties.

Les nerfs cérébraux influent-ils sur la sensibilité organique des autres parties? Je crois que non, et c'est là la différence essentielle qui la distingue de la sensibilité animale, que l'on ne conçoit que difficilement, surtout dans son état naturel et dans les sensations extérieures, sans l'influence nerveuse intermédiaire au cerveau et à la partie qui reçoit l'impression. Pour prouver cette assertion, examinons les fonctions qui dépendent de la sensibilité organique. Ce sont, 1°. la circulation capillaire, 2°. la sécrétion, 3°. l'exhalation, 4°. l'absorption, 5°. la nutrition. Dans tous les phénomènes de ces fonctions, les fluides font sur les solides une impression dont nous n'avons point la conscience, et en vertu de laquelle ces solides réagissent. C'est par la sensibilité organique que le solide reçoit l'impression, c'est par la contractilité insensible qu'il réagit : or, dans aucun de ces cas, les nerfs ne paroissent jouer un rôle essentiel.

1°. La circulation capillaire se fait dans les cartilages, les tendons, les ligamens, etc., où les

nerfs de la vie animale ne pénètrent point. L'inflammation, qui n'est qu'un vice, une exaltation de cette circulation capillaire, survient dans ces organes comme dans ceux qui sont le plus éminemment nerveux : que dis-je ? là où il y a le plus de nerfs, ce n'est pas là où cette affection est plus fréquente : les muscles en sont un exemple. La langue, dont la surface reçoit à elle seule plus de nerfs que des portions quadruples, quintuples même de la surface muqueuse, la langue ne s'enflamme pas si souvent que le reste de ce système. La rétine, qui est toute nerveuse, est très-rarement enflammée. Rien de plus rare, comme je l'ai dit, que l'inflammation des nerfs eux-mêmes ; presque jamais la substance intérieure du cerveau ne s'enflamme. D'un autre côté, examinez les surfaces séreuses, le tissu cellulaire, où infiniment peu de nerfs se trouvent : à tout instant la circulation capillaire y est activée, et l'inflammation survient. Dans les membres des paralytiques, dans les animaux dont vous coupez les nerfs pour rendre une partie insensible, la circulation capillaire ne continue-t-elle pas comme à l'ordinaire là où l'action nerveuse a cessé ? Est-ce que jamais vous avez accéléré cette circulation dans un membre, est-ce que vous y avez fait naître une inflammation, en augmentant convulsivement, par irritation, l'action des nerfs de ce membre? Les phénomènes convulsifs et ceux des paralysies sont totalement distincts, n'ont aucune analogie avec ceux des inflammations ; ce qui devroit exister cependant si les nerfs cérébraux influoient sur ceux-ci. Dans les premiers phé-

nomènes, c'est la sensibilité animale qui est altérée; dans les seconds, c'est l'organique : celle-ci est donc indépendante des nerfs cérébraux.

2°. L'exhalation est la seconde fonction à laquelle cette dernière propriété préside. Je renvoie au système dermoïde, pour prouver que la sueur est indépendante des nerfs. J'observe seulement ici que, dans la synoviale, où il se fait une exhalation manifeste, il n'y a presque pas de nerfs; que les surfaces séreuses et le tissu cellulaire, si remarquables par cette fonction, en sont presque privés, comme je l'ai dit; que toutes les fois qu'il se fait des exhalations accidentelles, comme dans les kystes, dans les hydatides, etc., les nerfs sont évidemment sans nulle influence, puisque la tumeur en est constamment dépourvue; qu'en agissant d'une manière quelconque sur le système nerveux, qu'en irritant les nerfs, le cerveau ou la moelle épinière, pour exciter ce système, qu'en liant ou en coupant les premiers, et en comprimant les seconds, pour anéantir ou affoiblir son action, jamais on ne trouble en aucune manière les exhalations cellulaires, séreuses, synoviales ou cutanées; enfin, que les maladies du système nerveux n'ont jamais sur cette fonction aucune autre influence que celle qui dérive des sympathies générales.

3°. J'en dirai autant de l'absorption. C'est pendant le sommeil que la peau absorbe souvent le plus facilement : or le système nerveux est alors, comme le cerveau, en intermittence d'action. Cette intermittence, à laquelle il est périodiquement soumis, devroit en déterminer une dans toutes les absorp-

tions séreuses, synoviales, médullaires, etc. : cependant, elles ont lieu continuellement. Il en est de même de toutes les fonctions auxquelles préside la sensibilité organique; elles sont essentiellement continues, quoique les actions nerveuse et cérébrale soient essentiellement intermittentes.

4°. Même observation pour les sécrétions, quoi qu'en ait dit Bordeu. Je renvoie du reste sur ce point au système glanduleux.

5°. La nutrition a lieu dans les parties qui ne reçoivent manifestement aucun nerf, dans les cartilages, les tendons, etc.; elle se fait dans les membres paralysés; ses altérations sont toujours actuellement indépendantes de celles du système nerveux. Les personnes où ce système est le plus exalté, qui sont les plus sensibles, ne sont pas celles où la nutrition est la plus active. Dans aucune expérience on n'a, je crois, jamais pu influencer la nutrition en agissant sur le cerveau, sur les nerfs ou sur la moelle épinière. Sans doute le marasme succède à toutes les maladies nerveuses prolongées; mais c'est un phénomène commun à une foule de maladies. Dans les paralysies, le long repos, autant que le défaut d'action des nerfs, influe sur l'atrophie; car celle-ci reste très-long-temps sans se manifester. Qui ne sait que souvent au bout de deux, trois, quatre ans même, le membre malade est exactement égal à celui qui est sain? D'ailleurs, la nutrition naturelle obéit aux mêmes lois que les nutritions accidentelles, comme celles qui arrivent dans la formation des tumeurs fongueuses, sarcomateuses, dans les bourgeons charnus, etc. Or, les nerfs

cérébraux sont bien manifestement étrangers à toutes ces productions ; jamais elles n'en renferment ; phénomène bien différent de celui que nous offre le système artériel, lequel se développe presque toujours d'une manière remarquable dans ces tumeurs. Enfin, nous verrons plus bas que les nerfs ne sont jamais en proportion d'accroissement avec les parties auxquelles ils se distribuent.

D'après tout ce que nous venons de dire, il est évident que tous les phénomènes auxquels préside ce qu'on nomme communément les *forces toniques*, savoir, la sensibilité organique et la contractilité insensible, sont actuellement indépendans de l'action nerveuse; que ces propriétés ne sauroient, par conséquent, comme celles de la vie animale, nécessiter cette action. Chaque espèce de sensibilité a ses phénomènes maladifs auxquels elle préside. Les inflammations, toutes les suppurations, la formation des tumeurs, les hydropisies, les sueurs, les hémorrhagies, les vices des sécrétions, etc., etc., tiennent à des altérations de la sensibilité organique, tandis que tout ce qui est spasme, convulsion, paralysie, somnolence, torpeur, lésion des fonctions intellectuelles, etc., etc., tout ce qui, en un mot, tend dans les maladies à rompre nos rapports avec les corps environnans, appartient à des altérations de sensibilité ou de contractilité animale, et suppose un trouble plus ou moins marqué dans le système nerveux.

En général, les maladies qui troublent les fonctions de la vie animale sont d'une nature toute différente de celles qui rompent l'harmonie de la vie

organique : ce ne sont plus le même caractère, la même marche, les mêmes phénomènes. Mettez d'un côté les lésions des sens extérieurs, la cécité, la surdité, la perte du goût, etc.; celles des sens internes, la manie, l'épilepsie, l'apoplexie, la catalepsie, etc.; celles des mouvemens volontaires, etc.; de l'autre côté, placez les fièvres, les hémorrhagies, les catarrhes, etc., et toutes les maladies qui troublent la digestion, la circulation, la respiration, la sécrétion, l'exhalation, l'absorption, la nutrition, etc.; vous verrez quelle immense différence les sépare.

Les médecins emploient trop vaguement le mot *influence nerveuse*. Si, en médecine, comme en physiologie, on ne s'habituoit qu'à se servir d'expressions auxquelles un sens précis et rigoureux est attaché, celle-ci seroit infiniment moins employée.

Il paroît que les nerfs ont quelque influence encore peu connue sur la production de la chaleur animale. Voici différens faits qui se rapportent à cette influence. 1°. Dans l'anévrysme, la ligature du nerf est souvent suivie d'un sentiment de torpeur et de froid général dans le membre. 2°. Quelquefois, dans les hémiplégies, la partie affectée est inférieure en température à celle qui est saine, quoique cependant le pouls soit aussi fort d'un côté que de l'autre. 3°. Un des caractères des fièvres ataxiques, dont le siége spécial est dans le cerveau, c'est souvent une irrégularité remarquable dans la température des différentes parties du corps. 4°. Les animaux à système nerveux très-caractérisé, comme les quadrupèdes et les oiseaux, sont, de tous, ceux

où le degré de chaleur naturelle est le plus marqué. 5°. Je connois une personne qui a eu le nerf cubital coupé par un morceau de verre au-dessus du pisiforme, et dont le petit doigt et l'annulaire sont constamment restés plus froids. 6°. Souvent, dans les luxations, la compression des nerfs par les têtes osseuses produit un effet analogue, etc., etc.

Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur augmente toutes les fois que le système nerveux accroît son action, ou qu'elle diminue lorsque cette action devient moindre ; il y a même autant de cas où la chaleur paroît indépendante du système nerveux, qu'il y en a où elle lui semble liée; en sorte que nous sommes bornés encore ici à recueillir les faits sans en tirer des conséquences générales.

Sympathies.

Je divise ce que j'ai à dire sur les sympathies des nerfs comme ce que j'ai dit sur leurs forces vitales; c'est-à-dire que je vais examiner d'abord les rapports que chaque nerf entretient avec les autres parties, qu'ensuite je parlerai de l'influence générale que le système nerveux exerce sur les sympathies, et du rôle qu'il y remplit.

Sympathies propres aux nerfs.

Il n'est pas question, dans les rapports du système nerveux avec les autres systèmes, de ceux qu'il entretient avec les muscles et avec le cerveau. En effet, ces rapports sont naturels ; car les uns ne

peuvent être affectés sans que les autres ne s'en ressentent. Ces trois organes n'en font, pour ainsi dire, qu'un sous ce point de vue : ainsi le battement des artères est-il toujours enchaîné à l'action du cœur, etc. Toute idée de sympathie exclut celle d'un enchaînement naturel de fonctions. Barthèz s'est trompé sur ce point. Je parle uniquement des rapports contre nature, des phénomènes qui surviennent entre un organe, et une portion du système nerveux qui n'est point liée avec lui par l'ordre naturel de la vie : or, considérées ainsi, les sympathies nerveuses sont très-nombreuses.

1°. Deux nerfs d'une même paire sympathisent souvent entre eux. On connoît, en médecine, les rapports qu'il y a entre les deux optiques : l'un étant troublé dans ses fonctions, souvent l'autre le devient aussi. Cela arrive plus rarement dans les oreilles, dans les narines, etc. ; mais cela y a cependant lieu. Souvent, dans la *névralgie*, mot que j'adopte bien volontiers, et qui manquoit dans la science, pour exprimer une classe de maladies dont chaque genre porte presque un nom isolé ; souvent, dis-je, dans la névralgie, un nerf souffrant, le correspondant devient douloureux sympathiquement. J'en ai un exemple dans ce moment-ci : c'est une femme qui depuis deux mois est attaquée d'une sciatique au membre gauche. Dans les changemens de temps une douleur exactement semblable se répand sur le trajet du nerf du côté opposé. Je lui ai fait appliquer deux vésicatoires sur la cuisse primitivement malade : la douleur a disparu en même temps des deux côtés, au bout de

douze heures. Ainsi, pour guérir des douleurs fixées dans les deux yeux, suffit-il souvent d'agir sur un seul, etc.

2°. Quelquefois deux nerfs du même côté sympathisent sans appartenir au même tronc. Ainsi, une lésion du frontal a été plusieurs fois suivie d'une cécité subite par l'affection du nerf optique, etc.

3°. Dans d'autres cas, ce sont les branches d'un tronc commun qui s'influencent réciproquement, comme quand, un rameau des temporaux superficiels étant intéressé dans l'opération de l'artériotomie, toute la face, qui reçoit aussi ses nerfs de la cinquième paire, devient douloureuse, etc.

4°. D'autres fois, ce n'est point entr'eux que les nerfs sympathisent, mais bien avec d'autres organes; et alors, tantôt ils influencent, tantôt ils sont influencés.

Je dis d'abord qu'ils influencent : ainsi, un nerf étant irrité d'une manière quelconque, une foule de phénomènes sympathiques naissent dans l'économie. Les maladies présentent fréquemment ces faits : c'est ainsi que, dans le tic douloureux et dans les maladies analogues, où le système nerveux est spécialement affecté, tantôt la sensibilité animale est exaltée dans diverses parties éloignées, et de là les douleurs qu'on éprouve souvent à la tête ou dans les viscères intérieurs, douleurs qui cessent quand la cause qui les entretenoit a disparu : tantôt c'est la contractilité animale, de là les convulsions qui surviennent quelquefois dans des muscles différens de ceux qui reçoivent des branches du nerf affecté. Dans certains cas, c'est la contractilité organique

sensible qui est excitée sympathiquement par les affections nerveuses : ainsi, dans les accès des douleurs névralgiques, souvent il y a des vomissemens spasmodiques, le cœur précipite son action, etc. On peut, dans les expériences, déterminer les mêmes phénomènes : ainsi, en agissant sur les nerfs des membres inférieurs ou supérieurs, en les irritant d'une manière quelconque, après qu'ils ont été mis à nu, j'ai fréquemment occasioné des vomissemens ou des convulsions dans des muscles absolument étrangers aux nerfs que j'irritois.

En second lieu, les nerfs peuvent être influencés par les organes malades : c'est ainsi que, dans une foule d'affections aiguës et chroniques, des douleurs sympathiques se répandent sur le trajet de différens nerfs, aux membres surtout. Comme la sensibilité animale est la propriété dominante des nerfs, c'est presque toujours elle qui y est mise sympathiquement en jeu. Les médecins n'ont point distingué avec assez de précision ce qui, dans les douleurs des membres, appartient aux nerfs, d'avec ce qui a son siége dans les muscles, les aponévroses, les tendons, etc.

Influence des Nerfs sur les sympathies des autres organes.

Les auteurs ont été extrêmement divisés sur la cause qui entretient les sympathies. Comment un organe qui n'a aucun rapport avec un autre qui est souvent très-éloigné, peut-il l'influencer au point d'y produire des désordres très-graves, par

la seule raison qu'il est affecté? Ce phénomène singulier se présente souvent dans l'état de santé : mais il est si prodigieusement multiplié dans les maladies, que, si on ôtoit de chacune les symptômes qui ne sont pas exclusivement dépendans du trouble de la fonction qui est spécialement altérée, elles offriroient un état de simplicité aussi facile pour leur étude que peu embarrassant pour leur traitement. Mais à peine un organe est-il affecté, que tous semblent ressentir simultanément le mal qu'il éprouve; et que chacun paroît s'agiter à sa manière pour chasser la cause morbifique fixée sur l'un d'eux.

La plupart des auteurs ont cru que les nerfs étoient le moyen général de communication qui lie les organes les uns aux autres, et qui enchaîne ainsi leurs dérangemens. Les anastomoses ne leur ont paru destinées qu'à cet usage; et, dans cette opinion, les uns ont pensé que le cerveau est toujours intermédiairement affecté; les autres ont rejeté cet intermédiaire. La communication des parties par le moyen des vaisseaux sanguins a paru aussi une cause de sympathies. D'autres ont admis la continuité du tissu cellulaire; quelques-uns celle des membranes muqueuses. Je ne m'attacherai point à réfuter en détail ces différentes hypothèses; j'observerai seulement que, si aucune n'est applicable à tous les cas de sympathies, c'est qu'on a envisagé d'une manière trop générale ces aberrations des forces vitales. On a cru qu'un principe unique leur présidoit, et on a recherché ce principe. Mais il faut nécessairement, pour décider la cause qui entretient les sympathies, les diviser, comme je l'ai fait

pour les propriétés vitales : car, de même que chacune de ces propriétés suppose des phénomènes différens, de même les sympathies qui les mettent en jeu diffèrent aussi. Pour bien faire saisir cette distinction des sympathies, supposons un organe malade, l'estomac, par exemple : il devient alors un foyer d'où partent une foule d'irradiations sympathiques, qui mettent en jeu, dans d'autres parties, tantôt la sensibilité animale, comme quand des douleurs de tête se manifestent alors; tantôt la contractilité de même espèce, ce qui a lieu lorsque les vers de l'estomac donnent des convulsions aux enfans ; tantôt la contractilité organique sensible, qui, exaltée dans le cœur par certaines coliques stomacales, occasione la fièvre ; souvent la contractilité organique insensible et la sensibilité organique, comme quand les affections gastriques augmentent sympathiquement les sécrétions qui se font sur la langue, et y produisent un enduit muqueux. Il y a donc des sympathies de sensibilité et de contractilité animales, de sensibilité et de contractilité organiques. Cela posé, examinons la cause de chacune.

1°. Quand la sensibilité animale s'exalte sympathiquement dans une partie, cela ne dépend pas toujours des communications nerveuses; car souvent l'organe où est la cause matérielle de la douleur ne reçoit point de nerfs, comme les tendons, les cartilages, etc. : donc il ne peut communiquer par eux avec celui où l'on rapporte cette douleur. D'un autre côté, nous avons vu plus haut qu'il est encore très-incertain que les nerfs soient les agens

uniques qui portent au cerveau les sensations intérieures : donc on ne peut pas dire que l'organe affecté agit d'abord sur lui par leur moyen, et qu'il réagit ensuite sur la partie où l'on rapporte la douleur, par ceux qui s'y rendent. Peut-on concevoir que le tissu cellulaire soit un agent de communication de la douleur, lui qui est insensible? D'ailleurs, remarquez que les parties les plus abondamment pourvues de ce tissu, comme le scrotum, le médiastin, etc., ne sont pas celles qui sympathisent le plus. J'en dirai autant des vaisseaux sanguins, qui, par leur nature, ne sont nullement propres à transmettre la sensibilité animale, et qui d'ailleurs n'existent pas dans tous les organes.

Il paroît que toutes les douleurs sympathiques ne sont autre chose qu'une aberration du principe sensitif interne, lequel rapporte à une partie une sensation dont la cause existe dans une autre. Ainsi, quand l'extrémité du moignon fait souffrir le malade qui vient d'éprouver une amputation, le principe qui sent en lui éprouve bien la sensation, mais il se trompe sur l'endroit d'où elle part : il la rapporte au pied qui n'existe plus. Il en est de même quand, une pierre irritant la vessie, c'est l'extrémité du gland qui souffre. Aussi, toute sympathie de sensibilité animale est caractérisée par l'intégrité de la partie où nous rapportons la douleur, et par la cessation de cette douleur sympathique dès que la cause qui agit ailleurs a cessé. Il est donc probable, quand une partie souffre sympathiquement, que celle qui est le siége de la cause matérielle de la douleur agit d'abord sur le

cerveau, soit par les nerfs, soit par un moyen que nous ignorons; et que, quand celui-ci perçoit la sensation qui lui arrive, il se méprend sur cette sensation, et la rapporte à une partie d'où elle ne naît point, ou bien il la rapporte en même temps et à l'endroit d'où elle naît, et à un autre où elle n'existe point, car cela arrive assez communément: la pierre, par exemple, fait en même temps souffrir et à la vessie et au bout du gland.

Ces aberrations de sensibilité animale existent donc entièrement dans le cerveau; c'est une irrégularité, un trouble dans la perception; cette irrégularité présente des phénomènes très-analogues à ceux-ci: on rapporte souvent à la peau un sentiment de chaleur, comme nous le verrons, quoique le calorique ne s'y dégage pas en plus grande quantité. On sait que souvent la sensation de la faim et celle de la soif sont purement sympathiques, et que la cause qui les produit dans l'ordre naturel n'existe point alors dans l'estomac ni dans les intestins. On connoît les illusions de la vision, de l'ouïe, de l'odorat même, etc. En général, on n'a pas assez étudié les irrégularités de la perception; on a analysé celles de la mémoire, de l'imagination, du jugement, etc. Celles-ci ont été presque oubliées. Elles jouent le plus grand rôle dans les sympathies de sensibilité animale.

2°. La contractilité animale suppose constamment l'action nerveuse, lorsqu'elle est mise en jeu sympathiquement. En effet, nous verrons que cette propriété ne peut s'exercer sans la triple action du cerveau, des nerfs qui vont aux muscles qui se meuvent,

et des muscles eux-mêmes. Donc, quand un muscle de la vie animale entre en action par l'irritation d'un organe éloigné quelconque, par la distension des ligamens du pied, par exemple, cet organe agit d'abord sur le cerveau, qui réagit ensuite au moyen des nerfs sur les muscles volontaires, qui entrent en convulsion. Voici d'ailleurs une expérience par laquelle je me suis assuré de la nécessité de l'influence cérébrale et nerveuse dans les sympathies qui nous occupent. J'ai coupé tous les nerfs du membre inférieur d'un côté, dans différens animaux, et j'ai ensuite irrité de mille manières différentes des parties très-sensibles, comme la rétine, la pituitaire, la moelle des os, etc. J'occasionois de cette manière une foule de phénomènes sympathiques, tantôt de contractilité organique, comme des vomissemens, des évacuations involontaires d'urine, de matières fécales, etc.; tantôt de contractilité animale, dans les muscles dont les nerfs étoient restés intacts; or, jamais les muscles dont les nerfs avoient été coupés ne sont entrés en action. J'ai répété très-fréquemment ces expériences, qui auroient certainement produit des résultats, si les communications nerveuses pouvoient, sans l'intermède du cerveau, faire contracter les muscles de la vie animale. J'observe, à ce sujet, qu'on n'a point eu assez égard, dans les expériences sur la sensibilité, aux phénomènes sympathiques. Je ne sache pas même que ces phénomènes aient été l'objet d'aucun essai sur les animaux, avant ceux dont je donne ici les premiers résultats, et que je me propose de multiplier encore sous d'autres points de vue.

Il y a donc deux choses dans toute sympathie de contractilité animale, savoir : 1°. action de l'organe qui souffre sur le cerveau, par des moyens que nous connoissons encore très-peu; 2°. réaction du cerveau sur les muscles volontaires. Dans cette dernière période de la sympathie, les nerfs de la vie animale sont des agens constamment nécessaires.

3°. Les nerfs cérébraux, ainsi que le cerveau, sont bien évidemment étrangers aux sympathies qui mettent en jeu la contractilité organique sensible, ou l'irritabilité. En effet, si cela avoit lieu, il faudroit que l'organe affecté agît d'abord sur le cerveau, et que celui-ci réagît sur le muscle involontaire : ainsi, quand le chatouillement fait vomir, il devroit y avoir double action de la peau sur le cerveau, et du cerveau sur l'estomac. Or, jamais le cerveau n'exerce aucune influence sur les muscles involontaires : quelle que soit l'irritation qu'on fasse éprouver aux nerfs qui s'y rendent, ils restent intacts. Donc, quand même le cerveau seroit sympathiquement affecté, il ne réagiroit point sur les muscles involontaires; donc les nerfs cérébraux ne sont pour rien dans les sympathies de contractilité organique sensible. La continuité des membranes n'est pas une cause plus réelle : en voici la preuve. On sait qu'en irritant la luette on fait soulever l'estomac : or, comme la surface muqueuse est la même pour l'une et pour l'autre, on pourroit attribuer à cette circonstance ce phénomène sympathique. J'ai donc fait une plaie à la partie latérale du cou d'un chien; j'ai saisi l'œsophage et je l'ai coupé transversalement; la luette a été ensuite ir-

ritée : eh bien ! le chien, malgré l'interruption de continuité, a fait, comme auparavant, des efforts pour vomir. Avouons donc que nous ne connoissons point la cause des sympathies de contractilité organique sensible.

4°. J'en dirai autant des sympathies de sensibilité organique et de contractilité insensible. Nous avons prouvé que les nerfs n'ont aucune influence sur ces deux propriétés; qu'en agissant sur eux, on ne les augmente ni on ne les diminue en aucune manière, que jamais leurs maladies ne troublent les fonctions auxquelles ces propriétés président : donc, quand elles sont sympathiquement altérées, les nerfs paroissent étrangers à ces phénomènes. Ainsi, 1°. toute exhalation sympathique, comme les sueurs des phthisiques, certaines infiltrations séreuses qui arrivent presque tout-à-coup, etc., 2°. toute sécrétion de même nature, comme celles qui arrivent dans une foule de maladies nous en offrent des exemples, etc., 3°. toute absorption analogue, triple fonction présidée par les propriétés précédentes, sont évidemment étrangères à l'influence nerveuse de la vie animale. J'en dirai autant des influences cellulaire, vasculaire, etc. Certainement on ne peut se fonder sur aucune donnée positive pour expliquer comment ces moyens de communication font suer quand le poumon est affecté, font verser la salive dans la bouche quand la membrane palatine est irritée, etc.

De tout ce qui a été dit jusqu'ici, il résulte, 1°. que les sympathies de sensibilité animale paroissent être, dans le plus grand nombre des cas, une

aberration du principe qui perçoit en nous, et qui se trompe alors sur le lieu où agissent les causes des sensations; 2°. que les sympathies de contractilité animale exigent inévitablement l'intermède du cerveau, mais que nous ignorons comment la partie affectée agit sur ce viscère, quoique nous sachions très-bien comment ce viscère, sympathiquement excité, réagit sur les muscles pour les faire contracter; 3°. que les causes des deux genres de sympathies organiques sont absolument inconnues, et qu'un voile épais recouvre les agens de communication qui lient, dans ce cas, l'organe d'où part l'influence sympathique à celui qui la reçoit.

C'est cette obscurité des causes sympathiques qui a fait que j'ai entièrement négligé toute espèce d'opinion hypothétique pour classer les sympathies, dans cet Ouvrage, où je les examine dans chaque système d'organes. Je n'ai eu égard qu'à la division naturelle, à celle qu'indiquent les forces vitales, dont les sympathies ne sont qu'un exercice irrégulier. Or, en s'en tenant à la plus rigoureuse observation, il est évident que cette division est la seule qui soit susceptible d'être admise; et je crois qu'il n'y en a pas d'autre à employer, avant que nos connoissances soient assez étendues pour nous engager à les classer sur les causes qui les déterminent, et non sur les résultats qu'elles nous offrent.

Au reste, je ne saurois trop recommander de bien distinguer ce qui leur appartient, d'avec ce qui tient à l'enchaînement naturel des fonctions. Voyez ce qui arrive dans la syncope, dans l'apoplexie et dans l'asphyxie : un organe est malade;

tous les autres cessent aussitôt d'agir. Eh bien, les sympathies ne sont pour rien dans ces phénomènes. Les médecins ont été très-embarrassés de classer ces affections, qu'ils ont rapportées, tantôt aux nerfs, tantôt aux systèmes sanguins, etc. : voici ce qui arrive dans chacune.

1°. Le cœur cesse le premier d'agir dans toute syncope, soit qu'elle soit due à une passion, à une odeur pénible, etc. La circulation étant arrêtée, le cerveau n'est plus excité par le sang; il cesse son action, et toute la vie animale s'interrompt. La vie organique, que le sang entretient, est aussi subitement anéantie. 2°. L'asphyxie commence par le poumon : la respiration se trouble; elle envoie au cerveau un sang qui ne peut l'exciter; celui-ci cesse de correspondre avec les sens, de déterminer les mouvemens involontaires, etc., etc. 3°. C'est au cerveau que l'apoplexie a son premier siége : aussi interrompt-elle tout de suite la vie animale; puis, quand elle est très-forte, le cerveau ne pouvant plus entretenir les mouvemens des muscles intercostaux, ces mouvemens s'arrêtent; l'action mécanique, puis la chimique du poumon cessent; la circulation ne peut se faire, et la vie organique s'interrompt. On voit donc que, dans tous les phénomènes de ces affections, la lésion d'un organe entraîne, par une conséquence naturelle, la suspension d'action des autres.

Cela est tout différent dans les sympathies. Ainsi les fonctions de la peau étant suspendues, ce sont tantôt les poumons, tantôt l'estomac, tantôt les intestins, qui s'en ressentent et qui s'affectent : ces

phénomènes sympathiques peuvent se manifester, comme ne point se développer ; au contraire, quelle que soit celle des actions cérébrale, pulmonaire ou cardiaque, qui soit troublée, il est impossible que les deux autres ne s'altèrent pas consécutivement.

§ III. *Propriétés de reproduction.*

Les nerfs se reproduisent-ils quand ils ont été coupés? Les expériences de plusieurs anatomistes distingués le prouvent évidemment. Quel est le mode de cette reproduction? Pour peu qu'on examine le résultat de ces expériences, il est facile de voir qu'il n'a rien de particulier pour le système nerveux, que c'est une simple cicatrisation analogue au cal des os, à la cicatrice de la peau, etc. Quand un nerf a été coupé, ses deux bouts s'enflamment, le tissu cellulaire qu'il contient pousse des végétations, par la propriété de reproduction que nous lui avons reconnue. Ces végétations venant à se rencontrer, contractent ensemble des adhérences qui réunissent les deux bouts divisés du nerf. Comme le tissu cellulaire, moyen d'union, naît de l'extrémité coupée du névrilème, ainsi que de celui qui est intermédiaire aux cordons, il participe à la nature névrilématique, et devient un parenchyme de nutrition dont le mode de sensibilité organique est analogue à celui des nerfs, et dont les vaisseaux viennent, pour cela, y déposer la substance médullaire, laquelle donne une apparence nouvelle à la cicatrice nerveuse, et la fait ressembler assez bien à la texture des nerfs eux-mêmes.

Cependant comme les végétations nées des bouts divisés ne se font point d'une manière régulière, jamais dans l'endroit de la réunion il n'y a une disposition filiforme comme dans le nerf lui-même. Ainsi le cal d'un os long, quoique analogue à cet os, n'est-il jamais régulièrement disposé comme lui en fibres longitudinales; ainsi une cicatrice cutanée a-t-elle toujours une irrégularité d'organisation qui tient au mode irrégulier que le parenchyme de cicatrisation a suivi dans son développement.

La cicatrice des nerfs est donc analogue à celle des os. Dans le premier temps, inflammation; dans le second, végétation du tissu cellulaire qui doit servir de parenchyme nutritif; dans le troisième, adhérence de ces végétations; dans le quatrième, exhalation de la substance médullaire dans le parenchyme. C'est cette substance médullaire qui fait différer cette cicatrice de l'osseuse, où le phosphate calcaire et la gélatine se déposent, de la musculaire, que la fibrine pénètre, etc. Quelquefois il y a un renflement en forme de ganglion à l'endroit de la réunion des nerfs : cela dépend de la végétation plus considérable du tissu cellulaire; ainsi le cal est-il quelquefois renflé. D'autres fois, si le contact a été exact, on n'aperçoit qu'une légère différence. Ce sont là des variétés qui ne changent rien à la nature de la cicatrisation.

Il résulte de tout cela que la régénération des nerfs, qui a été dans ces derniers temps l'objet de beaucoup de recherches, et que Cruikshank, Monro, etc., ont surtout démontrée, n'offre, comme je l'ai dit, rien de particulier pour le sys-

tème nerveux ; qu'elle n'est qu'une conséquence des lois générales de la cicatrisation ; et une preuve de l'uniformité constante des opérations de la nature, quoique ces opérations présentent au premier coup-d'œil des résultats différens. Jamais un nerf coupé dans tout son trajet ne se reproduit comme l'ongle ou le cheveu, qui prennent une longueur, une forme, une apparence exactement égales à celles qu'avoit la partie coupée, etc. C'est sous le point de vue sous lequel nous les avons présentées, et non sous ce dernier, qu'il faut envisager les reproductions nerveuses.

ARTICLE IV.

Développement du Système nerveux de la Vie animale.

§ Ier. *État de ce Système chez le Fœtus.*

Le système nerveux de la vie animale est un de ceux dont le développement est le plus précoce. Si le cœur est le premier en mouvement, le cerveau présente le premier un volume très-sensible. La disproportion de la tête avec les autres parties est remarquable dès les premiers temps de la conception ; elle a un excès de grandeur qui est monstrueux, quand on compare cette grandeur à celle des âges suivans. Or, il est évident que c'est le cerveau qui la détermine, que les os et les membranes qui l'entourent n'ont une étendue précoce qu'à cause de lui.

On diroit qu'en créant d'abord le cœur et le cerveau, et qu'en faisant que leur développement précède de beaucoup celui des autres organes, la nature a voulu d'abord poser les fondemens de l'organisation des deux vies. Car, d'un côté, c'est le cerveau qui est le centre de l'animale; c'est à lui que se rapportent les sensations; c'est de lui que partent les mouvemens volontaires. D'un autre côté, en poussant le sang vers tous les organes, le cœur préside évidemment à la circulation, aux sécrétions, aux exhalations, à la nutrition, etc., qui composent par leur ensemble la vie organique. Une fois que ces deux bases essentielles existent, la nature commence à bâtir, ou plutôt à développer autour d'elles le double édifice organisé, qui doit d'une part faire communiquer l'animal avec les corps extérieurs, de l'autre le nourrir.

Malgré ces précoces développemens, le cerveau n'est point comme le cœur dans une activité permanente; ses deux grandes fonctions, relatives au sentiment et au mouvement, sont presque nulles. Par là même les fonctions intellectuelles ne sont que dans une action très-obscure, si réellement elles ont commencé. Le cerveau est donc, pour ainsi dire, dans l'attente de l'acte : il n'agit pas; il faut que les corps extérieurs viennent l'exciter. Je ne dis pas cependant que son inactivité soit nécessairement complète. Il peut percevoir sans doute certains mouvemens intérieurs qui se passent dans le corps, et les douleurs surtout qui s'y développent : car, si des vices organiques se rencontrent dans le fœtus, s'il meurt souvent dans le sein de

sa mère, pourquoi dans ses maladies ne souffriroit-il pas ? Peut-être le cerveau perçoit-il d'autant plus facilement la douleur, qu'il n'est point distrait par les sens extérieurs. En général, c'est une question qui mérite d'être soigneusement approfondie, que la différence des sensations extérieures et des intérieures. Nous avons vu que les premières sont constamment transmises par les nerfs, et que ce mode de transmission est incertain pour les secondes. D'un autre côté, les phénomènes, le sentiment, l'impression, etc., ne sont point les mêmes dans les unes et dans les autres; en sorte que l'examen de leurs rapports et de leurs différences est essentiel. Cet examen influera beaucoup sur la connoissance de l'espèce de vie animale dont peut jouir le fœtus. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit douter qu'elle ne soit infiniment plus rétrécie qu'après la naissance.

La mollesse du cerveau est extrême chez le fœtus; c'est véritablement une espèce de fluide mollasse que les artères, ou plutôt les exhalans qui en naissent, déposent dans leurs intervalles. Ces artères sont alors extrêmement nombreuses : aussi le cerveau a-t-il une teinte rougeâtre très-marquée. Lorsqu'on le coupe par tranches, une foule de stries de même couleur s'observent dans sa substance. Les deux portions, corticale et médullaire, de cette substance sont infiniment moins distinctes que par la suite, parce que la seconde est beaucoup moins blanche. L'alcali caustique les dissout à cette époque de la vie avec une extrême facilité. Son premier effet, avant la dissolution complète, est de changer la

substance cérébrale en une matière gluante, visqueuse, transparente, un peu rougeâtre cependant, et filant presque comme du blanc d'œuf. Rien de semblable ne s'est remarqué dans mes expériences sur le cerveau de l'adulte, traité par l'alcali caustique. Les acides coagulent la substance cérébrale du fœtus, qui cependant ne parvient jamais par eux à un degré de dureté semblable à celui qu'ils produisent dans les âges suivans.

L'extrême mollesse du cerveau rend extrêmement difficile sa dissection chez le fœtus (*F*).

Les nerfs de la vie animale ont un développement proportionnel à celui du cerveau (*G*). Tous sont très-gros relativement aux autres parties : aussi le fœtus et l'enfant peu avancé en âge sont-ils les plus propres à l'étude du système nerveux, que le moindre développement des autres systèmes rend plus apparent. Leur substance médullaire est, comme la cérébrale et celle de l'épine, extrêmement molle, diffluente même sous le doigt, ainsi qu'on peut le voir sur la partie antérieure de l'optique, où elle est très-manifeste quoique renfermée dans ses canaux névrilématiques, dans la partie postérieure de ce même nerf et dans l'olfactif, où elle existe isolément, dans l'auditif, où elle prédomine, et enfin à l'endroit de l'origine de chaque paire, où sa proportion sur le névrilème est très-marquée.

Dans tous les autres nerfs, il est beaucoup plus difficile de bien examiner cette substance médullaire, parce que le névrilème qui la contient est autant et même plus développé qu'elle à proportion

de ce qu'il sera par la suite. Voilà pourquoi les nerfs sont déjà très-durs et très-résistans chez le fœtus; pourquoi ils peuvent soutenir des poids proportionnellement très-considérables. La macération dans l'eau, à une température modérée, augmente cette résistance comme chez l'adulte, rend le nerf plus dur, sans accroître son volume. On diroit que ce fluide agit d'abord sur le névrilème d'une manière opposée à l'action qu'il exerce sur les autres substances animales; enfin il le ramollit aussi, et il diffluc.

Les vaisseaux sont en proportion beaucoup plus considérables dans les nerfs du fœtus que dans ceux de l'adulte. Aussi ces derniers présentent-ils, dans leur couleur blanchâtre, une teinte livide dépendante de l'espèce de sang qui les pénètre : c'est le même phénomène qu'au cerveau.

Le développement des nerfs cérébraux dans le premier âge présente un phénomène qui le distingue essentiellement du développement des artères. En effet, celles-ci suivent toujours l'accroissement des parties où elles vont se rendre. Ainsi, la face moins développée proportionnellement chez le fœtus, a de moins grosses artères. Il en est de même des viscères du bassin, dont les artères, très-petites, reçoivent peu de sang, lequel ne les pénètre et ne les dilate que quand les ombilicales sont fermées. Au contraire, le volume des artères cérébrales, gastriques, etc., est très-considérable. Eh bien! les nerfs sont absolument indépendans, dans leur accroissement, de celui des parties auxquelles ils se distribuent. L'olfactif, dont l'organe est si rétréci

chez le fœtus, a les mêmes proportions que l'optique et l'auditif, qui ont les leurs déjà si formés. Il en est de même de tous les nerfs des muscles volontaires : leur proportion de développement est uniforme, quoique les muscles varient dans leur volume, suivant les régions. Si, abstraction faite des régions, on examine d'une manière générale et comparativement les systèmes nerveux cérébral et musculaire animal, on voit que le premier prédomine alors manifestement sur le second, tandis que dans l'homme adulte ce sont les muscles qui, proportionnellement à ce qu'ils étoient chez le fœtus, l'emportent sur les nerfs qui viennent s'y rendre. Le nerf vague, qui va se distribuer à des organes dont l'accroissement n'est point dans le même rapport, présente cependant la même proportion de volume que par la suite, dans ses diverses branches.

Cette double disposition opposée des deux systèmes artériel et nerveux cérébral prouve, d'une part, le rapport immédiat du premier avec l'accroissement et la nutrition, d'une autre part, le peu d'influence que le second exerce sur eux.

Les nerfs sont, comme le cerveau principalement, inactifs avant la naissance, quoiqu'ils offrent un grand développement. C'est à cela qu'il faut attribuer l'absence constante de leurs affections à cette époque.

Ils existent invariablement dans le fœtus, au lieu que le cerveau, et même la moelle de l'épine, manquent quelquefois; ce qui constitue les acéphales. Je dirai ailleurs comment le fœtus peut

exister ainsi : je remarque seulement ici que le cœur, le foie et les autres viscères principaux de la vie organique, sont au contraire rarement de moins chez le fœtus. Pourquoi ? parce que, pour croître, végéter et se nourrir, tous les organes essentiels de cette vie sont nécessaires, et que ces phénomènes peuvent très-bien s'opérer sans l'influence cérébrale, qui est principalement destinée à présider à la vie animale, laquelle ne doit spécialement entrer en exercice qu'à la naissance.

§ II. *Etat du Système nerveux pendant l'accroissement.*

A la naissance, le système nerveux animal éprouve une révolution remarquable par le sang rouge qui le pénètre. Jusque là le sang noir seul circuloit dans ses vaisseaux. La différence subite qu'éprouve la circulation doit manifestement influer sur ses fonctions. En effet, la moindre substance étrangère, différente du sang rouge, que pendant la vie on pousse vers le cerveau par la carotide, suffit pour y produire un trouble remarquable, et souvent même la mort, comme je m'en suis tant de fois assuré. Pourquoi ? parce que ce n'est pas seulement comme véhicule de la matière nutritive que le fluide poussé par les artères agit sur le cerveau, mais encore comme excitant, comme stimulant. Le changement d'excitation qu'éprouve subitement le cerveau à la naissance doit inévitablement augmenter son activité vitale, lui en donner une nouvelle, et le rendre propre à

des fonctions qu'auparavant il ne remplissoit pas, à celle de recevoir les sensations.

L'asphyxie est réelle toutes les fois que le poumon ne se développe pas après la naissance, qu'il ne reçoit pas l'air, et n'envoie pas par conséquent du sang rouge au cerveau. Quelques mouvemens des muscles peuvent sans doute se faire; mais jamais la vie animale ne commence dans toute sa plénitude que quand les organes qui l'exécutent commencent à être influencés par le sang rouge. Ce sang est une cause générale d'excitation intérieure. Cette excitation directe agit simultanément avec la sympathique que le cerveau éprouve de la part de la peau et des surfaces muqueuses que les agens extérieurs agacent tout-à-coup au sortir du fœtus hors de la matrice. Le poumon et le cerveau s'influencent donc réciproquement à cette époque, le premier en envoyant du sang rouge au second, celui-ci en mettant en jeu le diaphragme et les intercostaux, qui font pénétrer dans celui-là l'air nécessaire à la production de ce sang rouge; d'où l'on voit que les autres excitations agissent avant celle de ce sang, puisque, avant sa formation, le cerveau a déjà dû être un principe de mouvement.

Au reste, le cerveau et tout le système nerveux sont d'autant plus vivement excités par les principes nouveaux que le sang a empruntés de l'air, que, 1°. leurs vaisseaux sont à proportion plus considérables et plus nombreux que par la suite; que, 2°. toutes les artères cérébrales abordent du côté de la base du crâne, où d'un côté se trouve l'origine

des nerfs, et qui d'un autre côté est, sans contredit, la partie la plus sensible de tout l'organe.

Il y a certainement une très-grande différence entre l'asphyxie qui survient à l'adulte, et l'état où se trouve le fœtus, puisque, dès que la première est prolongée, la vie organique cesse, tandis que cette vie est en pleine activité chez le fœtus. Aussi le sang noir des artères des asphyxiés et celui des artères du fœtus ne se ressemblent nullement par leur composition. Cependant ces deux états présentent une espèce d'analogie, surtout sous le rapport de la diminution remarquable, de l'absence même de la vie animale, qui les caractérisent tous deux. Or, en asphyxiant un animal à volonté par un robinet adapté à sa trachée-artère, j'ai toujours vu cette vie s'anéantir à mesure que le sang noir pénètre le cerveau; et, lorsqu'elle est en partie suspendue, se réveiller tout-à-coup, et reparoître, quand, en ouvrant le robinet, je faisois parvenir du sang rouge au cerveau, dans les nerfs et dans toutes les parties. Ces expériences peuvent donc, jusqu'à un certain point, nous donner une idée de la part que le sang rouge prend, à l'époque de la naissance, au développement de la vie animale; je dis la part, car il s'en faut de beaucoup, comme nous le verrons, qu'il soit la seule cause qui la mette en jeu.

Long-temps après la naissance, et même pendant presque tout l'accroissement, le système nerveux, et le cerveau, qui en est le centre, prédominent sur les autres systèmes par leur développement : cependant cette prédominance n'est pas uniforme à toutes

les époques; elle va toujours en diminuant jusqu'à la puberté, où le système nerveux se met en équilibre avec les autres, et où ce sont les organes génitaux qui lui succèdent dans la supériorité qu'il présentoit.

Cette prédominance du système nerveux chez l'enfant influe d'une part sur les sensations, de l'autre part sur les mouvemens volontaires.

La première influence est très-marquée : l'enfance est l'âge des sensations. Comme tout est nouveau pour l'enfant, tout fixe ses yeux, son oreille, son odorat, etc. Ce qui pour nous est un objet d'indifférence, est pour lui une source de plaisirs. Tel l'homme qui se trouve au milieu d'un spectacle qu'il ne connoît pas, éprouve-t-il de vives jouissances, que l'habitude émousse bientôt s'il y revient souvent. Il étoit donc nécessaire que le système nerveux cérébral fût accommodé, par son développement précoce, à la grande activité d'action où il faut qu'il se trouve alors. En effet, tous les organes qui reçoivent les impressions extérieures, les nerfs qui les transmettent, et le cerveau qui les perçoit, sont vraiment, pendant la veille, en excitation permanente chez l'enfant, lequel, au milieu des mêmes objets que l'adulte, fatigue deux et même trois fois plus ces organes que celui-ci, pour qui la plus grande partie des objets extérieurs sont indifférens, par là même qu'ils l'ont autrefois excité. Aussi, remarquez que les périodes d'activité de la vie animale sont bien plus courtes chez l'enfant, qui fatigue ses organes en peu d'heures, chez qui par conséquent le besoin de dormir revient plus sou-

vent, et en qui cet état d'intermittence de la vie animale est plus profond. Il est rare que les enfans, dans les premiers mois, puissent passer toute la journée éveillés, surtout si beaucoup d'objets les ont frappés. On prolongeroit leur veille en les éloignant de la lumière, des sons, etc.

La multiplicité, la fréquence des sensations de l'enfant, l'entraînent nécessairement à une foule de mouvemens, qui n'ont pas de force à cause de la foiblesse des muscles, mais qui sont, comme les sensations, extrêmement nombreux. Comme la vue présente sans cesse des objets nouveaux à l'enfant, il veut sans cesse toucher; ses petites mains sont dans une agitation continuelle, tout son corps est aussi sans cesse en mouvement. Il falloit donc que les nerfs qui servent à en transmettre le principe fussent accommodés par leur développement, comme ceux des sensations, à l'action continuelle où ils se trouvent.

Ces deux choses, le grand développement du système nerveux et la fréquence de son action, chez l'enfant, font que ses maladies sont les prédominantes de cet âge. Telle est alors la susceptibilité du cerveau pour répondre aux excitations sympathiques, que, pour peu que les douleurs soient vives dans une partie quelconque, elles déterminent tout de suite les convulsions, lesquelles sont au moins quatre fois plus fréquentes à cet âge que dans les suivans. Je remarque, à ce sujet, que les différens systèmes sont plus ou moins disposés, dans les différens âges, à répondre aux sympathies, suivant que leur prédominance dans l'économie est

plus ou moins marquée. La même cause morbifique fixée dans un organe quelconque, et qui donne des convulsions à l'enfant en agissant sympathiquement sur le cerveau, pourroit donner à une jeune fille une suppression de menstrues, en influençant la matrice, qui commence à prédominer; à un jeune homme fort et vigoureux une péripneumonie; à un adulte, chez lequel prédominent les viscères gastriques, une affection de ces viscères, etc. C'est ainsi que les mêmes passions qui donneroient à celui-ci une jaunisse, un engorgement au foie, etc., produisent plus particulièrement chez l'enfant une épilepsie, qui attaque le cerveau.

Non-seulement les fonctions nerveuses sont fréquemment altérées par sympathie chez l'enfant, mais c'est spécialement à cet âge qu'on trouve le plus de maladies organiques dans le cerveau, la moelle épinière, les nerfs ou les organes qui en dépendent : les fongus cérébraux, l'hydrocéphale, le spina bifida, etc., en sont la preuve manifeste. La grande quantité de sang qui arrive alors au système nerveux influe beaucoup sur ce phénomène : or, cette quantité est elle-même appelée par la prédominance des forces vitales.

A mesure que l'enfant grandit, son système nerveux, et le cerveau, qui en est le centre, perdent peu à peu la prédominance qui les caractérisoit; leurs maladies deviennent moins fréquentes; ils se mettent enfin au niveau des autres systèmes.

§ III. *État du Système nerveux après l'accroissement.*

A la puberté, l'empire du cerveau, qui s'est insensiblement effacé, fait place à celui des organes génitaux, qui prennent un accroissement subit. Les nerfs cérébraux me paroissent avoir peu d'influence sur leur développement, comme sur celui de la plupart des autres systèmes. Remarquez en effet que tous les phénomènes de la génération sont présidés par les forces organiques, lesquelles, comme nous l'avons vu, sont absolument indépendantes des nerfs. Aussi l'excitation vive des organes génitaux, d'où résultent le satyriasis, la nymphomanie, etc., n'ont aucune analogie avec les convulsions, dont le principe est dans le cerveau, comme l'abolition de l'appétit vénérien est absolument étrangère aux phénomènes des paralysies. Cela est si vrai, que souvent, pendant celles qui affectent la moitié inférieure du corps par une chute sur le sacrum, ou par toute autre cause, la sécrétion de la semence et les désirs vénériens ont lieu comme à l'ordinaire.

Au-delà de la puberté et vers l'âge adulte, où l'équilibre général est à-peu-près établi entre les différens systèmes, le nerveux n'éprouve plus que ceux dont nous avons eu occasion de parler en traitant de ce système.

§ IV. *État du Système nerveux chez le Vieillard.*

A cet âge de la vie, le système nerveux cérébral n'a que très-peu de fonctions à remplir. En effet, du côté du sentiment, l'habitude, qui a presque tout émoussé, fait que tous les corps extérieurs ne font plus que très-peu d'impression sur les organes des sens; plusieurs de ceux-ci, surtout l'œil et l'oreille, se ferment souvent aux sensations avant la mort générale. Les nerfs ont donc peu à transmettre, et le cerveau a peu à percevoir. Du côté du mouvement, le vieillard en exerce peu, parce qu'il sent peu; car sentir et se mouvoir sont deux choses qui suivent en général la même proportion. Le cerveau et les nerfs sont donc encore presque inactifs sous ce rapport. Le premier n'est pas mis plus en action par les fonctions intellectuelles; mémoire, imagination, jugement, attention, etc., tout s'est affoibli, tout ne s'exerce qu'avec obscurité.

Des changemens de structure coïncident constamment avec ces changemens de fonctions. Le fœtus avoit le cerveau presque fluide; le vieillard l'a extrêmement consistant : cet organe a passé par une foule de gradations entre les deux âges extrêmes. On sait que les anatomistes choisissent toujours le cerveau du vieillard pour étudier ce viscère, dont toutes les parties se rompent avec moins de facilité. J'observe, à cet égard, que ce qui est naturel à cet âge indique chez le jeune homme une altération morbifique. En général, on n'a point encore assez étudié l'anatomie comparée des systèmes

suivant les différens âges, pour en faire des applications à l'ouverture des cadavres.

Les vaisseaux diminuent dans le cerveau à proportion que sa dureté augmente. Sous ce rapport il a encore une disposition inverse aux deux âges extrêmes de la vie. Sa couleur devient plus terne chez le vieillard. Il est rare qu'il s'ossifie : on en a quelques exemples cependant. Les phénomènes qu'il présente, par l'action des différens réactifs, sont infiniment plus tardifs à obtenir que chez l'adulte, et surtout chez l'enfant : la dissolution par les alcalis en est une preuve remarquable.

On ne peut douter que cet état organique du cerveau du vieillard n'influe beaucoup sur les phénomènes précédens : c'est encore à lui qu'il faut rapporter le peu de vivacité de la douleur à cet âge. Une tumeur cancéreuse d'un vieillard, exactement analogue par sa position, sa forme, son volume et sa nature, à celle d'un adulte, lui cause de bien moindres souffrances : les cancers de matrice, d'estomac, du sein, etc., en offrent des exemples. Toutes les causes locales de douleur présentent aussi cette différence. Dans les expériences nombreuses que j'ai faites sur les animaux vivans, j'ai constamment observé que les jeunes donnent, quand on coupe les parties sensibles, les marques de la plus vive douleur; tandis que les vieux en présentent infiniment moins l'expression dans la même circonstance. Je ferai aussi une observation à cet égard : c'est que la race paroît jusqu'à un certain point influer, chez les chiens, sur la vivacité de leur sentiment. Toutes les grosses espèces crient et s'agitent très-peu sous

le scalpel qui coupe leur peau, leurs nerfs, etc.; tandis que toutes les petites, quoique l'âge soit avancé, se débattent, s'agitent, et témoignent, pour la moindre cause, la plus vive sensibilité.

Quant à l'influence de l'âge sur la douleur, il n'est pas étonnant que la sensibilité animale, étant devenue très-obscure dans l'état naturel, conserve dans l'état morbifique le même caractère. Le vieillard souffre donc beaucoup moins que l'adulte, et surtout que l'enfant, sous l'influence des mêmes causes; c'est une compensation de la moindre vivacité de ses jouissances. L'enfant trouve dans tout ce qui le heurte une cause de plaisir ou de douleur : aussi le rire et les pleurs se succèdent-ils cent fois par jour sur sa petite figure : le vieillard, au contraire, reste toujours calme ; l'indifférence est son état naturel.

Les nerfs éprouvent les mêmes changemens que le cerveau; ils durcissent peu à peu avec l'âge : cependant leur proportion de dureté, dans le premier et le dernier âges, est bien moins marquée que celle de cet organe; ce qui dépend du névrilème, car ce rapport paroît être le même pour la substance médullaire. Cette substance médullaire m'a paru moins abondante dans le nerf optique du vieillard; ailleurs la quantité est difficile à déterminer. La couleur des nerfs devient terne comme celle du cerveau; ils reçoivent moins de vaisseaux : jamais ils ne s'ossifient (1).

---

(1) Le cerveau et les nerfs diminuent réellement de volume chez le vieillard. Ténon et d'autres l'ont constaté pour le cer-

On dit quelquefois que les extrémités des nerfs deviennent *calleuses* : expression vague à laquelle on n'a jamais pu attacher le moindre sens. Quand le langage médical ne sera-t-il plus l'indice du vide et de l'inexactitude des hypothèses qui composoient autrefois la médecine? La plupart de ces hypothèses sont passées, et cependant les noms auxquels elles ont donné naissance sont presque tous restés.

Souvent le système nerveux et le cerveau perdent d'avance, chez le vieillard, une partie de leurs fonctions; de là les hémiplégies, presque aussi fréquentes à cet âge que les convulsions, qui leur sont opposées, le sont chez l'enfant. Il faut bien distinguer ces hémiplégies séniles de celles des adultes : elles sont de même nature que les cécités, les surdités séniles; la différence n'est que dans la lésion du sentiment ou du mouvement (*H*).

---

veau. Il se passe un phénomène opposé dans l'amaigrissement rapide et l'atrophie des organes qui succèdent aux maladies aiguës : le système nerveux, conservant son volume, se trouve prédominant; de là l'excès d'irritabilité qui se remarque chez ces individus (*).

ADDITIONS

AU

SYSTÈME NERVEUX DE LA VIE ANIMALE.

Nerfs que fournit le cerveau.

PAGE 234 (*A*). « Le cerveau ne fournit que » deux nerfs, l'olfactif et l'optique..... Leur » mollesse est plus grande que celle de la plupart » des autres nerfs. »

Le nerf optique est rangé aujourd'hui parmi ceux de la moelle allongée. Il tire en effet son origine des tubercules qui surmontent la partie postérieure de la protubérance annulaire; tubercules nommés *quadrijumeaux* chez l'homme, quoiqu'il n'y en ait que deux chez beaucoup d'animaux, et dont le volume est tel, dans plusieurs classes, comme les oiseaux et les poissons, qu'on les prendroit pour les hémisphères cérébraux. Ces tubercules, qui mériteroient plutôt d'être appelés *optiques* que les couches auxquelles on a donné ce nom, sont manifestement une dépendance de la protubérance cérébrale, et non du cerveau, comme l'ont dit quelques anatomistes. Quant au nerf olfactif, son origine n'est pas encore bien connue. Les animaux nous

l'offrent sortant d'une partie accessoire que présente leur cerveau, d'une espèce de lobe surajouté à ses hémisphères. Ce lobe, quelquefois plus considérable à lui seul que tout le reste du cerveau, est formé par un prolongement des pédoncules qui se porte en devant. Mais rien de semblable ne paroit exister chez l'homme. L'olfactif semble se détacher de la surface du cerveau lui-même. Cependant quelques anatomistes disent l'avoir suivi plus loin. M. Chaussier le fait venir du corps strié, d'autres l'ont vu se continuer avec les pédoncules. Dans cette dernière hypothèse, et en raisonnant d'après l'analogie, quelques-uns regardent le renflement pulpeux de ce nerf comme son véritable point d'origine. Ce renflement feroit partie du cerveau et représenteroit le lobe olfactif des animaux : les nerfs de ce nom ne commenceroient qu'à la gouttière ethmoïdale.

Origine des nerfs.

Page 236 (*B*). « Il est évident que les nerfs ne » naissent point dans la profondeur de la substance » cérébrale, d'une manière apparente au moins, » mais qu'ils tirent leur origine de la surface ex- » terne de cette substance. »

Des recherches exactes ont démontré : 1°. qu'on peut suivre, jusqu'à une certaine profondeur, les filets d'origine de la plupart des nerfs tant spinaux que cérébraux; 2°. que ces nerfs ne naissent pas de la substance médullaire qu'ils ne font

que traverser, mais de la substance grise, que l'on trouve toujours accumulée dans le voisinage des endroits d'où ils se détachent, comme Vicq-d'Azyr en a déjà fait la remarque. Ces vérités ont été mises hors de doute par les travaux récens de M. Gall.

Les amas de substance grise qui occupent le centre de la moelle épinière y forment de chaque côté, quand on coupe la moelle en travers, deux stries arquées. De la ligne médiane, où elles sont unies entr'elles, ces stries se portent en dehors obliquement, l'une en avant, l'autre en arrière, et se continuent manifestement avec les racines antérieure et postérieure des nerfs spinaux. En d'autres termes, cette substance grise représente dans la moelle deux espèces de cordons prismatiques adossés par un de leurs angles, et se continuant avec les nerfs par les deux autres.

En examinant attentivement les nerfs cérébraux à leur origine, on aperçoit de même plus ou moins distinctement la substance grise qui les fournit. Tantôt cette substance est superficielle, comme à la naissance du nerf olfactif, de l'optique, et rien n'est plus facile que de voir les filets médullaires s'en séparer. Tantôt elle est profondément située, et ce n'est que par une dissection soignée qu'on parvient à reconnoître la véritable origine des fibres nerveuses, qui, se déchirant au niveau de la substance cérébrale, semblent naître de cet endroit. Quelquefois le nerf est fortifié dans son trajet par l'addition de nouveaux filamens qui lui viennent des parties voisines de la substance cérébrale : l'op-

tique est dans ce cas. Il existe encore de la substance grise à l'origine de ces filamens.

Il ne faut pas néanmoins conclure de ces faits que la substance grise produise les filets nerveux, et c'est sans doute dans un sens figuré que M. Gall l'a nommée *substance originaire, matrice* ou *nourricière* des nerfs. Le mot *origine*, comme Bichat le fait observer, ne doit point être pris à la lettre. D'ailleurs, de ce que la substance grise se rencontre par-tout où la nerveuse se continue avec les centres nerveux, il ne s'ensuit pas pour cela que l'une fasse l'autre; la réunion de ces deux substances peut avoir des usages tout différens.

Entrecroisement des nerfs.

Page 237 (*C*). « Je ne crois pas qu'avec nos con-
» noissances actuelles nous puissions rien dire qui
» explique ce phénomène (l'entrecroisement, dans
» la paralysie par compression du cerveau), et
» l'opinion anatomique indiquée plus haut (savoir,
» que les nerfs s'entrecroisent à leur origine) est
» manifestement contredite par le premier coup-
» d'œil. »

Si, en effet, l'entrecroisement des nerfs à leur origine a été plutôt supposé qu'aperçu, il n'en est pas de même de celui qu'admettoient dans la moelle épinière Petit, Lieutaud, Winslow et d'autres anatomistes. Enlevez avec précaution la pie-mère qui recouvre la queue de la moelle allongée, écartez ensuite l'une de l'autre les éminences pyramidales

antérieures, vous verrez manifestement les filets médullaires de la droite passer à gauche en se dirigeant obliquement vers le cerveau; *vice versâ*, ceux qui composent la pyramide gauche gagnent, en montant, le côté droit. Au-dessus de cet entrecroisement en forme de natte, les pyramides sont unies par des fibres transversales qu'il ne faut pas confondre avec les obliques dont il s'agit ici.

Cette disposition permet d'expliquer comment les lésions qui existent au-dessus de cet endroit, soit dans le cerveau, soit dans la moelle allongée, déterminent la paralysie du côté opposé à celui qu'elles affectent. Au contraire, quand la moelle de l'épine est divisée transversalement et d'un seul côté, c'est celui-là même qui est paralysé, comme Yelloly l'a prouvé : Galien avoit déjà annoncé ce fait.

On dit avoir vu dans quelques cas la paralysie, et la lésion cérébrale qui en étoit la cause, occuper le même côté du corps, les mouvemens étant conservés du côté opposé. Il n'est guère possible de se rendre raison de ces faits insolites à moins d'admettre l'explication qu'en a donnée M. Gall. Cette explication est fondée sur ce que, parmi les faisceaux qui de la moelle épinière se portent au cerveau, les pyramides antérieures seules s'entrecroisent. Or, en supposant que le cerveau soit lésé dans un point où ses fibres ne se continuent pas avec celles des pyramides, le phénomène de l'entrecroisement n'aura point lieu. Il resteroit à savoir si cette exception se rencontroit dans les cas observés : c'est ce qu'on n'a pas constaté.

Composition chimique du Système nerveux.

Page 266 (*D*). « L'endurcissement, résultat des » acides, de la coction, ou de l'alcool....., rappro- » che la substance cérébrale des fluides albumi- » neux. Je dis qu'il l'en rapproche, car il y a en- » core entre eux de très-grandes différences que » nous connoissons, je crois, assez peu. »

La substance cérébrale a été analysée par les chimistes modernes. M. Vauquelin y a trouvé, 1°. deux matières grasses particulières unies à une certaine quantité de phosphore, 2°. de l'eau qui en forme les 0,80, 3°. de l'albumine, 4°. de l'osmazome, 5°. du soufre, 6°. des phosphates de potasse, de chaux et de magnésie, 7°. des traces de muriate de soude.

Des deux matières grasses, l'une est blanche, brillante, d'une consistance molle et visqueuse. Elle se distingue de la graisse proprement dite par son apparence cristalline, par la facilité avec laquelle l'alcool la dissout, et parce qu'elle prend une couleur noire quand on la chauffe. Si on l'enflamme, on obtient pour résidu un charbon qui contient de l'acide phosphorique. Elle constitue les 0,45 de la substance du cerveau. L'autre matière grasse y est beaucoup moins abondante, et ne diffère de la précédente qu'en ce qu'elle a une couleur rouge, une odeur et une saveur fortes, et qu'elle est plus soluble encore dans l'alcool.

Les mêmes principes se retrouvent dans la

moelle épinière : la proportion de la matière grasse y est plus grande; il y a, au contraire, moins d'albumine, d'osmazome et d'eau. La moelle allongée offre les mêmes différences.

C'est l'albumine qui prédomine dans les nerfs : les matières grasses blanche et rouge y sont en très-petite quantité.

Tissu propre au Système nerveux.

Page 270. *(E)*. « En général, je crois que cette » substance (la nerveuse) ainsi que la cérébrale, » abstraction faite des vaisseaux qui les parcou- » rent, devroient être plutôt rangées parmi les » fluides que parmi les solides, ou, si l'on veut, » elles forment véritablement la transition des unes » aux autres. »

On doit distinguer, dans le tissu propre à l'organisation du système nerveux, les deux substances qu'il renferme, la blanche et la grise.

La substance blanche ou médullaire est manifestement composée de fibres dans plusieurs parties du cerveau : tels sont le corps strié, le corps calleux, la protubérance annulaire, les prolongemens qu'elle envoie au cerveau et au cervelet, la queue de la moelle allongée. A part ce petit nombre d'exceptions, la masse cérébrale, incisée dans tous les sens, semble parfaitement homogène, et n'est interrompue que par les points rouges qui sont les orifices des vaisseaux divisés : on n'y aperçoit aucun filament bien distinct. Cependant on sera déjà

porté à en admettre, si, en cherchant à déchirer la substance blanche, on observe qu'elle résiste plus dans un sens que dans l'autre. Mais si, au lieu de disséquer ainsi le cerveau par des coupes irrégulières, on essaie de suivre le trajet des fibres apparentes à sa partie inférieure, en raclant légèrement la substance cérébrale dans la direction de ces fibres, on reconnoît bientôt qu'elles vont beaucoup plus loin qu'on ne l'avoit cru d'abord. On les voit pénétrer la masse cérébrale elle-même, s'y renforcer, et concourir par leur ensemble à former ces éminences si multipliées, ces faisceaux si diversement configurés, entre lesquels on ne trouvoit d'abord aucune espèce de liaison.

C'est en suivant cette méthode que Malpighi est parvenu à découvrir la véritable structure du cerveau, si bien développée depuis par Reil, M. Chaussier et M. Gall. Rien de plus aisé à vérifier que les faits annoncés par ces anatomistes, pourvu qu'on ait un cerveau d'une certaine consistance, tel que le seroit celui d'un animal vivant. On peut le rendre plus ferme à l'aide des réactifs. On ne dira pas que c'est leur action qui produit une apparence de fibres, car, avec des liquides très-dissemblables, les résultats sont constans. Voici la disposition que l'on observe :

Les faisceaux fibreux qui constituent la queue de la moelle allongée, arrivés au bord inférieur de la protubérance annulaire, se séparent. Les postérieurs ou corps restiformes se portent au cervelet, dans lequel ils se terminent. Les pyramides antérieures et les cordons provenant des éminences oli-

vaires traversent la protubérance en passant au-dessus de ses fibres transverses. Ils s'y renforcent au milieu de la substance grise qu'ils y rencontrent, puis viennent sortir au-devant du pont de Varole, et se prolongent de chaque côté pour former les pédoncules ou cuisses du cerveau : les filets médullaires sont très-distincts dans ces prolongemens, parce qu'ils sont mêlés de substance grise qui les isole. Ces filets prennent un nouvel accroissement en se continuant à travers les couches optiques et les corps striés. Au-delà de ces éminences, les faisceaux venus de la moelle s'épanouissent dans chacun des hémisphères cérébraux; leurs fibres se dirigent en tout sens et s'étendent jusqu'à la périphérie de l'organe. Celles qui en occupent la partie postérieure et supérieure viennent des éminences olivaires, tandis que les pyramides forment spécialement la partie antérieure et inférieure du cerveau.

D'un autre côté, les fibres qui unissent les hémisphères sur la ligne médiane, comme celles du corps calleux, de la voûte à trois piliers, les commissures antérieure et postérieure, ne paroissent pas se continuer avec les faisceaux provenant de la moelle. De là la distinction de fibres divergentes et convergentes, ou appareils de formation et appareils de réunion (Gall), appelés encore *système des cuisses du cerveau* et *système du corps calleux* (Reil). On n'est pas d'accord sur l'origine des fibres du second ordre : peut-être diffère-t-elle pour chacune de ses parties.

Le cervelet a de même deux ordres de fibres. La plus grande partie de sa masse est une suite de celles

qui viennent des corps restiformes, et qui se sont beaucoup accrues dans la substance grise de ces corps. Quelques-unes proviennent des faisceaux que reçoit le cervelet des tubercules quadrijumeaux ; ce sont elles qui forment plus spécialement le lobe médian, ou l'éminence vermiculaire supérieure, comme Vicq-d'Azyr l'a démontré le premier. Enfin d'autres, analogues aux commissures du cerveau, unissent les deux lobes latéraux en formant ce qu'on appelle le *pont de Varole*, soit que ces fibres naissent, ainsi que le pense M. Gall, de la substance grise extérieure, ou qu'elles ne soient autre chose que les divergentes recourbées sur elles-mêmes, d'après l'opinion de Tiedemann. (*Voyez* plus bas l'article *Développement.*)

La substance médullaire des nerfs est formée, comme celle du cerveau, de fibres juxtaposées. D'après les expériences de Reil, cet aspect fibreux n'est point dû à la présence du névrilème, qu'on peut détruire par les acides sans altérer la texture filamenteuse.

Considérée dans la moelle épinière, la substance blanche est encore composée de filamens ; Vieussens, l'un des premiers, y a reconnu cette disposition, très-bien observée par Monro et par M. Gall. L'arrangement des fibres est ici fort remarquable. La pie-mère s'enfonce dans le sillon médian antérieur, et se prolonge en arrière dans l'épaisseur de la moelle, presque jusqu'à la face postérieure ; de chaque côté de ce prolongement se détachent une foule de filamens canaliculés, dirigés de haut en bas, qui contiennent la substance médullaire. En

soumettant la moelle à l'action des alcalis, on détruit cette substance, et les conduits membraneux restent intacts. Il y a donc une grande analogie, sous ce rapport, entre la structure de la moelle et celle des nerfs ; la pie-mère joue véritablement ici le rôle du névrilème. Si l'on augmente la consistance de la moelle par les acides, on distingue aisément les fibres qui la composent. La plupart sont longitudinales, et représentent une infinité de petites lames formées elles-mêmes de filamens déliés ; quelques-unes sont transversales. On voit surtout ces dernières dans le fond du sillon médian antérieur ; le postérieur n'offre, au contraire, que des fibres longitudinales. Toutes ces fibres s'unissent et s'anastomosent de diverses façons, comme cela a lieu dans les nerfs.

La substance grise ne forme pas un tout continu comme la substance blanche : tantôt extérieure à cette dernière, tantôt entremêlée à ses fibres, elle se rencontre, en général, par-tout où les filets médullaires prennent de l'accroissement. On la trouve dans toute la circonférence du cerveau, ce qui l'a fait nommer *substance corticale ;* elle forme à la base de ce viscère plusieurs amas que l'on a comparés à des ganglions. Elle occupe le centre de la moelle de l'épine : on a dit que les extrémités nerveuses en étoient pourvues, mais cela n'est nullement démontré.

La couleur de cette substance est généralement d'un gris brunâtre, dans quelques parties jaunâtre et même noirâtre ; la diversité de ces nuances est attribuée à la plus ou moins grande quantité de

sang qu'elle reçoit. Sa densité est moindre que celle de la substance blanche. Sa structure est peu connue : quelques-uns y admettent des fibres ; Vicq-d'Azyr y a suivi des filets provenant de la substance médullaire. Elle contient beaucoup de vaisseaux sanguins, plus même que la substance blanche; mais elle n'en est point entièrement formée, comme le prétendoit Ruysh. Il se fondoit sur ce qu'en lavant cette substance, après l'avoir injectée, on finit par n'obtenir que des vaisseaux; mais il est évident que, dans ce cas, comme l'a dit Albinus, les lotions entraînent tout ce qui n'étoit pas injectable ou vasculaire.

Examiné au microscope, le tissu nerveux paroît composé de globules ; c'est ce qui a été observé un grand nombre de fois. Prochaska, Wenzel, Barba, et tout récemment M. Bauer se sont particulièrement occupés de ces globules. Pour les voir, il faut délayer dans l'eau un peu de substance blanche et la placer au foyer d'une forte lentille. Leur volume a été très-diversement apprécié; on le compare, ainsi que leur aspect, à celui des globules incolores qu'on trouve dans le sang. Prochaska les croit plus petits que ceux du sang. Les frères Wenzel pensent qu'ils sont creux. Ils ne sont pas détruits par la macération ni par l'action des réactifs. Leur union paroît intime : on ignore quel en est le mode; on a supposé qu'il existoit entre eux un tissu cellulaire très-délié, parcouru par des vaisseaux ; d'autres y ont cru voir une matière fluide et visqueuse. Tantôt, rangés à la file, ils forment des lignes droites parallèles ; tantôt on les trouve confusément entassés,

ainsi que Prochaska dit l'avoir observé dans la substance grise. C'est sans doute d'après cette différence que Carus, rejetant la distinction de substance blanche et grise, établit que l'organisation du système nerveux ne présente que deux modifications essentielles : dans l'une, celle qui constitue les masses gangliformes ou centrales, la substance nerveuse est composée de points irrégulièrement disséminés ; dans la seconde, qui comprend les nerfs, ce sont des lignes régulières et constantes. De cette différence d'organisation il déduit les différences d'action des deux systèmes, le premier pouvant agir par irradiation, tandis que l'autre est borné, sous ce rapport, au sens de sa longueur.

La couleur de la substance grise paroît moins résider dans les globules eux-mêmes, que dans l'espèce de tissu cellulaire mou qui les sépare. Il suffit de mettre cette substance dans l'eau tiède par tranches minces, pour lui enlever sa matière colorante. Le sublimé produit en partie le même effet. Cette matière ne semble donc pas inhérente aux globules.

Développement des centres nerveux.

Page 321 (*F*). « L'extrême mollesse du cerveau » rend extrêmement difficile sa dissection chez le » fœtus. »

Tiedemann est parvenu à vaincre cette difficulté. Cet auteur a suivi toutes les phases du dévelop-

pement de l'encéphale, et les a décrites avec une très-grande précision. Déjà Carus, Doellinger, Ackermann, avoient annoncé quelques faits relatifs au développement du système nerveux. M. Serres s'en est occupé de nouveau dans ces derniers temps.

Le cerveau existe à peine dans le principe : chez un embryon de six semaines, on ne trouve qu'un cordon aplati qui représente la moelle épinière, et dont l'extrémité supérieure est légèrement renflée.

A deux mois de grossesse, le cerveau est encore très-peu développé relativement à la moelle; il se compose alors, 1°. du cervelet, dont l'étendue transversale est assez grande; 2°. du cerveau proprement dit, qui est très-petit; 3°. d'une troisième portion placée entre les deux premières, et dont le volume dépasse celui du cerveau : cette partie paroît correspondre à la protubérance cérébrale, ou plus exactement aux tubercules quadrijumeaux. M. Serres a reconnu qu'elle se forme, dans l'homme et dans les animaux, avant le cerveau et le cervelet, et immédiatement après la moelle.

Plus tard, les dimensions de ces divers organes changent de rapport. Le cerveau s'accroît de plus en plus; vers le cinquième mois, il recouvre déjà une partie de la protubérance; au sixième, il s'avance jusque sur le cervelet, qu'il dépasse au septième. Les autres parties, au contraire, augmentent moins à proportion, surtout celle qui correspond à la protubérance.

Tout l'encéphale est d'abord divisé en deux par

une fente longitudinale : on a observé cette disposition sur des fœtus de sept semaines. Les deux moitiés se rapprochent ensuite et finissent par se confondre, excepté dans quelques endroits, où les intervalles qui subsistent forment autant de cavités ; de sorte qu'à trois mois on découvre, au lieu d'une division longitudinale, 1°. le troisième ventricule, 2°. l'aqueduc de Sylvius, qui est, à cette époque, une grande cavité continue au ventricule moyen ; 3°. le quatrième ventricule. Par la suite, la cavité de l'aqueduc se rétrécit peu à peu : ce n'est plus qu'un canal vers le septième mois. Les deux autres cavités n'éprouvent de changemens ultérieurs que ceux qui tiennent au développement de leurs parois.

Dans les premiers temps de la gestation, la conformation du cerveau proprement dit est fort simple ; il n'existe encore que la base de ce viscère, et elle est même très-imparfaite. On ne distingue dans un embryon de sept semaines que les couches optiques, à peine voit-on les corps striés ; une partie comme membraneuse semble indiquer la place des hémisphères.

C'est en effet sous la forme d'une membrane que chaque hémisphère se développe : née de la base, cette membrane se recourbe sur elle-même en arrière et en dedans, ainsi qu'on commence à l'apercevoir dès la neuvième semaine, et va recouvrir les corps striés et les couches des nerfs optiques ; le vide qui reste au-dessous d'elles constitue les ventricules latéraux. Les lobes antérieurs se montrent les premiers ; ils sont déjà très-apparens

à trois mois. Le corps calleux se forme presqu'en même temps, par l'adossement des deux membranes des hémisphères; il n'occupe d'abord que leur partie antérieure, et se prolonge en arrière à mesure qu'ils s'accroissent : au sixième mois il ne s'étend encore que jusqu'à la moitié de leur longueur. Avec le corps calleux paroissent les cornes d'Ammon, la voûte à trois piliers, les éminences mamillaires, la commissure postérieure, les pédoncules du cerveau; peu après on distingue l'ergot et l'anfractuosité qui lui donne naissance, la glande pinéale et ses pédoncules, puis la commissure antérieure, le septum-lucidum et sa cavité, qui communique alors avec le troisième ventricule, entre les deux piliers de la voûte; en dernier lieu, la bandelette demi-circulaire, le plexus choroïde et l'infundibulum : cette évolution successive s'achève vers le septième mois.

Toutes ces parties n'ont pas la même apparence dans les diverses périodes de leur développement : ainsi la voûte se compose-t-elle d'abord de deux cordons isolés dans toute leur étendue; ainsi les corps striés sont-ils pendant long-temps plus gros que par la suite et d'une forme différente. Au troisième mois, les ventricules latéraux sont ouverts à leur partie interne et postérieure; on peut encore, vers le quatrième mois, pénétrer dans leur intérieur en renversant la membrane qui les forme. Au cinquième, leur étendue est considérable, ce qui dépend du peu d'épaisseur de leurs parois : ils diminuent progressivement à mesure que ces parois se développent. La surface du cerveau est lisse

dans les premiers mois; un peu plus tard elle est interrompue par la scissure de Sylvius, quelques anfractuosités s'y manifestent; les circonvolutions se prononcent enfin du septième au huitième mois.

Le cervelet, dans un embryon de sept semaines, représente une lame mince, tendue horizontalement de chaque côté de la fente qui partage l'encéphale à cette époque, et se continuant d'une part avec la moelle, de l'autre avec la protubérance. Cette lame, recourbée sur elle-même, forme, vers le quatrième mois, une grande cavité continue au quatrième ventricule; elle s'épaissit ensuite et la cavité diminue. Celle-ci est réduite au quatrième ventricule vers le cinquième mois; des sillons transverses divisent alors le cervelet en cinq lobes. La structure de ce viscère se développe de plus en plus. Les lames et les lamelles sont très-distinctes au septième mois.

La protubérance cérébrale seroit mieux nommée, dans le principe, masse des tubercules quadrijumeaux; sa partie inférieure ou le pont de Varole manque, il n'existe que la lame surmontée plus tard par les tubercules. Cette partie est creusée de l'aqueduc ou de la cavité de Sylvius, et offre un sillon qui est la trace de la division qu'on observoit primitivement. La protubérance annulaire proprement dite commence à paroître dans le cours du quatrième mois, mais son développement n'est bien complet qu'au septième : c'est aussi à cette époque seulement que les tubercules se montrent.

La moelle épinière forme d'abord une espèce de ruban divisé par la scissure commune et qui oc-

cupe toute la longueur du canal vertébral, s'étendant jusqu'au coccyx. Dans le troisième mois, ses bords se renversent en arrière et s'accolent; il en résulte un canal qui se continue avec le quatrième ventricule. A douze semaines, la queue de la moelle allongée est très-marquée; on y voit les pyramides postérieures qui se continuent avec le cervelet, et les antérieures faisant suite aux pédoncules du cerveau. C'est au troisième mois, suivant M. Serres, que la moelle se raccourcit et remonte successivement au niveau de la seconde vertèbre lombaire. Au cinquième, on distingue les renflemens cervical et lombaire ainsi que la queue de cheval; le canal de la moelle communique encore manifestement avec le quatrième ventricule.

Tels sont les principaux changemens qui s'opèrent dans la conformation de l'encéphale. Ceux qu'il éprouve dans sa texture ne sont pas moins remarquables.

Tout est fluide et homogène dans le principe. La substance blanche devient ensuite plus distincte. Sa structure fibreuse se manifeste de bonne heure; l'entrecroisement des pyramides se voit dès la huitième semaine, suivant M. Serres. Tiedemann a vu au quatrième mois des fibres dans ces pyramides, et peu de temps après dans les faisceaux olivaires: on suivoit ces fibres dans les couches optiques et les corps striés; elles rayonnoient au-delà pour former la membrane des hémisphères. Ces fibres divergentes deviennent de plus en plus sensibles; au sixième mois, elles sont presqu'à nu sur les parois des ventricules latéraux. A la même

époque, la substance cérébrale a paru, au microscope, composée de globules immédiatement au-dessous de la pie-mère, et de fibres plus profondément. Au septième mois, la coupe des ventricules offre des couches très-apparentes de fibres rayonnées. Il s'en produit ensuite de nouvelles qui forment les circonvolutions; elles semblent naître de la pie-mère extérieure et se joignent à angle droit avec les premières : ce sont les fibres dites *convergentes*. Au neuvième mois, l'organisation s'achève.

La substance grise n'apparoît que long-temps après la blanche. Ce n'est que du sixième au septième mois que les cordons olivaires constituent de véritables éminences, par le développement de cette substance dans leur intérieur; les pyramides se renflent un mois plus tôt. Dans les derniers temps de la gestation, le canal de la moelle se remplit aussi de substance grise; la même substance se développe dans les circonvolutions du cerveau, dans le cervelet, etc.; sa couleur n'est bien manifeste dans toutes ces parties qu'au neuvième mois. M. Serres pense, comme Tiedemann, que la substance blanche naît avant la grise dans la moelle; mais il n'en est pas de même, suivant lui, pour le cerveau : il regarde la couche optique et le corps strié comme entièrement formés de substance grise dans le principe; la blanche ne s'y developpe que plus tard. Les substances grise et blanche sont toujours précédées, dans leur développement, de celui des vaisseaux rouges dans les points où elles se produisent.

Développement des Nerfs.

Page 321 (*G*). « Les nerfs de la vie animale ont » un développement proportionnel à celui du cer- » veau. »

Ce rapport est différent dans le principe, car déjà on distingue la moelle épinière et le cerveau, que la plupart des nerfs manquent encore, à cause du développement tardif des autres systèmes. On ignore s'il en est de même pour le cœur et le tube digestif, qui se forment presque aussitôt que le système nerveux. M. Meckel pense que les nerfs de ces organes, comme ceux des autres parties, ne naissent qu'après les centres nerveux. Cependant le grand sympathique paroît exister de très-bonne heure, et se développer sinon plus tôt, comme le croit Ackermann, du moins en même temps que le cerveau et la moelle. Une autre exception à cette règle, c'est qu'on trouve déjà, à un mois de conception, les nerfs intercostaux, ainsi que les ganglions vertébraux : or, le cerveau ni la moelle ne sont pas encore distincts à cette époque. Peut-être les filets du grand sympathique, plus transparens, échappent-ils à l'observation. Ce nerf se rencontre dans les fœtus qui naissent privés de toutes les parties de l'encéphale.

Sur un fœtus de trois mois, on aperçoit distinctement les nerfs optiques et les olfactifs. Dans le mois suivant se montre la cinquième paire. Au septième, on voit parfaitement bien l'origine de tous

les nerfs. Les olfactifs sont d'abord très-gros ; ils ont déjà diminué au sixième mois. Les nerfs spinaux sont, comme les cérébraux, très-distincts à leur origine bien avant qu'on ne découvre la substance grise (Tiedemann).

Le tissu des nerfs ne devient apparent que quand leurs vaisseaux se développent.

Anatomie pathologique du Système nerveux de la vie animale (*page* 334, *H*).

§ Ier. *Altérations dans les formes extérieures.*

Les maladies organiques augmentent souvent le volume des nerfs, ainsi que Reimarus l'a observé pour les tumeurs blanches. Les névralgies sont quelquefois accompagnées de la même altération : Cotugno a trouvé le nerf sciatique, dans la névralgie de ce nom, comme infiltré d'une matière gélatineuse. De la graisse peut aussi s'accumuler entre les fibres nerveuses. Une sorte d'atrophie des nerfs est au contraire le résultat de certaines paralysies ou d'une compression long-temps prolongée : ainsi, dans l'amaurose, le nerf optique est-il souvent raccorni, pour ainsi dire, endurci et à-peu-près réduit à son névrilème : ainsi diverses tumeurs produisent-elles l'atrophie des nerfs qu'elles compriment. Le cerveau paroît avoir éprouvé une diminution de volume dans les cas cités par Littre et Sabatier, et dans lesquels, après une forte commotion, ce viscère, assurent-ils, ne remplis-

soit plus la cavité du crâne. M. Cruveilhier a vu la même chose sur le cadavre d'une idiote.

Les nerfs ont quelquefois paru moins consistans que dans l'état naturel. Weinhold, cité par Hufeland, leur a trouvé, à la suite du typhus, une mollesse et une flaccidité particulières. Ils offrent, dit-on, cette altération dans les hydropisies, les hémorrhagies mortelles.

Le cerveau présente les deux extrêmes par rapport à sa consistance : son endurcissement se voit dans la manie, l'idiotisme, l'épilepsie; son ramollissement, observé d'abord dans les mêmes circonstances, a été vu depuis dans les fièvres ataxiques et adynamiques, dans l'hydrocéphale. M. Rostan a donné de nouveaux détails sur cette dernière altération et sur la maladie qui en est le résultat. Dans les cas qu'il a observés, le ramollissement varioit beaucoup par rapport à son étendue, sa profondeur, son intensité, la couleur de la substance cérébrale, etc. M. Lallemand a également décrit cette altération.

La moelle perd sa consistance dans le spina-bifida. Le ramollissement de la moelle a été rencontré tout récemment par M. Scipion Pinel dans des cas où il paroissoit avoir produit des symptômes particuliers. Frank a trouvé cet organe endurci.

Des tumeurs, telles que des anévrysmes, placées sur le trajet des nerfs, peuvent les déplacer, les distendre, les aplatir. On a vu (page 279) comment ils cèdent dans ces circonstances. Peut-être faut-il attribuer leur allongement en grande partie à l'espèce de déplissement qu'ils éprouvent. En effet, les nerfs sont, dans l'état naturel, repliés sur

eux-mêmes; leur surface est comme ridée; en l'examinant attentivement, on y découvre une quantité innombrable de petites stries transversales pour la plupart, obliques pour d'autres, entrecroisées pour quelques-unes, formant des zigszags, des spirales, etc. Ces stries sont remarquables par leur couleur jaunâtre ou fauve qui tranche avec la blancheur nacrée que conserve le nerf dans leurs intervalles. Cela est même si frappant au premier coup-d'œil, qu'on ne voit d'abord qu'une multitude de filets blancs, disposés absolument comme les stries : la couleur plus foncée de ces dernières fait qu'elles fixent moins l'attention. Or, ces stries s'effacent dans l'extension et reparoissent quand le nerf est de nouveau abandonné à lui-même. La même chose doit donc avoir lieu dans les cas dont nous parlions.

Le cerveau et la moelle sont exposés à des compressions qui altèrent plus ou moins leur configuration. La moelle en particulier subit parfois des inflexions remarquables ; ses fonctions n'en sont pas toujours troublées. La forme du cerveau éprouve encore de très-grands changemens dans l'hydrocéphale.

§ II. *Altérations dans l'Organisation.*

L'inflammation des nerfs est une maladie fort rare. Peut-on donner ce nom aux engorgemens sanguins, aux dilatations vasculaires, qu'offre leur surface dans certains cas, dans le typhus, par exemple? Pour être certain de la nature de ces engor-

gemens, il faudroit détruire le névrilème par un acide, et observer quelle seroit alors la couleur de la substance médullaire. Reil, qui a suivi cette marche dans plusieurs cas, a trouvé la moelle nerveuse d'une couleur rouge et manifestement enflammée. La suppuration, la gangrène, l'ulcération, peuvent atteindre les nerfs, mais ne les affectent jamais primitivement. Au contraire, le cerveau est souvent le siége de collections purulentes ; la gangrène le frappe quelquefois, comme on le voit surtout à la suite des plaies de tête, lorsque ce viscère est intéressé ou même simplement mis à nu : on l'extrait alors par cuillerées sous la forme d'une sanie grisâtre, extrêmement fétide. Des fausses membranes se produisent dans le cerveau, particulièrement sur les parois des abcès qui occupent son intérieur. Elles sont susceptibles de s'organiser et de devenir vasculaires.

Il a déjà été question (pag. 316) du mode de réunion des nerfs quand ils ont été coupés. Arnemann l'a décrit avec beaucoup de soin. Peu de temps après la section, le bout supérieur se tuméfie à son extrémité, et forme une espèce de nœud grisâtre, allongé et très-dur; l'inférieur se renfle de même, mais moins, puis l'un et l'autre se réunissent et leur écartement disparoît. Le nœud persiste et acquiert même assez souvent une consistance presque cartilagineuse. La portion du nerf qui est au-dessous éprouve aussi quelques changemens, quoique tous les observateurs ne soient pas d'accord sur ce point. En général elle s'amincit, se flétrit, pour ainsi dire, sa couleur change, ses plis s'effacent. Quant à la na-

ture de la cicatrice, la plupart des auteurs la croient nerveuse, et, comme telle, susceptible de rétablir la continuité du nerf par rapport à ses fonctions. Haighton a même fait à ce sujet des expériences qui semblent décisives. Après avoir coupé sur un grand nombre de chiens les deux nerfs de la huitième paire, soit en même temps, soit l'un après l'autre, mais seulement à quelques jours d'intervalle, et s'être ainsi assuré que la mort est constamment le résultat de cette lésion, il mit sur un autre chien six semaines d'intervalle entre la section de l'un et de l'autre nerf. L'animal se rétablit parfaitement. On en pouvoit conclure, ou que la cicatrice du premier nerf coupé transmettoit l'influence nerveuse, ou que les fonctions de ce nerf s'étoient rétablies entre la première et la seconde opération par le moyen des anastomoses. Pour lever toute espèce de doute, les deux nerfs réunis furent coupés une seconde fois sur ce même animal, et il mourut : donc c'étoit la cicatrice qui l'avoit fait survivre. Arnemann refuse aux cicatrices des nerfs la propriété dont il s'agit : elles sont purement celluleuses, suivant lui, et quand les fonctions du nerf se rétablissent, c'est qu'il y a eu réunion immédiate entre les deux bouts; mais lorsque ces bouts s'écartent ou qu'il y a perte de substance, il nie qu'une régénération puisse se faire. Le nœud qui se produit lui paroît incapable de remplacer la substance nerveuse; il l'a vu naître du tissu cellulaire et ne se confondre que peu à peu avec les deux bouts du nerf. Cependant Fontana, Michaëlis, Mayer, disent avoir suivi des filamens nerveux à travers la portion ré-

générée. Ces filamens se continuoient manifestement avec le nerf. Traités par l'acide nitrique, loin d'être détruits par l'action de cet acide, ils se sont endurcis, comme le fait la substance médullaire (Mayer). Or, ces physiologistes avoient enlevé une ligne, deux lignes, six lignes, jusqu'à un pouce de la longueur du nerf.

Dans les amputations, le bout supérieur qui fait partie du moignon se renfle comme dans le cas précédent. M. Lobstein a donné de nouveaux détails sur ce fait, qu'avoit observé Vanhoorn.

Les lésions du cerveau paroissent, comme celles des nerfs, être suivies d'une sorte de régénération. Des solutions de continuité d'un autre genre ont, en outre, leur siége dans ce viscère. Ce sont des déchirures intérieures, à la suite desquelles le sang s'épanche soit dans la substance cérébrale, soit dans les ventricules : les commotions du cerveau, l'apoplexie, en offrent des exemples. Le sang devient alors un corps étranger dont la présence donne lieu à des accidens graves. Ces accidens doivent aussi être en partie attribués à ce que la substance cérébrale est désorganisée dans une plus ou moins grande étendue ; sa couleur est jaunâtre, rougeâtre, son tissu ramolli. Quand la mort n'en est pas le résultat, il se forme une membrane autour du sang, ce fluide est absorbé, et il ne reste qu'un kyste séreux, qui lui-même peut disparoître à la longue. La moelle est aussi sujette à éprouver cette altération : elle étoit convertie en une sorte de bouillie infiltrée de sang, dans un cas observé par M. Gaultier de Claubry.

Les nerfs ne sont presque jamais ossifiés. Le cerveau l'est quelquefois, comme on en trouve divers exemples dans les auteurs. Ce sont presque toujours des productions osseuses, en grande partie libres, rarement intimement adhérentes à la substance cérébrale. Des tumeurs, qui semblent appartenir aux tissus fibreux ou cartilagineux, se développent dans l'épaisseur des nerfs, dans le cerveau ou même dans la moelle. Elles sont dures, grisâtres, et ne font qu'écarter les fibres médullaires, lesquelles ne sont pour rien dans leur développement. M. Dubois et Home ont extirpé de ces tumeurs. Quelques-uns les rapportent au cancer des nerfs. Il se forme des kystes dans le cerveau : nous avons déjà indiqué une des circonstances dans lesquelles ils se produisent. On les prend souvent pour des hydatides. Celles-ci sont rares chez l'homme, quoiqu'on en trouve quelquefois.

La dégénération scrophuleuse est la plus commune dans le cerveau. Elle se présente sous la forme de tubercules d'un volume très-variable, arrondis, grisâtres ou jaunâtres, mous, friables, dont le nombre est quelquefois très-considérable. Une membrane celluleuse les entoure. Le cancer du cerveau a également été observé. Enfin M. Meckel parle de tumeurs fongueuses et spongieuses, analogues aux productions dites érectiles, et qui auroient leur siége dans ce viscère. Elles doivent y être extrêmement rares. Les nerfs sont étrangers à presque toutes ces altérations.

§ III. *Altérations dans le développement.*

Clarke a donné, dans les Transactions philosophiques, la description d'un fœtus tellement imparfait, qu'il n'avoit pas de système nerveux. C'est le seul fait de ce genre que l'on connoisse. On rencontre bien plus souvent des fœtus acéphales ou plutôt anencéphales, c'est-à-dire, privés d'une partie ou de la totalité du cerveau. La moelle épinière existe dans le plus grand nombre des cas, mais dans certains elle manque également. Des exemples de ce dernier genre sont cités par M. Lallemand dans sa dissertation inaugurale. J'en ai vu moi-même quelques-uns. Dans ces circonstances, la membrane propre de la moelle forme les parois d'une cavité qui contient un liquide, et les nerfs s'implantent, comme à l'ordinaire, dans cette membrane. Otto (*Traité d'Anatomie pathologique*) fait mention de plusieurs cas dans lesquels le nerf optique ou d'autres nerfs des sens manquoient sur des individus privés de la vue, de l'ouïe, etc. : le reste du système nerveux étoit comme dans l'état naturel.

Les anomalies sont assez rares dans le système nerveux, surtout dans la portion de ce système qui appartient à la vie animale. Cependant le cerveau offre quelquefois de l'inégalité dans le volume de ses lobes : Bichat en étoit lui-même un exemple remarquable. L'hydrocéphale est le plus souvent une affection congénitale. Le canal de la moelle est quelquefois conservé jusqu'après la naissance, ainsi

que M. Portal et autres l'ont vu dans l'hydrorachis. Les nerfs varient un peu dans leur distribution, bien qu'elle soit plus constante que celle des artères.

Le tissu nerveux ne se produit jamais accidentellement, si ce n'est dans le cas de plaie dont nous avons parlé plus haut.

SYSTÈME NERVEUX

DE LA VIE ORGANIQUE.

Considérations générales.

Aucun anatomiste n'a encore considéré le système nerveux des ganglions sous le point de vue sous lequel je vais le présenter. Ce point de vue consiste à envisager chaque ganglion comme un centre particulier, indépendant des autres par son action, fournissant ou recevant ses nerfs particuliers comme le cerveau fournit ou reçoit les siens, n'ayant rien de commun, que par les anastomoses, avec les autres organes analogues; en sorte qu'il y a cette remarquable différence entre le système nerveux de la vie animale et celui de la vie organique, que le premier est à centre unique, que c'est au cerveau qu'arrive toute espèce de sentiment, et que c'est de lui que part toute espèce de mouvement; tandis que, dans le second, il y a autant de petits centres particuliers, et par conséquent de petits systèmes nerveux secondaires, qu'il y a de ganglions.

On sait que tous les anatomistes, même ceux qui, sans attribuer à leur expression aucun sens rigoureux, ont appelé les ganglions de *petits cerveaux*, les ont pris pour des dépendances, pour des ren-

flemens des nerfs dans le trajet desquels ils se trouvent ; et comme la plupart occupent le grand sympathique, ils les ont présentés comme un caractère distinctif de ce nerf. Mais, d'après l'idée générale que je viens de donner des ganglions, il est évident que ce nerf n'existe réellement pas, et que le filet continu qu'on observe depuis le cou jusqu'au bassin n'est autre chose qu'une suite de communications nerveuses, une série de branches, que des ganglions placés les uns au-dessus des autres s'envoient réciproquement, et non un nerf partant du cerveau ou de l'épine.

Les premières considérations qui me firent penser que le grand sympathique n'est point un nerf comme les autres, mais une série d'anastomoses, furent les suivantes. 1°. Souvent ces communications sont interrompues, sans aucun trouble dans les organes auxquels le grand sympathique va se rendre. Il est des sujets, par exemple, où l'on trouve un intervalle très-distinct entre les portions pectorale et lombaire de ce prétendu nerf, qui semble coupé en cet endroit, parce que le dernier ganglion pectoral et le premier lombaire ne s'envoient rien l'un à l'autre. J'ai vu aussi souvent le nerf sympathique cesser et renaître ensuite entre deux ganglions, et par la même cause, soit dans les lombes, soit dans la région sacrée. 2°. Tout le monde sait que le ganglion ophthalmique, que le sphéno-palatin, etc., sont constamment isolés, et qu'ils ne communiquent par leurs branches qu'avec les nerfs cérébraux. Il arrive constamment entre eux et ceux du grand sympathique ce que l'on observe parfois

entre ceux-ci, c'est-à-dire, un défaut absolu de communication. 3°. Dans les oiseaux, comme l'a observé M. Cuvier, le ganglion cervical supérieur se trouve aussi constamment isolé ; jamais il ne communique avec l'inférieur. Le filet qui, dans les quadrupèdes, descend le long du cou, est de moins chez eux. Chez plusieurs autres animaux, on trouve fréquemment des interruptions dans cette suite d'anastomoses des ganglions qui compose ce qu'on nomme *le grand sympathique*. 4°. Les communications des ganglions se font ordinairement par un seul rameau ; mais quelquefois plusieurs passent d'un de ces organes à l'autre, en sorte que, si le grand sympathique étoit un nerf comme les autres, il présenteroit, sous ce rapport, une disposition toute différente de celle du système nerveux cérébral. 5°. D'où naîtroit le grand sympathique ? de la sixième paire ? Mais tous les nerfs vont en diminuant du cerveau vers les organes : or, celui-ci présenteroit alors une disposition toute opposée ; il grossiroit en distribuant des branches. Naîtroit-il de la moelle épinière ? Mais alors les branches qu'il fournit dans une région viendroient donc des branches qu'il reçoit de la moelle dans cette région. Ainsi le grand et le petit splanchniques naîtroient de certaines parties intercostales : or, ils sont manifestement bien plus gros, le premier surtout, que la somme des branches dont ils tireroient leur origine. Aussi remarquez que les anatomistes ont été tous d'opinion différente sur l'origine du grand sympathique. Comment auroient-ils pu s'accorder sur une chose qui n'existe point ?

Ces diverses considérations me rendirent très-probable l'opinion où j'étois depuis quelque temps, que le nerf grand sympathique n'existe point réellement, que le cordon qu'il offre n'est qu'une suite de communications entre de petits systèmes nerveux placés les uns au-dessus des autres, que ces communications ne sont qu'une chose accessoire qui pourroit peut-être ne pas exister, comme on le voit constamment entre le ganglion ophthalmique et le sphéno-palatin, entre celui-ci et le cervical supérieur, comme beaucoup d'animaux en fournissent aussi des exemples. Dès-lors je commençai à regarder chaque ganglion comme le centre particulier d'un petit système nerveux, tout différent du cérébral, et distinct même des petits systèmes nerveux des autres ganglions. En considérant les fonctions des nerfs partant de ces centres, je me convainquis de plus en plus qu'ils n'appartenoient nullement au système cérébral. En effet, ces nerfs ont des propriétés toutes différentes des leurs, comme nous le verrons; ils ne servent point aux sensations; ils sont constamment étrangers à la locomotion volontaire; on n'en voit que sur les organes de la vie intérieure; voilà pourquoi ils se trouvent concentrés dans le tronc, dans la poitrine et dans l'abdomen spécialement; pourquoi on n'en rencontre presque pas à la tête, où tous les organes appartiennent presque à la vie animale; pourquoi on n'en voit point dans les membres, qui dépendent exclusivement de cette vie.

Distribués presque par-tout aux organes de la vie intérieure, les ganglions et leurs nerfs doivent

en prendre le caractère : c'est en effet ce que l'on observe. 1°. Ils ne sont point symétriques : ainsi les nerfs de tous les plexus de l'abdomen, ceux des cardiaques, etc., présentent une irrégularité remarquable. 2°. Il y a des variétés sans nombre dans la forme de ces plexus et dans celle des ganglions; à peine deux sont-ils disposés de la même manière : c'est ainsi que, tantôt lenticulaire, tantôt triangulaire, tantôt divisé en plusieurs portions, celui qui est sous le diaphragme ne se présente jamais deux fois semblable. De là le vice de toute dénomination tirée de la figure; remarque généralement applicable aux organes de la vie intérieure. On pourroit plutôt emprunter les noms des formes, dans la vie animale, où ces formes sont plus invariables. D'un autre côté, l'existence de plusieurs ganglions varie; tantôt il y en a trois au cou, tantôt deux. Jamais la disposition d'un côté n'entraîne une similitude du côté opposé. J'ai remarqué fréquemment que le nombre des filets naissant du ganglion cervical supérieur est différent de beaucoup de ceux qui tirent leur origine du côté opposé. Il y a bien deux organes analogues de chaque côté; mais une foule d'attributs de structure rompent ce caractère général de symétrie : c'est comme aux poumons et aux reins. On peut donc établir comme un caractère distinctif entre les deux systèmes nerveux, la symétrie de l'un et l'irrégularité de l'autre : or, ce caractère est un de ceux qui distinguent aussi les deux vies, comme je l'ai dit ailleurs.

D'après tout cela, il est manifeste qu'une ligne de démarcation tranchée sépare les nerfs des ganglions

et ceux du cerveau, et que c'est une manière inexacte, que celle qui consiste à les regarder comme formant un nerf unique émané de ce dernier par une origine quelconque (*A*). Leurs communications ne prouvent pas plus ce nerf général, que les rameaux qui passent de chacune des paires cervicales, lombaires ou sacrées, aux deux paires qui lui sont supérieure ou inférieure. En effet, malgré ces communications, on considère chaque paire d'une manière séparée, on ne fait point un nerf de leur ensemble. De même chaque ganglion doit être envisagé à part, malgré les branches qu'il envoie aux autres.

La description du système des ganglions doit être analogue à celle des nerfs cérébraux. Par exemple, je décris d'abord le ganglion lenticulaire comme on le fait pour le cerveau; puis j'examine ses branches, parmi lesquelles se trouve le grand splanchnique; car c'est une expression très-impropre que celle qui désigne ce nerf comme donnant naissance au ganglion. De même dans le cou, à la tête, etc., chaque ganglion est d'abord décrit; puis je traite de ses branches, parmi lesquelles se trouvent celles de communication. Il y a donc presque autant de descriptions que de ganglions isolés. On ne doit point traiter, par exemple, de l'ophthalmique avec le nerf moteur commun; pour s'en convaincre, il suffit de voir combien les nerfs ciliaires diffèrent des autres qui, appartenant à la vie animale, sont aussi contenus dans l'orbite.

D'après tout ce que nous venons de dire, il est

évident qu'il y a deux choses à examiner dans le système nerveux de la vie organique, 1°. les ganglions; 2°. les nerfs qui en partent.

ARTICLE PREMIER.

Des Ganglions.

§ Ier. *Situation, Formes, Rapports, etc.*

Les ganglions sont de petits corps rougeâtres ou grisâtres, situés en différentes parties du corps, et formant comme autant de centres d'où partent une infinité de ramifications nerveuses. Leur position la plus générale est le long de la colonne vertébrale, où l'on voit successivement les uns au-dessous des autres, les cervicaux supérieur et inférieur, les intercostaux, les lombaires et les sacrés. Ce sont ceux-là dont les branches communiquantes forment spécialement le grand sympathique. Mais, outre ces ganglions placés, pour ainsi dire, à la file les uns des autres, on en trouve d'isolés dans diverses parties, comme les ophthalmiques, les sphéno-palatins, les maxillaires, à la tête, comme encore les semi-lunaires au bas-ventre. A la poitrine, il n'y en a pas ainsi d'isolés; quelquefois cependant on en voit un petit à la base du cœur.

Outre les ganglions constamment observés, il y en a souvent d'accidentels, pour ainsi dire : tels sont ceux qu'on trouve quelquefois dans le plexus hypogastrique, dans le solaire même, à quelque distance du semi-lunaire, dans la partie moyenne

du cou, etc. D'un autre côté, souvent quelques-uns de ceux qu'on trouve ordinairement ne se rencontrent point, comme quelques lombaires, quelques sacrés, le maxillaire, etc.; en sorte qu'il paroît qu'il y a vraiment une différence essentielle entre les ganglions, sous le rapport de l'existence. Le cervical supérieur, le semi-lunaire, l'ophthalmique, etc., se trouvent toujours; ils paroissent essentiellement nécessaires à l'action des organes auxquels ils fournissent des nerfs : la plupart des autres peuvent manquer, au contraire, et être suppléés par ceux des environs, ou par d'autres formés contre l'ordre anatomique ordinaire.

Tous les ganglions affectent, en général, une position profonde. Dépourvus d'une enveloppe osseuse analogue à celle du cerveau, ils ne sont pas moins efficacement protégés contre l'action des corps extérieurs. C'est cette position profonde qui les dérobe presque tous à nos expériences, à celles au moins qui nécessiteroient que l'animal vécût un certain temps après qu'elles ont été faites : c'est ce qui perpétuera sans doute long-temps l'obscurité qui règne sur les fonctions de ces organes.

La forme des ganglions est extrêmement irrégulière. En général, ils affectent les formes arrondies; mais tantôt ils s'allongent, comme le cervical supérieur; tantôt c'est une espèce de corps triangulaire à bords obtus et ronds, comme l'ophthalmique; tantôt leur disposition est semi-lunaire, comme dans celui qui porte ce nom, etc. En général, toutes ces formes sont singulièrement va-

riables, comme je l'ai dit; la plus constante est celle du cervical supérieur.

Plongés dans beaucoup de tissu cellulaire, tous les ganglions sont séparés par lui des organes voisins. Presque tous se trouvent tellement disposés, qu'ils éprouvent peu de mouvemens de la part de ces organes, et qu'ils ne peuvent en recevoir aucun des vaisseaux qui y abordent. Ceux situés le long de la colonne vertébrale offrent surtout ce phénomène, très-différent et de celui qui se passe au cerveau dont les fonctions sont liées essentiellement à l'agitation habituelle que lui imprime le sang qui y aborde, et de celui qu'on observe dans les plexus des nerfs venant de ces mêmes ganglions.

§ II. *Organisation.*

Les ganglions ont, en général, chez l'adulte une couleur rougeâtre très-différente de celle des nerfs; quelquefois ils sont grisâtres. En les ouvrant, ils offrent un tissu mou, spongieux, assez semblable, au premier coup-d'œil, à celui des prétendues glandes lymphatiques.

Ce tissu n'a rien de commun avec la substance cérébrale, ni avec celle qui occupe les canaux névrilématiques. Ces deux dernières devroient plutôt être rangées dans la classe des fluides, comme je l'ai dit; c'est une pulpe, une véritable bouillie: aussi n'ont-elles aucune des propriétés des solides. Elles ne se racornissent point; l'espèce d'endurcissement, résultat du contact de l'alcool, des acides, du calorique, est tout différent du racornissement:

il est analogue à l'endurcissement du blanc d'œuf. Au contraire, le tissu des ganglions se racornit d'une manière très-manifeste, phénomène qui est caractéristique de tous les solides, excepté dans l'épiderme, les ongles et les poils, qui font une classe à part. Traité par les acides, les ganglions, après s'être crispés, racornis et endurcis, se ramollissent peu à peu et deviennent diffluens.

La coction produit un phénomène à-peu-près analogue : 1°. racornissement et endurcissement à l'instant où l'eau bout; 2°. permanence de cet état pendant une demi-heure; 3°. ramollissement graduellement amené : quand ce dernier est complet, la coction est finie. Dans cet état, les ganglions sont tout différens des nerfs soumis à la même expérience. J'ai remarqué aussi, sur le veau, qu'ils ont un goût très-distinct de celui des nerfs, mode de recherches qui n'est point à négliger pour bien connoître la différence de nature des organes. En effet, comme nous ne savons pas encore la diversité des principes qui entrent dans la composition de chacun, il faut bien s'en tenir aux différences des qualités.

Les alcalis agissent un peu sur les ganglions, qu'ils tendent à dissoudre, et qu'ils dissolvent en effet en partie, s'ils sont très-caustiques. Mais cette dissolution est infiniment moins prompte et moins facile que celle de la pulpe cérébrale par les mêmes réactifs. Les ganglions résistent autant et même plus que les nerfs à la putréfaction : c'est encore une différence bien remarquable entr'eux et la substance

cérébrale. En général, on peut établir qu'il n'y a aucune espèce d'analogie entr'eux.

Le tissu des ganglions ne paroît aucunement fibreux; toute apparence linéaire, filamenteuse, etc., y est absolument nulle à la simple inspection. Homogène pour ainsi dire dans sa nature, il présente par-tout un aspect uniforme quand on le coupe par tranches. Cependant le célèbre Scarpa a considéré les ganglions comme résultant d'une espèce d'épanouissement des nerfs en une infinité de filets extrêmement déliés, qui s'entrelacent les uns aux autres, et qui deviennent très-distincts par la macération. Je n'ai point répété toutes ses dissections, qui me paroissent d'une extrême difficulté : je renvoie donc à son ouvrage et aux planches qu'il y a jointes. J'observe seulement qu'il y a certainement autre chose dans les ganglions qu'une simple résolution du nerf en filets extrêmement ténus. En effet, le simple coup-d'œil suffit pour établir entre eux la plus grande différence. Certainement il y a une démarcation aussi tranchée entre les ganglions et leurs nerfs, qu'entre ceux du cerveau et lui. 1°. Différences de couleur, teinte rougeâtre ou grisâtre dans les uns, blancheur dans les autres; 2°. différences de consistance, de qualités extérieures, etc.; 3°. différences de propriétés. Si les nerfs venant de la moelle ne faisoient que s'épanouir, à leur passage par les ganglions, en filets ténus, ce ne seroit qu'une différence de forme et non de nature; les propriétés devroient être les mêmes. Pourquoi donc sont-elles si différentes, comme je le prouverai plus bas? Pourquoi, par là même qu'il sort d'un gan-

glion, un nerf ne communique-t-il plus de mouvemens volontaires? 4°. Pourquoi la nature n'a-t-elle pas placé des ganglions dans les nerfs des membres comme dans ceux des autres parties? 5°. S'il n'y a que résolution du nerf en filets plus petits dans le ganglion, pourquoi n'y a-t-il jamais de proportion entre les filets qui entrent d'un côté et ceux qui sortent du côté opposé? En effet, ceux qui pénètrent en haut dans le cervical supérieur ne faisant qu'épanouir leurs filets dans ce ganglion, et les réunir ensuite pour former ceux qui partent d'en bas, il devroit y avoir égalité entre les uns et les autres sous le rapport du volume; tous les ganglions devroient présenter ce rapport constant entre les nerfs d'un côté et ceux du côté opposé : or, il suffit de les examiner pour voir que dans presque tous une disposition inverse s'observe. 6°. Les ganglions devroient être toujours proportionnés au volume des nerfs qui les forment en y épanouissant leurs fibres. Pourquoi donc les ganglions intercostaux sont-ils si petits, et les troncs qui les unissent, ou plutôt qui leur donnent naissance et qui en partent ensuite, suivant la manière de voir ordinaire, sont-ils si gros? Pourquoi, au contraire, le ganglion cervical supérieur est-il si gros, et ses branches sont-elles si minces? 7°. Comment expliquer les fréquentes interruptions entre les ganglions de l'homme, celles qui sont constantes dans une foule d'animaux, s'il y a continuité entre les filets nerveux qui entrent en haut dans les ganglions et ceux qui en sortent en bas? 8°. Comment se fait-il que les ganglions et leurs nerfs ne suivent pas une exacte

proportion de développement avec les nerfs cérébraux, si ceux-ci leur donnent naissance en s'y épanouissant? 9°. Pourquoi la douleur ne porte-t-elle pas le même caractère dans l'une et l'autre espèce de nerfs?

Je n'ai aucune opinion sur la nature ni sur les fonctions des ganglions, parce que je n'ai aucun fait pour m'appuyer; mais certainement il y a quelque chose de plus dans leur tissu que l'épanouissement des filets nerveux. Scarpa admet une matière particulière qui sépare ces filets; mais cette substance devroit prédominer considérablement, puisque le ganglion surpasse de beaucoup le volume des nerfs qui sont censés lui donner origine. Or, je n'ai jamais vu cette substance; je ne sais ce qu'elle est: tout est solide quand on coupe un ganglion. Je crois donc qu'en admettant, jusqu'à un certain point, la disposition intérieure que cet auteur a observée dans les ganglions, on peut ne point envisager ces organes sous le point de vue sous lequel il les a présentés (*B*).

On connoît très-peu les altérations que les maladies font éprouver au tissu des ganglions. J'ai examiné déjà plusieurs fois dans les maladies du cœur, du foie, de l'estomac, des intestins, les ganglions qui envoient des nerfs à ces viscères : ils ne m'ont paru avoir subi aucun changement. Dans les cancers d'estomac portés au dernier degré, où tout le tissu cellulaire voisin est engorgé, et où les glandes lymphatiques sont considérablement tuméfiées, j'ai trouvé toujours le ganglion semi-lunaire intact, excepté cependant dans un cas où

son volume étoit accru, et où sa densité étoit un peu augmentée. Une autre fois j'ai trouvé ce même ganglion du volume d'une petite noix, avec un léger noyau cartilagineux dans son centre, sur le cadavre d'un homme amené à l'Hôtel-Dieu pour une manie périodique. Quelques médecins ont cru, et je le soupçonne aussi, que les accès hystériques, qui commencent par un resserrement à l'épigastre, dans lesquels la malade sent remonter ensuite une boule jusqu'au gosier, peuvent tenir à quelques lésions des ganglions semi-lunaires, du plexus solaire, et des communications qui, de ganglion en ganglion, vont jusqu'au cou. Cependant, deux cadavres que j'ai ouverts dernièrement ne m'ont offert aucune altération, quoique pendant la vie les sujets eussent été fréquemment attaqués de ces accès; mais ils peuvent évidemment partir des ganglions et des plexus épigastriques, sans que ceux-ci soient affectés dans leur structure, de même qu'une foule d'affections cérébrales ne laissent après elles aucune trace dans le cerveau : ce point mérite un examen particulier.

Il ne paroît pas que le tissu des ganglions soit environné d'une membrane propre. Le tissu cellulaire se condense seulement à leurs environs, puis il devient très-consistant et très-serré autour d'eux. Il y prend la nature des tissus sous-muqueux, sous-artériel, etc. : jamais il ne contient de graisse. Il y a donc vraiment autour des ganglions, comme autour des artères, sous les surfaces muqueuses, etc., les deux espèces de tissu cellulaire dont nous avons parlé en traitant de l'organisation de ce tissu, et

qui diffèrent si essentiellement l'une de l'autre par leur nature et même par leurs propriétés. C'est la seconde espèce, celle analogue au tissu sous-artériel, etc., qui forme la membrane propre admise par quelques auteurs.

En examinant profondément l'intérieur des ganglions, on voit aussi que très-peu de tissu cellulaire s'y rencontre. J'ai trouvé ce tissu constamment privé de graisse : aussi les alcalis ne forment-ils point un enduit savonneux autour d'eux, comme autour des nerfs cérébraux qu'on plonge dans leur dissolution. J'ai examiné de cette manière plusieurs ganglions, à cause de l'opinion de Scarpa, qui croit ces organes pénétrés de ce fluide, au moins chez les personnes grasses.

Les ganglions reçoivent beaucoup de vaisseaux sanguins. Ceux-ci les pénètrent de tous côtés, serpentent d'abord dans l'espèce d'enveloppe celluleuse qui les entoure, puis pénètrent dans leur tissu, s'y ramifient et s'y perdent par des anastomoses multipliées, et en se continuant avec les exhalans qui y apportent la matière nutritive. Les injections fines montrent une très-grande quantité de vaisseaux dans ces petits organes : la nutrition y suppose les exhalans et les absorbans.

§ III. *Propriétés.*

Il est difficile d'analyser les propriétés de tissu dans les ganglions. Quant aux propriétés vitales, ils ne peuvent croître, vivre et se nourrir sans sensibilité organique, et sans contractilité insensible

de même espèce. La contractilité animale et l'organique sensible n'y existent pas évidemment. Quant à la sensibilité animale, voici ce que j'ai observé sur ce point. Comme en ouvrant l'abdomen d'un animal, d'un chien, par exemple, il vit très-bien pendant un certain temps, et reste même calme après les premiers instans de souffrance, j'ai attendu ce calme qui succède à l'agitation de l'incision des parois abdominales, puis j'ai mis le ganglion semi-lunaire à découvert, et je l'ai irrité fortement : l'animal ne s'est point agité, tandis que dès que j'agaçois un nerf cérébral lombaire, pour comparaison, il crioit, se soulevoit et se débattoit. En général, il paroît que la sensibilité des ganglions est infiniment moins marquée que celle de beaucoup d'autres organes. Certainement la peau, le système muqueux, le médullaire, le nerveux de la vie animale, etc., passent avant eux sous ce rapport.

L'ignorance où nous sommes sur les maladies qui ont leur siége dans les ganglions, l'éloignement de ces organes des excitations extérieures, font que nous ne pouvons avoir aucune donnée sur leurs sympathies. Je crois très-probable cependant que ces sympathies jouent un rôle réel dans les hystéries, dans certaines espèces d'épilepsies dont les accès commencent, comme ceux de l'hystérie, par une sensation pénible à l'épigastre, dans cette foule d'affections nommées *nerveuses*, et que le vulgaire confond sous le nom de *vapeurs*. Un des objets les plus importans de recherches, dans les névroses, c'est de déterminer celles qui ont leur siége spé-

cial dans le système nerveux cérébral, et celles qui affectent plus particulièrement le système des ganglions. Placez d'un côté la paralysie, l'hémiplégie, les convulsions des enfans, le tétanos, la catalepsie, l'apoplexie, la plupart des épilepsies, tous les accidens nombreux qui résultent des épanchemens, des compressions sur le cerveau lors des plaies de tête, des névroses de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, etc., et toutes les affections dont la source est évidemment dans la tête; de l'autre côté mettez l'hystérie, l'hypochondrie, la mélancolie, et toute cette classe nombreuse d'affections où le ventre et la poitrine, mais le premier surtout, semblent être le foyer où siége tout le mal; vous verrez qu'il y a une différence essentielle, et que les symptômes portent un caractère tout différent. Je ne dis pas que le dernier genre de névroses affecte exclusivement les ganglions; car trop d'obscurité règne sur ces affections pour prononcer rien d'affirmatif ni sur leur siége, ni sur leur nature. Sans doute même que les organes sécrétoires, circulatoires, pulmonaires, etc., peuvent être alors spécialement affectés dans leur tissu propre, et indépendamment des nerfs qu'ils reçoivent; mais certainement c'est un objet intéressant de recherches, et il y a trop de différence entre les phénomènes de l'un et l'autre ordre d'affections, pour que leur siége primitif ne présente pas des différences. Il est difficile de croire que le système des ganglions n'ait pas beaucoup de part au dernier.

Ce qui m'engage à penser que la différence des

phénomènes que nous présente l'ordre général des névroses tient spécialement à la différence des nerfs cérébraux et de ceux des ganglions, c'est que leurs phénomènes dans l'état de santé sont très-différens. M. Hallé a très-bien observé que les douleurs qu'on éprouve dans les parties où se distribuent les nerfs venant des ganglions ont un caractère particulier, qu'elles ne ressemblent point à celles qu'on éprouve dans les parties où se distribuent des nerfs cérébraux. Ainsi le sentiment pénible qu'on éprouve aux lombes dans les affections de matrice, par l'injection vineuse faite dans la tunique vaginale, etc., sentiment qui me paroît tenir à l'influence sympathique exercée sur les ganglions lombaires par l'organe affecté, les douleurs des intestins, les ardeurs de l'épigastre, etc., etc., ne ressemblent point aux douleurs des parties externes : elles sont profondes, portent au cœur, comme on le dit. On sait qu'il y a des coliques essentiellement nerveuses, qui sont certainement indépendantes de toute affection locale des systèmes séreux, muqueux, et musculaire des intestins. Ces coliques siégent manifestement dans les nerfs des ganglions semi-lunaires, qui se répandent dans tout le trajet des artères abdominales. Elles sont de véritables névralgies du système nerveux de la vie organique : or, ces névralgies n'ont absolument rien de commun avec le tic douloureux, la sciatique, et autres névralgies du système nerveux de la vie animale. Les symptômes, la marche, la durée, etc., tout est différent dans l'une et l'autre espèce d'affections.

Ce que je viens de dire sur les lésions du sentiment s'applique aussi à celles du mouvement. Il n'y a aucune espèce de comparaison à faire entre les convulsions des muscles qui reçoivent des nerfs de la vie animale, et les mouvemens spasmodiques et irréguliers qui naissent dans tous les muscles qui reçoivent des nerfs des ganglions. Rien ne ressemble au tétanos, dans le cœur, les intestins, la vessie, etc.

Toutes ces considérations établissent des différences tranchantes entre les nerfs cérébraux et ceux des ganglions; différences sur lesquelles je ne puis présenter que des approximations, puisque nous n'avons aucune donnée sur les fonctions des derniers.

§ IV. *Développement.*

Les ganglions diffèrent essentiellement du cerveau, dans les premiers temps, par leur développement, qui est proportionnellement bien moins avancé que le sien. Ils ne sont qu'au niveau de tous les autres organes, tandis que lui leur est infiniment supérieur sous ce rapport, ainsi que nous l'avons vu. En comparant les ganglions cervical supérieur, semi-lunaire, etc., dans le fœtus et dans l'adulte, il est facile de faire cette remarque. Les ganglions reçoivent aussi dans le fœtus moins de vaisseaux proportionnellement au cerveau. Ils ne suivent point la proportion d'accroissement des organes auxquels ils envoient des nerfs. Ainsi, ceux qui fournissent aux organes génitaux, qui sont presque oubliés pendant les premières années de la

nutrition générale, sont aussi volumineux proportionnellement que ceux qui donnent au foie, à l'estomac, aux intestins, que leur accroissement précoce caractérise. Ces nerfs suivent, sous ce rapport, la même loi que les ganglions, quoique la plupart se trouvent sur des artères, lesquelles sont plus ou moins développées, suivant les organes qu'elles pénètrent.

Le système nerveux de la vie organique, étant moins précoce dans son développement que celui de la vie animale, doit être sujet chez l'enfant à moins d'affections : c'est en effet ce qu'on observe. Les convulsions et la plupart des névroses du second sont, comme nous l'avons vu, l'apanage spécial de l'enfance. Au contraire, l'ordre particulier des affections nerveuses dont nous avons parlé, et où il paroît que le premier joue un rôle principal, est en général peu fréquent à cette époque. Toutes les maladies nerveuses dont le foyer spécial semble être à l'épigastre, où il y a une si grande abondance de nerfs venant des ganglions, semblent être étrangères au premier âge.

Autre différence qui distingue les ganglions du cerveau sous le rapport du développement ; c'est que, chez le fœtus, ils ne sont point, comme lui, d'une extrême mollesse. Leur dureté ne le cède même presque pas à celle qu'ils offriront par la suite, dans l'âge adulte.

A mesure que nous nous éloignons de l'enfance, le système nerveux organique commence à devenir prédominant. C'est vers la trentième ou quarantième année qu'il paroît être dans son maximum

d'action : il va en diminuant à mesure qu'on s'avance vers la vieillesse ; il se flétrit en partie à cette époque. Les nerfs deviennent grisâtres ; les ganglions sont durs, résistans et plus petits. Les névroses qui paroissent leur appartenir sont infiniment plus rares. Au reste, l'obscurité répandue sur les fonctions de ce système ne me permet que d'indiquer vaguement les altérations qu'elles éprouvent dans les divers âges.

§ V. *Remarques sur les Ganglions vertébraux.*

Dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur les ganglions, j'ai fait abstraction de ceux qui répondent aux trous de conjugaison, et que quelques-uns appellent *ganglions simples*. On sait qu'à l'instant où chaque nerf sort de chacun de ces trous, il présente un renflement marqué, rougeâtre, pulpeux, analogue par son apparence à la plupart des ganglions. Je ne sais trop, je l'avoue, comment classer ces organes. On ne peut se dissimuler qu'ils n'aient la plus grande analogie de structure avec les autres. Un autre rapport les en rapproche même ; c'est que les nerfs, en sortant de leur tissu, forment presque tout de suite des plexus que nous avons désignés sous les noms de cervical, brachial, lombaire et sacré, de même que les plexus solaire, cardiaque, mésentérique, etc., sont formés par les nerfs de la vie organique, à l'instant où ils sortent de leurs ganglions respectifs. Cependant ces derniers nerfs sont les conducteurs de propriétés toutes différentes : irritez sur un animal vivant le

ganglion cervical supérieur, l'inférieur même, ce qui est plus difficile, quoiqu'on puisse y parvenir; les muscles auxquels ils envoient des nerfs resteront intacts : même phénomène en excitant ces nerfs eux-mêmes. Au contraire, toute irritation d'un filet venant des ganglions vertébraux produit tout de suite des convulsions dans les muscles correspondans. La sensibilité est aussi toute différente dans l'une et l'autre espèce de nerfs. D'ailleurs, il n'y a aucune analogie entre la manière dont les nerfs partent en tous sens des ganglions vertébraux, et celle dont les autres ganglions fournissent les leurs. En attendant que des expériences ultérieures nous éclairent, contentons-nous d'indiquer ce qui est de rigoureuse observation (1).

---

(1) La plupart des anatomistes admettent avec Scarpa des ganglions simples, ce sont les vertébraux, et des ganglions composés. Wutzer divise les ganglions en trois espèces, suivant qu'ils appartiennent aux nerfs cérébraux, aux nerfs spinaux, ou aux nerfs de la vie organique. Weber, auteur d'une très-bonne dissertation sur le grand nerf sympathique, distingue des ganglions d'origine et des ganglions d'accroissement, d'après les usages différens qu'il leur attribue. M. Ribes établit, 1°. des ganglions spinaux, 2°. des ganglions latéraux, 3°. des ganglions médians (*).

ARTICLE II.

Des Nerfs de la Vie organique.

§ Ier. *Origine.*

Chaque ganglion est, comme nous l'avons vu, un centre d'où partent, en différens sens, diverses branches dont l'ensemble forme une espèce de petit système nerveux isolé. Le mode d'origine de ces branches a très-peu de rapport avec celui des branches du cerveau et de la moelle épinière : voici quelles sont les différences qui le distinguent :

1°. L'adhérence est beaucoup plus forte, le nerf se rompt même plutôt ailleurs qu'à cette origine ; ce qui est le contraire dans le système précédent. 2°. Il ne paroît pas que la substance du ganglion se continue dans le nerf pour en former la substance médullaire, puisque l'organisation de l'un et de l'autre est toute différente. Quelquefois cependant le ganglion se prolonge pendant un court trajet sous forme de cordon ; cela arrive surtout au cervical supérieur, aux lombaires, au semi-lunaire, etc. Alors la forme seule est différente ; mais au moindre coup-d'œil, il est facile de distinguer là où le ganglion finit et là où le nerf commence. 3°. Ce commencement se fait d'une manière subite ; c'est comme un muscle qui s'implante dans un tendon. La meilleure manière de bien voir cette disposition est de fendre longitudinalement le ganglion cervical supérieur et le cordon qu'il envoie à l'inférieur : le

changement de nature de l'un et l'autre paroît très-bien alors; ou bien, s'il faut concevoir le ganglion comme la résolution en filets multipliés des cordons nerveux, on distingue très-bien le changement subit que ces filets éprouvent en passant du cordon au nerf. 4°. L'enveloppe cellulaire dense qui entoure le ganglion se prolonge sur l'origine nerveuse, et lui donne un accroissement de consistance en cet endroit. Il faut l'enlever avec précaution avant de parvenir au nerf. On voit alors chaque filet distinct naître du ganglion. Après qu'il en est sorti, tantôt il reste isolé; ce qui arrive au semi-lunaire, aux lombaires, à l'ophthalmique, dont les prolongemens sont d'une extrême ténuité. Tantôt plusieurs de ces filets se réunissent et forment un cordon, comme entre les deux cervicaux, comme aux nerfs splanchniques grand et petit, etc.

Je n'ai pu parvenir, par la macération, l'ébullition ou l'action des acides, à détruire l'adhérence du nerf avec le ganglion, comme on détruit celle du muscle avec le tendon, de celui-ci avec l'os, etc.

§ II. *Trajet, Terminaison; Plexus.*

Sortis des ganglions, les nerfs se comportent de plusieurs manières différentes, que nous allons examiner.

1°. Il y en a toujours qui vont tout de suite communiquer avec le système de la vie animale: le ganglion ophthalmique envoie des rameaux au moteur commun et au nerf nasal; le sphéno-palatin fournit des communications au nerf maxillaire su-

périeur; le cervical supérieur à tous les nerfs qui l'entourent, savoir, en haut, au moteur externe; en dedans, au grand hypoglosse, au nerf vague, au glosso-pharyngien, au spinal, etc.; en arrière, aux premières paires cervicales. Tous les ganglions situés les uns au-dessus des autres le long de la colonne vertébrale jettent des communications dans chaque paire des trous de conjugaison qui leur correspondent; le nerf vague communique avec le semi-lunaire, etc. Il n'est donc aucun ganglion isolé des nerfs de la vie animale : de là même l'expression habituelle qui indique chaque ganglion comme naissant de telle ou telle paire, ou se trouvant dans son trajet, expression très-inexacte. Ainsi l'ophthalmique n'est nullement dans le trajet du nerf moteur commun : l'un et l'autre s'envoient chacun un rameau qui se confondent, ou plutôt il y a une branche de communication entre le ganglion et le nerf cérébral. En général, toutes ces branches de communication avec le système de la vie animale sont courtes, blanchâtres, et de même nature ou au moins de même apparence que les nerfs de ce dernier. Elles ne forment aucun plexus dans leur trajet, fournissent rarement des branches, et paroissent étrangères à tout autre usage qu'à celui d'établir des anastomoses entre les deux systèmes.

2°. Chaque ganglion envoie en haut et en bas des branches aux deux ganglions qui lui sont contigus. Nous avons vu l'ophthalmique et le sphéno-palatin exceptés de cette règle. Quelquefois aussi, comme je l'ai dit, il y a des interruptions dans d'autres régions. Quoi qu'il en soit, ces communications gé-

nérales peuvent faire regarder les ganglions comme se tenant par-tout, et pouvant recevoir les uns des autres les diverses affections dont ils peuvent être primitivement le siége isolé. Ces branches de communication sont droites comme les précédentes ; quelquefois très-minces, comme entre les ganglions lombaires et sacrés; d'autres fois plus volumineuses, comme celle qui est intermédiaire aux deux cervicaux, supérieur et inférieur; en certains cas très-grosses, comme le grand splanchnique, qui est le véritable tronc de communication entre les intercostaux et le semi-lunaire. Les nerfs qui nous occupent, le dernier surtout, ont, comme les précédens, une disposition exactement analogue aux nerfs cérébraux ; ils sont formés de cordons blanchâtres, qui eux-mêmes résultent de filets : l'œil ne découvre entre eux aucune différence.

3°. Plusieurs filets venant des ganglions se jettent dans certains muscles cérébraux, comme dans le diaphragme, dans quelques-uns de ceux du cou, etc.; d'autres vont gagner isolément les organes voisins.

4°. Le plus grand nombre, sortant des ganglions par filets isolés, s'entrelacent en manière de plexus avec ceux des ganglions contigus, au voisinage ou sur les gros vaisseaux. Le plus remarquable de ces plexus est le solaire, que composent les innombrables branches venant des semi-lunaires; puis on voit l'hypogastrique, le cardiaque, etc. Presque tous ces plexus ne sont point exclusivement formés par les nerfs de la vie organique; ceux de

l'animale leur en donnent aussi, comme le nerf vague en fournit un exemple pour le solaire et le cardiaque, comme les nerfs sacrés en offrent un autre pour l'hypogastrique, etc. Cependant ce sont toujours les nerfs de la vie organique qui prédominent dans ces plexus : il n'y a que le pulmonaire, où la paire vague domine spécialement, tandis que les nerfs venant du ganglion cervical inférieur ne sont, pour ainsi dire, qu'accessoires.

Les plexus primitifs résultant de l'entrelacement des nerfs organiques à leur sortie des ganglions forment un amas de nerfs irréguliers, plongés dans le tissu cellulaire, accommodés à la forme des organes voisins, et tout différens de ceux de la vie animale, comme du brachial, du lombaire, etc. En effet, à tout instant, non-seulement les filets se placent, comme dans ceux-ci, les uns à côté des autres en changeant de rapports; mais encore leurs extrémités se continuent, ils s'entrelacent les uns dans les autres, changent à chaque point de direction, forment des anses, des réseaux, et se mêlent tellement, qu'il n'est pas possible de rien distinguer, qu'un millier de nerfs, qu'on diroit naître sous le linge qui essuie l'endroit où se trouve le plexus.

Ces organes sont remarquables par leur couleur rougeâtre ou grisâtre, par leur mollesse, par leur peu d'apparence, etc.; souvent il est très-difficile de les distinguer du tissu cellulaire. La meilleure manière de les rendre sensibles est de laisser macérer dans l'eau, pendant un jour ou deux, le sujet ouvert : ils blanchissent alors sensiblement, ne se

ramollissent point, et paroissent même augmenter un peu de consistance, comme les cérébraux en pareil cas. Du reste, leur ténuité est telle, qu'il est impossible de les soumettre à aucune espèce de réactifs : seulement, j'ai observé qu'ils possèdent éminemment la faculté de se racornir, et qu'ils ne le cèdent point aux cérébraux sous ce rapport. Cette ténuité dépend de ce que tous les filets sont isolés les uns des autres, au lieu d'être, comme dans les précédens, rassemblés en cordons; c'est ce qui fait aussi que ces nerfs sont si nombreux. Si tous les filets du plexus brachial étoient séparés comme le sont ceux du solaire, ils présenteroient le même aspect et le même nombre dans leur entrelacement.

Les plexus primitifs formés par les ganglions jouent-ils un rôle dans les fonctions nerveuses? sont-ils des centres auxquels se rapportent des phénomènes importans? Que n'a-t-on pas dit sur le plexus solaire, à ce sujet! Mais rien, je crois, de tout ce qui a été avancé sur ce point n'est fondé sur la stricte observation.

Les plexus de la vie organique se partagent bientôt en différentes divisions, qui se portent aux différentes parties, à celles surtout de cette vie. Ces divisions résultent d'une infinité de petits filets, qui marchent constamment isolés, quoique placés près les uns des autres, et qui ne se réunissent jamais en cordons comme dans les précédens. Elles accompagnent presque toutes les artères : ainsi, la rénale, l'hépatique, la splénique, la coronaire-stomachique, les mésentériques, l'hypogastrique, la carotide et ses distributions, etc., sont-elles en-

tourées de filets venant des ganglions. Ces filets se comportent de deux manières. 1°. Les uns accompagnent l'artère sans lui être collés; beaucoup de tissu cellulaire les en sépare; ils marchent dans son trajet sans s'entrelacer très-sensiblement entre eux. 2°. Les autres lui forment pour ainsi dire une tunique nouvelle, extérieure aux autres, lui adhèrent intimement, et s'entrelacent tellement entr'eux qu'on les prendroit pour un véritable réseau entourant l'artère.

Quand l'artère ne parcourt que peu de trajet, ces deux ordres de branches restent distincts l'un de l'autre jusqu'à l'organe, comme on le voit autour de la splénique, de l'hépatique, de la rénale, etc.; mais, si ce trajet est plus long, les branches extérieures se jettent peu à peu dans le plexus artériel, et s'y perdent entièrement. Ce plexus peut être suivi sur les gros troncs; il se partage à chaque branche, et on peut l'y voir encore; mais telle est sa ténuité sur les rameaux, qu'il y disparoît entièrement : la spermatique est une des artères où on le distingue le plus long-temps. Les artères des membres paroissent en être dépourvues. En général, c'est sur celles qui vont aux organes centraux de la vie intérieure, que ce réseau est le plus sensible. Lorsqu'on déduit, de la somme des filets venant des ganglions, ceux par lesquels ils communiquent d'une part entre eux, de l'autre part avec les nerfs de la vie animale, on voit que tout le reste est presque destiné, en dernier résultat, à accompagner ainsi les artères. Cette disposition est toute différente de celle des nerfs cérébraux, dont

les filets sont seulement juxtaposés à ces vaisseaux. Ceux-ci en font presque partie intégrante, tant l'adhésion est intime; ce qui suppose certainement un usage que nous ignorons, relativement à la circulation ou aux autres fonctions organiques. Comme ces vaisseaux distribuent par-tout les matériaux de ces fonctions, des sécrétions, des exhalations, de la nutrition, etc., sans doute que les nerfs organiques ont quelque influence sur elles : l'expérience ni l'observation n'ont rien appris encore sur ce point.

Les veines n'ont point autour d'elles d'aussi nombreux accompagnemens des nerfs organiques. Il en est de même des troncs absorbans, qui marchent presque par-tout isolés de ce système.

La constante union des artères avec les plexus organiques, union qui offre une disposition toute différente de celle des ganglions, influe sans doute sur l'action de ces plexus, ou plutôt des nerfs qui en partent, par le mouvement que leur communique le sang. Il est à remarquer à ce sujet que, de même que la nature a entassé une foule d'artères à la base du cerveau pour l'agiter d'un mouvement alternatif, elle a de même placé le plexus le plus considérable de tout le système organique sur un des endroits auxquels le sang rouge communique une plus forte impulsion, savoir sur le tronc cœliaque.

§ III. *Structure, Propriétés, etc.*

D'après ce que nous avons dit plus haut, il est évident que les nerfs partant des ganglions sont de deux sortes sous le rapport de l'organisation; 1°. ceux qui sont identiques au système cérébral, par leur couleur blanche, par la possibilité de diviser leurs troncs en cordons distincts, et ceux-ci en filets, lesquels paroissent névrilématiques et médullaires comme les précédens; 2°. ceux qui n'offrent que de petits filets isolés, grisâtres ou rougeâtres, mollasses, et qui se voient surtout en nombre prodigieux dans les plexus. Ceux-ci ont-ils un névrilème, une substance médullaire? il est impossible de le déterminer.

Les propriétés de tissu sont difficiles à saisir dans les nerfs organiques. Quant aux propriétés vitales, il est hors de doute que la sensibilité animale n'est point aussi exaltée dans ces nerfs que dans ceux de la vie animale : j'ai mis souvent à découvert les plexus du bas-ventre; puis, en laissant reposer un instant l'animal, et en les irritant comparativement avec les nerfs lombaires, j'ai constamment fait cette remarque. On sait que très-souvent la ligature immédiate de l'artère spermatique n'est presque point douloureuse dans le sarcocèle, quoique des branches venant des ganglions lui forment un plexus en forme de réseau qu'on ne peut nullement en séparer. Si l'on extrait une anse d'intestins par une petite plaie à l'abdomen, l'irritation de la couche sous-muqueuse, du côté des vaisseaux,

n'est presque pas ressentie, quoique beaucoup de nerfs des ganglions se trouvent en cet endroit. J'ai eu une infinité d'occasions d'agir de différentes manières sur la carotide, à laquelle le ganglion cervical supérieur fournit en haut des branches : or, tant que je ne touchois pas le nerf vague, l'animal restoit calme. Je suis loin de croire cependant à l'insensibilité absolue des nerfs des ganglions; mais certainement, dans les mêmes circonstances que je viens de rapporter, les nerfs cérébraux auroient causé beaucoup plus de douleur à l'animal.

Je pense que, dans l'état maladif, cette sensibilité est susceptible de s'exalter beaucoup. On ne peut nier certainement que le plexus solaire ne joue un grand rôle dans les diverses sensations que nous éprouvons à l'épigastre : les douleurs très-vives qui accompagnent souvent la formation des anévrysmes sont probablement dues en partie à la distension des filets nerveux qui entourent l'artère. J'ai déjà dit qu'il est très-probable que les nerfs organiques sont pour beaucoup dans les sensations diverses que nous font éprouver certaines névroses particulières.

Ces nerfs donnent lieu à des sympathies manifestes en certains cas : c'est à cela qu'il faut rapporter les lésions diverses que Petit de Namur a déterminées dans l'organe de la vue, en irritant leurs branches accessibles aux expériences. Le développement des nerfs des ganglions suit à-peu-près les mêmes lois que celui de ces organes dont ils émanent.

Remarquons, en finissant ce système, qu'il n'en

est point qui mérite de fixer davantage l'attention des physiologistes. Tous les autres offrent une série de phénomènes déjà très-connus : dans celui-ci, à peine avons-nous quelques aperçus. Il ne nous offre pour ainsi dire encore que des attributs négatifs de ceux du système nerveux de la vie animale. Ainsi est-il hors de doute que les nerfs organiques ne jouent point le même rôle que les précédens dans la sensibilité animale; qu'ils sont toujours étrangers à la contractilité de même espèce; qu'ils n'influent point directement sur l'organique sensible, puisque, comme nous le verrons, on peut les couper ou les irriter sans anéantir ou sans précipiter le mouvement des muscles auxquels ils vont se rendre. Mais, en connoissant les usages qu'ils ne remplissent pas, nous ignorons ceux auxquels ils sont réellement destinés. Je l'ai déjà observé, la difficulté de faire des expériences sur les ganglions et les plexus retardera de beaucoup les progrès de la science : à peine avons-nous quelques branches à l'extérieur sur lesquelles nous puissions agir.

Scarpa a rassemblé les opinions de tous ceux qui l'ont précédé, avec la sienne propre, sur les usages des ganglions. Je renvoie à ce qu'il a dit sur ce sujet (*C*). Comme le point de vue général sous lequel il a présenté ces organes, et celui sous lequel je les offre ici, diffèrent essentiellement, l'exposé que je viens de faire des nerfs de la vie organique porte nécessairement une empreinte générale toute différente de celle de son ouvrage, l'un de ceux au reste qui, comme tout ce que cet auteur a publié, honore le plus l'époque anatomique où nous nous trouvons.

Je terminerai cet article par une réflexion importante. Si les nerfs ne faisoient que se diviser dans les ganglions, si ceux-ci n'offroient dans leur intérieur que des différences de formes, qu'une division extrêmement multipliée de leurs filets, pourquoi seroient-ils si constans dans les animaux? Une foule d'organes manquent, varient, se présentent sous mille formes différentes dans leurs diverses classes; au contraire, les ganglions sont constans. Dans les espèces même où le système cérébral est imparfait, celui des ganglions est dans toute la plénitude de son organisation. La vie animale diminue et se rétrécit d'une manière sensible dans la plupart des insectes, dans les vers, etc., et en général dans les animaux sans vertèbres : eh bien! le cerveau et ses nerfs deviennent moins bien prononcés à mesure que cette vie est moins parfaite. La vie organique est, au contraire, presque dans toute sa plénitude chez ces animaux : eh bien! les ganglions et leurs nerfs restent aussi très-prononcés. Cette remarque m'a frappé en lisant les recherches de divers auteurs sur l'anatomie des dernières classes d'animaux : or, si les ganglions n'étoient pas les centres de certaines fonctions importantes que nous ignorons, seroient-ils si invariables dans l'organisation animale? (*D*).

ADDITIONS

AU

SYSTÈME NERVEUX DE LA VIE ORGANIQUE.

Isolement du grand Sympathique.

PAGE 369 (*A*). « Il est manifeste qu'une ligne » de démarcation tranchée sépare les nerfs des gan- » glions de ceux du cerveau, et que c'est une ma- » nière inexacte, que celle qui consiste à les regarder » comme formant un nerf unique émané de ce der- » nier par une origine quelconque. »

Le grand sympathique a toujours été, pour les anatomistes, un sujet de discussions. Haller, Zinn, Scarpa, Legallois, ont soutenu qu'il dépendoit du cerveau et de la moelle, ainsi que les autres nerfs, et que, de même que ces derniers, il ne faisoit que transmettre une influence qu'il recevoit de ces parties. Beaucoup d'autres physiologistes pensent au contraire que ce nerf est isolé, par sa disposition comme par son action, du reste du système nerveux. Authenrieth le fait bien sortir du système nerveux général; mais il suppose qu'à mesure que ses filets traversent les ganglions, ils sont

de moins en moins soumis à l'action cérébrale. Suivant Reil, le grand sympathique n'a que des filets de communication et point d'origine, mais il jouit d'une propriété *demi-conductrice*. M. Gall en fait, comme Bichat, une multitude de systèmes isolés, ce qui tient à la manière dont il a considéré en général le système nerveux. Enfin J.-F. Meckel admet une sorte d'opinion mixte, suivant laquelle le grand sympathique, quoique isolé, dépendroit pourtant jusqu'à un certaint point des organes centraux.

Il seroit superflu de détailler ici les raisons alléguées pour ou contre toutes ces opinions; nous nous contenterons d'indiquer les principales. Et d'abord rien n'empêche d'appeler points d'origine, dans le grand nerf sympathique, les points de communication de ce nerf avec la moelle et le cerveau, si l'on se souvient de ce qu'on doit entendre par *origines* dans le système nerveux : ce sont les extrémités centrales des nerfs, celles qui sont les plus voisines des centres nerveux. Tout ce qui a été dit plus haut pour prouver qu'ici les ganglions sont ces centres, montre seulement qu'il y a de grandes différences d'organisation entre le grand sympathique et les autres nerfs. Il est également indifférent de considérer comme un seul nerf cette série de ganglions et de cordons intermédiaires, ou bien d'en faire autant de parties isolées et réunies par des anastomoses. Mais ce qui ne l'est pas, c'est de savoir si réellement ce système est indépendant du cérébral, ou si, comme le prétendoit Legallois, c'est au contraire de ce dernier qu'il tire toute son

influence. On connoît les expériences de ce physiologiste sur des animaux auxquels il enlevoit le cerveau et qu'il faisoit vivre ensuite à l'aide d'une respiration artificielle. La destruction de la moelle épinière entraînoit constamment la mort par la cessation subite des battemens du cœur. Quand la moelle n'étoit détruite qu'en partie, les battemens étoient seulement affoiblis, la section des membres ne donnoit point de sang, mais la vie persistoit encore. Legallois en conclut, 1°. que le cœur recevoit le principe de son action de tous les points de la moelle par l'intermède du grand sympathique; 2°. que l'intégrité de la moelle étoit indispensable aux fonctions de ce dernier. Mais on a vu des fœtus monstrueux naître sans moelle, et pourtant ils avoient vécu dans le sein de leur mère. M. Ph. Wilson, ayant répété les expériences que nous venons de citer, a trouvé que les battemens ne cessoient pas aussitôt après que la moelle avoit été détachée; ils disparoissoient plus vite quand on la déchiroit violemment que lorsqu'on l'enlevoit avec précaution. Les animaux soumis à ces expériences résistent aussi en général d'autant plus qu'ils sont plus jeunes. Enfin, sur plusieurs poissons, sur des carpes en particulier, M. Clift a vu les battemens du cœur continuer malgré la lésion de la moelle. Il faut donc avoir égard, dans les conclusions que l'on peut tirer de ces sortes d'expériences, à l'âge et à l'espèce d'animal. On peut appliquer à la moelle, sous ce dernier rapport, ce qui a été dit ailleurs du cerveau (*Voy.* p. 276): c'est que dans les animaux inférieurs les centres sont beaucoup moins

nécessaires à l'action du reste du système nerveux. Leur moindre importance chez ces animaux s'accorde avec leur développement moindre. De même, chez l'homme et les animaux supérieurs, le grand sympathique dépend d'autant moins du cerveau et de la moelle, que ces parties sont elles-mêmes moins développées, qu'en un mot l'individu est plus jeune. C'est ainsi, et non d'une manière absolue, qu'on doit résoudre la question que nous nous sommes proposée.

Structure des ganglions.

Page 376 (*B*). « Je crois qu'en admettant, jusqu'à un certain point, la disposition intérieure » que cet auteur (Scarpa) a observée dans les » ganglions, on peut ne point envisager ces organes sous le point de vue sous lequel il les a » présentés. »

On a répété de nos jours les observations faites par Scarpa. Les ganglions se composent, comme cet anatomiste l'avoit démontré, de deux substances très-différentes, déjà indiquées par Winslow.

1°. Il est presque toujours facile de suivre dans les ganglions les filets nerveux qui en émanent; ces filets y conservent leur forme cylindrique, leur couleur blanchâtre, et se distinguent aisément de la substance non médullaire dans laquelle ils sont, pour ainsi dire, plongés. Il suffit souvent, suivant la remarque de Haase, de couper un ganglion pour apercevoir une foule de petits points blancs, qui

ne sont autre chose que les extrémités des filets nerveux divisés. Ces filets s'anastomosent fréquemment entre eux. Dans les ganglions placés sur le trajet d'un seul nerf, leur direction est parallèle à celle du nerf lui-même : lorsqu'au contraire plusieurs nerfs se réunissent pour former un ganglion, elle n'a plus rien de constant ; on voit les filets médullaires s'entrelacer dans tous les sens, et établir de cette manière des communications nombreuses entre ces nerfs. De là vient que les ganglions de la première espèce sont allongés et ordinairement ovoïdes, tandis que ceux de la seconde ont une forme bien plus irrégulière.

2°. La substance particulière des ganglions est molle, pulpeuse, comme albumineuse ou gélatineuse, d'un gris rougeâtre, quelquefois jaunâtre, logée dans les aréoles d'un tissu cellulaire très-délié. On l'isole avec plus ou moins de facilité des filets nerveux qu'elle entoure : cette séparation ne se fait qu'avec difficulté dans les ganglions du grand sympathique ; les filets médullaires y sont très-mous et comme diffluens à leur circonférence, de sorte que leurs couches extérieures se confondent avec la matière grise pulpeuse dont il s'agit. Les plexus n'offrent rien de semblable à cette substance : c'est ce qui les distingue essentiellement des ganglions.

On a pensé que la substance grise des ganglions étoit identique avec celle du cerveau ; que l'une et l'autre avoient pour usage de renforcer la substance blanche des fibres nerveuses. Si l'on examine comparativement un ganglion dépouillé de tissu cellulaire et une portion du cerveau dans laquelle la

substance grise prédomine, on verra que rien n'autorise ce rapprochement. Sans parler de leur aspect si dissemblable, des caractères physiques qui les distinguent, la manière dont ils se comportent avec les divers réactifs établit des différences bien tranchées entre ces deux tissus. C'est un fait déjà reconnu par Bichat. Les expériences de Wutzer ne laissent rien à désirer à ce sujet : voici un extrait du tableau comparatif qu'il a donné des propriétés chimiques de ces deux substances dans son Traité *de Gangliorum Usu et Fabricâ.*

Traitées à froid par l'acide nitrique concentré,	L'une, fournie par les ganglions cervicaux ou semi-lunaires, pris chez l'adulte, dépouillés de leur tissu cellulaire et lavés à l'eau distillée, éprouve les phénomènes suivans : 1°. elle se racornit ; 2°. au bout de huit jours, le racornissement persiste, la matière noircit, et donne, si on l'agite et qu'on la laisse ensuite déposer, un précipité friable, dans lequel on démêle encore çà et là une apparence de structure ; 3°. au bout d'un temps plus long, la putréfaction la rend diffluente, mais sans exhaler d'odeur autre que celle de l'acide. L'autre, prise dans des parties du cerveau ou du cervelet formées aux trois quarts ou à-peu-près de substance grise, 1°. s'endurcit sans se racornir ; 2°. diminue un peu, et prend la consistance du caséum ; donne, après avoir été mêlée à la liqueur par l'agitation, des flocons albumineux jaunâtres qui surnagent ; 3°. l'odeur de sa dissolution a quelque chose de semblable à celle de l'huile rance.
Par ce même acide bouillant,	Le ganglion se dissout : seulement la liqueur est un peu trouble ; par le refroidissement il se forme un léger précipité, une petite quantité de la matière vient à la surface. La substance cérébrale ne se dissout qu'en partie, une certaine quantité surnage la liqueur ; la dissolution conserve sa transparence après le refroidissement, quoiqu'on y distingue une infinité de particules médullaires en suspension.
Par une dissolution de potasse caustique à froid,	Le premier se ramollit un peu ; ses filamens blancs disparoissent ; sa dissolution est lente et imparfaite. La seconde se dissout plus aisément ; $\frac{1}{10}$ de la matière surnage le liquide, et ne se mêle point avec lui.

Par une dissolution de potasse caustique bouillante,	Pour l'un, quelques filamens restent insolubles; le refroidissement est suivi d'un dépôt formé par des globules d'un rouge foncé :
	Pour l'autre, la dissolution est presque complète; par le refroidissement, la surface du liquide se recouvre de flocons d'un blanc jaunâtre.
Par l'alcool bouillant,	La substance du ganglion se resserre, puis se dissout aux deux tiers; la liqueur est trouble.
	La matière cérébrale s'endurcit, et éprouve ensuite divers changemens observés par M. Vauquelin; on en retire de l'albumine.

Enfin, différens réactifs, qui n'ont point d'action isolément sur la dissolution acide de ces substances, donnent des précipités quand on les emploie réunis : la dissolution alcaline offre le même phénomène quand on la traite par l'acide muriatique, puis par la noix de galle. Ces précipités fournissent de nouveaux caractères par les différences qu'ils présentent dans leurs propriétés, suivant qu'ils appartiennent à la substance du ganglion ou à la cérébrale.

Sans doute il resteroit à faire une bonne analyse des ganglions pour connoître au juste la différence qui existe entre leur substance et celle du cerveau; mais ces données suffisent pour prouver que cette différence est réelle.

Suivant Scarpa, la substance propre des ganglions seroit remplacée par de la graisse chez les sujets très-gras : il paroît que cela n'est pas constant. Lorsque l'embonpoint étoit le plus considérable, on a seulement trouvé quelques vésicules adipeuses sous la membrane propre des ganglions (Wutzer). On conçoit que si la graisse venoit à s'y accumuler, elle comprimeroit la matière grise, et pourroit la faire disparoître en tout ou en partie.

Usages des Ganglions.

Page 396 (*C*). « Scarpa a rassemblé les opinions » de tous ceux qui l'ont précédé, avec la sienne » propre, sur les usages des ganglions. Je renvoie à » ce qu'il a dit à ce sujet. »

On peut ranger en deux classes les opinions des physiologistes sur les usages des ganglions.

Les uns leur en attribuent de purement mécaniques, comme de faciliter la distribution des nerfs, d'opérer le mélange intime des filets nerveux, de favoriser leur réunion, leur séparation, etc. Meckel l'ancien, Zinn, Scarpa sont de ce nombre.

Les autres leur accordent des fonctions d'un ordre plus relevé, essentiellement vitales, et pensent qu'ils sont destinés à modérer, à détruire même l'influence réciproque du cerveau et des nerfs. Ils expliquent par là comment les organes de la vie intérieure sont jusqu'à un certain point indépendans de l'action cérébrale, comment le cerveau à son tour perçoit à peine les impressions portées sur ces organes ou sur leurs nerfs. En un mot, les deux vies ne différeroient plus que par la différence de leurs systèmes nerveux.

Cette idée, obscurément énoncée dans les écrits de Willis, de F. Petit, de Bianchi, appartient véritablement à Johnstone; la plupart des physiologistes modernes l'ont adoptée. Il faut convenir qu'elle s'accorde assez bien avec ce que nous savons de la structure des ganglions, et que rien ne semble

plus capable de briser la force nerveuse que ces entrelacemens médullaires entourés d'une substance tout-à-fait différente de celle des nerfs. On se demande néanmoins pourquoi certaines impressions sont transmises malgré l'obstacle que leur opposent les ganglions; pourquoi les ganglions vertébraux ne remplissent point, à l'égard des parties qui en reçoivent leurs nerfs, les mêmes usages que les ganglions de la vie organique. On a répondu à la première objection en disant que les ganglions sont des conducteurs imparfaits, qu'ils isolent assez pour arrêter la transmission des impressions ordinaires, mais qu'ils sont traversés par des impressions trop vives. Wutzer a vu l'action de la pile sur les ganglions lombaires causer des douleurs vives, accompagnées de mouvemens convulsifs, tandis qu'une irritation moindre ne produisoit rien de semblable. Quant à la seconde objection, on ne peut guère la combattre qu'en invoquant les différences de structure qu'offrent les ganglions des nerfs spinaux comparés à ceux du grand sympathique, différences qui en doivent amener d'autres dans les fonctions.

Concentrer la force nerveuse, la renforcer, la répartir uniformément sur tous les appareils de la vie organique et concourir ainsi à la régularité de leur action, tels sont encore les usages communément attribués au système qui nous occupe. Il est difficile d'assigner ceux des ganglions que présentent les branches postérieures des nerfs de la moelle.

Ganglions des animaux.

Page 397 (*D*). « Si les ganglions n'étoient pas les » centres de certaines fonctions importantes que » nous ignorons, seroient-ils si invariables dans » l'organisation animale? »

Il est assez difficile de déterminer à quelle partie du système nerveux appartiennent les organes de ce genre que l'on rencontre dans les dernières classes d'animaux. Les vers, les insectes, ont des renflemens isolés, réunis par des cordons nerveux qui s'en séparent sous la forme de rayons. Dans les mollusques, tout le système consiste en deux gros nerfs contournés autour de l'œsophage et en un renflement annulaire qui embrasse ce conduit. Blumenbach, M. Cuvier, M. Gall, J. F. Meckel admettent que ces parties répondent à la moelle épinière des animaux vertébrés. Si l'on en croit au contraire Reil et plusieurs autres, c'est le grand sympathique qu'elles représentent. Walter, de Landshut, assimile aux nerfs de la huitième paire les cordons nerveux des mollusques, en comparant à la moelle ceux des insectes et des vers. Weber prend les ganglions des nerfs vertébraux pour terme de comparaison. Mais aucune ne sauroit être exacte; il y a trop de différence de structure, de distribution, de fonctions, entre ces systèmes nerveux imparfaits et ceux des animaux supérieurs. Celle qui semble

le plus approcher de la vérité est celle de Walter pour les nerfs des mollusques, qui en effet ressemblent beaucoup aux nerfs de la huitième paire.

Par la même raison, on ne peut guère donner le nom de *ganglions* à ces renflemens, ou plutôt à ces amas irréguliers, encore peu connus dans leur nature, qui paroissent remplacer dans les animaux inférieurs les organes centraux dont sont dépourvus ces derniers. C'est pourtant sur ce rapprochement qu'est fondée en grande partie l'opinion de ceux qui prétendent que le cerveau et la moelle sont des assemblages de ganglions : la preuve en est, disent-ils, que ces ganglions sont isolés dans les animaux inférieurs. Nous ne reviendrons pas sur cette opinion, que contredisent des faits déjà exposés dans l'organisation, le développement, etc., du système nerveux. M. Serres pense, comme Weber, que les ganglions isolés des animaux inférieurs répondent aux ganglions vertébraux.

Dans les animaux qui, tels que l'homme, ont une moelle renfermée dans un canal osseux, le système des ganglions n'est pas à beaucoup près développé au même degré. 1°. Eu égard à la grandeur totale du corps, ce système a d'autant plus d'étendue que l'animal est plus élevé dans l'échelle des êtres, par conséquent que son organisation est plus parfaite. La huitième paire diminue, au contraire, dans la même proportion. 2°. Son développement est toujours proportionné à celui de la moelle, si on compare l'un

et l'autre sous ce rapport à tout le corps en général et non au cerveau seulement. 3°. Le grand sympathique suit encore le canal alimentaire dans son développement. 4°. Enfin il est également lié sous ce rapport au système vasculaire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PRÉCIS ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Des êtres vivans et inertes. — De leurs lois. — Des sciences qui traitent de leurs phénomènes. *Page* 1

§ Ier. *Remarques générales sur les sciences physiologiques et physiques.* — Ces différences dérivent des propriétés qui président aux phénomènes de ces sciences. — Nécessité d'enchaîner toujours les seconds aux premières. — Epoques où cette marche a commencé dans les sciences physiques. — Fausses applications faites aux sciences physiologiques. — Nécessité de suivre dans celles-ci la même marche que dans les autres. 2-6

§ II. *Des Propriétés vitales, et de leur influence sur les phénomènes des sciences physiologiques et physiques.* — Propriétés vitales considérées dans la série des êtres vivans. — De celles qui animent les plantes. — Conséquences pour leurs maladies. — De celles qui appartiennent aux animaux. — Conséquences pour leurs maladies. — Examen de chaque propriété vitale sous le rapport des maladies auxquelles elle préside. — Nécessité de rapporter à ces propriétés l'action des médicamens. — Incertitudes de la matière médicale. — Chaque propriété vitale a une classe particulière de médicamens qui agissent sur elle. — Preuves. — Inconvéniens d'envisager les phénomènes

morbifiques et ceux des médicamens d'une manière trop générale. — Conséquences des remarques précédentes. 6-19

§ III. *Caractères des propriétés vitales, comparés aux caractères des propriétés physiques.* — Variabilité extrême des unes, invariabilité des autres. — Conséquences de ce principe pour les phénomènes. — Il ne peut y avoir de maladies que là où il y a des propriétés vitales. — Pourquoi. — Marche toute différente des sciences physiologiques et des sciences physiques sous ce rapport. — Considérations générales sur les théories médicales. — Différences entre les solides et les fluides vivans, et les solides et les fluides inertes. — Les propriétés vitales s'épuisent, et non les physiques. — Conséquences. — Les premières seules sont inhérentes à la matière; les autres ne font qu'y passer. — Remarques générales sur l'énumération des différences des corps vivans et des inertes. — Remarque particulière relative aux sympathies. — Leurs phénomènes généraux. 19-28

§ IV. *Des Propriétés vitales et de leurs phénomènes considérés relativement aux solides et aux fluides.* — Division des fluides en ceux de composition et en ceux de décomposition. — Les propriétés vitales siégent essentiellement dans les solides. — Ceux-ci sont le siége de presque tous les symptômes morbifiques. — Cependant les fluides peuvent s'affecter. — Attributs différens des fluides de composition et de ceux de décomposition dans les maladies. — Comment les altérations des premiers peuvent arriver. — De celles des seconds. — Des cas où les solides et les fluides sont affectés primitivement. — Division des maladies sous ce rapport. — Il faut nécessairement envisager la question sous plusieurs points de vue. — Ce qui est vrai d'un côté ne l'est pas de l'autre. — De la vitalité des fluides. — Ce qu'elle est. — Leurs

altérations troublent cette vitalité. — Preuves nouvelles de ces altérations. — Comment les fluides s'assimilent et s'altèrent. 28-40

§ V. *Des Propriétés indépendantes de la vie.* — Propriétés de tissu. — De la contractilité par racornissement. — Des agens qui la mettent en jeu. — Elle est de deux espèces. — Caractère de chacune. — Leurs différences. — Presque tous les solides se racornissent. — Quelques élémens des fluides offrent aussi cette propriété. — Phénomènes du racornissement. — Condition qu'il exige. — Du racornissement pendant la vie et après la mort. — Différence de cette contractilité d'avec les autres. — Remarques générales. 40-48

§ VI. *Considérations générales sur l'organisation des animaux.* — Des systèmes simples. — Nécessité de les considérer abstractivement. — Leur différence de formes. — Leur variété d'organisation, 1°. dans le tissu propre, 2°. dans les parties communes. — Manière de connoître ces différences. — Différences des propriétés vitales et de tissu. — De la vie propre. — Elle ne doit pas s'entendre des organes composés, mais des systèmes simples. — Exemples qui prouvent cette assertion dans les divers organes. 48-55

§ VII. *Conséquences des principes précédens relativement aux maladies.* — Chaque tissu peut être isolément altéré dans un organe. — Cela arrive même presque toujours. — Preuves diverses de cette assertion. — Observations sur diverses maladies. — Les sympathies n'ont pas lieu dans un organe en totalité, mais dans tel ou tel tissu de cet organe. — Pourquoi. — Des fièvres concomitantes. — Les diverses inflammations varient suivant chaque tissu. — Phénomènes des virus variables par la même cause. — Cependant les tissus divers du même organe sont dans une certaine dépendance les uns des autres. —

Preuves. — Maladies chroniques et aiguës. — Différences des maladies dans chaque système simple. — Deux classes de symptômes dans les affections locales. — Leur différence. — Variétés de la douleur, de la chaleur, etc., suivant les systèmes. — Ce qu'il faut entendre par affection aiguë, et par affection chronique, dans les systèmes simples. — Influence de ces considérations sur l'anatomie pathologique. — Vices des anciennes divisions. — Manière nouvelle d'envisager cette anatomie. 55-70

§ VIII. *Remarques sur la classification des fonctions.* — Tableau de cette classification. 70-79

ADDITIONS.

Elémens anatomiques. — On a cherché à découvrir quels sont les élémens primitifs des tissus. — Fibre élémentaire des anciens. — Il y a trois élémens : la fibre cellulaire, la nerveuse, la musculaire. — La fibre albuginée considérée comme quatrième élément. — Formes élémentaires. — Leur division. — Opinion de J. F. Meckel. 80-86

Classification d'anatomie pathologique. — Méthode suivie par les modernes. — Classification de Meckel. — Ordre que nous adopterons. 87-90

SYSTÈMES GÉNÉRAUX

A TOUS LES APPAREILS.

Considérations générales.

Division des systèmes. — Systèmes généraux à tous les appareils. — Leurs caractères. — Ils forment le parenchyme nutritif des organes. — Remarques sur la nutrition. — Diversité des substances nutritives. 90-100

SYSTÈME CELLULAIRE.

Remarques générales. — Division. 100-101

ARTICLE PREMIER.

Du Système cellulaire considéré relativement aux organes.

§ Ier. *Du Système cellulaire extérieur à chaque organe.* — Division des organes relativement au tissu voisin. 101-102

Du Système cellulaire qui ne correspond aux organes que d'un côté. 102

Tissu cellulaire sous-cutané. — Disposition de ce tissu, 1°. sur la ligne médiane, 2°. dans les diverses régions du corps. — Variétés de densité et de laxité. — Usages du tissu sous-cutané. — Ses fluides. 102-107

Tissu cellulaire sous-muqueux. — Différence de texture avec le précédent. — Densité de celui-ci. — Conséquences. 107-108

Tissu cellulaire sous-séreux.—Il est en général lâche et abondant. — Pourquoi. — Endroit où il est dense. 108-109

Tissu cellulaire extérieur aux artères. — Sa nature particulière est analogue à celle du tissu sous-muqueux. — Ses rapports avec les fibres artérielles. 109-110

Tissu cellulaire extérieur aux veines. — Il est analogue au précédent, seulement moins épais. — Remarques. 110-111

Tissu cellulaire extérieur aux conduits excréteurs. — Mêmes structure et disposition que dans les précédens. 111-112

Du Système cellulaire considéré relativement aux organes qu'il entoure de tous côtés. — Atmosphère cellulaire. —

Fluides de cette atmosphère. — Isolement de la vitalité des organes. — De cette atmosphère considérée comme moyen de propagation des maladies. — Elle favorise le mouvement des parties. 112-120

§ II. *Du Système cellulaire intérieur à chaque organe.* — Disposition de ce tissu. — Ses usages. — Ses proportions diverses. 120-123

ARTICLE II.

Du Système cellulaire considéré indépendamment des organes.

§ Ier. *Du Système cellulaire de la tête.* 123

Tissu cellulaire crânien. — Il est presque nul au dedans. — Ses communications. — Conséquences de ces communications. — Il est plus abondant au dehors. 123-125

Tissu cellulaire facial. — Il est en grande proportion. — Ses usages. — Ses communications, etc. 125-127

§ II. *Du Système cellulaire du tronc.* 127

Tissu cellulaire vertébral. — Il est peu abondant dans la cavité. — A l'extérieur, il est rare en arrière, en grande proportion antérieurement. — Conséquences. 127-128

Tissu cellulaire cervical. — Il est abondant. — Ses communications. — Conséquences. 129

Tissu cellulaire pectoral. — Il se trouve surtout sur la ligne médiane. — Ses communications. — Tissu extérieur. 129-131

Tissu cellulaire abdominal. — Des parties où il est en grande proportion. — Ses communications. 131-132

Tissu cellulaire pelvien. — Il est extrêmement abondant. — Pourquoi. — Conséquences. — Ses communications. 132-133

§ III. *Du Système cellulaire des membres.* — Ses proportions diverses dans les supérieurs et les inférieurs. 134-135

ARTICLE III.

Des Formes du Système cellulaire et des fluides qu'il contient.

§ Ier. *Des Cellules.* — Leur forme. — Leur capacité. — Leur communication. — Expériences. — De la perméabilité cellulaire. — En quel sens il faut l'entendre. 135-139

§ II. *De la Sérosité cellulaire.* — Preuve de son existence. — Sa vaporisation. — Elle varie suivant les régions. — Manière d'en constater les proportions. — Expériences. — Nature de ce fluide. — Expériences. 139-142

§ III. *De la Graisse cellulaire.* 142

Proportions naturelles de la graisse. — Variétés de ses proportions suivant les régions, les organes, les systèmes, etc. — Sa disposition particulière chez l'enfant. — Variétés suivant les autres âges. 142-145

Proportion contre nature de la graisse. — Son abondance contre nature indique la foiblesse. — Preuves diverses. — Des causes de la diminution de la graisse. — Remarque sur cette diminution. 145-151

Etats divers de la graisse. — Son degré de fluidité n'est pas pendant la vie proportionné à la température. — Sa consistance chez les jeunes animaux. — Conséquences. — Ses altérations par l'âge, les maladies, etc. 151-153

Exhalation de la graisse. — Opinions diverses. — La graisse s'exhale. — Preuves. — Nature de ce fluide. — Rapport de ses usages avec les endroits où elle existe et avec ceux qui en manquent. 153-156

ARTICLE IV.

Organisation du Système cellulaire.

§ Ier. *Tissu propre à l'organisation du Système cellulaire.* — Filamens et lames dont il résulte. — Manière de bien les voir. — Leur nature. — Différence essentielle dans l'organisation cellulaire. — Il y a deux espèces de tissu cellulaire. 156-160

Composition du tissu cellulaire. — Expériences sur ce tissu. — Action de l'air, de l'eau, du calorique, des sucs gastriques. — Expériences. — Des gaz développés quelquefois dans le tissu cellulaire. 160-165

§ II. *Parties communes à l'organisation du Système cellulaire. Vaisseaux sanguins.* — Inexactitude des injections pour les démontrer. 165-167

Exhalans. — Des exhalations cellulaires. — Preuves et phénomènes de ces exhalations. 167-168

Absorbans. — Absorptions cellulaires. — Preuves. — Le tissu cellulaire n'est pas tout formé d'absorbans. 168-169

Nerfs. 169

ARTICLE V.

Propriétés du Système cellulaire.

§ Ier. *Propriétés de tissu.* 170

Extensibilité. — Exemples des diverses distensions. — Caractère distinctif de l'extensibilité cellulaire. — Ses phénomènes. — Elle devient nulle dans l'inflammation, les engorgemens chroniques, etc. 170-173

Contractilité. — Exemples divers de cette propriété mise en action. —Ses variétés suivant les âges. — Remarques générales. 173-174

§ II. *Propriétés vitales.* — Les animales sont peu marquées.—Les organiques y sont très-prononcées, excepté la contractilité sensible, qui y existe cependant jusqu'à un certain point. 174-176

Sympathies. — Il faut les distinguer des phénomènes de juxtaposition. — Exemples divers. — Considérations générales. — Propriétés vitales mises en jeu par les sympathies. 176-179

Caractère des propriétés vitales. — L'activité vitale est très-prononcée dans le tissu cellulaire. — Preuves diverses. — Différence de vitalité entre les deux espèces de tissu cellulaire. 179-181

§ III. *Propriétés de reproduction.* 181

Influence du tissu cellulaire sur la formation des cicatrices. — Division des périodes des cicatrices. 181

Première période.—Inflammation.—Comment elle arrive. — Ses avantages. 181-184

Deuxième période. — Bourgeons charnus. — Expérience. — Membrane provisoire des cicatrices. — Ses usages.— Phénomènes généraux des cicatrices intérieures. — Nature celluleuse de cette membrane et des bourgeons. — Opinions diverses. 184-188

Troisième période. — Suppuration. — Ce qui lui correspond dans les cicatrices intérieures. — Analogie de ces cicatrices avec les externes. 188-191

Quatrième période. — Retour des bourgeons charnus sur eux-mêmes. — Adhérences. — Conséquences des principes précédens. — Des réunions par première intention. 191-193

Influence du tissu cellulaire sur la formation des tumeurs. — Nature celluleuse de toutes les tumeurs qui croissent, végètent, etc. — Preuves. — Mode de développement de ces tumeurs. — De leurs différences mutuelles, et avec les engorgemens divers, aigus ou chroniques. 193-197

Influence du tissu cellulaire sur la formation des kystes. — Ce que c'est qu'un kyste. — Son analogie avec les surfaces séreuses. — Sa structure celluleuse. — Mode de son développement. 198-202

ARTICLE VI.

Développement du Système cellulaire.

§ Ier. *État du Système cellulaire dans le premier âge.* — Masse muqueuse représentée par le tissu cellulaire du fœtus. — Surabondance de fluide. — Ce qu'est alors l'humeur celluleuse. — Difficulté des emphysèmes chez le fœtus. — État du tissu cellulaire dans l'enfance et la jeunesse. — Son énergie vitale. — Conséquences. 203-207.

§ II. *État du Système cellulaire dans les âges suivans.* — Disposition du tissu cellulaire dans l'adulte. — Différences suivant le sexe. — Dégénérescence de ce tissu chez le vieillard. — Flétrissement qu'il éprouve. — Conséquences. 207-209

ADDITIONS.

Tissu adipeux. Noms que les divers auteurs ont donnés à ce tissu. — Formes extérieures. — Organisation. — Vaisseaux sanguins. — Tissu cellulaire. — Absorbans et nerfs inconnus. — Le tissu adipeux se rapproche du cellulaire. — Caractères qui l'en distinguent. 210-215

Nature chimique de la graisse. Elle est formée de deux

principes, l'élaïne et la stéarine. — Caractères de l'un et de l'autre. — Moyens de les isoler. — Leurs proportions varient. — La graisse est fluide sur le vivant. — Acides que fournit la graisse quand on la traite par les alcalis. 215-218

Nature intime du tissu cellulaire. Les anciens paroissent n'avoir pas connu ce tissu. — Auteurs qui l'ont décrit successivement.—Opinion de Bordeu adoptée par quelques modernes. — Faits sur lesquels ils se fondent. — C'est à l'inspection à prononcer. 218-222

Anatomie pathologique du Système cellulaire.

§ Ier. *Altérations dans les formes extérieures.* — Anasarque. — Tumeurs graisseuses. — Emphysème. — Endurcissement du tissu cellulaire. — Éléphantiasis. 222-224

§ II. *Altérations dans l'organisation.* Phlegmon.—Mode d'adhésion du tissu cellulaire divisé. — Cicatrisation de ce tissu mis à nu. — Phénomènes qu'y déterminent les corps étrangers. — Quelquefois ces corps séjournent sans produire d'accidens.—Corps étrangers animés.—Transformations osseuse et cartilagineuse. — Fibreuse. — Séreuse.—Muqueuse. — Dégénérations diverses. 224-228

§ III. *Altérations dans le développement.* Développement accidentel. —Membrane des bourgeons charnus.— Comment elle se forme. 228-229

SYSTÈME NERVEUX

DE LA VIE ANIMALE.

Division des nerfs en deux systèmes. — Différences de ces deux systèmes. — Disposition générale de celui de la vie animale. — Sa symétrie. — Rapport de volume entre les nerfs et le cerveau. 230-233

ARTICLE PREMIER.

Formes extérieures du Système nerveux de la vie animale.

§ Ier. *Origine des nerfs cérébraux.* — En quel sens il faut entendre cette origine. — Elle a lieu, 1°. dans le cerveau, 2°. dans la protubérance annulaire et ses dépendances, 3°. dans la moelle épinière. — Mode de cette triple origine. — De l'entrecroisement des nerfs. — Phénomènes des paralysies sous ce rapport. — Disposition particulière des membranes cérébrales à l'origine des nerfs. — Etendue, direction, forme des nerfs à cette origine. 233-240

§ II. *Trajet des nerfs cérébraux. Communications des nerfs cérébraux à la sortie de leurs cavités osseuses.* — Il n'y en a point entre les nerfs du cerveau proprement dits. — Les communications commencent dans ceux de la protubérance. — Elles sont très-multipliées dans ceux de la moelle épinière. — Disposition des plexus qui en résultent. — Conséquences pour la névrologie descriptive. 240-243

Communications intérieures des cordons nerveux. — Mode de ces communications. — Plexus intérieur à chaque nerf. — Conséquences. — Différences d'avec les anastomoses. 243-245

Troncs nerveux. — Leur trajet. — Leur forme. — Leur longueur, etc. 245-246

Branches, rameaux, ramuscules nerveux, etc. — Mode d'origine. — Longueur. — Trajet, etc. 246-248

§ III. *Terminaison des nerfs.* — Ce qu'il faut entendre par là. — Triple mode de terminaison. 248

Anastomoses avec le même Système. — Ce qu'il faut entendre par anastomoses. — Elles sont rares dans ce système. — Elles peuvent se rapporter à trois classes. 248-250

Anastomoses avec le Système de la vie organique. 250-251

Terminaison aux organes. — Mode de cette terminaison. — Division des organes sous ce rapport. 251

ARTICLE II.

Organisation du Système nerveux de la vie animale.

§ Ier. *Tissu propre à cette organisation.* — Disposition des cordons nerveux. — Leurs variétés. — Chaque nerf a son organisation propre. — De la structure des filets nerveux. 252-254

Du Névrilème et de son origine. — Comment on peut voir cette origine. — Sa triple disposition au cerveau, à la protubérance annulaire et à la moelle épinière. — Disposition particulière du nerf optique. — Remarques sur la pie-mère. — Trajet du névrilème. 254-258

Action de certains corps sur le névrilème; sa résistance, etc. — Action des acides, de l'eau, du calorique, des alcalis. — Résistance du névrilème. 258-260

Substance médullaire; son origine, sa disposition. — Ses proportions. 260-261

Parallèle des substances médullaires du cerveau et des nerfs. — Effet de la dessiccation sur l'une et l'autre. — Putréfaction et ses phénomènes. — Absence de racornissement dans l'une et l'autre substance. — Action de l'eau sur toutes deux. — Action des acides, des alcalis, des sels neutres, des sucs digestifs. — Différence de la pulpe nerveuse dans chaque partie. 261-270

§ II. *Parties communes à l'organisation du Système nerveux de la vie animale.* 270

Tissu cellulaire. — Les nerfs en manquent dans le crâne et l'épine. — Ailleurs ils en présentent entre leurs filets et cordons. — Graisse cellulaire. 270-271

Vaisseaux sanguins. — Leur disposition. — Remarques sur les veines. — Du sang. — Des nerfs. — Action de ce fluide sur eux. 272-274

Exhalans et Absorbans.—Examen de l'opinion sur l'exhalation et l'absorption du névrilème. — Considérations diverses. 274-277

Nerfs. 277

ARTICLE III.

Propriétés du Système nerveux de la vie animale.

§ Ier. *Propriétés de tissu.* — Elles sont très-peu marquées. — Remarques sur les distensions nerveuses. 278-279

§ II. *Propriétés vitales.* 280

Propriétés de la vie animale. *Ibid.*

Sensibilité animale inhérente aux nerfs. — Expériences diverses sur cette sensibilité. — Remarques sur celle du cerveau. — Phénomènes des expériences sur les nerfs. — Caractère de la sensibilité animale nerveuse. — Des névralgies. — Autre caractère de cette sensibilité. — Expériences. — Conséquences. 280-286

Influence des nerfs sur la sensibilité animale de tous les organes. — Distinction des sensations, sous ce rapport, en externes et en internes. —Subdivisions des externes en générales et en particulières. — Rôle que jouent les nerfs dans chacune. — Sensations internes. — Incertitudes sur l'influence nerveuse dans les sensations. — Différences entre la sensibilité et la contractilité animales. — De l'atmosphère nerveuse. — Vague de cette opinion. 286-293

Contractilité animale. Influence des nerfs sur celle des autres parties. — Comment les nerfs sont les agens de cette propriété. — Opinions diverses sur l'action des nerfs. — Vague de ces opinions. — Considérations générales. 293-295

Propriétés de la vie organique, considérées dans les nerfs. — Elles sont peu marquées.— Accroissement de volume des nerfs dans les affections de certaines parties. — Expériences et observations diverses. 295-297

Influence des nerfs cérébraux sur les propriétés organiques des autres parties. — Ils sont étrangers à ces propriétés. — Ils n'ont par là même aucune influence connue, 1°. sur la circulation capillaire, 2°. sur l'exhalation, 3°. sur la sécrétion, 4°. sur l'absorption, 5°. sur la nutrition. — Preuves diverses de ces assertions. — Remarques sur les maladies qui troublent la vie animale, et sur celles qui affectent l'organique. — Vague de l'expression *influence nerveuse.* 297-303

Sympathies. 303

Sympathies propres aux nerfs. — Phénomènes différens de ces sympathies. — Sympathies, 1°. entre deux nerfs d'une même paire, 2°. entre deux paires du même côté, 3°. entre les branches de la même paire, 4°. entre les nerfs et des organes différens. — Exemples divers de ces sympathies. 303-306

Influence des nerfs sur les sympathies des autres organes. — Opinions diverses sur les sympathies. — Vague de ces opinions. — Division des sympathies fondée sur celle des propriétés vitales. — Influence différente des nerfs sur chaque espèce de sympathies. — Des cas où elle est réelle. — De ceux où elle est nulle. 306-316

§ III. *Propriétés de reproduction.* — Phénomènes des cicatrisations nerveuses. — Leur analogie avec les autres cicatrisations. 316-318

ARTICLE IV.

Développement du Système nerveux de la vie animale.

§ Ier. *État de ce Système chez le fœtus.* — Il est très-développé. — Remarques générales. — Inactivité du cerveau, malgré son développement. — Sa mollesse. — Action des alcalis sur cet organe. — Les nerfs cérébraux sont développés à proportion. — Phénomène particulier de leur développement. — Ce phénomène est opposé à celui des artères. — Conséquence qui en résulte. 318-324

§ II. *Etat du Système nerveux pendant l'accroissement.* — Phénomènes à la naissance. — Influence du sang rouge. — Prédominance du système nerveux pendant l'enfance. — Conséquences relatives aux sensations, aux mouvemens et aux diverses affections. 324-329

§ III. *Etat du Système nerveux après l'accroissement.* — Phénomènes de la puberté. — Phénomènes des âges suivans. 330

§ IV. *Etat du Système nerveux chez le vieillard.* — Son action est peu marquée. — Etat du cerveau à cette époque. — Influence de cet état sur la sensibilité. — Phénomènes des sensations et du mouvement du vieillard. 331-334

ADDITIONS.

Nerfs que fournit le cerveau. Le nerf optique ne vient point du cerveau, mais de la moelle allongée. — L'origine de l'olfactif n'est pas bien connue. — Bulbe olfactif des animaux. — Il se continue avec les pédoncules ou bras de la moelle allongée. — La portion pulpeuse des nerfs olfactifs est son analogue chez l'homme, suivant quelques anatomistes. 335-336

Origine des nerfs. Ils naissent de la substance grise. — Disposition de cette substance dans la moelle épinière. — Elle existe également à l'origine des nerfs cérébraux. — Il ne faut pas en conclure qu'elle produit la substance nerveuse. 336-338

Entrecroisement des nerfs. Il a lieu dans la moelle allongée. — Conséquences relativement aux paralysies. 338-340

Composition du système nerveux. — Principes qu'y a trouvés M. Vauquelin. — Propriétés des deux matières grasses particulières. — Proportions de ces principes dans la moelle et dans les nerfs. 340-341

Tissu propre au système nerveux. Deux substances. — Substance blanche. — La cérébrale est composée de fibres. — Méthode pour étudier sa structure. — Trajet de celles de ces fibres qui viennent de la moelle allongée. -- Fibres des commissures. — Structure du cervelet. -- La substance des nerfs a aussi des fibres. — Il en est de même de celle de la moelle. — Arrangement de ces dernières. — Substance grise. — Sa disposition. — Sa structure. — Le microscope fait voir en outre des globules dans le tissu nerveux. — Ils ressemblent à ceux du sang. — Substance qui les sépare. — Arrangement de ces globules. — Ils ne paroissent pas le siége de la matière colorante, dans la substance grise. 341-347

Développement des centres nerveux. Divers auteurs s'en sont occupés. — Les dimensions du cerveau, du cervelet et de la moelle sont en proportion inverse aux différentes époques de la gestation. — Fente qui partage toutes les parties dans le principe. — La conformation du cerveau, d'abord très-simple, se complique graduellement. — Développement du cervelet, — de la protubérance cérébrale, — de la moelle épinière. — Texture de l'encéphale aux différentes époques. — La substance blanche se montre avant la grise. — Exception, d'après M. Serres, pour la couche optique et le corps strié. — Les vaisseaux précèdent l'une et l'autre substances. 347-354

Développement des nerfs. Époque à laquelle ils paroissent. — Elle n'est pas la même pour tous. — Développement de leur tissu. 355

Anatomie pathologique du Système nerveux de la vie animale.

§ II. *Altérations dans les formes extérieures.* Augmentation de volume dans les nerfs. — Diminution. — Cerveau diminué de volume. — Ramollissement des nerfs. — Endurcissement et ramollissement du cerveau. — Ramollissement de la moelle. — Altérations de situation et de configuration. 355-357

§ II. *Altérations dans l'organisation.* Inflammation. — Dans les nerfs. — Dans le cerveau. — Mode de réunion des nerfs. — Nature de la cicatrice. — Opinion d'Arnemann. — Ce qui arrive au bout supérieur dans les amputations. — Solutions de continuité dans le cerveau et la moelle. — Transformation osseuse et transformation fibreuse et cartilagineuse. — Kystes. — Dégénérations. 357-361

§ III. *Altérations dans le développement.* Vices de con-

formation. — Absence totale et partielle. — Irrégularités de formes. — Affections congénitales. — Variétés anatomiques. — Point de développement accidentel. 362-363

SYSTÈME NERVEUX

DE LA VIE ORGANIQUE.

Considérations générales.

Comment il faut concevoir ce système. — Le grand sympathique n'existe pas. — Chaque ganglion forme un système isolé. — Ce système appartient à la vie organique. — Il présente beaucoup d'irrégularités. — Son mode descriptif. 364-370

ARTICLE PREMIER.

Des Ganglions.

§ Ier. *Situation, formes, rapports, etc.* — Ganglions constans. — Ganglions accidentels. 370-372

§ II. *Organisation.* — Couleur. — Différence du tissu des ganglions avec celui du cerveau. — Expériences comparatives. — Ce tissu n'est point fibreux. — Il diffère essentiellement de celui des nerfs. — Ses lésions organiques sont rares. — Parties communes de ce tissu. 372-378

§ III. *Propriétés.* — Les ganglions ont les organiques. — Les animales y paroissent peu marquées. — Expériences. — Sympathies. — Affections nerveuses des ganglions. — Mode de douleur de ce système. — Remarques générales. 378-382

§ IV. *Développement.* — Il ne suit point celui du cerveau. — Influence de ce fait sur les maladies de l'enfance. — Autre différence entre les ganglions et le cerveau. 382-384

§ V. *Remarques sur les ganglions vertébraux.* — Leur disposition. — Obscurité qu'ils jettent sur les fonctions de ce système. 384-385

ARTICLE II.

Des Nerfs de la vie organique.

§ Ier. *Origine.* — Mode de cette origine. — Manière de la voir. 386-387

§ II. *Trajet, terminaisons, plexus.* — Des branches qui vont aux nerfs cérébraux. — De celles qui vont aux ganglions voisins. — De celles qui gagnent les muscles. — De celles qui forment les plexus. — Dispositions de ces derniers. — Des filets qui en partent. — Leur double disposition sur les artères. 387-393

§ III. *Structure, propriétés, etc.* — Analogie avec les nerfs précédens pour le tissu. — La sensibilité animale y paroit moindre. — Expériences. — Sympathies de ces nerfs. — Remarques générales. 393-397

ADDITIONS.

Isolement du grand sympathique. Opinions des auteurs sur cet isolement. — Expériences de Legallois. — Expériences opposées. — Conclusion qu'il faut en tirer. 398-401

Structure des ganglions. Ils contiennent les deux substances indiquées par Scarpa. — Disposition des filets nerveux dans leur intérieur. — Substance grise particulière. — Elle diffère de la cérébrale. — Elle ne pourroit pas se changer en graisse dans les sujets gras, comme le dit Scarpa. 401-404

Usages des ganglions. Ils sont de deux sortes, suivant les physiologistes. — Idée la plus généralement admise. 405-406

Ganglions des animaux. Le système nerveux des dernières classes d'animaux n'a presque pas d'analogie avec celui des animaux supérieurs, quoiqu'on ait fait beaucoup de rapprochemens. — Ce qu'on appelle chez eux *ganglion* mérite peut-être un autre nom. — Dans les animaux vertébrés, le développement des ganglions varie suivant plusieurs circonstances. 407-409

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

a39003 009562512b